ANACRISE, OV PARFAIT IVGEMENT ET EXAMEN DES Esprits propres & naiz aux sciences.

Où par merueilleux & vtiles secrets, tirez tant de la vraye Philosophie naturelle, que diuine, est demonstree la difference des graces & habilitez qui se trouuent aux hommes, & à quel genre de lettres est conuenable l'esprit de chacun: de maniere que quiconque lira icy attentiuement, découurira la proprieté de son esprit, & sçaura élire la science en laquelle il doit profiter le plus.

Composé en Espagnol par M. Iean Huart Docteur, natif de S. Iean du pied de Port, & mis en François, au grand profit de la Republique, par GABRIEL CHAPPVIS *Tourangeau.*

A LYON,

PAR FRANCOIS DIDIER, à l'enseigne du Fenix.

1580.

Auec Priuilege du Roy.

Extraict du priuilege du Roy.

PAr grace & priuilege du Roy eſt permis à François Didier marchand Libraire demourant à Lyon, d'imprimer ou faire imprimer en telle langue, que bon luy ſemblera, ce liure intitulé: *Anacriſe, ou Parfait Iugement & Examen des Eſprits, propres & naiz aux ſciences: traduit en François de l'Eſpagnol de maiſtre Iean Huart, docteur, par Gabriel Chappuis Tourãgeau:* & ce pour le tẽps & terme de ſix ans, à cõpter du iour qu'ils ſerõt acheuez d'imprimer. Eſt defendu par ſadite Maieſté à tous Libraires, Imprimeurs ou autres de quelq̃ qualité qu'ils ſoient, d'imprimer, vẽdre & debiter ledit liure, ſans licence dud. Didier, ſur peine d'amende a[illegible] ceux liures. Et à fin qu'aucun ne pr[illegible]e cauſe d'ignorãce, ledit Seigneur veut & entend q̃ l'extraict de ce priuilege eſtãt mis au commancemẽt ou à la fin deſditz liures, ſerue pour toute notificatiõ. Car tel eſt ſon plaiſir, nonobſtãt oppoſitiõs ou appellations quelconques, comme plus à plain appert par les lettres de priuilege ſur ce données à Paris le 26. iour de Ianuier, 1580. Et ſeellees du grand ſeel de ſa Maieſté, en cire iaune. Ainſi ſigné,

Par le Roy à la relation du Conſeil

DE VABRES.

A NOBLE ET VERTVEVX SEIGNEVR PIERRE DE Baillon, Gentil-homme ordinaire de la chambre du Roy, & Guidon de la cōpagnie d'hommes d'armes de feu Monsieur de la Tour.



Onsieur, mō principal but a tousiours esté depuis six ans en çà, & est encores à present, de profiter au public (comme peuuent tesmoigner quelques ouurages qui sont sortiz de ma boutique, durant ce temps là) en escriuāt choses qui puissent reüssir au profit & auancement d'vn chacun, & de faire des amis, en vouant & dediant mes escrits aux hommes vertueux & amateurs des lettres. Enquoy si ia-

mais ie fus heureus, ie me puis vanter tel maintenant, pource que ie ne pouuoy mettre en auant chose qui fut tant vtile & profitable à la Republique qu'est ce liure, auquel se peuuent descouurir des tresors inestimables du plus grãd esprit d'homme, & du plus grãd philosophe que l'on sçauroit voir: & pource que ie me suis, en la dedicatiõ de mon labeur, principallemẽt adressé à vous qui faites cas des lettres & sciences (esquelles vous auez esté nourry) & qui auez la seule vertu en recõmãdation, tellement que si i'ay translaté en nostre langue vn liure autant vtile & rare que l'õ puisse, ie ne diray seulemẽt trouuer, mais aussi inuẽter (cõme vous voirrez par experience) ie puis me vanter aussi de l'auoir donné à vn hõme lequel en est parfaitement digne, pour les bonnes parties qui sont en luy. Ie vous presente donc hardiment cest œuure, tesmoin de la bonne

volonté que i'ay de vous faire seruice (pour les dons de vostre esprit) & à tous voz semblables, m'estimant bien heureux, de m'insinuer, par le peu d'industrie qui peut estre en moy, en leur bonne grace, que i'estime plus que tous les biens de Crœsus. Au demourant, il vous plaira ouurir les yeux de l'esprit, que vous auez sur tous clairvoyans, pour entendre les grands secrets de nature comprins en ce liure: auquel vous pourrez noter, selon vostre sain iugement, la propre & naturelle inclination de vostre esprit & celle de tous autres, de maniere que ie m'asseure bien que vous en receurez vn merueilleux contentement. vous y lirez maintes belles choses, non iamais ouyes ny dites, par autheur qui ait onques escrit, vous y voirrez vn art nouueau, fondé sur tant vifues & certaines raisons tirees de la philosophie, qu'il est impossible de mieux di-

re ny plus grauement : vous asseurant que si ce qui est icy escrit tant doctement se pouuoit prattiquer & mettre en vsage, ce seroit le plus grand bien qui sçauroit iamais aduenir à la republique, comme certainement vous pourrez iuger par le discours des beaux chapitres ensuyuans. Celuy qui n'est pas né aux lettres ne s'y romproit dix ou douze ans la teste, sans aucun fruict, pource que les parens cognoissans bien la difference de l'esprit de leurs enfans, par les reigles & preceptes q̃ en sont icy prescrits, leur feroiẽt aprendre seulement ce à quoy ils seroyent nés. Et celuy au contraire qui est né aux lettres ou aux armes, ne seroit contraint s'apliquer à ce qui repugne entierement à l'inclination de son esprit : chose de grande importance, comme i'ay desia dit, pour le bien & proffit public. Lisez donc, & m'excusez si ie vous offre vn suiect tant philosophique,

ſophique, tant graue & merueilleux, ne ſçachant pas ſi vous faites profeſſion de lire, & d'eſtudier choſes ſi hautes: mais à qui doy-ie faire preſent des choſes graues, ſubtiles & hautes, ſi n'eſt à celuy qui a l'eſprit haut & ſubtil? ce que ie dy non pour vous auoir pratiqué par cy deuant au fait de voz eſtudes, mais pour vne certaine coniecture que i'ay de la bonté, generoſité & viuacité de voſtre eſprit, vous voyant tant affectionné à la vertu, & ſageſſe, dont vous eſtes amplement prouueu: ce qui ne ſe pourroit faire ſi vous n'auiez l'eſprit haut, & ſi autres fois vous n'auiez eſté imbué de la doulceur, ſubtilité, & agreable gouſt des lettres, voire meſmes des proffitables preceptes de la philoſophie moralle, principe de ſageſſe & vertu. Parquoy ie pourray bien inferer que ie me ſuis tres-bien adreſſé en voſtre endroit, & que i'ay preſenté choſe conuenable à

vostre esprit, si quelqu'vn d'auanture me vouloit reprendre de n'auoir gardé le decorum (comme l'on dit) en cest endroit. Car combiẽ qu'en ce liure se trouuent beaucoup de choses propres aux philosophes naturels & aux Theologiens, desquels la profession ne conuient à la vostre, est-il defendu aux hommes de bon esprit de lire & cognoistre les choses curieuses, & qui leur peuuent apporter plaisir & contentement? Si de propos deliberé l'autheur auoit voulu escrire du suiect de la Philosophie naturelle, de la Medecine, ou de la Theologie, ie confesse bien qu'il m'eust fallu dedier mon labeur à quelque Philosophe naturel, à quelque Medecin, ou à quelque Theologien: mais puis que son principal but est d'examiner les differences des esprits (suiect rare & qui deuroit estre cogneu de tous) ce qu'il ne peut faire sans alleguer à propos quelques prin-

cipes

cipes de la Philosophie naturelle, de la Medecine & de la Theologie, parauanture ne me seray-ie pas mesconté en cest endroit: autrement il faudroit dire que l'Auteur mesme auroit failly d'auoir presenté son liure à vn Roy & non pas à vn Philosophe naturel, à vn Medecin, à vn Legiste, ou à vn Theologien. Mais les Rois doyuent philosopher, (dira l'on) ou les Philosophes regner: la Philosophie est propre à chacun. Or pour ne vous detenir plus longuemẽt, ie feray fin en cest endroit, priant Dieu Monsieur, vous auoir en sa saincte garde & protection, & vous enuoyer ce qu'il sçait vous estre necessaire. A Lyon ce 25. iour de Feburier, 1580.

Vostre humble & tres-affectionné seruiteur,

Gabriel Chappuis, Tourangeau,

PREFACE DE L'AVTEVR, A LA *Maiesté du Roy Catholique, dom Philippe II. Roy d'Espagne.*



SIRE, à fin que les ouurages des artisans ayent la perfection, propre & conuenable à l'vsage & profit de la Republique, il me sembleroit estre besoin ordonner sur ce & establir vne loy. Que le Charpentier ne fist l'office du Laboureur: le Tisserant de l'Architecte: l'Aduocat du Medecin, ny le Medecin de l'Aduocat: mais que chacun

cun exerçast & fist profession seulement de l'art, qu'il ha aprinse,& à laquelle il est né, laissant à part toutes les autres. Parquoy considerant combien est court & limité l'esprit de l'homme, à vne chose,& non à plusieurs, i'ay tousiours estimé & tenu pour certain que personne ne peut parfaitemẽt sçauoir deux arts, sans manquer ou defaillir en l'vne d'icelles. Et à fin que nul ne faille à choisir celle qui luy est la plus propre & meilleure, on deuroit commettre & deputer hommes sages & sçauãs, pour découurir en l'âge tendre, l'esprit de chacun enfant, & le faire estudier par force, la sciẽce qui luy est conuenable, sans que luy mesme en fasse election. Dont aduiendroit, que vous auriez en vostre Royaume, les plus grãds ouuriers & plus parfaits ouurages du monde, pour

Plato, au liure des Loix.

la conionction de l'art & de la nature. Aussi voudroye-ie que les Academies de voz Royaumes en fissent de mesme, & voyant qu'elles ne permettent pas que l'escolier n'entẽdant bien la langue Latine, passe à vne autre faculté, ie voudroye qu'elles establissent pareillement examinateurs, pour sçauoir si celuy qui veut estudier en Dialectique, Philosophie, Medecine, Theologie, où aux Loix, ha l'esprit que chacune de ces sciences requiert. Car, outre le dommage que cetuy là fera depuis à la Republique, exerçant son art mal entendu, c'est vne grande presomption à vn homme de trauailler & se rompre la teste en chose dont il ne peut sortir à son honneur. Pour ce qu'auiourd'huy n'est employee ceste diligence, ceux qui n'ont l'esprit propre à la faculté de Theologie,

logie, ont destruit la religiõ Chrestienne : ceux qui ne sont propres à celle de Medecine, font perdre la vie des hommes : & defaut à la Iurisprudence la perfection qu'elle requiert, pour ne sçauoir à quelle puissance de raison appartient l'vsage & la vraye interpretation des loix. Tous les anciens Philosophes ont trouué par experience que l'on se trauaille en vain, és reigles de l'art, là où ne se trouue la nature ou le naturel, qui dispose l'homme à quelque science. Personne aussi ne dist onques clairement & distinctement que c'est de ce naturel qui rend l'homme propre à vne science, & non à vne autre : personne ne dist onques combien se trouuent de differences d'esprit au genre humain : quels arts & sciences conuiennent particulierement à vn chacun, ny par quels

L'Escolier qui estudie la science non conuenable à son esprit, se rend esclaue d'icelle. Voyez Platon, en son dialogue du Iuste.

quels signes on peut congnoistre ce qu'en tels cas, importe le plus. La matiere de laquelle se doit icy traiter, comprend ces quatre choses (combien qu'elles semblent impossibles) auec plusieurs autres qui sont touchees à propos & concernantes ceste doctrine: à fin que les peres curieux sçachent la maniere de découurir l'esprit & naturel de leurs enfans, pour leur faire aprendre la science en laquelle ils profiteront le plus: qui est vn aduis que Galé escrit auoir esté donné à son pere par vn demon, qui luy conseilla, en dormant, de faire estudier son fils en medecine, pour ce qu'il auoit vn esprit vnique & singulier pour aprédre ceste science. A ceste cause, il plaira à vostre maiesté entendre combien importe à la Republique faire election & examen des esprits, pour apren dre

Galen, liu. 9. de sa Methode. cha. 4.

Deuant la venue de Christ au monde, les demons auoyent familier accez aux hõmes: & pour vne chose vraye leur disoiêt mille mensonges.

dre les ſciences, attendu le profit & ſanté que Galen a apporté aux malades de ſon temps, en ce qu'il auoit eſtudié en la faculté de Medecine: au moyen dequoy il nous ha meſmement laiſsé tant de remedes par eſcrit. Balde, perſonnage tant excellẽt en la congnoiſſance du droit, eſtudia en medecine, laquelle meſmes il pratiqua aucunement: mais s'il euſt paſsé plus outre, il euſt eſté vn medecin vulgaire (comme veritablement il l'eſtoit, pour n'auoir l'eſprit propre à ceſte ſcience) & les loix euſſent perdu vne des plus grãdes habilitez d'hõme, que l'on euſt peu trouuer pour la declaration d'icelles. Or voulãt reduire en art, ceſte nouuelle maniere de philoſopher, & la prouuer au moyen d'aucuns eſprits, incontinent m'eſt ſouuenu du voſtre (Sire) comme le plus notoi

Il deuoit laiſſer la medecine, & eſtudier les loix, ſuyuãt ce que dit Cicero, liu. 1. de ſes offices.

notoire, duquel tout le monde eſt émerueillé, voyant vn prince de ſi grand ſçauoir & prudence, duquel ie ne peux traiter en ceſt endroit, ſans faire tort & deshonneur à l'œuure. Le penultieme chapitre eſt le lieu conuenable, où voſtre maieſté voirra & congnoiſtra ſon naturel, l'art & les lettres, au moyẽ deſquelles vous euſſiez ſeruy à la Republique, auenant que fuſſiez homme priué, comme vous eſtes noſtre Roy & Seigneur naturel.

*

Preface au Lecteur.



VAND Plato vouloit enseigner quelque doctrine graue, subtile & separee de la commune opinion, il choisissoit de ses disciples, ceux qui luy sembloyẽt d'esprit meilleur & plus delicat, ausquels seuls il communiquoit son aduis: sachant par experience que d'enseigner choses hautes & subtiles aux hommes de petit entendement, est perdre temps, & peine, & se rompre la teste en vain. Depuis qu'il les auoit choisiz, la coustume d'iceluy estoit, les preuenir par certaines & manifestes suppositions & maximes, non élongnés

En son Timee.

Iesus christ faisoit la mesme election de ses disciples, quand il leur vouloit enseigner quelque secret, comme en la transfiguration.

de la conclusion, pource que les propos & sentences qui de prime face, se mettent en auant, contre l'opinion du vulgaire, ne seruent du commancement (sans cete preuention) que de troubler & ennuyer les auditeurs, de maniere qu'ils viennent à perdre la bonne affection, & ont en horreur la doctrine. Ie voudroy, curieux lecteur, pouuoir proceder auec toy de ceste maniere, s'il y auoit moyen de sçauoir de toy & descouurir le talẽt de ton esprit: car si d'auãture, li estoit tel qu'il fust cõuenable à ceste doctrine, te separant desautres communs, ie te communiqueroy secretement choses tant nouuelles & particulieres, que tu ne les penserois iamais pouuoir tomber en l'imagination des hommes. Mais dautant que cela ne se peut faire, & que ceste œuure doit sortir en public, pour vn chacun, il n'est possible que tu ne te troubles: car si ton esprit est des communs & vulgaires,

vulgaires, ie ſçay bien que tu te perſuades & tiens pour certain que le nõbre des ſciences & la perfection d'icelles ſe trouue de long temps accomplie par les anciens, meu d'vne vaine raiſon: que depuis ils n'ont trouué que dire dauantage, dautant qu'es choſes ne ſe trouue autre nouueauté. Si d'auanture tu as ceſte opinion, ne paſſe pas outre, & ne ly plus auãt, pource que tu auras peine de voir prouuee l'admirable difference des eſprits: mais ſi tu es diſcret, bien composé & patient, i'ay enuie de te propoſer trois concluſions treſ-veritables, combiẽ que pour la nouueauté d'icelles, on les trouue dignes de grande admiratiõ. La premiere eſt que de pluſieurs differences d'eſprit, que l'on trouue au genre humain, tu n'en peux receuoir qu'vne principalle & eminente: n'eſtoit que la nature treſ-puiſſante, quand elle te forma, euſt employé toute ſa force pour

en assembler deux ou trois, ou ne pouuant faire dauantage t'eust laissé priué de toutes. L'autre, que à chacune difference d'esprit respond principallement vne seule science & non plus, de maniere, que si tu ne rencontres biẽ à l'election de celle qui est conforme à ton naturel, tu ne feras pas grand proffit es autres, quoy que tu trauailles nuict & iour apres. La troisiesme, que ayant entendu quelle science est la plus cõforme à ton esprit, il te reste vne autre difficulté à souldre, encores plus grande, qui est de sçauoir si ton esprit s'accõmode plustost à la pratique qu'à la theorique, pource que ces deux parties, en quelque gẽre de lettres que soit, sont tellement opposées, & requierent telle difference d'esprits, que l'vne est nuisible à l'autre, cõme si elles estoient totallement contraires. Voila de dures sentẽces, ie le cõfesse, mais il y a biẽ encores plus grande difficulté & aspreté,

Que

Que d'icelles il n'ya pardeuāt qui l'on puisse appeller ou se plaindre, pource que Dieu, autheur de la nature, voyāt qu'elle ne donne à chacun homme plus d'vne difference d'esprit (comme i'ay dit cy dessus) pour la contrarieté & difficulté qu'il y a de les assembler, s'ac commode auec elle, & quant aux sciēces qu'il depart gratuitement aux hōmes, il en donne, par merueille, plus d'vne en degré eminent. Il ya diuisiō de graces, & vn mesme esprit: diuision de ministeres & charges souz vn mesme seigneur & diuisiō d'œuures, souz vn mesme Dieu qui fait & œuure toutes choses en tous: or à chacun est donnee l'administration de l'esprit à vtilité: à l'vn est donné, par le moyen de l'esprit le propos de sapience: à l'autre celuy de science selon le mesme esprit: à vn autre la foy, par vn mesme esprit: à l'autre la grace de santé, par

S. Paul. 1. aux Corinthiens cha. 12.

vn mesme esprit: à vn autre l'operation des vertuz: à vn autre la prophetie: à vn autre la discretion, par l'esprit: à vn autre le don des langues: à vn autre l'interpretatiõ des lãguages. Vn seul & mesme esprit fait toutes ces choses, diuisant à tous comme il luy plaist. *Ie ne doute pas que Dieu n'ayt faict ceste diuision de sciences, ayant egard à l'esprit & naturelle disposition de chacun: car S. Mathieu escrit que les talens qu'il a departiz, par luy mesmes, furent dõnez à chacun, selon sa propre vertu. Et de penser que ces sciences supernaturelles ne requierent certaines dispositions au suiect, deuant qu'elles y soiēt transmises, c'est vne grande faute. Car quand Dieu forma Adã & Eue, il est certain qu'il leur organisa & disposa tresbien le cerueau, deuant que les remplir de sçauoir, à fin qu'ils le receussent auec plus de plaisir & douceur,*

Chapit. 25.

Raison, pource que les sciences surnaturel les se doiuent trans-

ceur, & à fin que l'instrument fust accommodé de telle maniere, que par le moyen de ceste science, ils peussent raisonner & discourir. Et pourtãt l'escriture sainte dit, Il leur a donné vn cœur pour excogiter, & les a remplizde la discipline d'entendemẽt. *Au demourant, que selon la differẽce de l'esprit d'vnchacun se trãsmette vne seule science & non autre en l'entendement d'vn chacun, il appert manifestement par l'exemple de noz premiers peres: car quand Dieu les remplit de sçauoir, il est certain qu'il ne donna vn tel entendement à Eue qu'il auoit fait à Adam. Et pour ceste cause les Theologiens disent que le diable s'ataqua à Eue pour la tromper, n'osant pas tenter l'homme, à cause de son grand sçauoir. La raison de cela (cõme nous prouuerons cy apres) est que la composition naturelle du cerueau de la femme, n'est capable de beau-*

mettre en l'ame, & l'ame est suiette au tẽperamẽt & composition du corps, Arist. liu. 2. de l'Ame.

Ecclesi. 17.

Le serpent a tenté la femme, en laquelle il ha cogneu moins de raison qu'ẽ l'hõme, liu. 2. des sentẽces, dist 21 S. Thomas,

2 part. q 62.arti.6. *coup d'esprit & sçauoir. Nous trouuerons pareillement la mesme raison & égard es substances angeliques : car quand Dieu a voulu donner à vn Ange, vn plus haut degré de gloire, & luy faire dons plus excellens, il luy a premierement dōné vne nature plus delicate. Et si vous demandez aux Theologiens dequoy sert ceste nature tant delicate: ils respondrōt que l'Ange ayant l'entendement plus subtil & le naturel meilleur, se conuertit plus aisement à Dieu, vsant de ses dons auec plus grāde efficace, & que le semblable aduient es hommes. De là s'en suit apertement (puis qu'il y a election d'esprits, pour les sciences surnaturelles, & que toute difference d'habilité & nature n'est pas propre instrument & organe pour les receuoir) qu'à plus forte raison les lettres humaines requierent ceste election, puis que les hōmes les doiuent aprendre, par la force*

de

& vigueur de leur entendement. Or est mon intention en cest œuure, de sçauoir distinguer & cognoistre ces naturelles differẽces de l'esprit humain, en apliquãt par art, à chacune la sciẽce en laquelle se congnoistra qu'elle peut faire plus grãd proffit. Voila mõ intention : de laquelle si ie peux venir à bout, comme ie me propose, nous en donnerons la gloire à Dieu, autheur de tout bien & conseil : sinon, tu sçais bien, sage lecteur, estre impossible inuenter vn art, pour le rendre parfait de tous poincts : car les sciences humaines sont tant spacieuses & s'estendent si loin, que ne suffit la vie d'vn homme, pour les trouuer & leur donner la perfection qu'elles doiuent auoir. Il suffit au premier inuenteur de mettre en auant quelques principes notables, à fin que ceux qui viendront apres, par le moyen de ceste semence, ayent occasion d'amplifier l'art, luy donnãt

la perfection & lime qui luy est requise. Surce, Aristote dit que les erreurs de ceux qui commancerent premierement à philosopher, doiuent estre tenuz en grande veneration: car estant difficile d'inuenter choses nouuelles, & facile d'adiouster à ce qui ha esté deia traité au precedent, les fautes du premier, ne meritent, pour ceste cause, d'estre beaucoup reprinses, & n'est digne de grande louange celuy qui adiouste puis apres. Ie confesse bien que ce mien ouurage ne se peut exempter d'aucuns erreurs, pour la hauteur & subtilité de la matiere, & pource que ie ne trouue chemin ouuert, à fin de la biẽ traiter. Mais si nous sommes tombez en matiere, où il soit licite à l'entendement d'opiner & assoir iugemẽt sur cest œuure, ie te prie en tel cas, ingenieux lecteur, deuant que dire ton opinion, que tu lises entierement tout le liure, & que tu aueres la maniere

de ton esprit, & si tu trouues en iceluy quelque chose qui ne te semble biẽ dite considere auec iugement, les raisons qui l'oppugnent & luy sont cõtraires: & si d'auanture tu ne les peux souldre, va lire l'onziesme chapitre d'iceluy, & tu y trouueras la responce & solution qui est faite d'icelles.

A Dieu.

TABLE DES SOMMAIRES.

Fin de la Table.

A MONSIEVR DE BAILLON,

Sonnet.

N'Estoit ce pas assés, inuincible vainqueur,
D'auoir par voz cõbas, dans l'onde Stygieuse
Plongé des Anciens la memoire fameuse,
Qui triomphant des ans, estoit encore en fleur?
Sans vous monstrer encor' nompareil en valeur,
En vainquant la Fortune, & d'ame genereuse
Tenir dedans la main sa rouë aduantureuse
Ferme à vôstre renom, vôtre bien, vôtre honneur?
Or' vous vainquez la Mort, & malgré son enuie,
Vostre renom aquiert vne eternelle vie
Par ces doctes escrits, de voz honneurs courriers:
Si qu'il n'y a rien plus où voz hautes vaillances
N'ayent deplié l'aile & monstré leurs puissances
Sur les hommes sçauans & les hommes guerriers.

I. de Boyssieres.



ICY SE PROUVE PAR EXEMPLE QUE SI L'ENFANT N'A

l'esprit & l'habilité requise pour aprendre la science qu'il veut estudier, il perd temps de l'ouyr des bõs maistres, & ne gangne rien d'auoir beaucoup de liures, & de trauailler à les lire & fueilleter tout le temps de sa vie.

CHAPITRE I.



L'ADVIS de Cicero estoit bon, de pẽser que pour rendre Marc son fils, au genre & estude des lettres par luy choisi, tel qu'il *Au premier liure des offices.*

desiroit,il suffisoit de l'enuoyer en vne vniuersité tant fameuse & celebre par le mõde, comme est celle d'Athenes,pour estudier souz la doctrine de Cratippe le plus grãd philosophe de ce temps là, & le tenir en vne ville tant peuplee, en laquelle pour le grand apport & frequence du peuple qui y aborde, il ne poutroit faillir d'auoir plusieurs exemples & estranges cas, qui luy monstreroyent par experience, maintes choses touchant l'estude des lettres ausquelles il s'a pliqueroit. Ce neantmoins, auec toute cete diligence, peine & solicitude que, comme vn bon pere, il employoit, en luy achetant, en outre, des liures, & luy en escriuant d'autres de sa propre inuẽtion, les historiens racõtent, qu'il fut homme ignorant, de peu d'eloquence, & ayant encores moindre congnoissan

gnoiſſance de philoſophie : choſe fort vſitee entre les hommes, qu'à l'enfant defaille le grand ſçauoir du pere, & deuienne ignorant. Et de fait, Cicero deuoit bien penſer & imaginer en ſon eſprit, que puis que ſon fils n'auoit tiré & recueilly des mains de la nature l'eſprit & habilité requiſe pour apprẽdre la philoſophie & l'eloquence, ſe pourroit amander le defaut de ſon entendement par l'induſtrie d'vn ſi bõ maiſtre, le nombre des bons liures, & exemples d'Athenes, le continu trauail du ieune homme, & par ſucceſſion & laps de temps, auquel il auoit eſperance : ce neantmoins voyons nous qu'il fut trompé à la fin & deceu de ſon attente : dequoy ie ne ſuis pas émerueillé, pource qu'il auoit beaucoup d'exemples à ce propos, qui l'inciterent à penſer que le

mesme pouuoit aduenir en son fils. Et pourtant Cicero mesmes recite que Xenocrate auoit l'esprit fort rude, pour l'estude de la philosophie naturelle & moralle, duquel Plato dit, qu'il auoit vn disciple, qui auoit besoin d'esperon, lequel par le moyẽ & industrie d'vn tel maistre, & l'assidu trauail de Xenocrate, deuint grãd philosophe. Il escrit le semblable de Cleante, qui estoit tant lourd & rude d'entendement, que personne ne le vouloit receuoir en son escole. De quoy le ieune homme se sentant tout honteux & confuz, trauailla depuis tellemẽt en l'estude des lettres, qu'il fut appellé second Hercule en sçauoir. L'esprit de Demosthene ne sembloit moins rude & mal disposé à l'eloquence, veu qu'estant deia assez grand, on dit qu'il ne pouuoit parler, lequel

Au liure du Destin.

neant

neantmoins trauaillant auec grãd soin, apres l'art, souz l'enseignement de bons maistres, fut le plus grand orateur du monde: & specialement Cicero raconte qu'il ne pouuoit prononcer l'R, pource qu'il begueoit aucunement, & que par son estude & exercice, il la profera depuis aussi biẽ que s'il n'eust iamais esté begue. C'est pourquoy l'on dit q̃ l'esprit de l'hõme, pour aprendre les sciences, est comme celuy qui ioue aux dés, lequel estant malheureux à la chance & poinct, pipe le dé par art, le faisant couler sur le tablier, & amãde ainsi son malheur & sa perte. Mais tous ces exemples là desquels Cicero se sert, ne font rien à ma doctrine, car cõme nous prouuerons cy apres, se trouue vne rudesse & faute d'esprit és enfans, qui denote en autre âge plus grãd

L'esprit, cõme qui ioue aux dés.

esprit & entendement, que si des leur enfance ils se monstroyent habiles & d'esprit : voire mesmes estre vn signe que les hommes deuiendront lourds & ignorãs, quãd ils cõmancent incontinent à raisonner & estre bien auisez : & de fait si Cicero eust cõgneu les vrais signes, par lesquels se decouurent les esprits, au premier âge, il eust trouué vn bon presage en Demosthene de ce qu'il estoit rude & tardif à parler, & en Xenocrate de ce qu'il auoit besoin d'esperon, & d'estre incité à l'estude. Ie ne veux pas dire que le bon maistre, l'art & le trauail n'ayent grande force & vertu à façonner les esprits & rudes & habiles : mais ie veux remonstrer que si l'enfant n'a de sa part l'entendement disposé aux preceptes & reigles determinees de l'art qu'il veut aprendre, & nõ d'autre

d'autre quelconque, la peine & diligence est vaine que Cicero prẽd, apres son fils, & tout autre pere apres le sien. Ceux la entendront facilement la verité & certitude de ceste doctrine, qui auront leu en Plato, que Socrate (comme luy mesme raconte) estoit fils d'vne sage femme, laquelle, bien qu'elle fust fort experimentee en cet office, ne pouuoit neantmoins faire enfanter la femme, qui n'estoit enceincte, deuant que venir entre ses mains: ainsi Socrate, faisant le mesme office de sa mere, ne pouuoit, par maniere de dire faire enfanter la sciẽce à ses disciples, deuãt qu'ils fussent enceins d'icelle. Il sçauoit bien q̃ les sciẽces estoyẽt seulement naturelles aux hõmes, qui auoyent les esprits propres à icelles, ausquels aduient ce q̃ nous voyons par experience en ceux

Au Dialogue de la science.

Ceste comparaison se peut entendre & auerer par l'entendement de Socrate, pource qu'il enseignoit en interrogãt, & faisoit que le disciple aprenoit la doctrine, sans qu'il la declarast autrement.

qui ont oublié ce qu'ils sçauoyent au precedent: car leur en touchant seulement vn mot, ils se souiennent incontinent de tout le demourant. Le deuoir des maistres à l'endroict de leurs escoliers, à ce que i'ay entẽdu, n'est autre que de leur ouurir aucunemẽt le chemin à la doctrine, car s'ils ont vn esprit fecond & fertile, ceste ouuerture suffit à leur faire produire merueilleuses conceptions: autrement ils ne se font que tourmẽter, & ceux là pareillement qui les enseignẽt, ne paruiennẽt iamais au but qu'ils pretendẽt. Quant à moy, si i'estoy maistre, deuant que receuoir aucũ en mon escole, ie l'esprouueroy, à tout le moins, & l'experimenteroy en plusieurs manieres, à fin de decouurir & sonder son naturel, & si ie le trouuoy propre à la science de laquelle ie feroy profession,

La science n'est pas vne reminiscẽce ou souuenir, comme dit Plato, que nous condamnerons en ce, cy apres.

fession, ie le receuroy de bõ cœur, car c'est vn grand contentement à celuy qui enseigne, d'instruire vn hõme habile & propre à l'instruction, autrement ie luy conseilleroy d'aprendre la science plus cõuenable à son entendement & naturel: mais si ie cognoissoy qu'il ne fust propre & disposé à aucun gẽre de lettres, ie luy tiendroy ces douces & amiables parolles, Frere & amy, il n'y a moyen que vous deueniez homme, par la voye que vous auez choisi: à tant ie vous aduise de ne perdre le tẽps & la peine & de trouuer autre maniere de viure, qui ne requiere si grande adresse & habilité que fait l'estude des lettres. Qu'ainsi soit, nous voyõs par experiẽce entrer au cours de quelque science vn grãd nombre d'escoliers (estant le maistre ou bon ou mauuais) & à la fin, les

vns deuiennent fort ſçauans, les autres ſont de moyenne eruditiõ, les autres, en tout le cours de leurs eſtudes, n'ont fait autre choſe que perdre temps, conſommer leur bien, & ſe rompre la teſte, ſans faire aucun proffit. Ie ne ſçay d'où peut prouenir cela, veu que tous ont ouy vn meſme maiſtre, auec egalle diligence & ſolicitude, ayãs les rudes parauãture prins plus de peine que ceux de bon eſprit & les habiles. La difficulté croiſt encores plus grande, de voir que ceux là qui ſont rudes en vne ſcience, ſont propres & naiz à vne autre, & que ceux là qui ſont de bon eſprit en vn genre de lettres, paſſans aux autres, ne les peuuent pas cõprẽdre. Ie porteray, à tout le moins bon teſmoignage de cela, pource que nous eſtions trois cõpagnons qui fuſmes enſemble enuoyez à

l'escole, pour aprendre le Latin: l'vn l'aprint facilemẽt, & les deux autres ne peurent iamais composer vne harangue qui fust congrue & elegante. Mais estans passez tous trois à l'estude de Dialectique, l'vn de ceux qui ne peurent aprendre la grammaire, fut merueilleusement excellent & aigu és arts, & les deux autres, n'en peurent, en toute leur vie, proferer vn seul mot. Et estans tous trois venuz à l'estude d'Astrologie, fut chose digne de consideration que celuy qui n'auoit peu aprẽdre ny le Latin, ny la Dialectique, sceut en peu de temps, plus que le maistre qui nous enseignoit, ne pouuant rien comprendre és autres sciences. Dequoy estãt emerueillé, ie commençay incontinent à discourir là dessus & à philosopher, & trouuay, en fin de cõpte,

que chacune ſcience demãde ſon eſprit determiné & particulier, lequel tiré d'icelle, pour eſtre apliqué à autre de differente ſorte ny ſert aucunement. Si donc cela eſt veritable (comme il l'eſt, par la preuue q̃ nous en ferons cy apres) & ſi quelqu'vn entroit auiourd'huy aux Eſcoles de noſtre tẽps, pour ſonder & faire élite des eſprits, combien en r'enuoyeroit il aprendre autre maniere de viure, combien en chaſſeroit il au chãp, comme lourdauts, hebetez & inhabiles pour aprendre les ſciẽces, & combien en reſtabliroit il de ceux leſquels pour leur pauureté & infortune, ſont arreſtez à quelques arts mecaniques, deſquels neantmoins la nature a fait les eſprits propres à l'eſtude des lettres? mais voyant qu'il n'y a plus de remede en ceux là, il les faut laiſſer

en

en leur train, & passer outre. Ce que ie dy ne se peut nier, qu'il y ait des naturels esprits propres & determinez à vne science, qui ne le sont pas à vne autre: & pour ceste cause, deuant que mettre vn enfant à l'estude, il faut découurir la maniere de son esprit, & voir quelle des sciences est conforme à son naturel, & puis la luy faire aprendre. Il faut bien considerer aussi qu'il ne suffit de la parolle, pour le rendre consommé & parfait aux lettres, pource qu'il faut garder autres conditions qui ne sont pas moins necessaires que le naturel ou habilité: & pourtat Hippocrate dit que l'esprit de l'homme garde la mesme proportion auec la science, que la terre auec la semence: car combien que la terre, de soy mesme, soit feconde & fertile, si est ce qu'il la faut labourer, & cul

Au liure, lex Hippocrat.

&cultiuer, & regarder à quelle maniere de semence est plus propre la naturelle disposition d'icelle, pource que toute terre ne produit auec toute maniere de semence, sans aucune distinction. Aucunes produisent mieux du bled que de l'orge, és autres l'orge vient mieux que le bled: les vnes souffrent vne semence & sont abondantes, les autres ne la peuuent souffrir. Mais le laboureur ne se contēte de ceste distinction là: car apres auoir labouré la terre, en bonne saison, il aduise le temps conuenable pour semer, pource qu'il ne le peut faire en tout tēps, & quand le bled est sorty, il le purge de l'iuraye & autres mauuaises herbes, à fin qu'il puisse croistre & rapporter le fruict qu'il attend de la semence. Ainsi faut-il estant la science choisie, la plus conuenable

ble à l'homme, qu'il commance à l'estudier en son premier âge, lequel, comme dit Aristote, est le plus propre & meilleur, pour aprendre: ioint que la vie de l'homme est fort courte, & les arts fort longs: à raison dequoy est besoin d'auoir temps suffisant pour les aprendre, & temps pour les exercer, & par le moyen d'iceux, proffiter à la republique. La memoire des enfans, dit Aristote, est vuide & nue sans aucune impression, à raison dequoy, aussi tost qu'ils sont naiz, ils reçoiuent en icelle, facilement quelque chose, ne ressemblant pas à la memoire des hõmes âgez laquelle remplie de tant de choses qu'ils ont veues, tout le temps de leur vie, ne peut receuoir aucune chose dauantage. Et pour ceste cause, Plato ha dit, que tousiours nous racontions choses hõnestes

En la 30. sect. probl, 4.

Hippoc. 1. des Aphoris. 30. sect. probl. 4.

Au Dialogue, du iuste.

nestes deuãt les petis enfans, à fin qu'ils soyent incitez aux œuures de vertu, d'autant qu'ils n'oubliẽt iamais ce qu'ils aprennent en cest âge: & ne faut suiure le conseil de Galen, qui dit que depuis que nostre nature a attaint toutes les forces qu'elle peut obtenir, il nous faut aprendre les arts & sciences: mais il n'a point de raison, si d'auanture il ne veut vser de distinction. Celuy qui doit aprendre le Latin ou quelque autre langue, le doit faire en sa premiere ieunesse: car s'il attend que son corps soit endurcy & creu parfaitement, il n'apprendra iamais chose qui vaille. Au second âge, qui est l'adolescence, il faut trauailler en l'art de dialectique, pource que se cõmance à descouurir l'esprit & entendement, lequel en l'estude de dialectique se peut rapporter aux liens

En sa harangue persuasiue aux bons arts.

En l'Adolescẽce l'hõme assemble toutes les differences d'esprit, pource que

& tra

& trauers que l'on met aux pieds d'vne mule, auec lesquels cheminant quelques iours, elle aprend à aller l'amble. Ainsi nostre entendement duit & façoné aux reigles & preceptes de dialectique, comme vne haquenee à l'amble, ha puis apres és sciences & disputes, vne gentile maniere de discourir & raisonner. L'homme estant paruenu au tiers âge de iouuẽce, peut aprendre toutes les autres sciences qui appartiennent à l'entendement, pource qu'il est deia assez manifeste & découuert. Il est vray que Aristote excepte la philosophie naturelle, disant que le ieune homme n'est pas disposé, pour aprendre ceste maniere de lettres, en quoy il semble qu'il ait raison, pour estre vne sciẽce, de plus grande consideration & prudence que nulle autre. Or donc sachãt l'âge,

cest âge est le plus tempere de tous, qu'il ne faut laisser passer, sans aprendre les lettres, qui sont pour seruir à l'homme.

auquel se doiuent aprendre les sciences, il faut soudain trouuer lieu propre pour icelles, où ne se traite autre chose que les lettres, comme sont les Vniuersitez. Et pourtant doit sortir l'enfant de la maison du pere, pource que la mere, les freres, parens & amis qui ne sont de sa profession, luy sont vn grand destourbier d'aprendre. Cela se voit clairement es escoliers natifs des villes & lieux où sont les Vniuersitez, desquels n'y a pas vn, sinon par grãde merueille, qui deuienne iamais sçauant. A quoy l'on peut facilement remedier enuoyant, par eschange des Vniuersitez, les natifs de la ville de Salamãque, estudier en la ville d'Alcala de Henares, & ceux d'Alcala, en Salamãque. Et quant à ce que l'hõme doit laisser son païs natal, pour deuenir vertueux & sage, est bien

de telle importance, qu'il n'y a maistre au monde, qui luy puisse de tãt seruir & enseigner, se voyãt speciallemẽt priué de la faueur & plaisir de sa patrie. *Sors de ton pays (dist Dieu à Abraham) d'entre tes parens, & de la maison de ton pere, & t'en va au lieu que ie t'enseigneray, où i'agrandiray ton nom, & te donneray ma benediction.* Dieu en dit autant à tous ceux qui desirent la vertu & science: car combien qu'il les puisse benir en leur pays, il veut neantmoins que les hommes se disposent par tel moyen qu'il ordonne, pour obtenir ses dõs & graces. Tout cela se doit entendre, pourueu que l'homme soit doué d'vn bon esprit & naturel: car autrement, quiconque va à Rome, estãt vne beste, retourne vne beste: il ne sert de gueres au rude & mal habile d'aller estudier à Salamanque,

En Genese, chap. 12.

Tu ne feras riẽ malgré Minerue.

où il ne trouuera la chaire d'entẽdement ny de prudence, ny hõme qui l'enseigne. Pour la troisieme diligence, il faut trouuer vn maistre qui enseigne facilement & auec methode, duquel la doctrine soit bonne & certaine, non pas sophistique ny de vaines considerations: car tout ce que fait l'escolier, en tout le temps qu'il aprend & estudie, est de croire tout ce que le maistre luy propose, pource que il n'a pas la discretion ny l'entier iugement, pour discerner & separer le faux, du vray: combien que soit chose casuelle & nõ au choix de ceux là qui aprennẽt, d'aller en certain temps estudier aux Vniuersitez pourueues de bons ou mauuais maistres, comme il aduint à certains Medecins desquels parle Galen, & lesquels ayãs esté par luy cõuaincus par plusieurs experien-

Au 8. de sa Methode, chap. 4.

ces

ces & raisons,des fautes qu'ils cõmettoyent en leurs cures & pratiques,au grand preiudice de la santé des hommes,les larmes leur sortirent des yeux, & en la presence du mesme Galen, commancerent à maudire leur mauuaise fortune, d'auoir rencontré mauuais maistres qui les auoyent enseignez. Il est vray que se trouuẽt en certains escoliers des esprits si heureux, qu'ils entendent incontinent les qualitez & doctrine du maistre, de maniere que si elle est mauuaise, ils la sçauẽt bien reietter, & aprouuer, au contraire, ce qu'ils enseignent de bon. Ceux là enseignent beaucoup dauantage le maistre, au bout de l'an, qu'ils ne sont pas enseignez du maistre: pource que doutans & interroguans subtilement, ils font sçauoir au maistre, & respondre choses fort hautes &

ſubtiles, que iamais il n'eut aprins, ſi le diſciple par la bonté de ſon eſprit ne luy en euſt ouuert le chemin: mais ne ſe trouuent gueres de tels, & les autres rudes & ignorans ſont infinis, & par ainſi ſeroit expediét (bien que ne ſe deuſt faire ceſte election & examen, pour aprendre les ſciences) que les Vniuerſitez ſe pourueuſſent touſiours de bons maiſtres, douez d'vne ſaine doctrine & bon entendement, à fin qu'ils n'enſeignent erreurs, ny fauſſes propoſitions, aux ignorans. Pour la quatrieſme diligence qu'il conuient employer, il faut eſtudier la ſcience par bon ordre, commançant par les principes & elemens d'icelle, gangnant peu à peu le milieu & puis apres la fin, ſans ouir premierement autre matiere: car i'ay touſiours penſé eſtre vne grande faute, d'entendre plu-

ſieurs

ſieurs leçons de diuerſes matieres, & de les reuoir toutes enſemble en ſon eſtude, pour autant que de cela aduient vn meſlange de diuer ſes choſes qui cōfondent l'eſprit, de maniere qu'en la pratique, l'hō me puis apres, ne ſe peut bien ſeruir des preceptes de ſon art, ny les aſſoir en leur lieu conuenable; il vaut mieux aprendre chacune ma tiere à part, & par ſon ordre naturel en la compoſition: car de la meſme maniere qu'elle eſt aprinſe, elle eſt aſſiſe & imprimee en la memoire: ce que particulieremēt doyuent faire ceux qui de leur pro pre naturel ont l'eſprit confus, au quel on peut facilemēt remedier, entendant vne ſeule matiere, & puis celle qui la ſuit, quand elle eſt acheuee, iuſques à la fin de l'art. Or Galen ſçachant de combien il importoit, eſtudier les matieres

De l'ordre de ses liures.

auec bon ordre & methode, a fait vn liure pour enſeigner la maniere que l'on doit tenir à la lecture de ſes œuures, & à ce que le Medecin ne s'y rende cõfus. Autres tiennent que l'eſcolier, tãdis qu'il eſtudie, ne doit manier qu'vn liure, cõprenant entierement la doctrine qu'il veut ſçauoir, où il doit lire, & nõ en pluſieurs, à fin qu'il ne ſe trouble ny confonde: en quoy ils ont grande raiſon. En fin ce qui rend l'homme fort docte & ſçauant eſt le long eſpace de temps qu'il employe à l'eſtude des lettres, & l'eſpoir que la ſcience prenne en ſon eſprit profonde racine: car ny plus ny moins que le corps ne ſe maintient de l'abõdance de ce que nous mangeons & beuuõs en vn iour, ains de ce que l'eſtomac cuit & digere ſeulemẽt: ainſi noſtre entendement ne ſe paiſt &

nourrit de ce qu'en peu de temps nous liſons beaucoup, mais de ce que peu à peu il entend & rumine ſouuēt: noſtre eſprit ſe diſpoſe iournellemēt de mieux en mieux, & auec laps de tēps tombe en la cōgnoiſſance des choſes, qu'il ne pouuoit ny entēdre ny ſçauoir au precedēt. L'Entendement ha ſon principe, accroiſſemēt, eſtat ou cōſtitutiō & declinaiſon, ny plus ny moins que l'homme & les autres animaux & plantes. Il commence en ſon adoleſcence, il ha ſon accroiſſement en la iouuence & âge viril, l'eſtat en l'âge parfait, & cōmāce à decliner en la vieilleſſe. Et pour ceſte cauſe, celuy qui veut ſçauoir en quel âge ſon entendement eſt le plus fort & vigoureux, ſache que c'eſt depuis trente trois ans iuſques enuiron les cinquāte: auquel temps ſe doiuent faire les

graues autheurs, si ainsi est que durant leur vie, ils ayét eu quelques opinions contraires. Celuy qui veut composer & escrire des liures, le doit faire en cet âge, & non deuát ny apres, s'il ne se veut retracter ou changer d'opinion. Mais les âges des hommes ne sont en tous d'vne mesme sorte: car aucuns sortét de leur enfance, à douze ans, les autres à quatorze, les autres à seize, & les autres à dixhuict. Les âges de ceux cy sont longs, pource que leur iouuence arriue presque iusques à quarante ans, leur âge arresté & parfait, iusques à soixáte. Ils obtiénent pour la vieillesse autres vingt annees, de maniere qu'ils viuent quatre vingts ans, qui est le terme des plus forts & robustes. Ceux desquels l'éfance est terminee à douze ans, ont la vie fort courte: ils com

En quel âge on doit escrire.

Il ne faut l'imiter les âges selon le nombre des ans. Gal. 6. de la cõseruation de santé.

commancent bien tost à raisonner,& bien tost la barbe leur viēt, l'esprit ne leur dure gueres, & cōmancent à enuieillir & deuenir caducqz à quarante ans,& meurēt à quarante huit. De toutes les conditiōs que i'ay alleguees n'y en a pas vne qui ne soit fort necessaire,vtile & profitable au ieune hōme pour sçauoir:mais le principal poinct est d'auoir le naturel correspondant & cōuenable à la sciēse qu'il veut aprendre: car nous voyons que plusieurs hommes, leur ieunesse estant passee, ont cōmancé à estudier, ont ouy de mauuais maistres, en leur pays, & par vn mauuais ordre & neantmoins en peu de temps, sont deuenuz grands personnages. Mais si l'esprit defaut, Hippocrate dit que toute la diligēce qui est employee à l'estude est perdue. Ciceron l'a congneu

Ainsi Bal de estudia les loix estant vieil, & fut en icelles grād personnage.

Au liure

de l'ornement convenable & decent.

congneu en fin : car estant faché de voir son fils tant ignorant, & que tout ce qu'il auoit peu faire n'auoit rien seruy en son endroit, il dist en ceste maniere & sens. *Car qu'est ce autre chose de guerroyer contre les Dieux, comme firent les Geãs, sinon resister à la nature?* comme s'il eust voulu dire, y a il chose qui ressemble mieux à la guerre des Geans cõtre les Dieux, que quand l'homme se met à estudier, ayant faute d'entendement? car comme les Geans ne vainquoyẽt iamais les Dieux, ains demouroyent tousiours vaincus, tout escolier qui voudra vaincre sa mauuaise nature, demeurera par elle vaincu & surmonté. Et pour ceste cause Cicero mesme nous conseille de ne forcer ny contraindre la nature, pourchassans d'estre grans orateurs & aduocatz, si elle ne le veut

veut permetre, pource que nous trauaillerions en vain.

Icy est demõstré que la nature est celle qui rend le ieune homme propre & habile pour aprendre les sciences.

CHAP. II.

Les anciens Philosophes disent par vne sentence fort commune & vsitee que la nature est celle qui rend l'hõme propre & habile pour aprẽdre: q̃ l'art auec les preceptes & reigles luy en donnẽt vn facile chemin, & q̃ l'vsage & experiẽce qu'il ha des choses particulieres, luy dõnent le moyen de pouuoir venir à la pratique & œuure. Mais personne d'iceux n'a dit particulieremẽt que c'est de cete nature, ny souz quel gẽre elle se doit constituer. Ils ont dit seulement

La nature habilite, l'art facilite, & l'vsa gerẽd l'hõme maistre.

Hippocrate.

ment que venant à defaillir en celuy qui aprend, l'art, l'experience, les maistres, les liures & le trauail ne seruent de rien. Le populaire voyant vn homme de grãd esprit & habilité demonstre incontinẽt que Dieu en est autheur, & ne se soucie d'aucune autre chose, ains tient pour vne vaine imaginatiõ tout ce qui ne se rapporte là: mais les Philosophes naturels se moquent de ceste maniere de parler. Car combiẽ qu'elle soit plaine de pieté, & qu'elle contienne verité & religion, elle viẽt neantmoins de ce qu'il ignore l'ordre & establissement que Dieu donna aux choses naturelles, le iour qu'il les crea: car pour couurir son ignorance, & de peur que personne le puisse reprendre, ou contredire à son opinion, il certiffie que tout se fait par la volonté de

Dieu,

Dieu, & qu'il n'auient aucune chose que par sa permission diuine: mais pourautant que cela est tres veritable & notoire, il est digne de reprehension: car comme chacune demande (dit Aristote) ne se doit faire d'vne mesme maniere, aussi ne doit on donner toute responce d'vne mesme maniere, cō bien qu'elle soit veritable. Estant (à ce propos) vn Philosophe naturel, à deuiser, vn iour, auec vn Grammerien, vint à eux vn iardinier curieux, qui leur demanda pourquoy, faisant tant bien son deuoir apres la terre de son iardin à la remuer, cultiuer, becher, sarcler, & fumer, elle ne mettoit iamais, de bonne volonté, dehors ce qu'il y semoit, mais au contraire faisoit croistre facilement les herbes qu'elle produisoit du sien? Le Grāmerien respondit que cela

Aristo au I. des Topiques.

Exemple.

venoit

venoit de la diuine prouidence, & qu'il estoit ainsi ordonné de Dieu pour le bon gouuernemẽt du mõde : mais le Philosophe physicien se print à rire de ceste responce, voyant qu'il referoit cela à Dieu, pource qu'il ne sçauoit pas le discours des choses naturelles, ny en quelle maniere elles produisent leurs effects. Le Grammerien le voyant rire, luy demanda s'il se moquoit de luy, ou dequoy il se rioit. Le Philosophe respõdit qu'il ne se rioit pas de luy, mais du maistre qui l'auoit tant mal enseigné, pource que des choses qui viennent de la prouidence diuine (cõme les œuures supernaturelles) la cognoissance & solution en appartient aux Metaphysiciens, que nous appellons maintenãt Theologiens. Mais la question du Iardinier est naturelle & appartient à la iu

Il faut sçauoir les bornes & iurisdition de chacune science. Arist. liure 1. des Etiques ch. 4.

la iurisdictiõ des Philosophes naturels, pource que cest effect prouient de certaines choses & manifestes. Parquoy le Physicien respondit que la terre ressemble à la marastre laquelle entretient fort bien les enfans qu'elle ha faits & engendrez: & oste la nourriture à ceux de son mary, de maniere que nous voyons les siens aller bien nourriz & en bompoinct, & les autres, maigres, attenuez & sans couleur. Les herbes que la terre produit du sien sont sorties de ses propres entrailles, & celles que le Iardinier fait leuer par force, sont venues d'vne autre mere, au moyẽ dequoy elle leur oste la vertu & l'aliment par lequel elles deuoyẽt croistre, pour le dõner aux herbes qu'ella ha engendrees. Hippocrate raconte aussi qu'ainsi qu'il fust allé voir ce grand philosophe De-

En l'Epistre à Damagete.

mocrite, il luy fit entendre les folies que le vulgaire disoit de la medecine : à sçauoir que se voyans exempts de maladie, il certiffioit, que Dieu seul les guarissoit, & que sans la volõté d'iceluy, l'industrie du medecin ne seruoit pas beaucoup. C'est vne maniere de parler tant anciẽne, & l'ont tant de fois debatue les philosophes naturels, que seroit peine perdue de la penser faire oublier, ioint qu'il n'est conuenable de ce faire, pourautãt que le vulgaire ignorãt les causes particulieres de quelque effect, respond mieux & plus veritablement par la cause vniuerselle, qui est Dieu, que non pas autrement. Et pourtãt me suis ie mis plusieurs fois à considerer d'où vient que le commun peuple attribue tant volontiers toutes choses à Dieu, & non à la nature, ayant en horreur

les moyẽs naturels. Ie ne ſçay pas ſi i'en ay peu comprendre la raiſon :toutesfois eſt il aiſé à entendre ,que le peuple parle de ceſte maniere,pour ne ſçauoir quels effectsſe doiuent entierement attribuer à Dieu ,& quels , à la nature: ioint que les hõmes ,pour la plus part, ſont impatiens ,qui veulent que leur deſir ſoit incontinent accomply. Et comme ainſi ſoit que les moyẽs naturels ſoyẽt de grãde eſtendue, & operent par laps & cours de temps,il n'a pas la paciẽce d'y regarder:& ſachant q̃ Dieu eſt tout puiſsãt,qui fait en vn moment tout ce qu'il luy plaiſt,ſuiuãt les exẽples qu'il en ha,il voudroit qu'il luy donnaſt ſanté comme au Paralitique:ſcience, comme à Salomon,& richeſſes comme à Iob, qu'il le deliuraſt de ſes ennemis, comme il ha deliuré Dauid. L'au-

tre raiſon de ceſte maniere de parler, eſt que les hommes ſont arrogans, & preſomptueux, pluſieurs deſquels deſirẽt en leur cœur, que Dieu leur faſſe quelque grace ſpeciàlle & particuliere : & que ce ne ſoit, par la voye commune (comme eſt de faire luire le Soleil ſur les iuſtes & les mauuais, & faire plouuoir pour tous en general) pource que les graces ſont d'autãt plus eſtimees qu'elles ſont octroyees à moins de perſonnes. Et pour ceſte cauſe auons nous veu pluſieurs hommes faindre des miracles es maiſons & lieux de deuotion, à fin que le peuple accoure à eux incontinent & les tienne en grande veneration (comme perſonnes auec leſquelles Dieu s'eſt rendu familier) de maniere que s'ils ſont pauures, le peuple les fauoriſe de grandes aumoſnes, &

aucuns

aucuns en tombent en intereſt. La troiſieme raiſon eſt que les hõmes ſe veulent repoſer, & ne veulent prendre aucune peine, veu que les choſes naturelles ſont tellement diſpoſees, que pour en ſçauoir les effects, il eſt beſoin de trauailler: & pourtãt voudroient ils que Dieu vſaſt en leur endroit de ſa toute-puiſſance, & que ſans aucun trauail, leurs deſirs fuſſent accomplis. Ie laiſſe à part la malice de ceux, qui demandẽt à Dieu des miracles pour tenter ſa puiſſance, & congnoiſtre s'il les pourra faire: autres, qui par vne vengeance, demandẽt le feu du ciel: & autres, chaſtimens treſ-cruels. La derniere raiſon vient de ce que le vulgaire eſt fort religieux, & deſireux de l'hõneur de Dieu & auãcement de ſa gloire: ce qui aduiẽt beaucoup pluſtoſt par les mira-

cles que par les effects naturels: mais le vulgaire des hommes ne ſcait pas les œuures ſupernaturelles & prodigieuſes que Dieu fait, pour mõſtrer à ceux qui ſont ignorants, comme il eſt tout puiſſant, & qu'il les fait pour aprouuer ſa doctrine: ſans laquelle neceſſité il ne les feroit iamais. Ce qui eſt aiſé à entendre conſiderant que Dieu n'execute plus maintenãt ces œuures eſtranges du vieil & nouueau teſtamẽt, pource qu'il a mis toute diligence d'informer les hommes, par miracles, de ſa verité. De penſer maintenant qu'il retourne approuuer, par nouueaux ſignes & miracles, ſa ſaincte doctrine (en reſuſcitant les morts, donnant la veuë aux aueugles, & gueriſſant les boiteus & les paralitiques) c'eſt vne grãde erreur: car Dieu enſeigne vne fois ce qui eſt cõuenable

aux hommes, le prouue par miracles, & ne le repete point. *Dieu parle vne fois, & ne repete ce qu'il ha dit.* Le plus grãd indice que i'aye pour descouurir si vn homme n'a pas l'esprit aproprié à la philosophie naturelle, est de le voir attribuer toutes choses au miracle, sans aucune distinction: & au cõtraire ne faut douter du bon entẽdemẽt de ceux lesquels ne cessent tant qu'ils sachent la cause particuliere de quelque effect. Ceux là sçauent bien que se treuuent certains effects, qui se doiuẽt immediatement referer à Dieu, comme sont les miracles: & autres à la nature, comme ceux qui naissent & prouiennent de certaines causes. Mais quand nous parlons de l'vne & l'autre maniere, nous establissons Dieu auteur de tout: car quãd Aristote ha dit, Dieu & la nature

Iob cha. 33.

Au premier liure du Ciel.

ne font rien en vain, il n'a voulu entendre que la nature fust quelque chose vniuerselle ayant iurisdiction separee de Dieu : mais vn nom de l'ordonnance & reigle que Dieu establit en la composition du monde, à fin que succedent les effects qui sont necessaires pour la conseruation d'iceluy. Par ainsi a l'on coustume de dire que le Roy & le droict ciuil ne font tort à personne : en laquelle maniere de parler, nul n'ented que ce nom (Droict) signifie aucun Prince, qui ait iurisdiction separee de celle du Roy, mais tient que c'est vn terme qui comprend, par sa signification, toutes les loix & ordonnances que le Roy a faites, pour la conseruation de sa republique. Et ny plus ny moins q̃ le Roy se reserue des cas qui ne peuuent estre determinez par le

droict

droict, tant ils sont grãds & estranges, Dieu pareillement se reserue les effects miraculeux, qui ne peuuent estre produits des causes naturelles. Mais il faut biẽ noter icy, que celuy qui les doit congnoistre tels, & les discerner des œuures naturelles doit estre grãd Philosophe naturel, & sçauoir de chacun effect, la certaine cause d'iceluy. Et neantmoins tout cela ne suffit si l'Eglise catholique ne les declare tels. Et comme les hommes de lettres trauaillẽt apres l'estude du droict ciuil, & le retiennent en leur memoire, pour sçauoir & entendre la volonté du Roy, en la determinaison & arrest de tel & tel cas, ainsi nous autres philosophes naturels (comme entenduz en ceste faculté) mettons toute peine de sçauoir le discours & ordonnance que Dieu

L'ignorance de la philosophie naturelle, prend pour miracle ce qui ne l'est pas.

fist, le iour qu'il crea le mõde, pour contempler & sçauoir de quelle maniere il ha voulu que les choses soient succedees, & pourquoy. Et comme ce seroit chose digne de rire, si vn homme de lettres, alleguoit en ses escrits, pour chose bien prouuee, que le Roy fait determiner tel cas, sans monstrer la loy & raison, par laquelle il le veut decider: les Philosophes se rient aussi de ceux qui disent, Ceste œuure est de Dieu, sans denoter l'ordre & discours des choses particulieres, d'où elle peut proceder. Et comme le Roy ne veut prester l'aureille à qui le requiert d'abolir & casser vne loy iuste, ou de faire decider vn cas, hors l'ordre qu'il fait garder & entretenir en iugement: ainsi Dieu ne veut escouter celuy qui demãde des miracles & faits, par dessus l'ordre de nature,

sans

ſans qu'il en ſoit beſoin: car cõbiẽ que le Roy caſſe & eſtabliſſe tous les iours des loix, & change l'ordre de la iuſtice (tant pour la diuerſité des temps, que pource que le conſeil de l'homme eſt caduc & muable, qui ne peut, pour vne fois attaindre à la droiture & iuſtice) ſi eſt ce que l'ordre naturel de tout l'vniuers, que nous appellons nature, eſt certain, depuis que Dieu a creé le monde, auquel on ne ſçauroit ny adiouſter ny diminuer choſe que ce ſoit, pource que Dieu l'a eſtably auec telle ſageſſe & prouidence, que de requerir vn tel ordre n'eſtre gardé, eſt vouloir rendre les œuures de Dieu imparfaites & defectueuſes. Mais retournant à ceſte ſentence tant vſitee des Philoſophes anciens, *La nature fait habile*, il faut entendre que l'on trouue des eſprits & habili-

tez que Dieu departit & diuise entre les hommes, hors de l'ordre naturel, comme fut la science des Apostres, lesquels d'hômes lourds & idiots, furent miraculeusement inspirez, & remplis de science & de sçauoir. Quant à ceste maniere d'habilité & science, ne se peut verifier cecy, *Nature fait habile*, pource que c'est vn œuure qui se doit entierement rapporter à Dieu, & non pas à la nature. Il faut entendre le mesme de la science des Prophetes, & de tous ceux ausquels Dieu a fait quelque grace. Il y a vne autre maniere d'habilité entre les hommes, qui leur vient, pource que nature les ha engédrez par l'ordre & moyen ordonné de Dieu à cest effect, & de ceste maniere dit-on certainement, *Nature fait habile.* Car, comme nous prouuerons au dernier

nier

nier chapitre de cest œuure, il y a vn tel ordre & cōuention és choses naturelles, que si les peres, au temps de l'engendrement, y prennent garde, & pensent à les garder, tous leurs enfans seront sages, & ne s'en faudra pas vn. Ce pendant ceste signification de nature est fort vniuerselle & confuse, & l'entendement n'est pas content, & ne cesse tant qu'il sçache le fait particulier & la derniere cause: & pourtant est besoin trouuer vne autre signification de ce nom (Nature,) qui conuienne mieux à nostre propos. Aristote, & tous les autres Philosophes naturels, particularisent dauantage ce nom, & appellent la nature certaine forme substantielle, qui donne estre à la chose, & est principe de toutes ses œuures: & en ceste signification, nostre ame raisonnable,

Au 2 liu. De Physica auscultatione.

nable,à iuste raison,s'appellera nature,pource que nous tenons d'elle l'estre formel d'hommes,& elle mesme est le principe de tous noz faits & actions:mais comme ainsi soit que toutes les ames raisonnables soyent d'egalle perfection, (tant celle du sage & sçauant que celle de l'ignorant)on ne sçauroit certifier , en ceste signification, quelle est la nature qui réd l'homme habile : car si cela estoit vray, tous les hommes seroyent esgaux en esprit & sçauoir : par ainsi le

En la 30. section, proble.1.

mesme Aristote a trouué autre signification de nature , qui est cause que l'homme est habile , ou inhabile : car il dit , que le temperament des quatre premieres qualitez (chaud , froid,sec, & humide) se doit appeller nature , pource que de ceste nature procedent toutes les habilitez de l'homme,tou-

tes les vertus & vices,& ceste gran de varieté d'esprits q̃ nous voyõs. Ce qu'il peut apertement cognoistre & prouuer, en considerant les âges d'vn homme tres-sage, lequel en son enfance n'est autre qu'vn brut animal, n'vsant d'autres puissances que de celles de l'ire & conuoitise: mais estant venu en l'âge d'adolescence,il commance à descouurir vn esprit admirable, qui luy dure iusques à certain temps & non plus: car suruenant la vieillesse,il va perdãt son esprit de iour en iour, iusques à tant que il deuiẽne caduc. Il est certain que ceste diuersité d'esprits procede de l'ame raisonnable, laquelle en tous âges, est tousiours de mesme, sans receuoir en ses forces & substance,aucune alteration ou changement,n'estoit qu'en chacun âge l'homme obtient vn diuers tempe rament

Hippocrate a vsé de mauuais termes, disant que l'Ame de l'hõme va tousiours en auãt, iusques à la mort. 6. epi. part. 5. tom. 5.

rament & contraire diſpoſition, à raiſon de laquelle, l'ame fait vne choſe, en enfāce: vne autre, en ieuneſſe, & vne autre en vieilleſſe: & pourtant voyons nous euidemment, puis qu'vne meſme ame fait œuures contraires en vn meſme corps, à cauſe du contraire temperament en chacun âge, que quand nous voyons deux ieunes hōmes, l'vn habile & l'autre ignorant & inhabile, cela vient de ce que le temperament de l'vn eſt different de l'autre: lequel (pour eſtre principe de toutes les œuures de l'ame raiſonnable) les medecins & philoſophes ont appellé, nature: de laquelle ſignification eſt propremēt verifiee ceſte ſentence, *Nature fait habile*. En cōfirmation de ceſte doctrine, Galen a eſcrit vn liure, par lequel il prouue, que les mœurs de l'ame ſuyuent le temperament du corps

Hippoc. & Gal. liu. 1. de la nature humaine, & Pla to au Phedre.

Les mœurs de l'ame ſuyuent le

corps où elle reside, & qu'à raison de la chaleur, froideur, humidité, & secheresse de la region en laquelle les hommes habitent, des viandes qu'ils mangent, des eaux qu'ils boiuent, & de l'air qu'ils respirent, les vns sont ignorans, & les autres sages: les vns vaillans, & les autres couards: les vns cruels & les autres misericordieux: les vns secrets & les autres ouuerts: les vns menteurs, & les autres veritables: les vns traistres, & les autres loyaux: les vns inconstans, & les autres arrestez: les vns doubles, les autres simples: les vns chiches, & les autres liberaux: les vns honteux, & les autres eshontez: les vns incredules, & les autres aisez à persuader: & pour le prouuer, il s'est seruy de plusieurs passages d'Hippocrate, de Platon, & d'Aristote, lesquels certifient que la differen-

tēperamēt du corps. Gal.

D'ou viét la differen ce des nations.

ce des nations, tant en la compo-
sition du corps, comme és condi-
tions de l'ame, vient de la varieté
de ce temperament. On voit clai-
rement cóbien differét les Grecs,
des Scithes : les Françoys, des He-
spagnols : les Indiens, des Alemás:
& les Æthiopiens, des Anglois. Ce
qui ne se voit seulement és regiós
tant loingtaines & separees l'vne
de l'autre: mais si nous considerós
les prouinces de toute l'Espagne,
nous pourrons departir les vertus
& vices susdits aux habitans d'icel
les, selon qu'ils leur seront pro-
pres. Et si nous cósiderons l'esprit
& mœurs des Catelans, Valen-
cians, Murcians, Granadins, Anda
luzes, Estremegnois, Portugais,
Gallegues, Asturiás, Montagnois,
Bizcains, Nauarrois, Arragonois,
& Castillans, qui ne voirra & con
gnoistra la difference qui est entre
eux,

eux,non seulement en la figure du visage & composition du corps, mais aussi és vertus & vices de l'ame? ce qui vient de ce que chacune prouince des susdites nations, obtient son different & particulier temperament. Et non seulement se voit ceste diuersité de mœurs és regions tant élongnees, mais aussi és lieux, distans seulement d'vne petite lieuë l'vn de l'autre, où vous ne sçauriez croire la difference qu'il y a des esprits entre les habitans d'iceux. Finalement tout ce que Galen escrit en son liure, est le fondement de ce mien œuure: & combien qu'il ne touche particulierement aux differences du naturel & habilité des hommes, ny aux sciences que chacune demande en particulier, si a il bien entendu qu'il estoit necessaire departir les sciéces aux

Au 9. livre De Placitis Hippo. & Platonis.

ieunes hommes, & donner à chacun celle que son naturel requeroit: & a dit en outre, que les republiques bien ordonnees deuroyēt establir hommes de grande prudēce & sçaueir, qui découurissent en l'âge tendre l'esprit & naturelle industrie d'vn chacū, pour leur faire apprendre l'art qui leur seroit conuenable, sans le laisser à leur election.

Quelle partie du corps doit estre bien temperee, à fin que l'enfant soit habile, ou de bon esprit.

CHAP. III.



LE corps humain ha vne si grande varieté de parties & puissances (chacune apliquee à sa fin) qu'il ne sera hors de propos, ains necessaire sçauoir premierement

mierement quel membre nature ha ordonné pour instrument principal, à ce que l'homme fust sage & prudent: car il est certain que nous ne raisonnons pas du pied: que nous ne cheminõs, de la teste: que nous ne voyons, du nez: & que nous n'oyons pas, des yeux: mais que chacune de ces parties ha son propre vsage & particuliere composition, pour l'œuure qui luy est conuenable. Deuant que Hippocrate & Plato fussent au monde, les Philosophes naturels tenoyẽt pour certain, que le cœur estoit la principalle partie ou residoit la faculté de la raison, & l'instrumẽt, au moyen duquel nostre ame exerce les œuures de prudence, d'esprit, de memoire & d'entendemẽt. Et pourtant l'escriture saincte s'accommodant à la commune maniere de parler de ce

temps là, appelle en plusieurs endroits, le cœur la partie superieure de l'homme. Mais ces deux graues Philosophes estans venuz au monde, donnerent à entẽdre que ceste opiniõ estoit fausse, & prouuerent par plusieurs raisons & experiẽces, que le cerueau est le siege principal de l'ame raisõnable: ce que tous ont accepté, hormis Aristote, lequel voulant contredire du tout à Plato, est retourné refraischir & renouueller la premiere opinion, la rendant probable par argumens topiques, ou tirez des lieux. Il ne faut pas debatre en cest endroit quelle est la plus certaine opinion : car il n'y a pas vn philosophe qui n'auoue que le cerueau est l'instrument ordonné de nature, pour rẽdre l'homme sage & prudent: il cõuient declarer seulement quelles doiuent estre les condi

Le cœur & ce qui est au dedans du corps ha sentimẽt & n'est participãt de sapience: mais le cerueau est cause de toutes ces choses. Hip pocr. au liure, De morbo sacro.

conditions de cete partie, pour estre bien organisee & composee, & à fin que le ieune homme (à cete occasion) ait bon esprit & entendement. Le cerueau doit auoir quatre qualités, à ce que l'ame raisonnable puisse commodement faire les œuures d'entendement & prudence. La premiere est la bonne composition: l'autre, que les parties d'iceluy soyent bien vnies: la troisiesme, que la chaleur n'excedde ou surpasse la froideur: ny l'humeur, la siccité: la quatriesme, que la substãce soit composee de parties subtiles & fort delicates. En la bonne composition sont cõprinses quatre autres choses: la premiere est la bonne figure: l'autre, la suffisante quantité: la troisieme, qu'il y ait au cerueau quatre ventricules separez & colloqués chacũ en son lieu: la quatries-

me que la capacité d'iceux ne soit plus grande ne moindre qu'il faut pour leur office. Galen demonstre la bonne figure du cerueau, considerant par le dehors la forme & composition de la teste: qui seroit telle qu'il faudroit, dit il, prenant vne boule de cire, parfaitement ronde, que l'on manieroit doucement & aplatiroit par les costez, de maniere qu'elle fist vn front & le derriere de la teste vn peu esleué & comme bossu: dont s'ensuit que celuy qui ha le front biẽ plat, & le derriere de la teste mal fait & vny, n'a pas la figure de cerueau, demonstrant qu'il soit de bõ esprit. Quant à la quantité du cerueau, de laquelle l'ame ha besoin, pour discourir & vser de raison, c'est chose merueilleuse, qu'entre les bestes brutes, il n'y en ha pas vne qui ait tant de ceruelle que l'homme

Au liure de l'art de medecine, chap. 11.

Quãtité de la ceruelle

l'homme : de maniere que deux puiſſans bœufs n'en ont pas tant qu'il s'en trouuera au cerueau de l'homme, quelque petit qu'il ſoit: & ce qui eſt le plus notable, entre les beſtes brutes, celles qui aprochent le plus de la prudence & diſcretion humaine (comme le Singe, le Renard & le Chien) ont plus grande quantité de ceruelle que les autres, quoy qu'ils ſoyent plus grans de corps. Et pour ceſte cauſe Galen dit que la petite teſte en l'hōme, eſt touſiours vicieuſe, pource qu'il ha faute de ceruelle: & certifie pareillemēt q̃ ſi la groſſe teſte viēt de l'abōdācede matiere mal apropriee, lors q̃ nature la forma, c'eſt mauuais ſigne, pource qu'elle eſt toute compoſee d'os & de chair, & qu'elle n'a gueres de ceruelle, comme il aduient es fort grandes & groſſes oranges, leſ-

de l'homme.

Les animaux aprochans de la prudence de l'homme ont beaucoup de ceruelle.

Au liure de l'art de medecine chap. 11.

quelles estans ouuertes n'ont gueres de iuz & mouelle, mais beaucoup d'escorce. Il n'y a chose qui offense tāt l'ame raisonnable que d'estre en vn corps chargé d'os, de gresse & de chair. Et pour ceste cause Plato dit que les chefs des hommes sages sont ordinairemēt imbeciles & aisémēt offésez de la moindre occasiō du mōde, pource que nature les a faits legers & delicats, & ne les ha voulu charger de beaucoup de matiere, de peur d'offenser l'esprit: & est tant veritable ceste doctrine de Plato, que cōbien que l'estomac soit si élongné du cerueau, il l'offense neantmoins, s'il est plein de gresse & de chair. Pour confirmation de cela, Galen dit que le ventre gros engendre gros entendement, & cela vient de ce que le cerueau & l'estomac sont liez & ioints ensemble.

Ce qui offense l'ame raisonnāte.

Au dialogue de la nature.

Il y a deux manieres d'hommes gros, les vns plains de chair, d'os

ſemble par le moyen de certains nerfs, qui communiquent leurs maux l'vn à l'autre:& au contraire ſi l'eſtomac eſt ſec & deſcharné, il ayde beaucoup l'eſprit, comme nous voyons en ceux qui ont faim & neceſſité. Perſe s'eſt fondé en ceſte doctrine, quand il ha dit que le ventre donnoit l'eſprit à l'homme. Mais ce que plus on doit noter en ce cas eſt, que ſi les autres parties du corps ſont groſſes & charneuſes, qui font l'homme de grande corpulence, Ariſtote dit qu'elles luy font perdre l'eſprit. Et pourtãt ſuis-ie certain que ſi l'homme a groſſe teſte (cõbien que nature forte en ait eſté cauſe, & que ce ſoit d'auãture auenu par la quantité de la matiere biẽ apropriee) il n'a pas l'eſprit ſi bon que s'il auoit la teſte moyenne. Ariſtote neantmoins eſt de contraire opinion,

& de ſang: les autres, de greſſe: et ceuxcy ſont fort ingenieux.

Au 4 liure des parties des animaux.

En la 30. section, proble.3.

opinion, demandant pour quelle raison l'homme est le plus sage de tous les animaux. Aquoy il respód ne se trouuer aucun animal qui ait tant petite teste que l'homme, au regard de son corps: & entre les hómes, dit il, ceux là sont les plus sages, qui ont la teste moindre: mais il n'a point de raison en cela: car s'il ouuroit la teste d'vn hóme, pour voir la quantité de la ceruelle qui est dedans, il trouueroit qu'il n'y en a pas tant en la teste de deux cheuaux, qu'en la teste de cet hóme là. Mais i'ay trouué par experiécé qu'en ceux qui sont petis, il est meilleur & vaut mieux que la teste soit vn peu grande: & petite, au contraire en ceux qui sont grans de corps, pource qu'en ceste maniere se trouue la moyéne quantité, par laquelle l'ame raisonnable execute bié son œuure.

Les petis hómes doiuent auoir grande teste: & les grans, petite.

Dauan

Dauãtage le cerueau ha besoin de quatre vẽtricules, à fin que l'ame raisonnable puisse discourir & philosopher: l'vn doit estre assis au costé droict d'iceluy: le second, en l'autre costé: le troisiesme au milieu de ces deux, & le quatriesme en la derniere partie du cerueau. Nous dirons cy apres dequoy seruent à l'ame raisonnable ces ventricules & capacitez larges ou estroites, quand nous traiterons des differences de l'esprit de l'hõme. Mais ce n'est pas assez aussi que le cerueau soit bien formé, qu'il ait vne suffisante quãtité, & le nombre des vẽtricules que nous auons dit, auec leur capacité petite ou grande, si les parties d'iceluy ne gardent vne certaine maniere de continuation, sans estre diuisees. Et pour ceste cause auõs nous veu, à cause des plaies de la teste, aucũs hommes

Le cerueau ha 4 ventricules.

Ce qui aduient pour les plaies de la teste.

hõmes perdre la memoire: autres, l'entendement, & autres l'imagination: & combiẽ que le cerueau, apres la guarison, se vienne à reioindre, il n'a toutesfois l'vnion naturelle qu'il auoit au precedẽt. La troisiesme condition, des quatre principalles, estoit du cerueau bien tẽperé d'vne chaleur moderee, & sans l'exces des autres qualitez: nous auõs dit autre part, que ceste disposition là s'appelle bonne nature, pour estre celle qui principallement rend l'homme habile: & la contraire, inhabile. Mais la quatriesme, du cerueau cõposé de parties subtiles & fort delicates est de plus grande importãce que toutes les autres, comme dit Galẽ: car voulant demonstrer la bonne composition du cerueau, il dit que l'esprit subtil monstre que le cerueau est formé de parties subtiles

Au liure de l'art medicinal, ch. 12.

les & fort delicates:& si l'entēdement est tardif, il denote vne grosse substance & ne fait mētion du temperament. Le cerueau doit auoir ces qualitez, à fin que l'ame raisonnable puisse deuëmēt exercer son office: mais il y a icy vne grande difficulté, qui est q̃ si nous anatomisons ou faisons dissectiō de la teste de quelque beste brute, nous trouuerons que le cerueau d'icelle est composé de la mesme sorte que celuy de l'homme, auec toutes les susdites conditiōs. Raison dequoy peut on entendre que les bestes brutes se seruent pareillement de prudence & de raison, au moyen de la composition de leur cerueau, ou bien faut dire que nostre ame raisonnable ne se sert de ce mēbre pour instrumēt principal, par lequel elle fait son office: ce qui ne se peut certifier. Galien

En la harāgue persuasiue aux bons arts.

len respõd à ce doute, disant, Certainemẽt on peut douter si au genre des animaux, appellé irraisonnable, il y a point quelque raison. Car s'il est exẽpt de celle qui cõsiste en la voix, q̃ l'on appelle parolle, parauanture tous animaux sont participãs de celle qui est conceuë en l'esprit, que l'on dit iugement: combien qu'elle soit donnee aux vns moins & aux autres pl⁹. Mais, certes, personne ne doute, que par ceste mesme raison, l'homme ne soit beaucoup plus excellent que les autres animaux. Galen donne à entendre par ces parolles (bien que ce soit auec quelque crainte) que les bestes brutes participẽt de raison, les vnes plus que les autres & qu'elles se seruent d'argumens & discours, combien qu'elles ne les puissent exprimer de parolle, & que la difference qu'il y a d'elles à l'hom

à l'homme, cõsiste en ce que l'hõme est plus raisonnable & se sert plus parfaitement de prudẽce. Le mesme Galen prouue aussi par plusieurs experiences & raisons que les ames (qui sont entre les bestes brutes les plus stupides) peuuent attaindre par leur esprit à choses plus hautes & subtiles que Platõ & Aristote n'ont iamais trouué. Aristote a voulu dire cela mesme, demandant pourquoy l'homme est plus prudent que tous les animaux: & en vn autre lieu, pourquoy l'homme est le plus iniuste de tous les animaux: en quoy il declare cela mesme que Galen a dit au lieu sus allegué. La difference qu'il y a de l'homme à la beste brute, est la mesme qui se trouue entre l'homme ignorant & le sage: & ne faut douter de cela, excepté que les bestes brutes ont la me-

Au 2. de sa Meth. ch. 7

En la 29. sec. prob. 6.

moire, l'imagination & autre puiſſance qui reſſemble l'entendemẽt comme le ſinge reſſemble l'homme, eſtant choſe certaine que leur ame s'aide & ſe ſert de la compoſition du cerueau, laquelle eſtant bonne & telle qu'il eſt conuenable, exerce fort bien ſon œuure & auec grande prudence:& ſi le cerueau eſt mal cõpoſé, elle fait mal ſon office. Ainſi voyons nous des aſnes qui ſont proprement du naturel allegué cy deuãt:l'on en troue d'autres tant malicieux qu'ils ſurpaſſent leur eſpece. Entre les cheuaux s'en treuuent pluſieurs vicieux, & autres genereux: les vns plus aiſez à dreſſer que les autres: ce qui vient du cerueau qu'ils ont bien ou mal compoſé. Nous donnerons au chapitre enſuiuant la raiſon & ſolutiõ de ce doute, pour ce que là eſt encores touchee cete matiere.

matiere. On trouue au corps autres parties,du temperament desquelles depend l'esprit aussi biẽ q̃ du cerueau:desquelles nous traiterõs au dernier chapit.de ce liure: mais hors mis icelles&le cerueau, il y a au corps vne autre substãce, de laquelle se sert en ses œuures l'ame raisonnable: & veut les trois dernieres qualitez aussi biẽ que le cerueau,qui sont la suffisante quãtité,la substance delicate &le bon temperament. Ce sont les espritz vitaux, & le sang des arteres ,qui courent par tout le corps, adherans & ioinctz à l'imagination & suiuans sa contemplation. L'office de cete substance spirituelle est de réueiller les puissances de l'homme & de leur donner force & vigueur,à ce qu'elles puisẽt exercer leurs actions:&congnoist on cela apertement si l'on vient à conside

Office de la substãce spirituelle.

rer les mouuemens de l'imaginatiue,&ce qui aduient apres en l'œuure:car si l'homme se met à imaginer en quelque hôte qu'on luy aura faite,le sang des arteres accourt incontinent au cœur,&reueille la puissance de l'ire,& luy dõne chaleur & forces pour s'en vanger. Si l'homme pense en quelque belle femme,ou que par l'imagination il cuide estre en l'acte venerié, ses esprits vitaux accourẽt incõtinẽt aux mẽbres genitaux, pour leur dõner force & vigueur:le mesme auiẽt quãd il nous souuient de viã de delicate & sauoreuse:car incõtinẽt ils caccourent à l'estomac& font venir l'eau à la bouche:& est leur mouuement si leger que si quelque femme enceinte a enuie de manger quelque chose &qu'elle se l'imagine tousiours , nous voyons par experiẽce,qu'elle viẽt

à auorter,

à auorter, si bien tost on ne luy en fait passer son enuie, en la luy baillãt. Cela vient de ce que ces esprits vitaux, deuant que ce desir suruiẽne, sont au ventre, aydans la femme à soustenir la creature, de maniere que par la nouuelle imagination du manger, ils viennent à l'estomac, à fin de réueiller l'appetit: ce pendant si le ventre n'est pourueu d'vne grande force, & vertu de retention, il ne la peut soustenir: & par ce moyen la femme viẽt à auorter. Galen entendant la condition de ces esprits vitaux, conseille aux medecins de ne donner à manger aux malades, estans les humeurs crus & à cuire, pource qu'aussi tost qu'ils sentent qu'il ya à manger en l'estomac, ils laissent ce qu'ils faisoient & s'en viennẽt à l'estomac, à fin de luy ayder. Le cerueau reçoit ce mesme bien &

Comme & pourquoy les femmes auortent.

Au 1 des Aphoris. com. 7.

& secours par ces esprits vitaux, quand l'ame raisonnable veut contempler, entendre, imaginer & exercer la memoire, sans lesquels, elle ne peut faire son office. Et comme la grosse substance & mauuais temperament du cerueau, font perdre l'esprit, ainsi les esprits vitaux & le sang des arteres (n'estans delicats & de bon temperament) empeschent l'homme de discourir & raisonner. Et pour cete cause Plato a dit que la douce & bonne temperature du cœur rend l'esprit aigu & subtil, ayant prouué ailleurs que le cerueau & non pas le cœur est le principal siege de l'ame raisonnable: & cela vient de ce que ces esprits vitaux s'engendrent au cœur, & reçoyuent telle substance & temperament qu'a celuy qui les forme. De ce sang des

Au Dialogue de la science.

des arteres s'entend ce qu'Aristote a dit que les hommes ayans le sang chaud, delicat & pur, sont bien cõposez, & ont ensemble les forces corporelles, & l'esprit prõt & vif. Les medecins appellent ces esprits vitaux, Nature: pource que ils sont l'instrument principal, par lequel l'ame raisonnable exerce son office, desquels aussi se peut verifier ceste sentence, *Nature fait l'homme habile.*

Au 2. livre des parties des animaux.

Hippocrate au 1. des Aphorismes.

Icy se demonstre que l'ame vegetatiue, sensitiue, & raisonnable sont sçauantes sans que nul les enseigne, ayans le temperament conuenable pour exercer leur office.

CHAP. IIII.



LE téperament des quatre premieres qualités, (qu'ailleurs nous appellons nature) ha si gran

de force pour faire que les plâtes, les bestes brutes & l'homme exercent certainemēt le deuoir & office propre & conuenable à chacune espece, que s'il vient d'auanture au poinct parfait qu'il peut auoir, tout soudain & sans que personne les enseigne, les plantes sçauent former racine en terre, attirer l'aliment pour elles, le retenir, le cuire, & reietter les excremens: les bestes brutes cögnoissent aussi tost qu'elles sont nées, ce qui est conuenable à leur naturel, & fuiēt ce qui leur est mauuais & nuisible.

Et ce qui estõne le plus ceux qui ne sçauent la philosophie naturelle, est que l'homme ayant le cerueau bien temperé & disposé selon que requiert quelque science, incontinēt & sans l'auoir onques aprins de personne, dit touchant icelle,

icelle, & met en auant choses si hautes & subtiles qu'on ne le sçauroit croire. Les philosophes vulgaires voyans les œuures merueilleuses des bestes brutes, disent que il ne s'en faut émerueiller, pource qu'elles font telles choses par vn instinct de nature, laquelle enseigne à chacun, en son espece, ce qu'il doit faire. Ils disent bien en cela, pource que deia nous auons dit & prouué que nature n'est autre chose que le temperament des quatre premieres qualitez, lequel est le maistre qui enseigne aux ames comme elles doiuent exercer leur office: mais ces philosophes appellent instinct de nature certain amas de choses, qu'ils cuident entendre, mais ils n'ont iamais peu declarer ny donner à entendre que c'est. Les graues philosophes, comme Hippocrate,

Opiniō des philosophes vulgaires touchāt les œuures des bestes.

Platon & Aristote, referent toutes ces œuures merueilleuses à la chaleur, froidure, humidité & siccité, comme premier principe & ne passent plus auant: & demandant qui ha enseigné aux bestes brutes de faire œuures desquelles nous sommes émerueillez, & aux hommes à discourir par raison? Hippocrate respond, *Les natures de tous sans docteur & maistre*, comme s'il vouloit dire, Les facultez ou le temperament auquel tout ce que dessus consiste, sont toutes sages & sçauãtes, sans auoir riẽ apprins de personne. Ce qui est assez manifeste, considerant les œuures de l'ame vegetatiue & de toutes les autres qui gouuernent l'homme: car si elle ha vn peu de semence humaine, auec vne bonne temperature, bien cuite & assaisonnee, elle fait vn corps tãt bien cõposé, si par

Au liure de l'alimẽt.

ſi parfait & beau, q̃ les meilleurs ſtatuaires du monde ne le ſçauroyent contrefaire. De maniere que Galen émerueillé de voir vne tant merueilleuſe fabrique, le nõbre des parties d'icelle, le ſiege, la figure & l'vſage de chacune d'icelles, vint à dire qu'il n'eſtoit poſſible que l'ame vegetatiue & le temperamẽt ſceuſſent faire vn œuure tant admirable: & que Dieu eſtoit auteur d'iceluy, ou bien quelque intelligence tres-ſage. Mais nous auons deia reprouué ailleurs ceſte maniere de parler, car il n'auient pas bien aux philoſophes naturels de rapporter les effects immediatement à Dieu, laiſſant les cauſes moytoiennes & ſecondes, principalement en ce cas, auquel nous voyons par experience que ſi la ſemence humaine eſt de mauuaiſe ſubſtance, & n'eſt de conuenable

Au liure intitulé De fœtũ formatione

ble

ble temperament, l'ame vegetatiue, fait mille choses non conuenables: car si la semence est plus froide & humide qu'il ne faut, Hippocrate dit que les hommes deuiennent Eunuques, ou Hermaphrodits: si elle est trop chaude & seche, Aristote dit qu'elle les fait contrefaits, ayans les iambes tortues, & le nes plat camuz comme ceux d'Ethiopie: si elle est humide (dit le mesme Galen) les hommes deuiennent grans & puissans: & si elle est seche, elle les fait de petite stature. Ce qui est vn grand deshonneur & deformité au genre humain: & en tels cas, n'y a occasiõ de louër la nature, & de l'estimer sage. Si Dieu en estoit auteur, nulle de ces susdites qualitez pourroit empescher qu'ils ne fussent parfaits: & n'y a que les premiers hommes qui furent au monde,

Au liure de l'air, des lieux & des eaues.

14. sect. proble. 4.

Au liure de la meilleure cõstitution du corps. chap. 4.

de, qui ayent esté faits de la main de Dieu, comme dit Plato : car tous les autres sont naiz despuis par le moyen des secondes causes, lesquelles se trouuans bien ordonnees, l'ame vegetatiue exerce tres bien son office : mais si elles se trouuent autrement, elle produit, comme i'ay deia touché, mille absurditez & inconueniens. Le bon ordre de nature à cet effect, est quand l'ame vegetatiue est bien temperee : autrement que Galen & tous les philosophes du monde, ameinent la raison pourquoy l'ame vegetatiue a tant de sçauoir & puissance, au premier âge de l'homme (à former le corps, le croistre & le nourrir) & estant venue la vieillesse, elle ne le peut faire : entant que si à l'homme vieil vient à tomber vne dent, il n'y a moyen

Au dialogue de la nature.

moyen qu'elle retourne iamais, au lieu: que si l'enfant perdoit toutes les dents ensemble, nous voyons que nature luy en fait venir d'autres: & puis comme il est possible qu'vne ame, qui n'a fait autre chose en tout le cours de la vie, sinon attirer la viande, la retenir, la cuire, reietter les excremens, & r'engendrer & refaire les parties qui defaillent, en fin de la vie, se soit oubliee, & ne puisse plus faire ce qu'elle auoit accoustumé? il est certain que Galen respondra que l'ame vegetatiue est sage & puissante en l'enfance, à cause de la grande chaleur & humidité naturelle: & qu'elle n'a le sçauoir & puissance en vieillesse, à cause de la froideur & siccité du corps en cet âge là. Le sçauoir de l'ame sensitiue depend aussi du temperament

Pourquoy l'ame vegetatiue fait en enfance ce qu'elle ne peut faire en âge meur & en vieillesse.

ment du cerueau : car s'il eſt tel que l'œuure d'icelle requiert & demande, elle exerce bien ſon office : autrement elle y commet faute, auſſi bien que l'ame vegetatiue. Galen, pour cõtempler & congnoiſtre, à veuë d'œil, le ſçauoir & l'induſtrie de l'ame ſenſitiue, print vn cabry en naiſſant, lequel mis en terre, commança à aller, comme ſi on luy euſt dit & enſeigné que les pieds ſeruoyent à tel vſage : & ce pendant il ſecoua la ſuperflue humidité, qu'il auoit apportee du ventre de la mere, & leuant le pied, il ſe grata par deſſus l'aureille, & luy ayant mis pluſieurs eſcuelles deuant luy plaines de vin, d'eau, de vinaigre, d'huile & de laict, apres auoir ſenty de tout, ne mangea autre choſe que du laict. Ce que veu par pluſieurs philo

Au liure 6. des lieux affectez chap. 6.

Cõme Galen experimẽte le ſçauoir de l'ame ſenſitiue.

philosophes lors presens,ils commancerent à dire tout haut que Hippocrate auoit grande raison de dire que les ames sçauoyent sans auoir esté enseignees d'aucun maistre : & non seulement Galen se contenta de cela, mais deux moys apres,il le fit mener au chãp quasi mort de faim, où sentant plusieurs herbes, il mangea seulement de celles desquelles les cheures ont coustume de paistre.Mais si Galen, qui se mit à contempler l'œuure de ce cabry,l'eut aussi contemplé de trois ou quatre ensemble, il eust veu les vns cheminer mieux que les autres, se secouër mieux, se grater mieux, & faire mieux ce que nous auons raconté. Et si Galen eust nourry deux poulains d'vn mesme pere,il eust congneu que l'vn eust esté de meilleure grace,

Autre preuue de Galen.

re grace, euſt mieux couru, & euſt eſté plus fidele que l'autre: & s'il euſt prins vn nid d'eſpreuiers pour les nourrir & éleuer, il euſt trouué le premier grand voleur, l'autre grand chaſſeur & le troiſieme goulu & de mauuaiſes mœurs. Autant en trouuera l'on és chiens, ſortis d'vne meſme chienne, l'vn deſquels ne fait que clabauder à la chaſſe: l'autre ny fait non plus qu'vn maſtin qui garde le beſtail. Tout cela ne ſe peut rapporter à ces vains inſtincts de nature, que les philoſophes feignent: car ſi on leur demande pourquoy vn chien a meilleur inſtinct que l'autre, attendu qu'ils ſont tous deux d'vne meſme eſpece, & venuz d'vn meſme pere, ie ne ſçay qu'ils pourrōt reſpondre s'ils ne diſent, ſelon leur commune reſpōce, que Dieu a enſeigné l'vn plus que l'autre, &

luy ha donné plus grand instinct naturel. Et si on leur demande derechef pourquoy ce bon chien, estant ieune, est grand chasseur, & quand il est vieil, n'a en soy habilité aucune: & au contraire, pourquoy estant ieune, il ne sçait pas chasser, & estant vieil, il est caut & ruzé, ie ne sçay qu'ils pourront respondre: quant à moy ie diroy aduenir, que le chien lequel se monstre à la chasse plus habile que l'autre, est mieux temperé de cerueau que l'autre: & quant à ce d'autrepart, qu'il chasse bien en ieunesse, & ne peut chasser estant vieil, que cela prouiẽt de ce qu'en vn temps il a le temperament que requierent les habilitez & adresse de la chasse: & en vn autre, non. Dont s'ensuit, qu'estant la temperature des quatre premieres qualitez la raison pour laquelle vne beste brute fait

te fait mieux son office qu'vne autre de son espece, le temperament est le maistre, qui monstre à l'ame sensitiue ce qu'elle doit faire. Si Galen eust consideré la voye & le chemin de la formy, contemplant la prudence, misericorde, iustice & gouuernement d'icelle, il se fust émerueillé de voir vn animal si petit pourueu de si grande industrie, sans auoir maistre quelconque qui l'ait enseigné : mais sçachant la temperature du cerueau de la formy, & voyant qu'elle est appropriee au sçauoir, (comme sera monstré cy apres) nous ne serons pas émerueillez, & congnoistrons que les bestes brutes, par le temperament de leur cerueau & fantasies qui leur entrent par les cinq sens, font auec habilité, ce que nous leur voyons

Voyez le passage de la fourmy. aux Prouerbes chapitre 6.

D'où vient qu'vn animal est plus docile & ingenieux qu'vn autre de mesme espece.

Vn chasseur ha affermé qu'il auoit vn faucon tres habile à la chasse, qui retourna insensé, & qu'il luy fit vn cautere en la teste : dont il guarit.

faire. Et quant à ce que d'entre les animaux d'vne mesme espece, l'vn est plus docile & plus ingenieux que l'autre, cela vient du cerueau qu'il a mieux temperé, de maniere que si par quelque occasion ou maladie se venoit à changer & alterer ceste bōne temperature du cerueau, il perdroit incontinent la prudēce & habilité, comme fait l'homme. Maintenāt s'offre la difficulté de l'ame raisonnable, pour entendre comment elle est tant bien prouueüe de cest instinct naturel, aux œuures & exercice de son espece, qui sont sçauoir & prudēce, & comme tout soudain, par le moyen de la bonne temperature, l'hōme peut sçauoir les sciences, sans les auoir entendues de personne: attendu que l'experience nous demonstre que si elles ne sont aprinses, personne ne naist

auec

auec elles. Entre Plato & Aristote y a vne grande question pour sçauoir d'où peut proceder le sçauoir de l'homme. L'vn dit que nostre *Plato.* ame raisonnable est plus anciẽne que le corps, pource que deuant que nature le cõposast l'ame estoit deia au ciel, en la compagnie des Dieux, d'où elle est sortie plaine de science & de sçauoir: mais venant à former la matiere, à cause de la mauuaise temperature d'icelle, l'ame vient à perdre ceste science, iusqu'à ce que par succession de temps, se vient à amander ceste mauuaise temperature, par vne autre meilleure, au moyen de laquelle (pour estre plus propre & commode aux sciences perdues) elle vient peu à peu à se souuenir de ce qu'elle auoit oublié. Ceste opinion est fausse & m'ébahy de Plato, lequel estant vn si grãd phi-

losophe n'a sceu dõner raison du sçauoir humain : voyant que les bestes brutes sont prouueuës de leur prudence & habilité naturelle sans q̃ leur ame sorte du corps, pour aller au ciel l'apprẽdre: à raison dequoy il n'est exempt de faute, ayant leu principallement en Genese (auquel il aioustoit foy) que Dieu composa le corps d'Adam, deuant qu'il creast l'ame. Le semblable aduiẽt encores de present, excepté que la nature engendre le corps, & finalement Dieu cree l'ame au mesme corps sans demourer hors d'iceluy, ny tẽps, ny aucun momẽt. Aristote a prins vn autre chemin, disant, Toute doctrine & toute discipline vient de la cognoissance precedente: comme voulant dire, Tout ce que sçauent & aprennent les hommes vient de l'auoir ouy, veu, senty, gousté

Reprehension de Platon.

Plato ha prins de la sainte escriture les meilleures sentences: à raison desquelles il a esté dit Diuin.

Au 1. liure de Poster. resolu. chap. 1.

goufté & touché: pource qu'en l'entendement ne peut eftre aucune cognoiffance, qui n'ait pafsé premieremét par quelqu'vn des cinq fens. Et pour cefte caufe a il dit que ces puiffances viennent des mains de la nature, & que noftre ame eft comme vn tableau plain auquel n'y a aucune peinture: laquelle opinion eft auffi fauffe que celle de Plato: & à fin que nous le puiffions mieux donner à entendre & prouuer, il faut premierement conuenir auec les philofophes vulgaires qu'au corps humain n'y a pas plus d'vne ame, qui eft la raifonnable, laquelle eft principe de tout ce que nous faifons & mettons en execution, (quoy qu'il y ait des opinions) & toutesfois fe trouue qui maintient au contraire qu'auec l'ame raifonnable y en a deux ou trois autres. Ainfi dóc

Au 3. liure, de l'ame.

Plato conftitue en l'homme, trois ames.

es œuures que fait l'ame raisonnable, comme la vegetatiue, nous auons deia prouué qu'elle sçait former l'homme & luy donner la figure qu'il doit auoir: elle sçait attirer l'aliment, le retenir, le cuire & reietter les excremens: & si viẽt à defaillir au corps, quelque partie, elle la sçait biẽ refaire de nouueau, & la former selon son vsage. Et es œuures de la sensitiue & motiue, l'enfant aussi tost qu'il est nay, sçait tetter & demener les leures, à fin de tirer le laict, de maniere q̃ ne sçauroit aduenir à aucũ homme, tant sage soit il, d'en faire ainsi. Auec ce il ha les qualités qui sont conuenables à la conseruation de sa nature & fuit ce qui luy est nuisible & dõmageable: il sçait plorer & rire, sans l'auoir aprins de personne. Et s'il'on demãde aux Philosophes vulgaires, q ha enseiseigné

gné aux enfans de ce faire, ou par quels sens ils sont induits à ce faire, ie sçay bien qu'ils respondront que Dieu leur ha donné cest instinct naturel, comme aux bestes brutes: enquoy ils ne disent pas mal, si l'instinct naturel & le temperament sont vne mesme chose. L'homme, aussi tost qu'il est nay, ne peut pas exercer les propres œuures de l'ame raisonnable, qui sont entendre, imaginer & faire actes concernãs la memoire, pour ce que le temperamẽt des enfans est mal cõuenable pour telles choses, & fort propre pour la vegetatiue & sensitiue, comme celuy de la vieillesse est propre & cõuenable à l'ame raisonnable, & mauuais à la vegetatiue & sensitiue. Et comme le temperament qui sert à la prudence, s'aquiert peu à peu au cerueau, s'il pouuoit y entrer tout

Hippocrate a mieux respõdu disant, Nature est sçauãte, biẽ qu'elle n'ait aprins à biẽ faire.

Au liure de Alimẽ. & 6. Epid. p. 5. com. 2.

à coup, l'homme ſçauroit tout à coup & à l'improuiſte diſcourir & philoſopher mieux que s'il l'auoit aprins aux eſcoles : mais comme la nature ne le peut faire, ſinon auec laps de temps, ainſi va l'homme aquerant peu à peu la ſcience. Que ce ſoit la raiſon & la cauſe ſe void manifeſtement quand l'on conſidere que depuis que l'homme eſt fort ſçauant il vient peu à peu à ſe rendre ignorant, pource que iournellement (iuſques à la grande vieilleſſe & fin) il aquiert autre tẽperament contraire. Quãt à moy, ie cognoy que comme la nature fait l'homme de ſemence chaude & humide (qui eſt le temperament qui enſeigne à la vegetatiue & ſenſitiue ce qu'elles doyuent faire) ſi elle le formoit de ſemence froide & ſeche, il ſçauroit, en naiſſant incontinent diſcou-

Le temperament ſe change tous les iours.

rir & raiſonner:& n'auroit l'adreſſe de tetter, pource q̃ ceſte tẽperature ne s'accorde à telles choſes mais à fin q̃ l'on cõgnoiſſe par experiẽce que ſi le cerueau eſt tẽperé, ſelon que les naturelles ſciẽces le requerẽt, il n'eſt pas beſoin de maiſtre qui nous enſeigne, il faut auoir égard à vne choſe laquelle aduient chacun iour: qui eſt que ſi l'homme tombe en quelque maladie, à raiſon de laquelle le cerueau change ſoudain ſon temperament (comme eſt la manie, melancolie & frenaiſie) il luy aduiẽt de perdre (s'il eſt prudent) tout ce qu'il ſçauoit, & extrauague en ſes propos: & s'il eſt ignorãt, il aquiert plus grand eſprit & habilité qu'il n'auoit au parauant. I'ay ouy vn ruſtique laboureur, eſtant freneti-que, diſcourir merueilleuſement, recommandant ſon ſalut aux aſſi-

ſtans,

ſtans, & les prians d'auoir egard à ſes enfans & à ſa femme, s'il plaiſoit à Dieu l'appeller de ce mōde, auec tant de lieux de rhetorique, auſſi grā de elegāce & purité de vocables, que Ciceron euſt peu trouuer; en parlant deuant le Senat: dequoy les aſſiſtans eſmerueillez me demanderēt d'où pouuoit proceder vne ſi grande eloquence & ſçauoir en vn hōme, lequel eſtant en ſanté ne ſçauoit parler: & me ſouuient que ie fis reſponce que l'oratoire eſt vne ſcience qui prouient de certain poinct & degré de chaleur, & que ce laboureur y eſtoit paruenu à raiſon de ſa maladie. Ie pourroy bien parler d'vn autre frenetique, lequel en plus de huit iours ne diſt iamais parolle qui ne fuſt bien à propos & accordante: & le plus ſouuent faiſoit vn couple de vers bien formez: & les aſſiſtans

Quand le cerueau ſe fait chaud au premier degré, l'hōme eſt rendu eloquent & s'offrēt à luy maintes choſes à dire: ainſi ceux qui ſe taiſent ſont froids de cerueau, & ceux là qui parlēt beaucoup, ſont chauds.

La frenaisie vient de la colere amassée en la substance du cerueau : humeur propre pour le Poëte.

assistans estõnez d'ouir parler en vers vn homme, lequel estant en santé n'en sceut iamais faire vn, ie dis, qu'il n'auenoit gueres que celuy fust poëte en la frenesie, qui l'estoit en santé : pource que le tẽperamẽt du cerueau, propre à l'hõme sain, pour la poësie, ordinairement se doit changer en la maladie & faire choses contraires. I'ay souuenance que la femme de ce frenetic, & vne sienne sœur (qui s'appelloit Marigarcia) le repre-noyent de ce qu'il disoit mal des saincts: dequoy le patient ennuyé, parla à sa femme en ceste maniere, Ie renie Dieu pour l'amour de vous: saincte Marie, pour l'amour de Marigarcia, & S. Pierre pour l'amour de Iean d'Olmede : & ainsi il discourut par plusieurs saincts, qu'il faisoit correspõdre aux autres assistans. Mais cela est peu de

chose

Chose merueilleuse d'vn maniaque.

chose au respect des hauts propos que tint vn iour vn page d'vn grãd seigneur de ce Roiaume, estãt maniaque: lequel, en santé, estoit reputé pour vn ieune hõme de peu d'esprit: mais estant tombé malade, il auoit bonne grace en ses propos: il respondoit tant bien à ce qu'on luy demandoit, & estoit tãt merueilleux à descrire la forme pour bien gouuerner vn Royaume (dont il s'estimoit seigneur) que chacun le venoit voir & ouir, & son propre maistre ne partoit gueres d'aupres de luy, priant Dieu qu'il ne luy r'enuoiast sa santé & qu'il demourast tousiours malade: ce que depuis se manifesta clairement: car estant le page deliuré de ceste maladie, le medecin qui le pensoit s'en alla prendre congé du seigneur & maistre d'iceluy, en espe-

rance de receuoir quelque recompense ou bonnes parolles: mais il luy dist ainsi, Ie vous asseure, monsieur le docteur, que ie ne fus onques tāt faché d'infortune qui me soit aduenue, que ie suis maintenant de voir mon page guary: pource qu'il ne me sembloit conuenable de changer vne tant sage folie à vn iugement tant lourd & endormy qui luy demoure quand il est en santé: il m'est aduis que de sage & auisé qu'il estoit, vous l'auez fait deuenir vn sot & vne beste, comme au parauant: qui est la plus grande misere qui puisse aduenir à vn homme. Le pauure medecin voyant le peu de gré qu'on luy sçauoit de ce qu'il auoit fait, s'en alla vers le page, & en fin, apres plusieurs propos tenuz de part & d'autre, le page luy dist, Mōsieurs ie vous remercie humble-

ment & vous baiſe les mains du grād bien que vous m'auez fait, de m'auoir fait recouurer mon iugement, toutesfois ie vous iure ma foy, qu'il me fait mal aucunement d'eſtre guary, pource qu'eſtant en ma folie, ie viuoye en la plus grande conſideration du monde, & pēſoy eſtre ſi grand Seigneur, que ie croyoy ne ſe trouuer Roy ſur la terre, qui ne me fuſt vaſſal. Et combien que ce fuſt menſonge, que m'en importoit il, puis que ie prenoy auſſi grand plaiſir en cela que s'il ſe fuſt trouué veritable? mais ie ſuis bien pis maintenant que ie me trouue vn pauure page, qui doy commācer demain au matin à ſeruir celuy que n'euſſe daigné, eſtant malade, prendre pour mon laquais. Que les philoſophes reçoyuent tout cela & croyent ſe pouuoir faire, eſt peu de choſe: mais

mais si ie leur certiffioy maintenant par histoires tres veritables, que quelques hommes ignorans (souffrãs cete maladie) ont parlé en latin, sans l'auoir aprins estans en santé, que diroyent ils? le pourroye parler d'vne femme frenetique qui disoit à tous ceux qui alloyent la voir, leurs vertus & vices, & aucunes fois rencontroit, auec telle certitude qu'ont de coustume ceux qui parlent par coniectures & signes: & pour cete cause personne n'osoit aller la voir, craignãt la verité qu'elle découuroit: & ce qui est encores dauantage, comme le barbier la saignoit, vn iour, elle luy dist, Regarde que tu fais, car tu n'as plus gueres de iours à viure, & ta femme se doit remarier auec vn foulon: ce qui se trouua veritable (combien qu'il fut dit d'auanture) & s'accomplit

Chose merueilleuse à aucuns.

Exemple notable d'vne femme frenetique.

deuant qu'il fust demy an. Il m'est aduis que deia i'entés dire à ceux qui fuient la philosophie naturelle, que tout cela est vne moquerie & mensonge (& si d'auanture il est vray) que le Diable, selon qu'il est cauteleux & subtil, par la permission de Dieu entra au corps de cete femme, & des autres frenetiques que nous auons dit, & leur fit dire ces choses merueilleuses : mais ils se trompent grandemēt, pource que le diable ne peut sçauoir ce qui est à venir, n'ayant l'esprit de prophetie. Ils tiennent pour vn fort argumēt de dire, cela est faux, pource que ie n'entens pas comme cela peut estre, comme si les choses difficiles & fort hautes estoient suiettes aux rudes entendemens & se laissoiēt entendre d'iceux. Ie ne veux pas icy conuaincre ceux qui ont faute d'entēdement

C. luy parle au dormant qui narre au

dement

dement, pource que seroit trauailler en vain: mais ie leur veux faire dire par Aristote que les hommes temperez selon que leurs œuures requerēt, peuuēt sçauoir plusieurs choses, sans en auoir particulierement ouy parler, & sans les auoir aprinses de personne. Voicy dōc qu'il dit, *Plusieurs aussi à cause que cete chaleur est prochaine des excremens ou affaissemens, sont empeschez & surprins des maladies de folie, ou biē bouillent & sont échaufez de l'instinct furieux: à raison de quoy ils deuiennent sibilles & prophetes & ceux que lon cuide estre inspirez de l'oracle diuin, veu que cela aduient nō par maladie, mais par vne naturelle intēperature. Le poete Marc citoyē de Syracuse estoit meilleur poëte lors qu'il estoit aliené de son esprit. Ceux qui ont cete chaleur lasche & moderée, sont entierement melancholiques,*

fol la sapience. Eclesiast chapit. 22.

Les Sibilles admises par l'eglise Catholique auoiēt ceste disposition naturelle que dit Aristote: & par dessus, l'esprit prophetique de Dieu.

mais beaucoup plus sages. Aristote confesse apertement, que pour la demesuree & extreme chaleur du cerueau, plusieurs hommes congnoissent les choses à venir, cōme les Sibiles: ce qu'il dit ne proceder à raisō de la maladie, mais de l'inegalité de la chaleur naturelle: ce qu'il prouue par l'exemple de Marc Siracusain, q̃ estoit merueilleux en son poeme, lors que pour la trop grāde chaleur du cerueau, il estoit hors de soy, & quand cete chaleur ſevenoit à moderer, il perdoit cete industrie: mais il demeuroit plus prudent & plus sage: de maniere que non seulement Aristote admet, pour cause principalle de ces estranges cas, le temperamēt du cerueau, mais aussi reprēd ceux là qui disent, que c'est vne reuelation diuine & nō pas vne chose naturelle. Hippocrate fut le premier

au premier liure des prognost. 7.

mier

mier qui appella ces choses merueilleuses, diuinitez, *s'il y a quelque chose de diuin es maladies, elle demõstre la prouidẽce diuine*. Par laquelle sentẽce, il encharge aux medecins de prendre garde, sur ce, aux propos que tiendront les malades, à fin d'auiser ce qu'ils ont à faire. Mais ce qui plus me rẽd émerueillé est que demãdant à Platõ d'où viẽt que de deux enfans d'vn mesme pere, l'vn sçait faire des vers (sans que personne luy ait enseigné) & l'autre trauaillant en l'art de poesie, ne les peut faire, il respond que celuy qui est nay poëte, est inspiré de la fureur poëtique, & l'autre nõ. Parquoy Aristote ha eu raisõ de le reprẽdre, pouuãt biẽ raporter cela au tẽperamẽt, comme autres fois il ha fait. Quãt à ce que le frenetique parle en latin, sans l'auoir aprins, cela mõstre la

Quand les maladesti- ennent propos diuins, c'est signe que l'ame raisõnable est desia deliee du corps et par ainsi nud n'echape.

consonance qu'il y a de la langue latine auec l'ame raisonnable: & comme nous prouuerõs cy apres, il y a vn esprit particulier & propre, pour inuenter les langues, & sont les vocables latins & manieres de parler en cete langue, tant conuenables & raisonnables au sens de l'ouye, que l'ame raisonnable trouuant le temperament necessaire pour inuenter vne langue fort elegante rencontre incontinent la latine & se plaist en icelle. Voire mesme est il facile à entendre que deux inuēteurs de lãgues peuuent inuenter mesmes vocables, ayãs tous deux mesme esprit & habilité, si l'on vient à considerer que comme Dieu crea Adam, & mit toutes choses deuant luy, à fin de leur donner le nom qu'elles deuoient auoir, s'il en eust formé vn autre de mesme perfection &

grace supernaturelle, & que Dieu mesme luy eust enioinct de donner nom à toutes choses, il est certain & ne faut faire doute aucun, que les noms qu'il leur eust dõné, n'eussent rẽcõtré auec ceux la d'Adam, pource que tous deux auoiẽt à regarder à la nature de la chose, qui n'estoit qu'vne. De ceste maniere, le phrenetique peut rencontrer auec la langue Latine, & parler Latin sans l'auoir apprins, estãt en santé: pource que se changeãt, à cause de la maladie, le temperament naturel de son cerueau, il le peut faire ny plus ny moins que celuy qui inuenta la langue Latine, & peut former cõme les mesmes vocables (non pas auec telle disposition & elegance continuée) car c'est vn signe que le diable fait mouuoir sa langue, comme l'eglise enseigne à ses exorcistes. Aristo- 11. sect. proble. 27.

te dit que cela mesme est aduenu à aucuns enfans, qui en naissant, ont dit quelques expresses parolles, que depuis ils ont teuës, & reprend les philosophes vulgaires de son temps, lesquels ignorans la cause naturelle de cest effect, l'atribuent au Diable. Toutesfois il n'a peu trouuer la raison pour laquelle les enfans peuuent parler aussi tost qu'ils sont naiz, & pourquoy ils ne disent rien en apres, combiē que, sur ce, il ait dit maintes choses. Mais il ne luy entra iamais en l'entendement que ce fust inuentiō du diable, ny effect surnaturel, cōme pensent les philosophes vulgaires, lesquels ne pouuans comprēdre la raison des choses hautes & subtiles qui concernent la philosophie naturelle, font entendre à ceux qui ne sçauent gueres, que Dieu ou le diable sont auteurs des effects

effects rares & prodigieux, pource qu'ils ignorent les causes naturelles d'iceux. Les enfans qui sont engendrez de semence froide & seiche, cōme sont les enfans que l'on ha en vieillesse, peu de iours & mois apres qu'ils sont naiz, cōmācent à discourir & à philosopher: pource que le temperament froid & sec (comme nous prouuerōs cy apres) est fort approprié aux œuures de l'ame raisonnable, de maniere que la soudaine temperature du cerueau suplee à ce que deuoit faire la lōgueur du temps: & pour plusieurs raisons est hastee & comme anticipee ceste soudaine tēperature. Aristote fait mention d'autres enfans, qui commancerent à parler aussi tost qu'ils furent naiz, & depuis se teurent, tout le temps qu'ils n'eurent l'âge ordinaire & conuenable, pour parler: & cest

Pourquoy les enfans parlēt aussi tost qu'ils sont naiz.

11. sect. proble. 27.

effect conuient à ce que nous auõs dit du page, & des autres maniaques & frenetiques, & mesmes se peut rapporter à ce que nous auõs dit de celuy qui parla incontinent Latin, sans l'auoir aprins en santé. Au demourant on ne sçauroit nier que les enfans, estans au ventre de leur mere, & aussi tost qu'ils naissent, ne puissent souffrir ceste mesme infirmité. Quãt au deuinemẽt de la femme frenetique, i'en pourray mieux donner à entendre la raison à Cicero, qu'à ces philosophes naturels : car Cicero dechifrant la nature de l'homme, l'appelle *Animal pouruoyant, caut, sage: de mainte sorte, d'esprit, ayant memoire, plain de raison & de conseil.* Et dit particulierement qu'il y a vn naturel d'hommes qui surpassent les autres en la congnoissance de ce qui est à venir. *Il y a, dit-il,*

Au liure, de Diuinatione.

Ceux qui par le vice de la santé ont esté &

vne certaine force & nature qui annonce les choses à venir &c. Les philosophes naturels errēt en ce que s'ils ne cōsiderent pas, comme fait Plato, que l'homme ha esté fait à la semblance de Dieu: qu'il participe de sa diuine prouidence, & qu'il ha les puissances pour congnoistre toutes les trois differēces de temps: memoire pour le passé: les sens, pour le present: imagination & entēdement pour l'auenir. Et comme se trouuent aucuns hōmes surpassans les autres en la memoire des choses passees: & autres, en la cōgnoissance des presentes: ainsi se trouuent plusieurs qui naturellement sont plus habiles que les autres à imaginer ce qui est à venir. L'vn des plus grans argumens qui ont contraint Cicero de croire q̄ l'ame raisonnable estoit incorruptible, ha esté de voir de quelle

Sont dits melancoliques, ont en leurs esprits quelque diuinité & prophetie, Cicero du deuinement.

Argument principal de Cicero pour prouuer que l'ame est incorruptible.

quelle certitude les malades disoyent les choses à venir, specialement estans proches de la mort. Mais la differẽce qu'il y a entre l'esprit profetique & l'esprit naturel, est que ce q̃ Dieu a dit par la bouche des Prophetes est infallible, pource que c'est sa parolle expresse:& ce que l'homme predit par la force de l'imaginatiue n'a pas ceste certitude. Ceux qui disent que la femme frenetique découuroit les vertus & vices des personnes qui l'alloyent voir, par art diabolique, sçachent q̃ Dieu donne aux hommes certaine grace surnaturelle, par laquelle ils peuuent sçauoir & cõgnoistre quelles œuures sont de Dieu,& quelles, du diable: & S.Paul la met entre les dons diuins, & l'appelle, *Discretion d'esprits*, par laquelle on congnoit si l'esprit qui nous vient toucher est bon

bon ou mauuais. Car le diable viēt souuent à nous, en apparence de bon ange, pour nous tromper: au moyen dequoy auons nous biē besoin de ceste grace & don supernaturel, pour le cōgnoistre & discerner, du bon. Ceux là qui n'ont pas l'esprit propre à la philosophie naturelle, sont les plus élongnez de ceste grace, pource que ceste science & la surnaturelle que Dieu dōne tombēt en vne mesme puissance, qui est l'entendement: s'il est vray que, pour la plus part, Dieu s'accommode à departir ses graces, au bon naturel de chacū, comme il a esté dit. Estant Iacob à l'article de la mort (temps où l'ame raisonnable est la plus libre, pour voir ce qui est à venir) tous ses douze fils entrerēt en sa chambre pour le voir, & annonça à chacun particulierement ses vertuz & vi- *Gen. chap. 49.*

ces, & prophetiſa ce qui leur deuoit auenir & à leurs nepueux pareillement. Il eſt certain qu'il fit cela en l'eſprit de Dieu : mais ſi l'eſcriture ſaincte & noſtre foy ne le nous certifioyent, comment ces philoſophes naturels congnoiſtroyent ils que c'eſtoit là œuure de Dieu, & œuure du diable ce que faiſoit la femme frenetique qui declaroit les vices & vertus à ceux qui l'alloyent voir, veu que ce fait eſt ſemblable en partie, à celuy de Iacob? Ils penſent que la nature de l'ame raiſonnable eſt fort élongnee de celle du diable, & que les puiſſances d'icelle, qui ſont l'entẽdemẽt, l'imaginatiue & la memoire, ſont d'autre genre fort differẽt: & ſont enſeignez par ce que ſi l'ame raiſonnable informe vn corps biẽ organiſé, comme eſtoit celuy d'Adam, elle ſçait vn peu moins

que

que le plus aduisé diable qui soit: & hors du corps, est pourueuë de puissances aussi hautes qu'il sçauroit estre. Et si les diables trouuẽt ce qui est à venir, en coniecturant & discourant par aucuns signes, l'ame raisonnable en peut autant faire, quãd elle se deliure du corps, ou qu'elle ha cete differẽce de temperament, qui est propre pour la prouidẽce. Parquoy est il aussi difficile à l'entendement de trouuer comme le diable peut sçauoir ces choses tant hautes & cachees, que d'en atribuer la cõgnoissance à l'ame raisonnable. Il ne leur peut entrer en l'entendemẽt qu'il y ait signes és choses naturelles, par lesquels on puisse congnoistre ce qui est à venir: & ie dy q̃ se treuuẽt indices pour congnoistre le passé, & le present & cõiecturer l'aduenir, & aussi pour coniecturer quelques

Aux Romains, chapitre.1. secrets du ciel. *Les choses inuisibles d'iceluy, sont entendues de la creature du mõde par les choses qui sont faites.* Celuy qui aura puissance à cest effect, le trouuera : & l'autre sera tel que dit Homere, L'ignorant entend le passé & non pas l'aduenir: mais celuy qui est auisé & discret est le Singe de Dieu, qui l'imite en plusieurs choses : & combien qu'il ne le puisse faire auec telle perfectiõ, si est ce qu'il ha quelque semblance à le retirer & contrefaire.

L'homme auisé & discret, singe de Dieu.

Icy est demonstré & prouué que de trois seules qualitez, chaleur, humidité & siccité, prouiennent toutes les differences d'esprits qui se trouuent en l'homme.

CHAP. V.



ESTANT au corps l'ame raisonnable, il est impossible qu'elle puisse faire œuures cõtraires &.

res & differentes, ayāt son propre & particulier instrumēt pour chacune d'icelles. Cela se voit clairement en la faculté de l'animal, laquelle exerce œuures diuerses és sens exterieurs, pource que chacū ha sa particuliere & propre composition. Les yeux en ont vne: l'ouye, vne autre: le goust, vne autre: le sentir ou flairer vne autre: le toucher vne autre. Car sans cela, ne se trouueroit qu'vne sorte d'œuure: le tout consisteroit ou en la veuë, ou au goust, ou au toucher: pource que l'instrument determine & mesure la puissance, à vne action ou œuure seulement & non pas à plusieurs. Estant donc clair & manifeste ce que i'ay dit de ceste faculté qui passe és sens exterieurs, nous pourrons recueillir de là ce qu'il y a és sens interieurs. Par ceste mesme vertu de l'ani-

mal, ou animale, nous entendons, nous imaginons, & auons souuenance. Mais s'il est vray, que chacune œuure, requiere son instrumẽt particulier, il faut dire necessairement qu'il y a dedans le cerueau, vn instrument pour entẽdre: vn autre, pour imaginer: & vn autre, pour la memoire: car si le cerueau estoit entierement composé & organizé d'vne mesme maniere, le tout cõsisteroit, ou en la memoire, ou en l'entendement, ou en l'imaginatiõ: & toutesfois nous y remarquons & voyons des œuures fort differentes, au moyen dequoy il est force d'auouër qu'il y a diuersité d'instrumens. Mais si l'on ouure la teste, & que lon fasse anatomie ou dissection du cerueau, on trouuera que le tout est composé d'vne mesme substance, sans diuersité de parties: seulement s'y

trou

trouuent quatre petits lieux, lesquels estans bien regardez, sont faits & composez d'vne mesme sorte, sans auoir aucune chose en quoy ils puissent differer. Il n'est pas aisé d'acertener dequoy ils seruent en la teste, pource que Galen & les Anatomistes, tant modernes qu'anciens, se sont efforcez de trouuer le vray vsage d'iceux: mais il n'y a pas vn qui ait dit certainement ny en particulier dequoy sert le ventricule droit, ny le senestre, ny celuy qui est au milieu, ny le quatriesme duquel le siege est au petit cerueau, en la partie de derriere de la teste: ils ont seulement affirmé, auec crainte & doute encores, que ces quatre cauitez estoyent les lieux esquels se cuisent les esprits vitaux, & se conuertissent és animaux, pour donner sentiment &

Au liure huictieme des decrets d'Hipp. & de Pla. & au liure 8. de l'vsage des parties.

mouuemēt à toutes les parties du corps. Auq̃l œuure Galen a dit vne fois que le vētricule du milieu est le plus excellent & le premier: & en vn autre endroit, il pense que celuy de derriere est de plus grande efficace & valeur. Mais ceste doctrine n'est pas veritable, ny fondee en bonne philosophie naturelle, pource que ne se trouuent au corps humain, deux operatiōs tant cōtraires ne qui s'empeschēt tant cōme l'arraisonnement & la cōcoctiō des viādes & alimēts: la raison est, que la contemplation demande repos, trāquilité & clarté es esprits animaux: là où la concoction se fait auec bruit & tempeste: de laquelle operation s'eleuent plusieurs vapeurs qui detourbent & obscurcissent les esprits animaux, de maniere que l'ame raisonnable ne peut voir les figures des

Liure 4. des decrets d'Hipp. & de Plat. & au liure 8. de l'vsage des parties

des choses. Et puis, la nature n'estoit pas si mal aduisee q̃ d'assembler en vn mesme lieu, deux choses, qui se font auec vne si grande repugnance & contrarieté. Ains Platon loue grandement la prudence & le sçauoir dont elle nous a formez, d'auoir, par vne si grande distance, separé le foye du cerueau, de peur que par le bruit qui se fait en la mixtion des alimens, & par l'obscurité & tenebres qui causent les vapeurs es esprits animaux, l'ame raisonnable ne fust empeschee à raisonner & faire ses discours. Mais sans que Plató nous note cete philosophie, nous le voyons à toute heure par experience, en ce que nonobstant que le foye & l'estomac soyent fort elõgnez du cerueau, quand l'on acheue de manger, & bonne piece apres, il n'y a hõme qui puisse estu- *Au Dialogue de la nature.*

dier. La verité qui se trouue en ce poinct est, Que l'office & proprieté du quatrieme ventricule est de cuire & châger les esprits vitaulx & les conuertir es animaux, à la fin que nous auons dit. Et pour ceste cause nature l'a ainsi separé des trois autres, & l'a mis à part, elongné comme l'on voit, de peur que par l'operation d'iceluy, la cõtemplation des autres ne fust empeschee. Car quant aux trois petis lieux ou ventres de deuãt, ie croy que Nature les ha faits pour discourir & philosopher: ce qui se prouue clairement, par ce que es grands estudes & contemplatiõs, tousiours fait mal la partie de la teste qui respond à ces trois concauitez. La force de cest argumẽt se cognoist en considerant que les autres puissances estans lasses d'exercer leur office, tousiours deulent

lent & font mal les instrumens, auec lesquels elles se sont exercees: comme à regader trop & excessiuement, les yeux font mal, & à cheminer trop, les plantes des pieds nous deulent. La difficulté est maintenant de sçauoir auquel de ces petis ventres consiste l'entendement: auquel la memoire, & auquel l'imaginatiõ, pource qu'ils sont tant proches & voisins que l'on ne sçauroit distinguer ny cognoistre cela, par le susdit argument, ny par aucun autre indice. Ce neantmoins, considerans que l'entendement ne peut faire son office, sans que la memoire soit presente, laquelle luy monstre & offre les figures & phantasies, suyuant cecy d'Aristote, *Il faut que celuy qui entend contemple les phantasies*, ny la memoire, sans estre assistee de l'imaginatiõ, ainsi qu'ail- *Au liure 3. de l'Ame.*

leurs nous l'auons declaré, nous entendrons aisement que toutes les trois puissances sont iointes & assemblees en chacun lieu ou ventricule: q̃ l'entendement seul n'est en vn, ny la memoire seule en vn autre, ny l'imagination, au troisieme, comme les Philosophes vulgaires ont pensé. Ceste conionction & assemblee de vertuz & puissances ha coustume de se faire au corps humain, quand l'vne ne peut exercer son office, sans l'aide de l'autre, cõme l'on voit es quatre vertuz naturelles, de Cuire, de Retenir, de Tirer, de Repousser ou reietter, lesquelles pour estre necessaires les vnes aux autres, ont esté par nature assemblees en vn lieu, & non pas separees l'vne de l'autre. Mais si cela est vray, à quel propos nature a elle fait trois petis ventres, & en chacun d'iceux

aſſemblé toutes les trois puiſſan-
ces raiſonnables, puis que c'eſtoit
aſſez d'vn pour entendre, & faire
l'office de la memoire ? On peut
reſpõdre à cela, que la meſme di-
ficulté eſt de ſçauoir pourquoy na
ture ha fait deux yeux, & deux au-
reilles, puis qu'en chacune de ces
choſes là giſt la puiſſance de voir
& d'ouïr, & que l'õ peut voir d'vn
œil tant ſeulement? Aquoy l'on
peut reſpondre que les puiſſances
ſont ordonnees & eſtablies pour
la perfection de la creature, & que
ceſte perfection eſt d'autant plus
certaine & aſſeuree qu'elle eſt a-
puyee de plus grand nombre d'i-
celles: pource que l'vne ou deux,
par quelque accident, peuuent de-
faillir, & eſt bon & conuenable
qu'autres demourẽt de meſme ſor
te, pour l'operatiõ. En la maladie *Exemple.*
que les medecins appellent reſo-

lution ou paralysie, ordinairemét se perd l'operation ou œuure du ventricule respondant à la partie malade, de maniere que si les autres deux ne demeuroyent en leur entier & sans lesion, l'homme seroit fol & priué de iugement: & neantmoins, pour ce qu'il ha faute d'vn seul ventricule, on le voit & remarque fort lasche & debilité en l'exercice de l'entẽdemét, de l'imagination & de la memoire: comme celuy qui ha accoustumé voir de deux yeux, sentiroit grand perte & detriment à la veuë, si on luy en creuoit vn. Au moyen dequoy peut l'on entendre clairement qu'en chacun ventricule se trouuent toutes les trois puissances, puis que par la lesiõ d'vne, toutes les trois sont debilitees. Et attendu que tous les trois ventricules sont compolez d'vne mesme

sorte,

sorte, & qu'en iceux ne se trouue aucune diuersité de parties, nous ne pouuons laisser de prédre pour instrument les premieres qualitez & faire autant de differences principalles d'esprit, qu'il y a, d'icelles. Car de penser que l'ame raisonnable, estant au corps, puisse exercer son œuure, sans instrument corporel, qui luy ayde, c'est contre toute la philosophie naturelle. Mais des quatre qualitez qui se trouuent, la chaleur, froideur, humidité & siccité, tous les medecins reiettent la froideur, comme inutile à toutes les œuures de l'ame raisonnable: & ainsi se voit par expériéce en toutes les autres facultez, que quand elle surpasse la chaleur, toutes les puissances de l'homme sont lentes & tardifues à leur office, de maniere que l'estomac ne peut cuire la viande: les couillons faire

faire leur semence: les muscles, biẽ demener le corps, ny le cerueau discourir & raisonner: & pour ce-
Au liure, Quòd animi mores, chap. 5. ste cause Galen a dit, que la froideur nuit apertement à tous les offices de l'ame: comme s'il vouloit dire, qu'elle ne sert au corps, que de temperer la chaleur naturelle, & faire qu'elle ne brusle pas tant:
Au liure 2. de parti. ani. cha. 4. mais Aristote est d'opinion contraire, disant que le gros sang & chaud rend l'homme fort & puissant: & que le delié & froid, le fait de bon entendement. Au moyen dequoy peut on voir apertement que de la froideur prouiẽt la plus grande difference d'esprit qui soit en l'homme, à sçauoir l'entende-
14. section, proble. 15. ment. Aristote demãde aussi pourquoy les hommes qui demourent en païs chauds, comme l'Ægypte, sont plus ingenieux & aduisez, que ceux là qui demourẽt en païs froid?

Aquoy

Aquoy il respond que l'excessiue chaleur du païs gaste & consomme la chaleur naturelle du cerueau, & le rend froid, au moyen dequoy, les hommes deuiennent fort raisonnables. Et au contraire la grande froideur de l'air, fortifie la chaleur naturelle du cerueau, & ne permet pas qu'elle sorte & perisse: & ainsi ceux qui ont le cerueau fort chaud (dit il) ne peuuent discourir ny philosopher, ains se voyent inconstans & instables en vne opinion. Aquoy il semble que Galen fasse allusion, disant q̃ l'hõme est muable, pource qu'il ha le cerueau fort chaud: & au contraire, qu'il est ferme & stable en son opinion, à cause du cerueau qu'il ha froid. Mais la verité est que de ceste qualité ne prouient aucune difference d'esprit, de maniere, qu'Aristote n'a voulu dire que le

Au liure de l'art med. ch. 12.

sang

ſang froid en extremité faſſe l'entendement meilleur, ſi au moins il n'eſt chaud. Il eſt bien vray que l'inconſtance de l'homme procede d'vne trop grande chaleur, laquelle éleue les figures qui ſont au cerueau, & les fait bouillir: à raiſon dequoy ſe repreſentent à l'ame pluſieurs images des choſes, qui l'appellent & inuitent à la cõtéplatiõ d'icelles: & pour iouir de toutes, elle laiſſe les vnes, & prẽd les autres. Il aduient autrement de la froideur, laquelle rend l'hõme ferme & ſtable en vne opiniõ pour ce qu'elle tient les figures reſerrées de maniere qu'elle ne les permet s'eleuer: ce qui ſe fait pour ce que ne ſe repreſente à l'homme autre image qui l'appelle. La froideur eſt de ceſte nature qu'elle empeſche les mouuemens, non ſeulement des choſes corporelles,

mais aussi rend les figures & especes que les philosophes appellent spirituelles, immobiles au cerueau & ceste fermeté & demeure semble plustost vne fetardise& endormissemēt que difference d'esprit &habilité. Il est vray qu'il y a vne autre difference de fermeté qui vient de l'entendement bien cōprins & non pas de la froideur du cerueau. En apres, la siccité, humidité & chaleur demourent pour instrument de la faculté raisonnable. Mais il n'y a pas vn philosophe qui sache dōner certainemēt à chacune difference d'esprit, la sienne. Heraclite a dit, *Splēdor siccus, animus sapientissimus*, que l'esprit tres-aduisé est vne splendeur seche. Par laquelle opinion & sentence nous est donné à entendre que la siccité est cause de la grande prudence & sçauoir de l'hom-

Galen le recite au liure, Quod animi mores. chap. 5.

me:

ma:mais il n'a pas declaré en quel genre de ſçauoir l'homme eſt excellent,par le moyen de ceſte ſiccité. Platon ha entendu cela meſme,quand il ha dit, que l'ame entre au corps, treſſage : mais que la grãde humidité qu'elle trouue en iceluy,la rend endormie & ignorante. Toutesfois ceſte humidité venant à ſe perdre & conſommer, auec l'âge,& le corps deuenãt ſec, l'ame decouure le ſçauoir & prudence qu'elle auoit au parauant. Entre les beſtes brutes (dit Ariſtote) celles la ſont les plus aduiſees qui tiennent,en leur tẽperament, le plus de froideur & ſiccité,cõme les fourmis & abeilles , leſquelles en prudẽce conuiennent auec les hommes fort raiſonnables. Outre plus , il n'y a pas vne beſte brute qui tienne plus d'humidité que le pourceau,& qui ait moins d'eſprit &

Au dialogue de la nature.

Horace pour mon-

& pour cete cause Pindare, pour taxer les Beociens d'ignorãce, les appelle pourceaux, & sots, de pourueuz de iugement. Galen dit aussi que le sang, pour la trop grande humidité qu'il a, rend les hõmes simples: & le mesme Galen recite que les comiques taxoient de cela les enfans d'Hippocrate, disans qu'ils auoient beaucoup de chaleur naturelle, qui est vne substance humide & replie de vapeurs. Les enfans des hommes sages doiuẽt tenir de ce vice: dequoy ie dõneray cy apres la raison. Des quatre humeurs aussi que nous tenõs, ne s'en trouuera pas vn qui soit si froid & sec que la melancolie: & de fait, Aristote dit que tous les hommes qui furent iamais signalez es lettres, ont esté melancholiques. Finalement chacun accorde que la siccité rẽd l'homme sage &

Strer qu'Vlisse ne fut pas ignorant, dit qu'il ne fut pas conuerty en pourceau.

Au Liure, Quòd animi mores, chap.6.

Au liure de la nature humaine com.11.

En la 30. sect. probl.1

auiſé: mais les philoſophes ne declarent pas à laquelle des puiſſances & vertus raiſonnables, elle ſert le plus. Il n'y a que le prophete Eſaie, qui luy impoſe nom, quand il dit, *Vexatio dat intellectum*, pour ce que la triſteſſe & l'affliɛtiõ gaſte & conſomme non ſeulement l'humidité du cerueau, mais auſſi deſeiche les os, au moyen de quoy l'entendement ſe fait plus ſubtil & aigu. Ce qui peut eſtre euidemment demonſtré, en conſiderant pluſieurs hommes leſquels reduits en paureté & miſere ſont venuz à dire & eſcrire choſes dignes d'admiration, & depuis ayans eu la fortune proſpere, & s'eſtans trouuez à leur aiſe ayans tout à ſouhait, n'ont rien dit ny eſcrit de bon: car la vie à ſouhait, le contentement, le bon ſucces & plaiſir relaſche & humecte fort le cerueau, cõme dit

Chap. 28.

Hippo

Hippocrate, *Gaudium relaxat cor,* comme s'il vouloit dire, Le contẽtement & la liesse amplifie & dilate le cœur, & luy donne chaleur & l'engraisse. Ce qui est facile à prouuer vne autre fois: car si la tristesse & l'affliction deseiche & consomme la chair, & si pour cete raison l'homme aquiert meilleur entendement, il est certain que son contraire, qui est l'alegresse, doit humecter le cerueau & abaisser l'ẽtendemẽt. Ceux là qui sont douëz de cete maniere d'esprit, & qui l'aquerent, s'addonnent volontiers aux passetemps, aux festins & banquetz, à la musique, hantent les ioyeuses cõpagnies & fuient au cõtraire ce qu'autresfois leur souloit donner plaisir & contentement. De là le vulgaire pourra sçauoir d'où vient que l'homme sage & vertueux ayant esté pauure, & mõ

6. epilep. p. 5. tom. 9.

Le cœur des sages, où est la tristesse: le cœur des fols, là où est la liesse, Eccle. ch. 7.

tant en quelque grande dignité, change incontinent de mœurs & de maniere de viure: ce qui aduiét pource qu'il a aquis vn nouueau temperament, humide & rendant plusieurs vapeurs, qui fait que se viennët à effacer les figures qu'il auoit au precedent emprainctes en la memoire, & son entendement s'appesantit & s'abastardit. Il est bien difficile de sçauoir quelle difference d'esprit peut procedder de l'humidité, veu qu'elle contredit si fort à la faculté de la raison. Au moins, selon l'opinion de Galen, tous les humeurs de nostre corps, qui sont excessifs, font l'hōme fol & ignorant: & partant a il dit ainsi, *Animi dexteritas & prudẽtia à bilioso humore proficiscitur: integritatis & constantiæ erit autor humor melancholicus: sanguis, simplicitatis & stupiditatis: pituita natura, ad mo-*

Au 1. liure de la nature humaine, com. 11.

ad morum cultum nihil facit, C'est à dire, La prudence & dexterité de l'ame raisonnable, ou de l'esprit vient de la colere: l'integrité & cõstance de l'homme prouient de l'humeur melancolic: la simplicité & stupidité, du sang: le flegme ou la pituite ne sert à rien qu'à faire dormir: de maniere que le sang, pource qu'il est humide, & le flaigme aident à ruiner & perdre la faculté de la raison: mais cela s'entend des facultés ou esprits raisonnables, discourans & actifs & non pas des passifs: comme est la memoire, laquelle depend de l'humidité, ainsi que l'entendement, de la siccité. Or appellons nous la memoire, puissance de la raison, pource que sans elle ne sert de riẽ l'entendement ny l'imagination. Elle donne à toutes matiere & fi-

gures, pour raiſonner, ſuiuant le dire d'Ariſtote, *Oportet intelligentem phantaſmata ſpeculari*, de maniere q̃ le propre office de la memoire eſt de garder ces figures & fantaſies, pour la contemplation de l'entendement: & pourtant ſi elle ſe perd, il eſt impoſſible que les autres puiſſances puiſſent exercer leur office. Or que le deuoir de la memoire ne ſoit autre que de garder les figures des choſes, ſans autre propre inuention, Galen le dit ainſi, *Ac memoriam quidem recondere ac ſeruare in ſe ea quæ ſenſu & mente cognita fuerint, quaſi cellã quãdam & receptaculum eorũ, non inuentricem*. Et eſtant là ſon office, on peut entendre clairemẽt, qu'elle depend de l'humidité, qui rend le cerueau mol, auquel la figure s'imprime, par eſtrainte.

Et pourtãt Cicero deffiniſſant la nature de l'eſprit met la memoire en ſa deffinition.

Au liure de l'office du medecin. com. 4.

Ce qui se peut euidemment prou
uer par le moyen de l'enfance: car
en cest âge là, l'homme ha meilleu
re memoire qu'en toutes les au-
tres, pource qu'il ha le cerueau
fort humide. Et pour ceste cause,
Aristote demande pourquoy estás En la 30.
vieils, nous auons meilleur enten sect. probl.
dement, & estans ieunes nous ap- 4.
prenons plus viste & auec plus grã
de facilité: à quoy il respond que
la memoire des vieilles gens est
remplie de tant de figures des cho
ses qu'ils ont veu & ouy, durant
leur vie, qu'en icelle ne se trouue
plus aucun lieu vuide, pour rece-
uoir aucune chose; mais que celle
des ieunes enfans, vn peu apres
qu'ils sont nez est vuide & nõ em-
peschee, à raison dequoy ils retien
nent incontinent en leur memoi-
re tout ce qu'on leur dit & ensei-
gne. Ce qu'il nous donne à enten-

dre apertement, en comparant la memoire du matin auec celle du soir, & disant que nous apprenons mieux le matin, pource qu'à ceste heure là, la memoire semble deschargée & vuide, mais au soir elle est plaine des choses qui se sont passees le iour, entre nous. Aristote ne peut pas bien respondre à ce probleme, pource que les especes & figures qui sont en la memoire, n'ont ny corps ny quantité, de maniere qu'elles ne peuuent tenir place: voire mesmes voyons nous par experience, que plus la memoire s'exerce, receuant chacun iour, nouuelles figures, & plus elle deuient grande. Selon ma doctrine, ie donneroy ceste responce, & diroy que les vieilles gens ont bon entendement, pource qu'ils sont fort secs: & qu'ils n'ont point de memoire, pource qu'ils

n'ont

n'ont gueres d'humidité. A raison dequoy s'endurcit la substance du cerueau, de maniere qu'elle ne peut receuoir l'impression des figures ny plus ny moins que la cire dure malaisement peut receuoir la figure du seau, & la molle la reçoit si facilement. Il auient au contraire és ieunes gens lesquels pour l'abondance de l'humidité de cerueau, sont depourueuz d'entendement, & ont bonne memoire, à cause de la douceur & mollesse du cerueau, auquel aisément s'impriment les especes & figures qui viennent de dehors, par le moyen de l'humidité. Que la memoire soit meilleure le matin que le soir, on ne le peut nier : mais ce n'est pas pour la raison qu'Aristote met en auant : le somme de la nuict en est cause, lequel humecte & fortifie le cerueau, que la veille de tout

le iour desseiche & endurcit. Et pour ceste cause Hippocrate dit, Que ceux là qui ont soif de nuict, font bien si s'endormét là dessus, & que la soif les laisse, d'autát que le dormir humecte le corps & fortifie toutes les facultez qui gouuernent l'homme. Que le somme produise cest effect, Aristote mesme le confesse. De ceste doctrine s'ensuit clairement que l'entendement & la memoire sont puissances opposees & contraires, de maniere que l'homme pourueu d'vne grãde memoire, doit auoir faute d'entendemét: & celuy au contraire qui est prouueu de grãd entendement, ne peut auoir bonne memoire, pource qu'il est impossible que le cerueau soit sec & humide tout ensemble. Aristote se fonde en ce maxime, pour prouuer que la memoire est puissance

Au 5. Aphor. com. 26.

En la 4. sectiõ, probl. 5.

Au liure de la memoire & reminiscẽce.

differente de la reminiſcence & ſouuenance: car il forme ſon argu ment en ceſte maniere, Ceux qui ont grande ſouuenance & remini ſcence ſont hommes de grand e-ſprit, & ceux qui ont bonne memoire ſont depourueuz d'entendement: & pourtant la memoire &la reminiſcence ſont puiſſances contraires. La maieur, ſelon ma doctrine, eſt fauſſe, pource q̃ ceux là qui ont grande reminiſcẽce ou ſouuenance, ont faute d'entendement,& ſont pourueuz d'vne grãde imagination, comme ie prouueray bien toſt: mais la mineur eſt veritable, combien qu'Ariſtote n'ait trouué la raiſon ſur laquelle eſt fondee l'inimitié qui eſt entre l'entẽdement & la memoire. L'imagination, prouient de la chaleur qui eſt la troiſieſme qualité, pource qu'il n'y a au cerueau au-

tre puissance raisonnable ny autre qualité qu'on luy peust dõner, attendu que les sciences qui appartiennent à l'imagination, sont celles que disent ceux qui radottẽt & sont transportez en la maladie, & non pas celles qui appartiennent à l'entendement & memoire. Et veu que la frenesie, la manie & la melancholie sont passions chaudes du cerueau, par cest argument on peut prouuer que l'imaginatiõ cõsiste en la chaleur. Il n'y a qu'vne chose en quoy ie trouue difficulté: c'est que l'imagination est contraire à l'entẽdement, & aussi à la memoire: dequoy la raison ne se peut donner par l'experience, pource qu'vne grande chaleur & siccité se peuuent bien assembler au cerueau: cõme aussi la chaleur & humidité en degré d'intension ou force: & pour ceste cause, l'homme

me peut auoir grand entendemēt, & grāde imagination: grande memoire, auec vne grande imagination: & certainement est ce vne chose merueilleuse de trouuer vn homme de grande imagination, ayant bon entendement & memoire. La cause de cela est que l'entēdement a besoin que le cerueau soit composé de parties subtiles & fort delicates, comme ailleurs nous l'auons prouué, de Galen. La grande chaleur gaste & cōsomme le plus delicat, & laisse le gros & terrestre. Par la mesme raison, la bonne imagination ne se peut assembler, auec beaucoup de memoire, pource que la chaleur excessiue resoult l'humidité du cerueau, & le laisse dur & sec: au moyen dequoy, il ne peut facilement receuoir les figures. Ainsi ne se trouuēt en l'homme plus de

Au liure de l'art medic. cha. 12.

Tout ce qui est intēperé ne peut lōguemēt durer. Galen liure 6. de la cōseruation de santé.

trois

trois principalles differences d'esprit,pource que ne se trouuẽt que trois qualitez d'où elles peuuent venir: Mais dessouz ces trois generalles differẽces sont cõtenues plusieurs autres particulieres,à raison des degrez ou force d'intẽsion que peuuent auoir la chaleur, l'humidité & la siccité. Toutesfois ne faut entẽdre que de chacun degré de ces trois qualitez,resulte& prouiẽne vne differẽce d'esprit,pource que la siccité,la chaleur, & l'humidité peuuent venir à tel poinct, & estre telles, qu'entierement la faculté animale en est interessée, suyuant ceste sentence de Galen, *Omnis immodica intemperies, vires exoluit.* Tout ce qui est trop intemperé resoult & anichille les forces: ce qui est vne chose certaine: car combien que l'entẽdement se serue de la siccité, elle peut neantmoins

Au 2. des Aphoris. com. 20.

moins estre si grande, qu'elle consomme ses œuvres. Ce q̃ n'approuue Galen, ny les philosophes anciens: qui affirment q̃ si le cerueau des vieilles gẽs ne se refroidissoit, iamais ils ne deuiẽdroyẽt caducs, bien qu'ils se fussent rẽdus secs au quatriesme degré. Mais ils n'ont point de raison en cela, pource q̃ nous prouuerons en l'imaginatiõ: car combiẽ que ses œuures se fassent auec chaleur, passant le troisiesme degré, elle cõmance incõtinent à se perdre & ruiner: autãt en aduient de la memoire, au moyen d'vne trop grande humidité. Ie ne peux dire maintenant en particulier cõbien de differences d'esprit prouiẽnent à raison de l'intẽsion & force de chacune de ces trois qualitez, iusqu'à tant que cy apres, nous veniõs à deduire & raconter toutes les œuures & actiõs de l'en

Au liure, Quod animi mores, chap. 5.

tende

tendemēt,de l'imaginatiō & de la memoire:ce pendāt il faut ſçauoir qu'il y a trois principalles œuures de l'entendemēt. La premiere eſt, inferer: l'autre, diſtinguer: & la troiſieſme,elire. Et de là ſe font & eſtabliſſent trois differences d'en tendement. La memoire ſe diuiſe en trois autres, qu'elle reçoit facilemēt,& les oublie auſſi toſt. L'autre tarde à perceuoir & retiēt lōg tēps. La troiſieſme reçoit auec facilité & tarde beaucoup à oublier. L'imagination cōprend beaucoup plus de differences: car elle a les trois comme l'entendement & la memoire,& de chacū degré reſultēt & procedēt trois autres. Nous en parlerons cy apres plus diſtinctement, quand nous donnerons à chacune la ſciēce qui luy reſpōd en particulier. Mais celuy qui voudra conſiderer trois autres differences

rences d'esprit, trouuera y auoir certaines habilitez en ceux qui estudient: les vnes, naturellement disposees aux cōtemplations claires & faciles de l'art qu'ils aprennent: mais quand ils sont mis aux obscures, hautes & dificiles, c'est en vain que le maistre en traite: en vain l'on tasche de les representer par bons exemples, ou d'en comprendre vne autre figure par le moyen de l'imagination, pource qu'ils ne peuuent cōprendre cela. En ce degré sont constituez tous les mauuais lettrez de quelque faculté que soit, lesquels enquis des choses faciles de leur art, disent tout ce qui se peut entendre: mais estans venuz aux choses plus hautes & subtiles, disent mille absurditez. Autres esprits montent vn degré plus haut: car ils sont mols & faciles pour receuoir impres-

ſion de toutes les reigles & conſiderations de l'art, claires, obſcures, faciles & difficiles: mais la doctrine, l'argument, la reſponce, le doute & la diſtinction, leur doit donner beaucoup à faire. Ceux là ont beſoin d'ouyr la ſcience, de bons maiſtres qui ſçachent beaucoup, auoir quantité de liures & eſtudier en iceux, ſans ceſſer: car moins ils liront & trauailleront & moins ils ſçauront. De ceux là ſe peut auerer ceſte ſentence tant celebre d'Ariſtote, *Intellectus noſter eſt tanquam tabula raſa, in qua nihil eſt depictum.* Noſtre entendement eſt comme vn tableau vuide, auquel n'y a rien qui ſoit depaint. Il faut donc qu'ils entendét premierement d'vn autre, tout ce qu'ils doyuent ſçauoir & apprendre: car ils n'ont ſurce aucune inuention. Nature fait, au troiſieſme degré

Liure 3. de l'Ame.

De ces deux manieres d'eſprits, Ariſtote a dit, Celuy eſt tresbõ qui entẽd tout de ſoy meſme: & derechef celuy eſt bon qui obeit au bien diſant. lib. 1. ethi.

degré certains esprits tant parfaits, qu'ils n'ont besoin de maistres qui les enseignent & leur monstrent la maniere de philosopher: car d'vne consideration en laquelle ils sont acheminez par le maistre, ils en tirent cent, & sans dire mot, ils ont le cerueau plain de sçauoir. Ces esprits là tromperent Platon, & luy firent dire que nostre sçauoir est vne certaine maniere de reminiscence ou resouuenance, les entendans parler & dire ce qui n'entra onques en la consideration des hommes. A ceux là est permis escrire des liures, & aux autres, non: car l'ordre & moyen que l'on doit tenir, à ce que les sciences reçoiuent tous les iours accroissement & plus grande perfection, est d'assembler la nouuelle inuention de nous quiviuõs maintenãt,

Galen dit que l'on inuente les arts, & que l'on cõpose les liures, ou par le moyẽ de l'ẽtendement, ou par la

memoire, ou par l'imaginatiõ: mais celuy qui escrit, pourcequ'il a memoire de plusieurs choses, ne peut rien dire de nouueau. Aut liure de l'office du medec. com. 4.

auec ce que les anciens ont laissé par escrit, en leurs liures: car si chacun faisoit cela en son temps, les arts viendroyent à croistre, & les hommes qui viẽdront apres, iouiroyent de l'inuention & trauail de ceux qui ont vescu premierement. La Republique ne deuroit pas permettre ny consentir que tous les autres qui ont faute d'inuention, escriuissent liures, & les fissent imprimer: car ils ne font autre chose qu'vn cercle des dicts & sentẽces des auteurs graues, & ne font que repeter & redire: de maniere que prenant vne piece deçà, l'autre de là, il n'y a celuy q̃ ne fasse vn œuure. Les esprits inuẽteurs, sont dits en langue Toscane, tenir du capricce, c'est à dire d'vne prõpte fantasie, pour la semblãce qu'ils ont auec la chieure, en leur aller & aduis. La chieure ne veut iamais chemi

Ceste maniere d'e-

cheminer par vn lieu plain, mais cherche tousiours les endroits hauts & montagneux: elle va par lieux scabreux & dificiles, où n'apparoist aucun chemin, & ne veut aller en cõpagnie. Telle proprieté se trouue en vne ame raisonnable, prouueuë d'vn cerueau bien composé & temperé: iamais elle ne s'arreste à contempler: elle n'est iamais en repos: elle veut sçauoir & entẽdre choses nouuelles. De ceste maniere d'ame se verifie ce dit d'Hippocrate, *Animæ deãbulatio, cogitatio hominibus*. Car on trouue autres hommes qui ne sortent iamais d'vne cõtemplation, & ne pensent point que l'on puisse découurir autre chose au mõde. Ceux là ont la proprieté de la brebis, laquelle iamais ne se deuoye du chemin accoustumé, & n'ose cheminer par les lieux deserts: elle

Esprit estfort dangereuse pour la theologie, à laquelle doit estre propre l'entendement, cõme declare l'Eglise Catholique.

6. Epi. p. 5. com. 5.

ne va q̃ par les chemins cogneuz, & ne marche, sans que quelqu'vn aille deuant. Ces deux differences & manieres d'esprit, sont fort ordinaires entre les hommes de lettres. Il s'en trouue qui sont hors de la commune opinion : qui iugent & traitent les choses d'vne differente maniere, qui sont libres à donner leur aduis & ne suyuent personne. Autres se recueillent, sont humbles, fort paisibles, se defians d'eux mesmes, & se tenans à l'aduis d'vn graue auteur, qu'ils ensuiuent, desquels ils tiennent les propos & sentẽces pour vne science & demonstration, & iugent vanité & mensonge ce qui est dit au contraire. Ces deux manieres ou differences d'esprit estans iointes, seruent beaucoup : car ny plus ny moins qu'en vn grãd troupeau de brebis, les bergers ont accoustu-

Ceste difference d'esprit est bõne pour la la theologie : où il faut suiure l'authorité diuine, declaree par les saints conciles, & par les S. docteurs.

mé

mé de mettre vne douzaine de cheures, pour les mener & condui re promtement au pasturage nouueau & non encores trouué: ainsi est il conuenable de trouuer, es lettres humaines, certains esprits fantastiques & tenans du capricce pour découurir aux entendemens arrestez & comme de brebis, nouueaux secrets de nature, & donner contemplations nouuelles, pour s'exercer en icelles: car par ceste maniere, les arts croissent, & les hommes deuiennent plus sçauans tous les iours.

Aucuns doutes & argumens contre la doctrine du precedent chapitre: & la responce à iceux.

CHAP. VI.

VNE des raisons, pour laquelle la sagesse de Socrate a esté iusques auiourd'huy tant ce-

lebree, est de ce que depuis qu'il fut iugé par l'oracle d'Apollō pour l'homme le plus sage du monde, il dist en ceste maniere, *Hoc vnum scio, me nihil scire*. Ie sçay vne seule chose, que ie ne sçay rien. Tous ceux qui ont leu & entendu ceste sentence, tiennent qu'elle ha esté dite, pource que Socrate estoit vn homme treshumble, ayāt en mespris les choses humaines, portant honneur & respect aux diuines, & estimant toute autre chose de nulle valeur. Mais certainement ils sont trompés: car il n'y eut onques philosophe ancien, qui ait trouué ou aquis ceste vertu d'humilité, & mesme qui ait sceu que c'est, deuāt la venue de Dieu, au mōde, lequel nous l'a enseigné. Socrate ha bien voulu donner à entendre le peu de certitude qu'il y a aux sciences humaines, & combien est mobile

& temeraire l'entendemẽt du philosophe, en tout ce qu'il sçait: voyant par experience que tout est plain de doutes & argumẽs, & que sans crainte de la partie contraire on ne peut cõsentir à chose quelconque: & pour ceste cause a esté dit, *Cogitationes mortalium timidæ & incertæ prouidentiæ nostræ.* Les pensees des hõmes timides & noz prouidences incertaines. Et celuy qui doit auoir la vraye science des choses, se doit tenir ferme & reposé, sans aucune crainte ou doute d'estre trompé: & le philosophe qui n'est tel peut veritablement dire & affirmer qu'il ne sçait rien. Galen eut ceste mesme consideration, quand il dist, *Scientia est conueniens, firma & nunquam à ratione declinans cognitio: eam neque apud philosophos præsertim, dum rerum naturas perscrutantur inuenies, multo*

Sapience, chap. 9.

Au livre introductoire, chap. 5.

sanè minus in re medica, imò vt verbo expediam, ne ad homines quidem venit. Sciẽce est vne cognoissance conuenable, ferme & laquelle iamais ne s'elongne de la raison: vous ne la trouuerez es philosophes, quand principallement ils recherchent les natures des choses: encores moins en l'affaire de medecine, & pour le dire en vn mot, elle ne paruiẽt aux hommes. Suiuant cela, l'homme ne peut auoir la vraye cognoissance des choses: il ne peut auoir qu'vne certaine maniere d'opinion, qui le tient incertain & craintif sans aucune resolutiõ de ce qu'il doit croire ou faire. Mais ce que principallemẽt Galen note en cecy, est que la philosophie & la medecine sont les sciences les plus incertaines, qu'ayẽt les hommes. Et si cela est vray, que dirons nous de la philo-

losophie que nous traitons, en laquelle se fait, par l'entendement, anatomie de chose tãt obscure & difficile, comme sont les puissances & habilitez de l'ame raisonnable: en laquelle matiere s'offrent tant de doutes & argumens, qu'il n'y a rien surquoy on se puisse fonder & arrester. Vne desquelles & la plus principalle, est que nous auons fait à l'entendemẽt vne puissance instrumentalle (comme à l'imagination & à la memoire) & l'auons donné au cerueau, auec siccité, pour instrument, duquel il puisse exercer son office: chose fort elongnee de la doctrine d'Aristote & de tous ses sectateurs, lesquels (cõstituans l'entendemẽt separé de l'organe corporel) prouuoyent facilement que l'ame raisonnable estoit immortelle, & qu'estant sortie du corps, elle dure à iamais

Au liure 3. de l'ame. chap. 4.

à iamais: & se pouuant disputer & debatre l'opinion contraire, la porte demoure close, pour ne se pouuoir demonstrer. Dauantage, les raisons esquelles s'est fondé Aristote, à fin de prouuer que l'entendement n'estoit puissance corporelle & composee, sont de telle efficace, que l'on ne sçauroit conclure autre chose, pource qu'il appartient à ceste puissance de cognoistre & entendre la nature & estat de toutes les choses materielles qui sont au monde: de maniere que si elle estoit conioincte à aucune chose corporelle, elle mesme empescheroit la cognoissance des autres, comme nous le voyós es sens exterieurs: en ce que si le goust est amer, tout ce que la langue touche, tiét la mesme saueur, & si l'humeur cristallin est verd, ou de couleur palle, l'œil iuge

 tout

tout ce qu'il void, de la couleur mesme qu'il tient. La cause de cela est que *Intus existes prohibet extraneum*. Ce qui est dedans, empesche le dehors. Aristote dit aussi que si l'entendement estoit meslé auec quelque instrumēt corporel, il seroit en qualité, pource que à celuy qui se ioint auec le chaud ou le froid, necessairement luy doit estre la chaleur conglutinee. Et de dire que l'entendement est chaud, froid, humide ou sec, c'est vn propos abominable à l'ouye des philosophes naturels. L'autre principal doute est qu'Aristote & tous les Peripatetiques cōstituent deux autres puissances, outre l'entendement, l'imagination & la memoire: qui sont la Reminiscence, ou le resouuenir, & le sens commun, se fondans sur ceste reigle, *Potentiæ cognoscuntur per actiones*. Les puis-

ſances ſe cognoiſſent par les a-
ctions. Ils trouuent qu'outre les
œuures de l'entendement, imagi-
nation & memoire, s'en trouuent
deux autres fort differentes. Par
cõſequẽt de cinq puiſſances naiſt
& procede l'eſprit de l'homme &
non de trois tant ſeulement, com
me iuſques icy nous auons prou-
ué. Nous auons dit pareillement,
au chapitre precedent, ſuiuant l'o
piniõ de Galẽ, que la memoire ne
fait autre choſe au cerueau q̃ gar-
der les figures eſpeces des choſes,
ny plus ny moins qu'vn coffre tiẽt
& a en garde les accouſtremẽs leſ
quels y ſont mis. Et ſi par vne telle
comparaiſon, nous deuons enten-
dre l'office de ceſte puiſſance, il
eſt beſoin conſtituer autre faculté
de la raiſon, qui tire & faſſe ſortir
les figures de la memoire, & les re
preſente à l'entendement, ny plus

ny moins qu'il eſt neceſſaire de trouuer qui ouure le coffre pour en tirer ce qui a eſté mis dedans. Dauantage, nous auons dit, que l'entendement & la memoire eſtoyent puiſſances contraires & que l'vne combatoit auec l'autre, pource que l'vne demande beaucoup de ſiccité: & l'autre, beaucoup d'humidité & molleſſe au cerueau. Et ſi cela eſt vray, pourquoy eſt ce q̃ Platõ & Ariſtote ont dit que les hommes ayans la chair molle & delicate, ont bon entendement, veu q̃ la douceur & molleſſe eſt vn effect d'humidité? No⁹ auons dit auſſi, que pour auoir bõne memoire, il falloit que le cerueau fuſt mol, d'autant que les figures ſe doiuent imprimer en iceluy, en peſant deſſus, comme on fait le cachet ſur la cire molle: car s'il eſtoit dur, il ne pourroit pas fa- *Au 2. liure de l'Ame.*

cilement

cilement receuoir telle impres-sion. Il est bien vray que pour receuoir prontement la figure, il est necessaire d'auoir le cerueau mol: mais pour conseruer & garder lõguemẽt les especes des choses qui s'y impriment, tous les philosophes tiennent que la durté & siccité est necessaire: cõme il appert en la cire & autre chose molle q̃ la figure imprimee en icelle, s'efface aisemẽt, laquelle ne s'en va iamais en matiere dure & seche. Par ce moyen voyons nous plusieurs hommes, qui mettent aisemẽt les choses en leur memoire, mais ils les oublient incontinent. Dequoy Galen donne la raison, & dit que ceux là, par vne grande humidité, ont la substance du cerueau coulante & non ferme, au moyen dequoy la figure imprimee en icelle, est incontinent effacee, ny plus ny moins

Au liure de l'art de med. ch. 12.

moins que si l'on vouloit seeller en l'eau. Autres au contraire, mettent en memoire auec grande difficulté, mais ils n'oublient iamais ce qu'ils ont aprins vne fois. Et pourtãt semble il chose impossible d'auoir cete difference de memoire que nous auons dit, d'aprẽdre facilement & de retenir long temps. Aussi est il dificile d'entendre comme il est possible d'imprimer tant de figures ensemble au cerueau, de maniere que les vnes n'effacent les autres, comme nous voyõs aduenir en vn morceau de cire molle, en laquelle si l'on imprime diuerses figures, il est certain, que les vnes effaceront les autres, par le mélange d'icelles. Et ce qui nous donne plus de peine & difficulté, est de sçauoir d'où vient que s'exerceant la memoire, ellẽ se rend plus facile à receuoir les fi

gures, eſtant certain, que l'exercice, non ſeulement du corps, mais auſſi encores plus, de l'eſprit, desſeiche & eſſuye la chair. Encores eſt il difficile d'entendre comme l'imagination eſt contraire à l'entẽdement (s'il n'ya choſe plus vrgente que la reſolution des parties ſubtiles du cerueau, par le moyen de la chaleur, qui laiſſe les groſſes & terreſtres) attendu que la melãcholie eſt vn des plus gros & terreſtres humeurs de noſtre corps. Ariſtote dit que l'entendement ne ſe ſert de nul autre tant que de cetuy la: mais la difficulté eſt plus grande, quand on vient à conſiderer que la malancholie eſt vn humeur gros, froid, & ſec, & la colere de ſubſtance delicate, & de temperement, chaud & ſec: & ce neantmoins la melancholie eſt plus propre à l'entendement que

n'eſt

n'estla colere.Ce qui semble repu gner à la raison:pource que cet hu meur ayde,par le moyen de deux qualitez à l'entendement, & luy contredit pour vne seule,qui est la chaleur : & la melancholie ayde par la siccité, & non dauantage:& contredit & nuit par la froideur & grosseur de substâce,qui est ce que plus l'entẽdement ha en horreur. Ainsi donc Galẽ a dõné plus d'esprit & de prudẽce à la colere qu'à la melancholie,quand il a dit, *Animi dexteritas & prudentia à biliosō humore proficiscitur, integritatis & constantia erit author humor melancholicus.* La dexterité & prudence viẽt de la colere:l'integrité & cõstãce,de l'humeur melancolic. Finalement on demande d'où vient que le trauail & la continuelle cõtẽplation,en l'estude, en fait plu- *Au liur. I. de la nature humaine, com. II.*

ſieurs ſçauans & ſages, leſquels au cōmancement auoyēt faute de la bonne nature des qualitez que nous auōs dit:de maniere que dōnant & receuant, par le moyen de l'imaginatiō, ils viēnent à aquerir la cognoiſsāce de maintes choſes qu'ils ignoroyēt au precedēt. Ils n'auoyēt pas le tēperamēt requis à icelles: car s'ils en euſſent eſté pourueuz, il ne leur euſt pas eſté beſoin d'y trauailler beaucoup. Toutes ces difficultez & pluſieurs autres ſont contre la doctrine enſeignee au precedent chapitre, pource que la philoſophie naturelle n'a pas ſes principes tāt certains cōme les ſciēces mathematiques, eſquelles le medecin & philoſophe (eſtant enſemble mathematicien) peut touſiours faire demonſtrance: mais venant à exercer ſon

office

office, ſelon l'art de medecine, il y commetra pluſieurs fautes, & non pas toutes les fois par ſa coulpe, (s'acertenāt touſiours par les mathematiques) mais par l'incertitude de ſon art: & pour cete cauſe Ariſtote a dit, *Non ideo malus medicus, ſi non ſemper ſanet, dum nihil omiſerit eorum quæ ſunt ex arte*, Si le medecin ne guarit touſiours, ce n'eſt pas à dire qu'il ſoit mauuais, pourueu qu'il n'ait obmis aucune choſe qui concerne ſon art: mais ſi le meſme faiſoit quelque faute, es mathematiques, il ne pourroit eſtre excuſable: car employant, en telle ſcience, toutes les diligences requiſes, il eſt impoſſible de faillir. Parquoy, combien que nous ne faſſions demonſtrance de cete doctrine, il ne faut pas, toutteffois, atribuer toute la faute à noſtre

Au liure 1. des Topiques.

esprit,ny penser estre faulx ce que nous auons dit. Au premier & principal doute peut l'on respondre que si l'entendement estoit separé du corps,& qu'il n'eust que faire auec la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité, ny auec toutes les autres qualitez corporelles, s'ensuiuroit que tous les hommes seroient d'vn mesme entendement, & que l'arraisonnement de chacun seroit egal. Et nous voyōs par experience, qu'vn homme entend mieux que l'autre, & qu'il discourt mieux que l'autre, à cause de la puissance organique de l'entendement, qui est en l'vn mieux disposé qu'en l'autre:& non pour autre raison. Car toutes les ames raisonnables & leurs entendemens, separez du corps, sont d'egalle perfection & sçauoir.

Ceux

Ceux qui ſuyuent la doctrine d'Ariſtote, voyans par experience qu'aucuns hommes diſcourent mieux que les autres, ont trouué vn echapatoire tout apparant, diſans que l'vn ne diſcourt mieux que l'autre à raiſon de la puiſſance organique de l'entendement, & pource que le cerueau eſt mieux diſposé, es vns qu'aux autres, mais pource que l'entẽdement humain (cependant que l'ame raiſonnable demoure au corps) a beſoin des figures & fantaſies qui ſont en l'imagination & en la memoire. A faute dequoy, l'entendement vient à diſcourir mal, & non par ſa faute, ny pour eſtre ioint à vne matiere mal organizee. Mais ceſte reſponce eſt contre la doctrine du meſme Ariſtote, lequel prouue, que l'entendement eſt d'autant meilleur que la memoire *Au liure de la memoire & reminiſcence.*

est mauuaise: & au contraire que plus la memoire est grande, plus l'entendement est lasche & abastardy: ce que nous auons prouué ailleurs, touchant l'imagination. Et pour la confirmation de cela, Aristote demande, pourquoy, estans vieils, nous auons tant mauuaise memoire, & bon entendement: & quand nous sommes ieunes, nous auons bonne memoire & mauuais entẽdement: vne chose nous monstre l'experience de cela, & ainsi le note Galen, que quand en la maladie se corrompt le temperament & la bonne composition du cerueau, souuẽtesfois se perdent les œuures de l'entendement, & demourent en leur entier celles de la memoire & de l'imagination: ce qui ne pouuoit auenir si l'entẽdement n'eust prins pour soy vn instrument particulier,

En la 30. sect. probl. 4.

lier, outre celuy que les autres puiſſances tiennét. Ie ne ſçay que l'on peuſt reſpondre à cela, ſi n'eſt par quelque relatió metaphyſique cópoſee d'acte & puiſſance: car ils ne ſçauent pas eux meſmes ce qu'ils veulent dire, & n'y a homme qui les entende. Il n'y a rien qui faſſe tant de dommage & nuiſance au ſçauoir de l'homme que le meſlange des ſciéces: que de traiter, en la metaphyſique, ce qui eſt de la philoſophie naturelle: & au contraire, ce qui eſt de la philoſophie naturelle, en la ſurnaturelle.

Les raiſons ſur leſquelles Ariſtote ſe fonde, ſont de peu d'efficace: car il ne s'enſuit pas que, pource que l'entendement doit congnoiſtre les choſes materielles, il ne doiue auoir vn organe ou inſtrument corporel, pource q̃ les qualitez corporelles qui ſer-

uent à la compoſition de l'organe; n'alterent & ne changent pas la puiſſance, ny d'elles ſortent les fantaſies:& ſont comme, *Senſibile poſitum ſupra ſenſum, quod non cauſat ſenſationem.* Cela ſe voit clairement au toucher: car eſtant composé de quatre qualitez materielles, & ayãt en ſoy quãtité & molleſſe ou dureté, ce neantmoins la main cognoiſt ſi vne choſe eſt chaude ou froide: dure, ou molle: grande ou petite. Et ſi l'on demande de comment la chaleur naturelle qui eſt en la main, n'empeſche au toucher, de cognoiſtre la chaleur qui eſt en la pierre: nous reſpondrons que les qualitez qui ſeruent à la compoſition de l'organe, ne changent point ny n'alterent le propre organe, ny d'icelles ſortẽt eſpeces pour les cognoiſtre. Il appartient à l'œil de cognoiſtre toutes

Empedocle diſoit que les puiſſances deuoyẽt auoir la meſme nature de l'obiect, à fin de le pouuoir perceuoir: & pourtant il a dit en ceſte maniere, Nous ſentons la terre, par la terre: la liqueur par la liqueur: la ſubſtance aerée, par l'air: & le feu, par le feu. Ce

tes les figures & quãtitez des choses, & nous voyons que l'œil mesme a sa propre figure & quantité: & des humeurs & tuniques qui le composent, aucunes ont couleurs: & les autres sont transparoissantes: ce qui n'empesche point que par le moyen de la veuë, nous ne cognoissions les figures & quantitez de toutes les choses, qui sont mises deuant nous. Et c'est, pource que les humeurs & tuniques, la figure & quantité seruent à la composition de l'œil, & ces choses là ne peuuent alterer ny changer la puissance de la veuë: au moyen dequoy elles n'empeschent pas la cognoissance des choses de dehors. Nous en auons autant dit de l'entendement: que le propre instrument d'iceluy (bien qu'il soit materiel, & ioint auec luy) ne le peut entendre, pource que d'iceluy

que Galen aprouue au 7. liure, De Placitis.

luy

luy ne sortet especes intelligibles qui le puissent alterer ou changer: & la cause est que *Intelligibile positum supra intellectum, non causat intellectionem.* Et ainsi demoure il libre, pour entendre toutes les choses materielles de dehors, sans auoir qui l'empesche. L'autre raison sur laquelle se fonde Aristote est plus legere que l'autre: car ny l'entendement ny aucun autre accident peut estre (qualis) attendu qu'ils ne peuuent estre, de soy, subiect d'aucune qualité. Et ainsi il importe peu que l'entendement ait le cerueau pour organe, auec le temperament des quatre premieres qualitez, à fin q̃ par ce moyen, il s'appelle (qualis) puis que le cerueau est le subiect de chaleur, froideur, humidité & siccité, & non l'entendement. Quant à la troisieme difficulté qu'ameinent

les Peripatetiques, disans que pour faire à l'entendement, vne puissance organique, se laisse vn principe qu'il auoit, pour prouuer l'immortalité de l'ame raisonnable: nous disons qu'il y a autres argumens plus certains, pour ce faire, desquels nous traicterons au chapitre ensuiuant. On peut respondre au second argument que chacune difference d'œuure, ne demonstre pas diuersité de puissances: car comme nous prouuerons cy apres, l'imagination fait des cas tant estranges, que si ceste maxime estoit aussi vraye que les philosophes vulgaires pensent, ou si elle auoit l'interpretation qu'ils luy donnent, se trouueroyent d'auantage, dix ou douze puissances au cerueau. Mais pource que toutes ces œuures conuiennent en

vne principale raiſon, elles ne denotent pas plus d'vne imagination, laquelle ſe diuiſe, en apres, en pluſieurs particulieres differẽces, à raiſon des diuerſes actions d'icelle. Compoſer les eſpeces en preſence des obiects, ou en leur abſence, ne denote ie ne diray ſeulement diuerſité de puiſſances generalles (comme ſont le ſens commun & l'imagination) mais n'auſſi de particulieres. On peut reſpondre au troiſieme argument que la memoire n'eſt qu'vne molleſſe de cerueau, diſpoſee (par vne certaine maniere d'humidité) à receuoir & garder ce que l'imagination perçoit, en la meſme ſorte que l'on voit au papier blanc, & en celuy qui doit eſcrire : car comme l'eſcriuant eſcrit au papier les choſes qu'il ne veut eſtre

miſes

mises en oubly, & lesquelles il retourne lire apres les auoir couché par escrit: ainsi doit-on entendre que l'imagination escrit en la memoire les figures des choses que les cinq sens & l'entēdement ont cogneu, & autres qu'elle forge elle mesme. Et quand elle se veut souuenir d'icelles, Aristote dit qu'elle retourne les voir & contempler. *Au 4. liure de l'ame.* Platon s'est seruy de ceste maniere de cōparaison, quand il a dit, que craignant le peu de memoire de la vieillesse, il se hastoit d'en faire vne autre de papier (qui sont les liures) à fin que son trauail ne se perdist, & que celuy qui le voudroit lire, en apres, se le representast. L'Imagination en fait autāt, escriuāt en la memoire ce qu'elle retourne à y lire, quand elle s'en veut souuenir. Aristote a

touché

touché le premier ceste sentence: & puis apres Galen, lequel a dit en ceste maniere, *Pars enim animæ quæ imaginatur quæcunque ea sit, hæc eadem recordari videtur.* Car la partie de l'ame, laquelle imagine, quelle elle soit, semble rememorer les mesmes choses. Ainsi voit on clairement, pourquoy les choses que nous imaginons songneusement & auec vn grand soucy, s'impriment bien en la memoire : & ce que nous traitons, par vne legere consideration, s'oublie incontinent. Et comme l'escriuant qui fait vne bonne lettre, la rend propre à lire, ainsi aduient à l'imagination: car si elle imprime ou seelle auec force, la figure demoure au cerueau bien imprimee & marquee; autrement, à peine se peut elle cognoi-

Au 3. liure de l'ame.

Au 2. liure du mouuement des muscles.

cognoistre. Cela mesme aduient aussi aux escrits anciens, lesquels, pource qu'vne partie est entiere, & l'autre gastee, (auec le temps) ne se peuuent bien lire, si n'est auec grande peine & discretion. L'Imagination en fait proprement autant, (quand se sont perdues, en la memoire, aucunes figures & qu'autres demourent) dequoy est procedé l'erreur d'Aristote, qui ha pensé que la reminiscence, par ceste raison, estoit puissance differente de la memoire : & outre ce, il a dit, que ceux là qui ont vne grande reminiscence ou souuenance, sont de grand esprit: ce qui est pareillement faux, pource que l'imagination (qui est celle qui cause la souuenance) est contraire à l'entendement. De maniere que mettre en memoire

les choses, & se souuenir d'icelles, apres les auoir sceu, est œuure de l'imagination : comme escrire quelque chose, & la retourner lire, est œuure de l'escriuain & non pas du papier. Et ainsi la memoire demoure pour puissance passiue & non actiue, comme le blanc du papier n'est autre chose qu'vne commodité, à ce qu'vn autre y puisse escrire. Au quatriesme doute se peut respondre, que ne sert rien à l'esprit d'auoir la chair dure ou delicate & douce, si le cerueau ne tient aussi la mesme qualité: lequel nous voyons souuentesfois auoir vn temperament separé de toutes les autres parties du corps: mais quand bien ils conuiendroyent en la mesme qualité & mollesse, c'est vn mauuais signe pour l'entendement, & pour l'imagi

magination aussi. Si nous considerons la chair des femmes & des enfans, nous trouuerons qu'elle est plus douce & delicate que celle des hommes : & ce neātmoins, les hommes communement, ont meilleur esprit que les femmes. La raison de cela est naturelle, que les humeurs qui font la chair douce, sont flegme & sang, pource qu'ils sont tous deux humides (comme nous l'auons desia noté) desquels Galen a dit, qu'ils font les hommes simples & bons : & au contraire les humeurs qui endurcissent la chair, sont la colere & la melancholie : dont procede la prudence & le sçauoir des hommes : de maniere que d'auoir la chair douce & delicate, c'est vn plus mauuais signe, que de l'auoir seche & dure. Parquoy es hõmes

Les mols, blancs & gras n'ont l'humeur melancolie.

Gal. au liure, des lieux affectez, ch. 6.

Entre les bestes brutes, nulle n'a proche de la prudẽce humaine tãt que fait l'Elephant qui ha la chair la plus dure & rude de tous.

ayans vn egal temperament, par tout le corps, il est fort aisé de recueillir la maniere de leur esprit, par la douceur ou mollesse, ou durté de la chair: car si elle est dure & aspre, elle demonstre ou bon entendement ou bonne imaginatiõ: & si elle est molle & delicate, elle denote le contraire (qui est bõne memoire, & peu d'entendement & moins d'imagination) & pour sçauoir si le cerueau est correspondant, il faut cõsiderer les cheueux: car s'ils sont gros, noirs, aspres & espais, c'est l'indice d'vne bonne imagination, ou d'vn bon entendement: & s'ils sont delicats & doux, c'est signe d'vne grande memoire & non d'autre chose. Mais celuy qui voudra distinguer & cognoistre si c'est entendement ou imagination (quand les cheueux sont

sont de ceste maniere) doit considerer de quelle forme est le ieune hôme, quant au rire: car ceste passion découure fort que telle est l'imagination. Quant à l'occasion du ris, plusieurs philosophes se sont efforcez la sçauoir: mais personne n'en a dit chose qui se puisse entendre: toutesfois chacun cõuient en ce que le sang est vn humeur qui prouoque l'homme à rire, combien que nul ne declare quelles sont les qualitez de cest humeur plus que des autres qui fassent l'homme subiect à rire. *Desipientiæ quæ cũ risu fiũt, securiores: quæ verò cum solicitudine, periculosiores.* Comme s'il vouloit dire, Quand les malades transportez rient, c'est bõ signe, & sõt plus asseurez: mais s'ils sont souciés & fachez, ils sont en dãger: car le premier se fait par le moyen du sang, qui est vne hu-

Le ris des dents & le marcher de l'homme declarent ice luy. Eccle. chap. 19.

Hippo. 6. des Aphoris. 53.

meur fort benine: & l'autre, au moyen de la melancolie. Mais cela repugnant à la doctrine que nous traitons, on vient facilemẽt à entendre tout ce qu'en ce cas, on desire sçauoir. La cause du ris n'est autre (à mon aduis) qu'vne aprobation de la puissance d'imaginer (quand l'on voit ou que l'on entend quelque fait ou dit, qui agree & conuient fort bien) & comme ceste puissance reside au cerueau, estant contente d'aucune de ces choses, il en est mené, comme sont menez pareillement les muscles de tout le corps: à raison dequoy, nous aprouuons souuentesfois les propos aiguz & subtils, en baissant la teste. Dauantage, quãd l'imagination est fort bonne, elle ne se contente de chacun propos, mais seulement de ceux, qui viennẽt fort bien: de maniere que s'ils

ne ſont bien cōuenables & à propos, elle en reçoit pluſtoſt peine qu'alegreſſe. De là vient que nous voyons rire, par grande merueille, les hommes de grande imagination : & ce qui eſt encores plus notable, nous voyons que ceux là leſquels ont grace à parler, & qui ſont facetieux, ne rient iamais de ce qu'ils diſent, ny de ce qu'ils entendent dire aux autres : pource qu'ils ont l'imagination tant delicate & ſubtile, que la propre grace de leurs parolles & gentils deuis, ne correſpōd & ne leur agree, comme ils voudroient. Aquoy l'ō peut aiouſter que la grace (outre la bonne propoſition qu'elle doit auoir) doit eſtre nouuelle & non iamais ouye ny veuë : ce qui n'eſt propre ſeulement à l'imaginatiō, mais auſſi aux autres puiſſances qui gouuernēt l'homme. Parquoy

Choſe notable.

nous voyons que l'estomac s'ennuye d'vne mesme viande & qu'il l'abhorre, quãd il en vse deux fois: la veuë, en ceste maniere, ha en horreur vne mesme figure & couleur: l'ouye, vne mesme resonnance, pour bonne qu'elle soit: & l'entendement, vne mesme contẽplation. C'est aussi pourquoy le beau parleur ne rit de la grace qu'il ha en son parler: car deuãt que la grace sorte de sa bouche, il sçait deia ce qu'il doit dire. Parquoy ie conclu que ceux qui sont beaucoup facetieux, sont tous deprouueuz d'imagination: & ainsi toute grace & propos sortant de leur bouche (bien qu'il soit parauanture assez maigre & froid) leur conuiẽt fort biẽ. Et pource que ceux là qui sont fort sanguins, ont beaucoup d'humidité (laquelle nous auons dit estre contraire & nuire à l'imagination)

natiõ) ils sont auſſi fort facetieux. C'est le propre de l'humidité, laquelle, pour sa mollesse & douceur, oste les forces à la chaleur, & fait qu'elle ne brusle pas tant. Et ainsi elle se trouue mieux auec la siccité, pource qu'elle aguise ses actions: ioint que là où se trouue beaucoup d'humidité, c'est signe que la chaleur est lasche & remise: car il ne la peut resoudre ny consommer: & auec vne chaleur tant petite, la puissance imaginatiue ne peut exercer son operation. De là s'ensuit que les hõmes de grand entendement sont fort facetieux, pource qu'ils sont deprouueuz d'imagination. Comme on lit de ce grand philosophe Democrite & de plusieurs autres que i'ay veu & noté. Ainsi nous cognoistrons par le moyen du ris, si les hommes ou les ieunes gens, de chair dure, &

Galen liure 6. de la conseruatiõ de la santé.

aspre, ayans les cheueux noirs & espais, durs & aspres, excellent ou en entẽdement ou en imaginatiõ: de maniere qu'Aristote se trompe en cest endroit, & ne rencontre bien en ceste doctrine. On peut respondre au cinquiesme argumẽt que se trouuent deux sortes d'humidité au cerueau: vne qui vient de l'air (quand cest element domine en la mixtiõ) & l'autre de l'eau, de laquelle se sont amassez les autres elemens. Si le cerueau est mol auec la premiere humidité, la memoire sera fort bonne, facile à receuoir & puissante à retenir long temps les figures: pource que l'humidité de l'air est fort gluante & grasse, à laquelle les especes des choses tiennent fort, comme l'on voit aux paintures faites à huyle, lesquelles ne reçoiuent aucun dõmage du Soleil ny de l'eau: de maniere

niere que si l'on épand de l'huyle, sur quelque escriture, il n'est possible, en apres, de l'effacer: voire mesme celle qui est gastee & tellement effacee qu'on ne la peut lire, se rend lisible auec l'huyle, qui la fait reluire & transparoistre. Mais si la mollesse & douceur du cerueau vient de la seconde humidité, l'argument vient fort bien: car s'il recoit aisemét, la figure se viét aussi à effacer aussi aisemét, pource que l humidité de l'eau n'a point de gresse, à laquelle les especes se puissent cōglutiner & ioindre fermement. Ces deux humiditez se cognoissent es cheuaux: celle qui vient de l'air les rend gras, & replets: & l'eau les rēd humides, maigres & plats. On respōd au sixiesme argument, que les figures des choses ne s'impriment pas au cerueau, comme la figure du seau en

la cire, si n'est en penetrant, pour y estre assise: ou en la maniere que les oiseaux se prenent à la glus, & les mouches, au miel, pource que ces figures n'ont point de corps & qu'elles ne se peuuent mesler ny corrompre les vnes les autres. On peut respondre à la septiesme dificulté que les figures adoucissent & amollissent la substance du cerueau (ny plus ny moins que la cire s'amollit, en la maniant entre les doigtz) biẽ que les esprits vitaux, ayent la vertu d'amollir & humecter les membres durs & secs, cõme la chaleur le fait par dehors, par le moyen du fer. Et que les esprits vitaux fassent ce que i'ay dit cy dessus, & amollissent le cerueau, pour le rendre propre à la memoire, nous l'auons deia prouué en vn autre endroit. Or tout exercice corporel & spirituel desseiche,

ſeiche, voire meſme les medecins diſent que le moderé engreſſe. On reſpond à l'argument huitieſme qu'il y a deux gẽres de melãcholie: vne naturelle, qui eſt cõme la lie du ſang, duquel le tẽperamẽt eſt froideur & ſiccité, auec vne fort groſſe ſubſtãce: elle ne ſert de rien à l'eſprit, ains rend les hõmes ignorans, laſches & ſubiects à rire: & pource qu'ils ont faute d'imagination, elle s'appelle (*atra bilis*) ou colere aduſte & brulante, laquelle ſelon l'opinion d'Ariſtote, fait les hommes treſſages, de laquelle le tẽperament eſt diuers, comme celuy du vinaigre. Aucunefois ha l'effect de chaleur, aucunefois il refroidit: mais il eſt touſiours ſec & de ſubſtance fort delicate. Ciceron confeſſe qu'il eſtoit tardif d'eſprit, pource qu'il n'eſtoit pas melãcholique aduſte:

Gal. au liure 2. de la conſeruatiõ de la ſanté.

En la 3. sect. prob. 1.

en quoy il dit vray:car s'il euſt eſté tel, il n'euſt pas eſté ſi eloquent, pource que les melancholiques aduſtes ont faute de memoire, à laquelle apartient le parler auec grãd appareil. Ceſte colere ha vne autre qualité, qui ſert beaucoup à l'entendement, qui eſt d'eſtre reſplandiſſante, comme l'agathe, au moyen de laquelle ſplendeur, elle donne lumiere au dedans du cerueau, à fin que les figures ſe voyent bien. Et ceſte eſt l'opinion d'Heraclite, quand il ha dit, *Splẽdor ſiccus, animus ſapientiſſimus*. La melancholie naturelle n'a pas ceſte ſplendeur, ains ſon noir eſt mort. Or nous prouuerons cy apres cõme l'ame raiſonnable ha beſoin d'auoir au cerueau vne lumiere & d'eſtre éclairee, pour voir les figures & eſpeces. On peut reſpondre au neufieſme argumẽt, que la prudence

Horace dit d'Oreſte qu'eſtãt fol, il ne faiſoit mal à perſonne: mais qu'il trouuoit des propos fort ſubtils, à cauſe de la ſplendeur de ſa colere : & pourtant il a dit, Inſit quòd ſplẽdida bilis ſerm.3.

dence & dexterité de l'esprit que dit Galen, appartient à l'imagination, par le moyen de laquelle se cognoist ce qui est à venir: & pource ceste cause Ciceron a dit, *Memoria præteritorum, futurorum prudentia.* c'est à dire, La memoire est du passé, & la prudence de ce qui est à venir. La dexterité de l'esprit, est ce que nous appellons subtilité, engin, finesse & ruse: & pourtant Ciceron a ainsi dit, *Prudentia est calliditas quæ ratione quadam potest delectum habere bonorum & malorum.* Prudence est vne ruse, laquelle par certain moyen, peut auoir le chois du bien & du mal. Les hômes de grand entendement n'ont pas ceste maniere de prudence, pource qu'ils ont faute d'imagination: & ainsi le voyons nous par experience aux hommes de grand sçauoir, es lettres qui appartiennét à l'en

Au Dialogue de la vieillesse.

Aux Tusculanes.

à l'entendement: lesquels tirez de tel exercice, ne valent rien aux autres affaires du monde. Galen ha tresbien dit que ceste maniere de prudēce, procede de la colere: car Hippocrate contant à Damagete cōme il trouua Democrite, quand il le fut voir & mediciner, escrit qu'il estoit au champ, dessouz vn Plane debout sur la plante des pieds & sans habillemens, appuié d'vne pierre, & enuironné de bestes brutes, mortes & dépecees: dequoy Hippocrate fut émerueillé, & luy demanda que luy seruoient ces animaux ainsi: à quoy il respōdit qu'il cherchoit l'humeur qui rend l'hōme vacillāt, rusé, double & cauteleux: & qu'il auoit trouué (en faisant anatomie de ces bestes brutes) que la colere estoit cause d'vne proprieté tant mauuaise: & que pour se vanger des hommes rusez

En l'Epistre à Damma.

Notez que les hommes de grād entendement ne se soucięt pas de l'ornement de leur corps: ils sont tous malpropres ords & crasseux. nous en donnons la raison au ch. 8. & 14.

rusez & cauteleux il vouloit faire en eux; ce qu'il auoit fait, au renard, au serpent, & au singe. Cete maniere de prudence est non seulemẽt odieuse aux hommes, mais aussi S. Paul d'it d'icelle, *Prudentia carnis inimica est Deo.* La prudẽce de la chair est ennemie de Dieu. Aux Rom. chap. 8. Platon en donne la raison, quand il dit. *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius, quàm sapientia est appellanda.* La sciẽce qui est élõgnee de iustice, merite plustost le nõ de ruse & finesse que de sapience. Comme s'il vouloit dire, il n'est pas raisonnable qu'vne science laquelle est separee de la iustice s'appelle science: mais elle se doit appeller astuce ou malice: delaquelle le Diable se sert tousiours, quãd il veut faire mal aux hõmes. *Ista sapientia nõ est de sursum descẽdens, sed terrena, animalis & diaboli* Chap. 3.

ca, c'est à dire, Cete sapiêce ne descend du ciel, mais elle est terrienne, inhumaine & diabolique. Il y a vne autre maniere de sapience ou science, côiointe à la droiture & simplicité: par laquelle les hommes cognoissent le bon & reprénent le mauuais: Galen dit qu'elle appartient à l'entendement, pour ce qu'en cete puissance n'est point comprinse la malice ny l'astuce, & qu'elle ne sçait pas comme se peut faire le mal: le tout est en icelle, droicture, iustice, simplicité & clarté. L'homme qui recontre cete maniere d'esprit, s'appelle droit & simple: & pour cete cause Demosthene voulát captiuer la bien ueillâce des iuges, en vne harágue qu'il fit contre Æschines, les appelle droicts & simples, eu egard à la simplicité & integrité de leur office, duquel Ciceron dit ainsi, *Simplex est*

Au liure 3. des progn. com. 2.

En la harágue pour Sylla.

plex est officiũ, atque vna bonorũ omniũ causa. L'office est simple & iuste,& la cause de tous les bõs, vne. La froideur & siccité de la melancholie sert d'instrument à cete maniere de sçauoir ou science : mais elle doit estre composee de parties subtiles & delicates. On peut respondre au dernier doubte, que quand l'homme se met à contempler quelque verité qu'il veut sçauoir, s'il ne la treuue incontinent, c'est pource que son cerueau est priué d'vn temperament à ce conuenable: mais demourãt vn peu en la contemplation de ce qu'il veut sçauoir, incõtinent acourt au chef la chaleur naturelle (qui sont les espritz vitaux & le sang des arteres) qui surmonte le temperamẽt du cerueau, iusqu'à tãt qu'elle viẽne au poinct necessaire. Il est vray que la grande consideration nuit

Notez combiẽ importe de trauailler aux letres, puis que defaillant au cerueau le temperament cõuenable, la verité d'vne chose s'aquiert par la continuelle cõtẽplation.

aux vns & sert aux autres: car si au cerueau defaut peu, pour venir au poinct, de la chaleur conuenable, il faut aussi contépler, peu de téps: car s'il passe outre, & s'il contéple plus long téps, incótinent l'enten demét se trouble, par la presence de beaucoup d'esprits vitaux: au moyen dequoy il ne paruiét & ne touche à cete verité qu'il cherche. Parquoy nous voyós plusieurs hómes lesquels, sans premediter, tout soudain disent fort bié: mais quád ils ont pensé à ce qu'ils doiuent dire, ils ne tiennent propos qui vaille. Les autres ont l'entendemét si petit (ou à cause de la grande froideur, ou siccité) qu'il leur est besoin mettre & employer beaucoup de temps, à la contemplatió, à fin que la chaleur demoure bonne piece en la teste, & fasse en sorte que le temperamét viéne aux

degrez qui luy defaillent : & ainsi ceux là disent mieux quãd ils ont premedité, que sans y penser.

Combiẽ que l'ame raisonnable ait be soin du temperament des quatre premieres qualitez, tant pour demourer au corps que pour discourir & raisonner, il est demonstré icy, qu'il ne s'ensuit pas qu'elle soit corruptible & mortelle.

CHAP. VII.

PLaton tient pour chose veritable que l'ame raisonnable est vne substãce sans corps, spirituelle, non suiette à corruption, ni à la mort, comme celle des bestes brutes: laquelle (sortie du corps) ha vne autre meilleure vie, & plus tranquille: mais cela s'entend, dit *Au Phedre.*

En l'Apologie. Platon, quand l'homme ha vescu selō la raison: car autremēt mieux eust valu à l'ame, demourer tousiours au corps, que souffrir les tourmens, desquels Dieu chastie les mechans. Cete conclusion est bien tant illustre & catholique, que s'il l'a trouuee par la felicité de son esprit, à iuste cause, est il sur nommé le diuin Platon. Mais *Platon diuin.* biē qu'elle soit telle que l'on voit, iamais toutesfois Galen ne la peu comprendre en son entēdement: ains tousiours la eu pour suspecte voyant radoter l'homme, & sortir de son sens, quand il ha le cerueau trop echaufé: & au cōtraire, *Au liure, Quòd animi mores, ch.3.& 9. de placit. Hippo. & Plat.* le voiāt retourner en son bō sens, en luy apliquant medecines froides. Et pourtant il a dit, qu'il eust esté bien aise, que Platon eust esté envie, pour luy demāder, cōme il estoit

estoit possible que l'ame raisonna ble fust immortelle, veu qu'elle se change & altere si aisement, par la chaleur, froideur, humidité & siccité? attēdu mesmement qu'elle s'en va du corps par vne grande ardeur de fieure continue, ou par vne grande perte de sang, ou en beuuant la cigue, ou par autres alterations corporelles qui ont accoustumé d'oster la vie. Et si elle estoit sans corps, & spirituelle (cōme dit Platon) la chaleur (estant qualité materielle) ne luy feroit perdre ses puissances, & ne luy empecheroit ses operations. Ces raisons ont confondu Galen, & l'ont fait desirer que quelque Platonique l'en resolust; & pense qu'il n'en ait trouué en sa vie: mais depuis qu'il fut mort, l'experience luy monstra ce que son entendement ne peut comprendre. Par-

Au dialogue de la nature.

Il est certain que Galen, en mourāt, de scendit en

quoy, il est certain que la certitude infallible de l'immortalité de nostre ame, ne se tire pas des raisons humaines, & encores moins se trouuent argumens, qui prouuent qu'elle soit corruptible: car on peut facilement respondre aux vns & aux autres: nostre seule foy diuine nous fait certains & resoluz de l'immortalité d'icelle. Ce neantmoins Galen n'a point eu raison de s'empescher & embarasser en ceste maniere par argumés si legers: car ce n'est pas bien recueilly en philosophie naturelle, de dire que les œuures qui se doyuent faire, par le moyen de quelque instrument, defaillent en l'agent principal, pour ne sortir à l'a uanture. Le paintre qui paint biē, tenant le pinceau conuenable à son art, n'est pas coulpable, quand auec le mauuais, il fait quelques traits

enfer, & vid par experiēce que le feu materiel bruloit les ames, ne les pouuāt cōsommer: ce medecin eut cognoissance de la doctrine euāgelique, & ne la receut: au liurez de differ. puls. ch. 3.

traits & lignes mauuaiſes : auſſi n'eſt ce bien argumenté de penſer que l'eſcriuain ait aucune leſion ou defaut en la main, quand par faute de bonne plume, force luy eſt d'eſcrire, auec autre choſe. Galen cõſiderant les œuures merueilleuſes qui ſont en l'vniuers, & de quel ſçauoir & prouidence elles ſont faites & ordonnées, a recueilly qu'il y auoit vn Dieu au monde : encore que nous ne le voyons pas des yeux corporels, duquel il a dit ces parolles, *Deus nec factus eſt aliquando, cum perenniter ingenitus ſit, ac ſempiternus.* Dieu n'a point eſté fait, veu qu'il eſt increé & eternel. Et en vn autre endroit, il dit, que l'ame raiſonnable ny la chaleur naturelle ne faiſoit pas le baſtiment & compoſition du corps humain : mais Dieu, ou quelque intelligence fort ſage. De

Au liure, de la formation du fruict.

là se peut former vn argument contre Galen, pour rembarrer & desfaire sa mauuaise consequence, qui est de ceste maniere. Tu as soupçon que l'ame raisonnable soit corruptible, pource que si le cerueau est bien temperé, il vient à bien discourir & philosopher: & s'il se chauffe, ou refroidit plus qu'il ne faut, il radotte & dit mille absurditez. Cela mesme se peut inferer & conclure en considerant les œuures que tu dis estre de Dieu: car s'il fait vn homme en lieux temperez (esquels la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité, la siccité) il le rend fort ingenieux & discret: mais si la region n'est temperee, tous les hommes qui y sont engendrez sont fols & ignorans. Et pour ceste cause le mesme Galen dit, qu'en Scithie par merueille, naquit vn homme sage,

Argument contre Galen, qui pense l'ame corruptible.

Au liure, Quod animi mores, cap. 10.

ſage, & qu'en Athenes tous naiſſent philoſophes. Dauantage, de penſer que Dieu eſt corruptible, de ce que par certaines qualitez il fait bien ces œuures là, leſquelles, par les contraires, ſe font mauuaiſes, Galen ne le peut auouër, puis qu'il ha dit que Dieu eſt eternel.

Platon va par vn autre chemin plus certain, diſant que combien que Dieu ſoit eternel, tout puiſſant & de ſcience infinie, il s'accommode au peuple naturel, en ſes œuures, & s'aſſuiettit à la diſpoſitiõ des quatre premieres qualitez: de maniere que pour engendrer vn homme tres-ſage & ſemblable à luy, il a eſté beſoin trouuer vn lieu le plus temperé qui fuſt en tout le monde, où la chaleur de l'air ne ſurpaſſaſt point la froideur: ny l'humidité, la ſechereſſe:

Au Dialogue de la nature.

reſſe : & pourtant il ha dit. *Deus verò quaſi belli ac ſapientiæ ſtudioſus, locum qui viros ipſi ſimillimos producturus eſſet, electum, imprimis incolendum præbuit.* Et ſi Dieu vouloit faire vn homme tres-ſage en Scithie, ou en autre region intemperee, ne ſe ſeruant de ſa toute-puiſſance, il ſortiroit, par neceſſité, lourd & ignorant, à raiſon de la contrarieté des qualitez premieres. Mais Platon n'infereroit & ne concluroit pas (comme Galen) que Dieu ſoit corruptible ny ſuiet à aucune alteration, pource que la chaleur & la froideur luy empeſchent ſes œuures. Cela meſme ſe doit recueillir, quand l'ame raiſonnable (demourant en vn cerueau enflammé) ne peut vſer de diſcretion & prudence : & ne faut penſer, qu'à ceſte occaſion là,

elle

elle ſoit mortelle & corruptible. Et quāt à ce qu'elle ſort du corps, ne pouuant ſouffrir la grande chaleur, ny les autres alterations qui tuent les hommes, cela argue & monſtre ſeulement que c'eſt vn acte & forme ſubſtātielle du corps humain: & que pour demourer en iceluy, elle requiert certaines diſpoſitions materielles, accommodees à l'eſtre de l'ame qu'elle ha: & que les inſtrumens deſquels elle doit ouurer, ſoyent bien compoſez & vniz, auec le temperament requis à ſes œuures: ce que defaillant du tout, il luy eſt force d'errer & s'abſenter du corps. L'erreur de Galen eſt en ce qu'il veut auerer par principes de la philoſophie naturelle, ſi l'ame raiſonnable (ſortant du corps) meurt incontinent ou non: veu que c'eſt vne

queſtion

queſtion qui appartient à vne autre ſcience ſuperieure & de principes plus certains : en laquelle nous prouuerons que ſon argument n'eſt valable, & que ce n'eſt pas bien conclud de dire que l'ame de l'homme ſoit corruptible, ſouz ombre qu'elle demoure paiſiblement au corps auec quelques qualitez, & qu'elle s'en abſente, à raiſon d'autres qualitez contraires. Ce qui n'eſt dificile à prouuer: car autres ſubſtances ſpirituelles de plus grande perfection que l'ame raiſonnable, eliſent lieux alterez par qualitez materielles, eſquels, elles ſemblet habiter à leur contentement : mais ſi autres diſpoſitions contraires viennent en leur place, incontinent elles s'en vont, pource qu'elles ne les peuuent pas ſouffrir. Ainſi donc il eſt

certain que se trouuent au corps, certaines dispositions, que le diable appete tellement, que pour iouyr d'icelles, il entre en l'homme qui les ha: au moyen dequoy, il demoure endiablé: mais estans corrompues & alterees par medecines contraires, & ayant esté faicte euacuatiõ des humeurs noirs, pourris & puants, naturellement il vient à sortir de là. Cela se voit clairement par experience, en ce que, s'il y a vne grande maison, obscure, sale, orde, puante, triste, & inhabitee, incontinent y accourent les esprits familiers & demõs succubes & incubes: mais si on la nettoye, si l'on ouure les fenestres & portes d'icelle, à fin que le Soleil & la clarté y entre, incontinẽt ces esprits & demons s'en vont, specialement si plusieurs y demourent, si l'on y a plaisirs & passetemps,

ſetemps, & meſmes ſi l'on y touche pluſieurs inſtrumens de muſique. Or que l'armonie & bonne proportion offenſe grandement le diable, eſt clairement demonſtré parce que dit le texte de l'eſcriture ſaincte: que quand Dauid prenoit ſa harpe & qu'il en touchoit, incōtinent le diable fuioit, & ſortoit du corps de Saul. Et cōbien qu'il poſſedaſt ſon eſprit, i'entens que naturellement la muſique moleſtoit le diable, & qu'il ne la pouuoit pas ſouffrir. Le peuple d'Iſrael ſçauoit deia par experience que le diable eſtoit ennemy de la muſique: & pour ceſte cauſe, les ſeruiteurs & domeſtiques de Saul

Au 1. *des Rois, chap.* 10.

dirent en ceſte maniere, *Ecce ſpiritus Dei malus exagitat te: iubeat dominus noſter rex, vt ſerui tui qui coram te ſunt, quærant hominem ſcientem pſallere cithara, vt quando*

arripuerit

arripuerit ſpiritus domini malus, pſallat manu ſua, & leuius feras. De maniere qu'il y a des parolles & coniurations, qui font trembler le diable, lequel, pour ne les ouyr, abandonne le lieu, qu'il auoit choiſi, pour ſon habitation. Et ainſi Ioſephe raconte que Salomon laiſſa par eſcrit certaines manieres de coniurer, par le moyẽ deſquelles non ſeulement, pour l'heure, on chaſſoit dehors le diable, mais auſſi ceſt eſprit malin n'oſoit iamais retourner au corps d'où vne fois il eſtoit ſorty. Le meſme Salomon monſtra pareillement vne racine d'vne odeur tant abhominable, pour le diable, que l'appliquant aux narines du patient, on chaſſoit incontinent le diable dehors. Le diable eſt ſi ord, triſte & ennemy des choſes nettes, gayes & cleres, que

Au 8. liu. des antiquitez, cha. 2.

Iesus Christ entrant au pays des Geraseens, sainct Mathieu racõte qu'il trouua en son chemin certains diables, qui s'estoyent mis en deux corps morts, qu'ils auoiẽt tiré du monument, lesquels parloyent & disoyent, Iesus fils de Dauid, quelle indignation as tu contre nous, d'estre venu deuant le temps nous tourmenter? nous te prions, que si tu nous chasses du lieu où nous sommes, tu nous laisses entrer en ce trouppeau de pourceaux qui est là. Et pour ceste cause, la saincte escriture les appelle esprits immondes: au moyen dequoy est clairement entendu, que l'ame raisonnable non seulement veut, au corps, les dispositions qui le puissent informer & estre commancement de ses œuures, mais aussi, pour demourer en luy, comme en lieu propre & accommo

commodé à son naturel: & puis les diables (estans de substance plus parfaite) abhorrent aucunes qualitez corporelles, & reçoyuent plaisir & contentement des contraires. Parquoy l'argument de Galen ne vaut rien(l'ame raisonnable s'en va du corps, par vne grande & excessiue chaleur, elle est donc corruptible) puis que le diable fait cela (de la maniere que nous auons dit) lequel neantmoins n'est point mortel. Mais ce qui est le plus à noter, à ce propos, est que le diable non seulement appete les lieux alterez auec qualitez corporelles, pour y demourer à son plaisir, mais aussi quand il veut faire quelque chose qui luy importe beaucoup, il se sert des qualitez corporelles, qui aydent à ceste fin. Et pourtant si ie demande main-

tenant pourquoy le diable, voulant deceuoir Eue, se transforma en vn serpent veneneux plustost qu'en vn cheual, en vn ours, en vn loup & en plusieurs autres animaux qui n'estoient pas de si espouuentable figure? ie ne sçay pas que l'on me pourra respõdre : ie sçay bien que Galen ne reçoit pas les dits & sentẽces de Moyse ny de Christ, nostre redẽpteur, pource que tous deux, dit il, parlẽt sans demõstration. Mais i'ay tousiours desiré sçauoir la solution de ce doute, & personne ne me la peut dõner. Il est certain (comme nous l'auons deia prouué) que la colere aduste ou bruslee, est vne humeur qui enseigne à l'ame raisonnable comme se doiuent brasser les embusches & tromperies. Entre les bestes brutes, ne se troue aucun animal, qui participe tãt de

Au liure 2. de la dif. du pouls. chap. 3.

de ceste humeur que fait le serpẽt: voire mesme l'escriture sainte por te tesmoignage qu'il en ha plus q̃ tous les autres, pource qu'il est fin & malicieux. L'ame raisonnable, posé le cas qu'elle est la moindre de toutes les intelligences, est de la mesme nature que le diable & les anges. Et comme elle se sert de ceste colere veneneuse, afin que l'homme soit fin & cauteleux, aussi le diable (mis au corps de ceste cruelle beste) se fit plus ingenieux & subtil. Ceste maniere de philoso pher n'estõnera pas beaucoup les philosophes naturels, pource qu'el le ha quelque apparence de verité: mais ce qui leur parfera le iugement, est que Dieu voulant deliurer & comme desenchanter le monde qui estoit deceu, & luy enseigner, à plain, la verité (œuure contraire à celuy diable) il vint

Mais le serpent estoit plus cauteleux que tous les animaux de la terre que Dieu auoit faits. Gen. chap. 3.

En cela se cognoist la grãdeur de Dieu, lequel estant tout puissant, & sãs

auoir aucune necessité de ses creatures, se sert d'elles, comme s'il estoit agent naturel.

en figure de colôbe, & non d'aigle ny de paon, ny d'autres oiseaux, qui sont de plus belle figure : ce qu'il fit pource que la colôbe participe fort de l'humeur qui tend à droiture, verité & simplicité: & n'a point de colere, qui est l'instrument de l'astuce & malice. Galen n'accepte aucune de ces choses, ny les philosophes naturels, pource qu'ils ne peuuent entendre cõme l'ame raisonnable & le diable (qui sont substances spirituelles) se peuuent alterer ou changer par qualitez materielles (comme est la chaleur, la froideur, l'humidité & la siccité) car si le feu introduit vne chaleur au bois, c'est pource que tous deux ont corps & quantité, pour suiect: ce qui defaut es substances spirituelles, mais il est impossible que les qualitez corporelles puissent changer la substan-

ce ſpirituelle. Quels yeux a le diable, & l'ame raiſonnable, pour voir les couleurs & figures de choſes? quel ſentiment & flair, pour receuoir les odeurs? quelle ouye pour la muſique? quel toucher, pour eſtre offenſez de la grande chaleur? à quoy ſont neceſſaires les organes corporels. Et ſi l'ame raiſonnable ſeparee du corps, eſt offenſee, reçoit douleur & triſteſſe, il n'eſt poſſible que ſon naturel ne change & ne vienne à ſe corrompre. Ces difficultez & argumés ont trompé Galen & les philoſophes de noſtre temps, mais ils ne me font rien: car quand Ariſtote a dit que la plus grande proprieté que la ſubſtance tienne, eſt d'eſtre ſuiect des accidens, il ne la pas liee à la corporelle ny ſpirituelle, pource que les eſpeces participét egallement de la proprieté du gé-

re:& pour ceste cause il ha dit, que les accidens du corps passent à la substance de l'ame raisonnable:& ceux de l'ame, au corps: sur lequel principe, il s'est fondé, pour escrire tout ce qu'il ha escrit de la phisionomie: ioint que les accidens desquels se changent & alterent les puissances, sont tous spirituels, sans corps, sans quantité & matie re:& ainsi se multipliẽt en vn moment, par vn milieu ou moyen, & passent par vne verriere sans la rompre: & deux contraires accidens peuuent estre en vn mesme suiet, auec toute l'estendue qu'ils peuuent auoir: & à raison de ces proprietez, le mesme Galẽ les appelle, (Indiuisibles) & les philosophes vulgaires (Intentionnels) & estans de ceste maniere, ils se peuuent bien proportionner auec la substance spirituelle. Ie ne peux

laisser

laiſſer d'entendre que l'ame raiſonnable (ſeparee du corps) & le diable auſſi, ayent puiſſance, de voir, de ſentir, d'ouir & de toucher. Ce qui me ſemble facile à prouuer: car s'il eſt vray q̃ les puiſſances ſe cognoiſſẽt par les actiõs il eſt certain que le diable a la puiſſance de ſentir & flerer, puis qu'il ſentoit la racine que Salomon enuoyoit apliquer aux narines des demoniaques: & qu'il ha la puiſſance d'ouir, puis qu'il entendoit la muſique que Dauid donnoit à Saul. Mais de dire que le diable receuoit ces qualitez auec l'entẽdement, cela ne ſe peut pas affirmer, en la doctrine des philoſophes vulgaires: car ceſte puiſſance eſt ſpirituelle, & les obiects des cinq ſens, ſont materiels: & pour ceſte cauſe eſt beſoin trouuer autres puiſſances en l'ame raiſonnable, &

au diable, auec lesquelles ils se puissent proportionner. Autremẽt posons le cas que l'ame du riche auare, obtiendra d'Abraham que l'ame du Lazare, vienne au monde, à prescher ses freres & leur persuader d'estre bons, à fin de ne venir au lieu destourmẽs, où il estoit. Ie demande à ceste heure, comme l'ame du Lazare pourra certainemẽt venir en la ville, & en la maison de ceux là: S'il les rencontrera en chemin (en compagnie d'autres) s'il les cognoistra par leurs visages, & s'il les sçaura remarquer & choisir certainement d'entre ceux qui seront en leur compagnie? Et si ces freres du riche auare luy demanderont qu'il est, & qui l'enuoye: s'il ha aucune puissance pour ouyr leurs parolles? On peut demander cela mesme, du diable, quand il alloit apres Iesus-

Christ nostre redempteur, qu'il entendoit prescher, & faire miracles, quand ils disputerent & eurẽt propos ensemble au desert: on peut demander par quelle ouye, le diable entendoit les parolles & responces de Iesus Christ. C'est certainement faute d'esprit & bõ entendemẽt, penser que le diable, ou l'ame raisonnable (separee du corps) ne puisse cognoistre les obiects des cinq sens, combien qu'elle soit priuee d'instrumẽs corporels: car par la mesme raison, ie leur prouueray q̃ l'ame raisonnable (separee du corps) ne peut entendre, imaginer, ny exercer office de memoire, en ce que si elle ne peut voir dedans le corps, qui a perdu les deux yeux, elle ne peut aussi raisonner ny mesmes se souuenir, si le cerueau est enflammé. Et puis apres, de dire que l'ame

raisõnable, estãt separee du corps, ne puisse raisonner & entendre, pource qu'elle n'a point de cerueau, c'est vne grãde folie. Ce qui se prouue par la mesme histoire d'Abraham. *Fili, recordare, quia accepisti bona, in vita tua, & Lazarus, similiter mala : nunc autem hic consolatur, tu verò cruciaris: & in ijs omnibus inter nos & vos, chaos magnũ firmatũ est, vt hi qui volunt hinc trãsire ad vos, non possint : nec inde, hûc transire. Et ait, Rogo ergo te, pater, vt mittas eum in domum patris mei: habeo enim quinque fratres, vt testetur illis, ne & ipsi veniant in hunc locum tormentorum.* Fils, souuienne toy que tu as eu des biens en ta vie, & le Lazare semblablement des maux: lequel maintenant est consolé & tu demoures en tourment: & en tout cela, il y a vne grande confusion entre vous & nous, de

maniere

maniere que ceux qui veulent venir icy, ne le peuuent : ny ceux qui veulēt aller où vous estes aussi. Et il dist, Ie vous prie donc pere, de l'enuoyer en la maison de mō pere: car i'ay cinq freres, qu'il aduertira de ne venir en ce lieu de tourmens. De là ie concluds, que comme ces deux ames s'arraisonnerēt ensemble, & que le riche auare se souuint qu'il auoit cinq freres en la maison de son pere: qu'Abrahā luy remit en memoire, la bonne vie qu'il auoit menee au monde, & les trauaux du Lazare, sans qu'il fust besoin du cerueau : ainsi les ames peuuent voir sans yeux corporels: ouir sans aureilles: gouster, sans langue: sentir, sans nés: & toucher, sans nerfs ny chair : voire mesmes beaucoup mieux sans cōparaison. Cela mesme est entendu du diable, leq̄l est doué d'vne mesme

me nature que l'ame raisonnable.
L'ame du riche auare pourra resouldre tous ces doutes là: duquel S. Luc raconte qu'estant en Enfer, il leua les yeux: & vid le Lazare qui estoit au sein d'Abraham: au moyē dequoy il parla & dist ainsi, Pere Abraham ayez pitié de moy: enuoyez le Lazare, mouiller seulement le bout du doigt en l'eau, à fin de refraichir ma langue: car ceste flamme me tourmēte beaucoup. On peut recueillir par la doctrine susdite, & par ces parolles du riche auare, que le feu qui brusle les ames en enfer, est materiel, comme celuy que nous auons icy, & qu'il fait mal au riche auare & aux autres ames (par la volonté & disposition de Dieu) au moyen de la chaleur: & que si le Lazare luy portoit vne seillée d'eau froide, il sentiroit vne grande recreation,

en se mettant en icelle. La raison en est fort claire: car si l'ame de ce riche n'a peu demourer au corps, par l'excessiue chaleur de la fieure: & quād il beuuoit de l'eau froide, s'il est certain que son ame sentoit vne grande recreation, pourquoy n'entendrōs nous cela mesme, estant iointe aux flāmes du feu infernal? Le leuer des yeux du riche auare, la langue alteree, & le doigt du Lazare, sont tous noms des puissances de l'ame, à fin que l'escriture se puisse expliquer: ceux qui ne vont par ce chemin, & qui ne se fondent en la philosophie naturelle disent mille absurditez. Mais aussi peu encores peut on inferer & conclure que si l'ame raisonnable est attainte de douleur & tristesse (pource que son naturel est alteré & changé par qualitez contraires) elle est corruptible

&

&mortelle.On voit que les cẽdres ſont cõpoſees de quatre elemẽs,& neãtmoins de fait ny de puiſſance il n'y a agent naturel au mõde qui les puiſſe corrõpre,ny qui leur faſſe perdre les qualitez cõuenables à leur naturel.Nous ſçauons tous que le naturel temperament des cendres, eſt froid & ſec:& neantmoins combiẽ que nous les mettions dedãs le feu,elles ne perdrõt iamais leur froideur radicalle:& combien qu'elles demourent cẽt mille ans dedãs l'eau,il eſt impoſſible,eſtans tirees,qu'elles demourent auec humidité propre & naturelle.& neãtmoins on ne laiſſera pas de confeſſer que par le moyen du feu, elles reçoiuẽt chaleur: & par le moyen de l'eau,humidité.Mais ces deux qualitez ſont ſuperficielles es cendres & durent peu au ſuiect:pource qu'eſtans ſeparees

parees du feu,elles retournẽt prẽ
dre leur propre qualité froide, &
apres qu'elles sont tirees de l'eau,
l'humidité ne leur dure pas vne
heure. Mais vn doubte se presente
au propos & colloque du riche
auare, auec Abraham, qui est, pour
quoy & cõment l'ame d'Abrahã
sceut raisons plus subtiles & hau-
tes, que celles du riche auare, veu
que nous auons dit ailleurs, que
toutes les ames raisonnables (sor-
ties du corps) sont d'egalle perfe-
ction & sçauoir? Auquel on peut
respondre en deux manieres. La
premiere est, que la science & le
sçauoir qu'eut l'ame, estant au
corps, ne se perd, quand l'homme
se meurt, ains deuient plus parfai-
te, pource qu'elle se resoult d'au-
cuns erreurs. L'ame d'Abraham,
partit, tres-sage, de cete vie, &
plaine de plusieurs reuelations &

ſecrets que Dieu luy cõmuniqua, pource qu'il luy eſtoit amy:mais il eſtoit force que celle du riche aua re,ſortiſt ſans ſapience:premierement, pour le peché, que l'ignorãce nourrit en l'hõme.& puis pour ce que les richeſſes produiſent effect cõtraire à celuy de la pauureté:laquelle donne eſprit à l'hõme, comme nous prouuerõs cy apres, & la proſperité & richeſſe le luy oſte. Il y a vne autre reſponce, ſuiuant noſtre doctrine, qui eſt Que la matiere de laquelle ces deux ames parloient, eſtoit theologie ſcolaſtique:car de ſçauoir ſi, eſtãt en enfer, il y auoit lieu de miſericorde, & ſi le Lazare pouuoit paſſer du Limbe en Enfer, s'il eſtoit conuenable d'enuoyer au monde quelque mort, qui declaraſt aux viuans, la peine & les horribles tourmens des condamnez, ſont

tous

touspoincts scolastiques, desquels la decision appartient à l'entendement, comme ie prouueray en apres: & entre les premieres qualitez, ne s'en trouue pas vne qui trouble tāt cete puissance, que fait l'excessiue chaleur, de laquelle le riche auare estoit fort tourmenté: mais l'ame d'Abrahā demouroit en vn lieu fort temperé, où elle receuoit grand plaisir & recreation: au moyen dequoy ne se faut pas ébahir si ses raisons estoient meilleurs. Parquoy ie cōclus que l'ame raisonnable & le diable ou l'esprit malin se seruent en leurs œuures des qualitez materielles, & que par aucunes ils sont offensez, & par autres contraires, ils reçoiuēt cōtentemēt. Et pour cete cause ils appetent de demourer en certains lieux & fuient la demeure d'autres, sans estre corruptibles.

Comme est donnee à chacune difference d'esprit, la science qui luy respond en particulier : en luy ostant celle qui luy est repugnante & contraire.

CHAP. VIII.

Pour Archie Poete.



Ous les arts (dit Ciceron) sont constituez & establiz souz certains principes vniuersels, lesquels se peuuent aprendre, par estude & trauail. Mais l'art de poësie est en cela, tant particulier, que si Dieu ou la nature ne font l'homme poëte, on ne gaigne gueres de luy enseigner par reigles & preceptes, comme il doit faire des vers: & pour cete cause il dit. *Caterarũ rerũ studia & doctrina & praeceptis & arte constant: Poeta natura ipsa valet & mentis viribus excitatur & quasi*

Est deus in nobis, &c. Ouid. de fastis.

quasi diuino quodam spiritu afflatur. Les estudes & doctrine des autres choses gisent en preceptes & art: le Poete se sert de la nature, & est excité par les forces de l'esprit, & quasi inspiré de l'esprit diuin. Mais Ciceron n'a point de raison en cela: car de fait ne se trouue science ny art inuenté en la republique, que l'homme puisse aprendre, luy defaillant l'esprit, combien qu'il trauaille toute sa vie pour aprendre reigles & preceptes: au lieu que si dauanture il s'adonne à celle que requiert son habilité naturelle, nous voyōs qu'il y est enseigné en deux iours. Cela mesme se voit en la poesie, sans aucune difference: car si celuy duquel le naturel y est propre, se met à composer des vers, il les fait auec grāde perfection: autrement, il est tousiours vn mauuais

Poete. Estant dõc ainsi, il m'est aduis qu'il est temps de sçauoir par art, à quelle difference d'esprit respond en particulier chacune difference ou maniere de science, à fin que chacun entende auec distinction (sachant deia son naturel) à quel art l'on peut estre naturellement disposé. Les arts & sciences qui s'aquerent par le moyen de la memoire, sont celles qui s'ensuiuent, la Grammaire latine ou de quelque autre langue: la theorique de la Iurisprudence ou du Droict: la Theologie positiue: la Cosmographie & l'Arithmetique. Celles qui appartiẽnent à l'ẽtendemẽt sont telles, la Theologie scolastique: la theorique de Medecine: la Dialectique: la Philosophie naturelle & moralle: la pratique de Iurisprudẽce, que l'õ appelle Aduocacerie. De la bõne imagina

imagination naiſſent & procedēt tous les arts & ſciences qui conſiſtent en figure, correſpondance, harmonie & proportion: qui ſont la Poeſie, l'Eloquence, la Muſique & ſçauoir preſcher. Quāt à la pratique de medecine, mathematiques, Aſtrologie, art militaire, gouuernemēt d'vne republique: quāt à peindre, tracer, eſcrire, lire: quāt à ce que nous voyons vn homme gracieux, affable, beau parleur, gentil & ſubtil: quant à tous les eſprits, deſſeings & œuures que font les ouuriers, & quant à la grace auſſi de laquelle le vulgaire s'eſmerueille, qui eſt de dicter à quatre eſcriuains enſemble, matieres diuerſes, de maniere qu'elles ſoiēt toutes bien ordonnees, nous ne pouuons en faire euidente demonſtrance, ny prouuer chacune choſe à part, pource que ce

ne seroit iamais fait: mais le faisant en trois ou quatre sciences, la mesme raison pourra seruir aux autres. Au catalogue des sciences que nous auons dit appartenir à la memoire, nous auons mis la langue Latine, & les autres que parlent toutes les nations du monde: ce que nul homme sage ne peut nier: car les langues ont esté inuentees par les hommes, à fin de communiquer ensemble, & expliquer les conceptions les vns aux autres, sans plus grand mistere, ny autres principes naturels: de s'estre les premiers inuenteurs assemblez, ie veux bien (comme dit Aristote) former les vocables & donner à chacun sa signification. De là vient vn si grand nombre d'iceux, & tant de manieres de parler, sans principe ny raison, de sorte que si l'homme n'a bonne memoire,

Au 1. liure de l'interpretation.

moire, il luy est impossible les cõprendre, par aucune autre puissance. Et quãt à ce que l'imagination & l'entendement ne sont propres pour apprendre les langues & manieres de parler, l'enfance le proue clairement, qui est l'âge auquel l'homme est le plus deprouueu de ces deux puissances: & neãtmoins Aristote dit que les enfans aprennent mieux quelque langue que soit, que les hommes faits, bien qu'ils soyent plus raisonnables, & qu'ils ayẽt meilleur entẽdemẽt. Et sans que personne nous le die, l'experience nous le monstre clairement: car nous voyons que si vn Bizcain de trente ou quarãte ans, vient demourer à Castille, il n'aprend iamais le naturel language: mais s'il est ieune hõme, en deux ou trois ans, il semble natif de Tolede. Autant en est de la langue La

En la 30. sect. probl. 3.

tine & de toutes les autres du mõde: car ceste mesme raison sert en tous lieux. Veu donc qu'en l'âge auquel regne le plus, la memoire, (& moins sert l'entendement & l'imagination) l'on aprend mieux les langues, que quand il y a faute de memoire (estant l'entendemẽt en vigueur) il est certain qu'elles s'aquierẽt par la memoire, & non par aucune autre puissance. Aristote dit que les langues ne consistẽt en discours ny raison, & que par ce moyen on ne les peut auoir: & pourtant est necessaire ouyr d'vn autre le vocable & la signification d'iceluy, & le mettre en memoire: au moyen dequoy, il prouue, que si l'homme naist sourd, necessairement il doit estre muet: pource qu'il ne peut entendre d'vn autre, la prononciation des mots, ny la signification q̃ les inuenteurs leur ont

Au 4. liure de l'histoire des animaux, chapit. 9.

ont donné. Que les langues soyét inuentees au plaisir & voló té des hommes, se prouue clairemét, par ce qu'en toutes, se peuuent enseigner les sciences, & en chacune se peut dire & declarer ce que l'autre veut entendre. Parquoy ne se trou uera pas vn des graues auteurs, qui ait esté chercher vne lãgue estrangere, pour donner à entendre ses cõceptions: ains les Grecs ont escrit en Grec: les Romains, en Latin: les Hebrieux, en Hebrieu: & les Mores en Arabic: & ainsi ay-ie escrit en Hespagnol, pource que ie sçay mieux ceste langue q̃ nulle autre. Les Romains comme seigneurs du monde, voyãs leur estre necessaire auoir vne langue cõmune, au moyen de laquelle, toutes nations peussent cõmuniquer ensemble: & eux mesmes ouyr & entendre ceux qui viendroyent vers

Pourquoy l'Auteur a escrit en Hespagnol

eux,leur demander iustice, & cho ses cōcernant leur gouuernemēt, commãderēt d'ouurir escoles par tous les endroits de leur empire, en laquelle l'on enseignast la langue Latine : à raison dequoy elle ha duré iusques auiourd'huy. Il est certain que la theologie scolastique appartient à l'entendement, attendu que les œuures de ceste puissãce, sont, Distinguer, inferer, raisonner , iuger & elire , pource que rien ne se fait en ceste faculté, que ne soit douter, par inconuenients : respondre, par distinction, & contre la responce inferer ce qu'en bonne consequence se peut recueillir : & retourner respondre iusqu'à tant q̄ l'entendement s'appaise & soit content. Mais la plus grande preuue qui se puisse faire sur ce poinct, est de dōner à entendre, auec cōbien grande difficulté

s'assemble la lãgue Latine auec la theologie scolastique:& cõme ordinairement on ne voit aduenir, qu'vn homme soit ensemble bon Latin & profond scolastique. Duquel effect se sont emerueillez certains curieux (qui s'y sont rencontrés) lesquels en ont voulu trouuer la cause & raison, & ont veu que comme ainsi soit que la theologie scolastique est escrite en langue plaine & cõmune,& que les bons Latins prestent volõtiers l'oreille au stile elegant de Ciceron, ils ne se peuuent accommoder à icelle. Ce pourroit bien là estre la cause aux Latins, pourquoy forçant l'ouye (par l'vsage) leur mal reçoit remede: mais à parler à la verité, c'est plustost douleur du chef, que mal de l'ouye. Ceux qui sont bons Latins, ont cõsequemment vne grãde memoire: car autremẽt
ils

ils ne pourroyent deuenir ſi excel lens,en vne langue,qui n'eſt à eux propre.Et pource que la grande& heureuſe memoire eſt cõme contraire au grand & haut entendement,en vn ſuiect,elle l'abaiſſe & deprime aucunemẽt. Et de là viẽt que celuy qui n'a tant bon & haut entendement (qui eſt la puiſſance à laquelle apartiẽt,diſtinguer,con clure,raiſonner,iuger & elire) n'a quiert le parfait poinct de la theo logie ſcolaſtique. Quiconque ne ſe contentera de ceſte raiſon, liſe S.Thomas,l'Eſcot, Durãd & Caie tan (qui ſont les premiers & principaux de ceſte faculté,)& il trouuera grãdes ſubtilitez en leurs œu ures, dites & eſcrites en gros & cõmun Latin. Dequoy n'y a autre raiſon, ſinõ q̃ ces graues autheurs ont eu,des leur enfance, fort pauure memoire,pour eſtre excellens

en langue Latine. Mais eſtans venus à la Dialectique, Metaphyſique, & Theologie ſcolaſtique, ils ont obtenu la cognoiſſance telle que nous voyons, pource qu'ils auoyent vn grand entendement. I'ay cogneu vn Theologien ſcolaſtique, (& pluſieurs autres l'ont cogneu & hanté) lequel eſtant le premier en ceſte faculté, ne parloit tant s'en faut elegammẽt, que meſmes en liſant, ſes diſciples notoyent qu'il parloit groſſieremẽt Latin: au moyen dequoy, ils luy cõſeillerent, cõme gens qui ignoroyent ceſte doctrine, de laiſſer aucunefois l'eſtude de la Theologie ſcolaſtique, pour employer ſecretemẽt quelques heures, à la lecture de Ciceron. Et cognoiſſant que ce cõſeil luy eſtoit baillé, par ſes bons amis, il taſcha de remedier à ce defaut non ſeulement en

ſecret,

ſecret, mais auſſi en public : car a-
cheuãt de lire la matiere de la Tri
nité (ou comme le Verbe diuin a
peu prendre chair humaine) il en-
troit pour ouyr vne leçon en La-
tin : mais c'eſt vne choſe notable
qu'en long temps qu'il fit ainſi, il
n'aprint nõ ſeulemẽt aucune cho
ſe de nouueau, mais par ce moyẽ il
vint à perdre le Latin cõmũ qu'il
ſçauoit au parauant, à raiſon de-
quoy force luy fut lire en ſa lãgue
maternelle. Et comme le pape Pie
quatrieſme demandaſt quels theo
logiẽs eſtoyẽt au Cõcile de Trẽte,
pour les plus ſignalez, on luy diſt
qu'il y auoit vn ſingulier Theolo-
gien Heſpagnol, duquel la reſolu-
tion, argumens, reſpõces & diſtin
ctions eſtoyent dignes d'admira-
tion. Et le Pape deſirãt voir & co-
gnoiſtre vn hõme tant ſignalé, il
luy mãda qu'il vint à Rome, pour

luy sçauoit dõner raison de ce qui s'estoit passé au concile: & quand il fut à Rome, le Pape luy fit beaucoup de faueurs, l'enuoya querir & le prenant par la main, le mena en se promenant, iusques au chasteau S. Ange: & luy deuisa en Latin fort elegant, de certains bastimens, qu'il y faisoit faire, pour le fortifier dauantage, & luy en demanda son aduis. A quoy il respõdit auec telle peine & si confusément (pource qu'il ne sçauoit parler Latin) q̃ l'embassadeur d'Hespagne (qui estoit lors don Loys de Requesenes grand cõmendeur de Castille) vint luy faire honneur auec son Latin, pour distraire le Pape à autre matiere differẽte. En fin le Pape dist à ceux de sa chambre, qu'il n'estoit possible qu'vn hõme entendant si peu Latin, fust si sçauant en theologie que l'on disoit.

Mais cõme il l'esprouua en ceste lãgue (qui est œuure de la memoire) & au bastiment (qui appartient à la bonne imagination) s'il l'eust fondé en choses concernans l'entendement, il luy eust dit & amené cõsiderations diuines. Nous auons mis du commancement, la poesie au catalogue des sciences qui appartiennent à l'imaginatiõ, non point d'auanture, ny par faute de cõsideratiõ: mais pour donner à entendre, cõbien sont élongnez d'entendement ceux qui ont bõne veine, pour faire des vers. Et ainsi trouuerõs nous, qu'il y a telle difficulté & encores plus grande, sans comparaison, entre ceste faculté & l'art de versifier, qu'il y a de ioindre la langue Latine auec la theologie scolastique. Cest art est tant contraire à l'entendemẽt, q̃ par la mesme raison qu'aucun se

rendra

rẽdra excellẽt en la poesie, il peut donner congé à toutes les sciẽces qui appartiennent à ceste puissance : & mesmes à la langue Latine, pour la contrarieté qui est entre la bõne imagination & la bõne memoire. Aristote n'a point trouué la raison du premier: mais cõfirme mon opiniõ, par vne experiẽce, disant. *Marcus ciuis Syracusanus poeta erat præstantior, dum mente alienaretur*. C'est à dire, Marc de Siracuse estoit meilleur Poete, quãd il estoit hors du sens: & c'est pourquoy la differẽce de l'imaginatiõ (à laquelle appartiẽt la poesie) est celle qui requiert trois degrez de chaleur: & ceste chaleur si grãde, comme nous auõs dit autre part, fait perdre du tout, l'entendemẽt. Ainsi la noté le mesme Aristote: car il dit que Marc de Siracuse se venant à moderer auoit meilleur *En la 30. sect. probl. 1.*

entẽdemẽt: mais qu'il ne cõposoit pas si biẽ, pour le defaut de la chaleur, par laquelle ceste difference d'imagination vient à exercer son œuure. De laquelle Ciceron estoit priué, comme il ha monstré voulant escrire en vers les faits heroïques de son consulat, & l'heureuse naissance de Rome, en ce qu'elle auoit esté par luy gouuernee: car il dit ainsi,

O fortunatã natã, me cõsule, Romã!

Et pource que Iuuenal n'entẽdoit pas, que la science de Poësie estoit contraire à vn homme de si bon esprit que Cicero, il le taxe en ses satyres, & dit. Si tu eusses dit & prononcé tes Philippiques, contre Marc Antoine, au ton de ce vers tãt mal raboté, il ne t'eust pas cousté la vie. Platon a dit que la poësie n'estoit science humaine, mais reuelatiõ diuine, pource que les

Au sophiste.

les Poëtes n'estãs hors d'eux mesmes & plains de Dieu, ne peuuent composer ny dire chose qui soit excellẽte. Ce qu'il prouue par vne raison, disant que l'homme estant en son libre iugement, ne peut faire des vers: mais Aristote le reprẽd disant que l'art de poësie n'est pas habilité humaine, mais reuelatiõ diuine: & auouë que l'homme d'esprit, & qui est en son bon & libre iugement, ne peut estre Poëte. La raison est que là où il y a beaucoup d'esprit, il est force d'auoir faute d'imagination, à laquelle appartiẽt l'art de composer: ce qui peut estre demonstré plus clairement, sachant que depuis que Socrates eut apprins l'art poetique, il ne peut auec tous ces preceptes & reigles, faire vn vers: & neantmoins il fut iugé, par l'oracle d'Apollon, le plus sage homme du monde.

En la 30. sect. probl. 1.

Ainsi dõc ie tiens pour chose certaine & manifeste q̃ le ieune homme lequel a bonne veine, pour faire des vers, & qui trouue legerement ce qui y est necessaire, sans grande consideration, ne sçait ordinairement auec eminence la lãgue Latine, la Dialectique, la Philosophie, la Medecine, la Theologie scolastique, ny les autres arts & sciences qui appartiennent à l'entendemẽt & memoire. Et ainsi le voyons nous par experience: car si nous baillons à vn de ces ieunes là, vn nominatif à aprẽdre par cœur, il ne le sçaura en deux ny trois iours: mais si on luy baille vn papier escrit en vers, pour representer quelque comedie, il retient incontinent tout le contenu d'iceluy. Ceux là se gastent à lire les liures de cheualleries, Roland, Boscan, Diane de Monte-maior

& autres ſemblables, pource que toutes ces œuures là appartiennēt à l'imagination. Et puis que dirōs nous du chant, & des muſiciens, deſquels l'eſprit eſt fort mal propre au Latin, & à toutes les autres ſciences qui appartiennent à l'entendement & memoire? Autant en eſt du toucher des inſtrumens & de tout genre de muſique. Par ces trois exemples que nous auōs tiré du Latin, de la theologie ſcolaſtique & de la poeſie, nous entēdrons que ceſte doctrine eſt veritable: & que nous auons bien fait la diuiſiō ſuſdite, cōbien que nous ne faſſiōs preuue particuliere des autres arts & ſciences. L'eſcriture découure pareillement l'imagination: & par ainſi voit on peu d'hōmes de grand entendement qui eſcriuent bien: dequoy i'ay noté pluſieurs exemples: & ſpecialle-

ment i'ay cogneu vn theologien ſcolaſtique fort ſçauant, lequel faché de voir la mauuaiſe lettre qu'il faiſoit, n'oſoit eſcrire aucunes miſſiues à perſonne, ny reſpondre à celles qu'on luy enuoioit, tant qu'il delibera faire venir ſecrettemẽt vn maiſtre en ſa maiſon, pour luy enſeigner aucunemẽt à mieux eſcrire qu'il ne faiſoit. Mais ayant trauaillé pluſieurs iours en cela, il perdit ſon temps, pource qu'il n'y fit aucun profit: & pourtant il laiſſa là tout: & le maiſtre qui l'enſeignoit fut ébahy de voir vn homme ſi ſçauant en ſa faculté, tant inhabile à l'eſcriture. Mais quant à moy qui ſçay bien que la bonne eſcriture depend de l'œuure de l'imagination, i'ay prins cela pour vn effect naturel. Si ſi quelqu'vn le veut voir & noter, conſidere les eſtudians qui gangnent leur vie

aux

aux vniuersitez à escrire & copier papiers, en bonne lettre, & l'on trouuera qu'ils sçauēt peu de Grãmaire, peu de Dialectique & peu de Philosophie: & s'ils estudient en Medecine ou en Theologie, ils n'y sont iamais profonds. Parquoy le ieune homme lequel auec la plume sçaura fort bien peindre & tirer vn cheual, & vn homme, & faire vn bõ traict, n'est propre à aucun genre de lettres: mais doit estre mis auec vn bon Paintre, pour faciliter son naturel, par le moyen de l'art. Lire bien & facilemēt découure aussi vne espece d'imagination: & si est ce chose fort notable que celuy qui lit ainsi, n'a que faire de perdre le tēps, à l'estude des lettres, mais faire seulemēt qu'il gangne sa vie, à lire des proces. Il y a en cela vne chose digne de noter: c'est que la difference de

l'imagination, qui rend les hõmes gracieux, affables, & beaux parleurs, est contraire à celle, qui est necessaire à l'homme pour lire facilement: & ainsi nul ayant ceste grace que i'ay dit, peut apprendre à lire parfaitemẽt. Sçauoir iouër à la prime, & enuyer fauſſement & au vray, vouloir & ne vouloir en son temps, & par coniectures cognoistre le poinct de son contraire, & sçauoir bien descarter, est œuure appartenant à l'imagination. Autant en est de iouer au cét, & à la trionfe, combien qu'il semble qu'il y ait plus d'imagination en la prime, qui demonstre nõ seulement ceste difference d'esprit, mais aussi découure toutes les vertuz & vices de l'homme, pource qu'à toute heure s'offrent en ce ieu, occasions par lesquelles l'hõme demonstre ce qu'il feroit aussi

bien en autres choses plus grandes,s'il y estoit.Le ieu des Eschets est vne des choses qui découure le plus l'imagination : & pour ceste cause celuy qui entend fort biẽ ce ieu, est en danger d'estre mal propre aux sciences qui appartiennẽt à l'entendement & memoire : si n'estoit qu'il eust deux ou trois puissances assemblees,cõme nous l'auons deia noté. Et si vn certain Theologien scolastique que i'ay cogneu fort sçauãt , eust aquis ceste doctrine , il eust eu resolution d'vne chose , de laquelle il doutoit. Cestuy iouoit souuent auec vn sien domestique , & perdant il luy disoit, Qu'est cecy?tu ne sçais ny Latin,ny Dialectique,ny Theologie (combien que tu y ayes estudié) & tu me gangnes, nonobstãt que ie sois plain de l'Escot & de S. Thomas. Est-il possible q̃ tu ayes

meilleur esprit que moy? ie pense que le diable te reuelle ce ieu, & ne le puis croire autrement. Tout le mystere qui estoit en cela est q̃ le maistre auoit grand entendement, par le moyen duquel il paruenoit aux subtilitez de l'Esc ot & de S. Thomas & estoit deprouueu de la differēce d'imagination, par laquelle on ioue aux eschets: mais le ieune hōme auoit mauuais entendement & memoire, & l'imagination fort grande. Les estudiās qui ont leurs liures bien dressez & arrágés en leur estude (estāt chacū ne chose en son lieu ꝑpre) ont vne certaine difference d'imaginatiō fort contraire à l'entendement & memoire. Les hommes propres, mistes, nects & gentils, qui vont chercher les poils de la cappe, & qui sont fachez des rides & plis d'vn accoustrement, sont d'vn mesme

L'habillement du corps icone

mesme esprit: ce qui procede certainement de l'imagination: car si vn hõme ne sçauoit faire des vers, & qu'il y fust mal propre, si dauanture il deuient amoureux, Aristote dit qu'il se fait bõ Poëte: pource q̃ l'amour échaufe & deseiche le cerueau, qui sont les qualitez de l'imagination. Iuuenal note que l'indignatiõ en fait de mesme, qui est vne passion laquelle pareillement eschaufe le cerueau.

indice de l'homme, Eccl.ch.19.

Es sophistes.

Si natura negat facit indignatio versum.

C'est à dire.

Si nature ne veut, l'indigné fait le vers.

Les beaux parleurs, plaisans, & qui sçauent donner vn bon trait, ont aussi vne certaine difference d'imagination fort contraire à l'entendement & memoire. Et pour ceste cause ils ne sont iamais bons

Grammai

Grãmairiẽs, Dialecticiens, Theologiens ſcolaſtiques, Medecins ny Legiſtes. Ceux qui ſont ſubtils, fins & ruſez en tout ce qu'ils entreprenẽt: pronts à parler & reſpõdre à propos, ſont propres pour ſeruir au palais, pour ſolliciter, & manier les affaires des marchands, & meſmes pour acheter & vendre: mais ils ne ſont pas bõs aux lettres. En cecy le vulgaire ſe trompe grandemẽt de penſer que ceux qui ſont ainſi adroits & ſubtils à toutes choſes, ſeroient propres à l'eſtude des lettres s'ils y eſtoient mis: car, de fait, il n'y a aucun eſprit, qui ſoit plus contraire & repugnant aux ſciences, que de ceux là. Les ieunes hõmes qui tardent beaucoup à parler, ont en la langue & au cerueau beaucoup d'humidité: & quand elle eſt conſommee par laps de temps, ils deuiennent

uiennent fort eloquents, & grāds parleurs, à cause de la grande memoire qu'ils ont, depuis que ceste humidité se vient à moderer: ce que nous sçauons estre autrefois aduenu à ce grand Orateur Demosthene, duquel nous auons dit que Ciceron s'estoit émerueillé, sachāt que de ieunesse il auoit esté fort rude à parler, & qu'à ceste heure là il estoit deuenu si eloquent. Les ieunes hommes aussi qui ont bonne voix, & qui fredonnent de leur gorge, sont fort ineptes & mal propres à toutes les sciences, pource qu'ils sont froids & humides: lesquelles deux qualitez, ioin-tes ensemble, font perdre la partie raisonnable. Les estudians qui recitēt leur leçon ny plus ny moins que le maistre la leur a faite, demonstrent bien qu'ils ont bonne memoire: mais l'entendement le

doit

doitbien payer, lequel ils n'ont pas bon. Aucuns Problemes & doutes se presentent en ceste doctrine. La respõce ausquels, pourra parauanture mieux seruir, pour entendre estre veritable ce que nous auons dit. Pour le premier, on peut demander d'où vient que les bons Latins sont plus arrogãs & presomptueux, en leur sçauoir que ne sont les hõmes fort doctes au genre de lettres qui appartiennent à l'entendement : de maniere que pour entendre que c'est du Grammairiẽ, on peut dire en cete maniere, *Grammaticus ipsa arrogantia est.* Le Grammairien n'est autre chose que la mesme arrogãce. Pour le second, d'où vient que la langue Latine est tant contraire à l'esprit des Hespagnols, & tãt propre & naturelle aux François, Italiens, Alemãs, Anglois & à tous les

L'Esprit des Hespagnols repugnant à la langue Latine.

les autres qui habitent vers le septentriõ:cõme l'on voit par leurs œuures:car voyans vn liure couché en bon Latin, nous cognoissons incontinent que l'auteur d'iceluy est estranger, & si nous en voions vn autre en language barbare & mauuais Latin, nous cognoissons qu'il ha esté fait par vn Hespagnol. Pour le troisieme, cõme les choses qui se disent & escriuent en langue Latine, sonnent mieux, sont plus agreables & ont plus d'elegance, qu'en quelque autre langue, tant bonne soit elle: ayant dit autrefois que toutes les langues dépendent de la volonté & plaisir de ceux qui les ont inuẽtees, sans aucun fondement naturel. Pour le quatriesme, comment se peut faire, qu'estans toutes les sciences qui appartiennent à l'entendemẽt, escrites en Latin, ceux

qui ſont depourueuz de memoire, les peuuent lire & eſtudier dedans les liures, veu que par cete raiſon, la langue Latine leur eſt repugnante. On peut reſpondre au premier, que pour cognoiſtre ſi vn homme eſt depourueu d'entendement, ne ſe trouue plus certain ſigne, que de le voir, hautain, preſomptueux, enflé, ambicieux, poignãt, & plain de ceremonies. La raiſon de cela eſt, que tout cela eſt œuure d'vne differẽce ou maniere d'imagination, qui ne demãde pas plus d'vn degré de chaleur, auec lequel compatit aiſement vne grande humidité, qui demande la memoire, pour n'auoir la vertu & force de la reſouldre. Au contraire, l'homme qui eſt naturellemẽt humble, qui ne fait cas de ſoy, ny de ſes beſongnes, qui ne ſe vante ny ne ſe loue, mais ſe fache des louanges

que les autres luy donent & qui est ennemy des lieux & ceremonies honorables, demonstre certainemēt & par vn indice infalible, qu'il est pourueu d'vn entendemēt merueilleux, & qu'il a peu d'imaginatiō & memoire. I'ay dit naturellemēt hūble : car s'il l'est auec artifice, ce signe la n'est pas certain, c'est pourquoy l'ō voit, que cōme ainsi soit que les grammeriens sont de grāde memoire, & assemblent l'imagination auec cete difference, par consequent ils sont deprouueuz d'entendement, & tels que dit le prouerbe, Que le grammerien n'est autre chose qu'vne pure arrogance. Quant au second, on peut respondre, que Galen recherchant l'esprit des hommes, par le temperament de la region, en laquelle ils habitēt, dit que ceux qui demourent au dessous de septen-

On trouue qui s'humilie malicieusement: duquel l'interieur est plain de tromperie. Eccles. chap. 19.

Aulis. que les mœurs de lesprit. chap. 9.

trion, ont tous faute d'entẽdemẽt: & ceux qui sont situez entre le Septentriõ & la zone torride ou brulante, sont fort prudents & aduisez: laquelle situation respond iustement à nostre pays d'Espagne, qui n'est pas si froid que le Nort, ny si chaud que la zone torride du milieu. Aristote est de cete opiniõ, quand il demande pourquoy ceux qui habitent en pays fort froids, n'ont pas tant bon entendement que ceux qui naissent en regions plus chaudes? En la respõce il traite fort mal les Flamans, Alemans, Anglois & ceux de ces regions là, disant que leur esprit ressemble à celuy des yurongnes: à raison dequoy, ils ne peuuent sçauoir la nature des choses. Dequoy est cause la grande humidité qu'ils ont au cerueau, & es autres parties du corps: ce que demõstre la blãcheur

En la 14. sect. proble. 15.

du vi

du viſage & la couleur iaune des cheueux: car c'eſt merueille, quãd on voit vn Alemã chauue: ils ſont tous grands, à cauſe de la grande humidité qui eſt en eux, qui leur-fait dilater les membres. Ce qui ſe trouue tout au contraire, aux Heſpagnols, qui ſont vn peu baſanez auec le poil noir, de moyenne ſtature, & la plus part, chauues: qui eſt vne diſpoſition que Galen dit venir du cerueau qui eſt chaud & ſec. Ce qu'eſtãt vray, il eſt force, qu'ils ayent mauuaiſe memoire & grand entendement: au cõtraire des Alemans, qui ont grande memoire & peu d'entendement. Au moyẽ dequoy les vns ne peuuẽt ſçauoir Latin, & les autres l'apprennent facilement. La raiſon que dõne Ariſtote, pour prouuer le peu d'entendement de ceux qui habitent au deſſouz du Septentrion, eſt, Que

Au liure de l'art me dec. chap. 14. & 15.

la grande froideur de la region, re uoque & fait retirer la chaleur na turelle au dedans, & ne la permet s'espandre: au moyẽ dequoy ceux là ont vne grande humidité & cha leur, qui fait qu'ils sont prouueuz d'vne grande memoire, pour les langues, & d'vne bonne imagina tion, pour faire orloges, trouuer les moyens d'aller souz l'eau, for- ger machines & œuures de grand esprit, que les Hespagnols ne peu uent faire, pour estre priuez d'ima gination: mais s'ils sont mis sur les poincts de Dialectique, Philoso- phie, Theologie scolastique, Me- decine & Loix, vn Hespagnol di- ra sans comparaison, de plus gran des choses, en ses termes barba- res, que ne fera pas vn estranger en son beau Latin, lequel hors mis l'elegance & netteté du par- ler ne dit chose qui soit excellẽte.

Galen dit, pour aprobation de ceste doctrine, *In Scythijs, vnus vir factus est philosophus: Athenis autem multi tales.* C'est à dire, En Scithie prouince Septétrionalle, par merueille est sorty vn homme philosophe, & en Athenes tous naissent tels. Mais combien que ces Septétrionaux ne soyent nez à la philosophie, ny aux autres sciences que nous auōs dit, les Mathematiques & l'Astrologie leur sont conuenables, pource qu'ils ont bonne imagination. La responce au troisiesme probleme depend d'vne question fort celebre qui est entre Platon & Aristote. L'vn dit se trouuer noms propres, qui naturellement signifient les choses, & qu'il faut vn grand esprit pour les trouuer: qui est vne opinion que la saincte escriture fauorise, disant qu'Adam imposoit nom propre & conue-

Au liure, Que les mœurs de l'esprit. chapit. 10.

In Cratil.

nable à toutes les choses que Dieũ auoit mis deuant luy : mais Aristote ne veut pas accorder qu'il y ait, en aucune langue, nom ny maniere de parler qui signifie naturellement la chose, pource que tous les termes & noms sont inuentez à l'appetit & volonté des hommes. Et ainsi voit on par experience que le vin ha plus de soixante noms & le pain autant (vn, en chacune langue) & ne peut on dire lequel est le propre, naturel, & cõuenable, pource que tous les hommes du monde en vseroyent. Ce neantmoins l'opinion de Platon est plus veritable : car, posé le cas que les premiers inuenteurs des vocables & termes, les ayent forgez à leur plaisir, ils ont eu, neantmoins, vne volonté raisonnable, communiquee à l'ouye, à la nature de la chose, & à la grace de la

Au liure 1. de l'interpre. chap. 2.

la prononciation, ne faisans les mots courts ny longs: autrement n'eust esté necessaire mõstrer vne laideur de la bouche, au temps de la prononciation, en mettant l'accent au lieu conuenable, & gardãt autres conditions que doit auoir la langue, pour estre elegante & non barbare. De ceste opinion de Platon fut vn cheualier Hespagnol, qui prenoit tout son plaisir à escrire liures de cheualleries, pour ce qu'il estoit prouueu d'vne certaine maniere d'imagination, qui conuie & appelle l'homme à fictions & mensonges. On dit de cestuy là qu'introduisant en ses œuures vn geãt furieux, il demoura lõg temps à imaginer vn nom, qui fust du tout correspondant à son audace: & iamais ne le peut trouuer, iusqu'à ce que iouant vn iour, aux cartes, en la maison d'vn

ſien amy, il ouit dire au maiſtre de la maiſon ces mots, *O là mochacho traquitantos à eſta meſa* : c'eſt à dire, O garçon apporte icy des iettons ou marques pour mettre en ieu. Incontinent il trouua ce mot, *traquitantos* de bonne grace, & le ſentit bien ſonner à ces aureilles: & ſans regarder dauãtage, il ſe leua, diſant. Meſſieurs, ie ne iouë plus, car il y a long temps que ie cherche vn nom conuenable à vn geãt furieux que i'introduy en certaines fictions que ie compoſe: & ie ne l'ay peu encores trouuer iuſques à ceſte heure, que ie ſuis venu en ceſte maiſon, où ie reçoy touſiours quelque plaiſir & faueur. Les premiers inuenteurs de la langue Latine, auoyẽt la curioſité de ce cheualier, & par ce moyẽ ont trouué vn language bien ſonnant aux aureilles. Parquoy ne ſe

faut pas ébahir ſi les choſes qui ſe
diſent & eſcriuent en Latin ſon-
nent tant bien, & aux autres lan-
gues, ſi mal: pource que les pre-
miers inuẽteurs d'icelles ont eſté
barbares. I'ay eſté cõtraint de met
tre le dernier, pour ſatisfaire à plu
ſieurs, qui s'y ſont trõpez, veu que
la ſolution en eſt fort aiſee: car
ceux là qui ont grãd entendemẽt,
ne ſont pas du tout priuez de me-
moire: pource que n'en ayãt point
du tout, l'entendemẽt ne pourroit
iamais diſcourir ny raiſonner,
d'autãt que ceſte puiſſance eſt cel-
le, qui ha la matiere & les fanta-
ſies, ſur leſquelles ſe fondẽt les cõ-
ſideratiõs: mais pource qu'elle eſt
remiſe ou laſche de trois degrez
de perfection qui ſe peuuent aque
rir en la langue Latine, qui ſont,
l'entendre, l'eſcrire & le bien par-
ler, elle ne peut paſſer la premiere,
ſi ce

si ce n'est mal & grossierement.

Comme il est prouué que l'eloquẽce & netteté de parler, ne peut estre aux hommes de grand entendement.

CHAP. IX.



E vulgaire pense & se persuade, que l'hõme est fort sage & prudẽt, quand il l'entend parler auec vne grande eloquence, & ornement de language, auec vne quantité de vocables elegans & gracieux, vsant de plusieurs exemples accommodez à propos, en la matiere qu'il traite: ce qui vient d'vne cõionction qui se fait de la memoire auec l'imagination, au degré de chaleur: laquelle ne peut pas resouldre l'humidité du cerueau, & sert à eleuer les figures & les faire sourdre: au moyen dequoy se découurent plusieurs conceptions

Ciceron dit que l'honneur de l'hõme est d'auoir l'esprit propre à l'eloquence.

ceptions & choses à dire. Il est impossible que l'entẽdement se trouue en ceste assemblee, pource que nous auons deia dit & prouué vne autre fois, que ceste puissance abomine grandement la chaleur, & que l'humidité ne la peut souffrir. Que si les Atheniẽs eussent eu ceste doctrine, ils ne se fussent pas tant émerueillez de voir vn homme si sage que Socrate, qui ne sçauoit parler, de maniere que ceux qui entẽdoyent parler de sa grande sagesse, disoyent que ses paroles & sentences ressembloyent à certaines caisses de matiere rude & mal polie par dehors, qui auoyẽt au dedãs besongnes riches & paintures dignes d'admiration. En la mesme ignorance ont esté ceux lesquels voulans donner raison de l'obscurité & mauuais stile d'Aristote, dirẽt que expressemẽt, à fin

Platon le côte au dialogue de la science, & au bãquet.

à fin que ses œuures eussent plus grãde autorité, il ha escrit sans ornement de lãguage & belles phrases de parler. Et si nous considerõs pareillement comme Platon y procede, le rude stile d'iceluy & la briefueté de laquelle il escrit, l'obscurité de ses raisons, la mauuaise collocation des parties de l'oraison, nous trouuerons que la cause n'en est autre. Si nous lisons les œuures d'Hippocrate, voyõs nous pas comme il procede aux noms & verbes? comme il colloque mal ses dits & sentences: la mauuaise liaison de ses raisons, le peu de chose qu'il ha à dire, pour emplir ceux qui sont vuides de doctrine? Que diray-ie plus? sinon que voulant raconter à Damagete son amy, cõme Artaxerxe Roy des Perses l'auoit mandé, auec promesse de luy donner tout l'or & l'argent qu'il

Ciceron louant l'eloquẽce de Platon dit, que si Iupiter eust voulu parler en Grec, il eust parlé comme Platõ. De claris orator.

qu'il voudroit,& de le tenir entre les plus grands de ſon royaume, (ayant ſur ce pluſieurs demãdes & reſponces) il diſt ainſi, *Perſarum rex accerſiuit, ignarus quòd apud me maior eſt ſapientiæ ratio quàm auri. Vale.* C'eſt à dire, Le Roy des Perſes m'a mandé, ne ſçachãt que i'eſtime plus la ſageſſe que l'or. Si ceſte matiere fuſt tombee entre les mains d'vn Eraſme ou de quelque autre de bõne imaginatiõ & memoire cõme luy, il en euſt emply plus d'vne main de papier d'eſcriture pour la dilater. Mais qui euſt oſé amener exemple de ceſte doctrine, par l'eſprit naturel de S. Paul, & affirmer qu'il eſtoit homme de grand entendement & de peu de memoire, & qu'il ne pouuoit, par ſes forces, ſçauoir les langues, ny les parler auec ornement & elegance, s'il n'euſt diſt ainſi?

Nihil

2\. Cor. chapit. 11. *Nihil me minus fecisse à magnis Apostolis existimo : nam imperitus sum sermone, sed non scientia.* C'est à dire, Ie cõfesse que ie ne sçay parler, toutesfois en sçauoir & sciẽce, personne des Apostres ne me surpasse. Ceste difference & maniere d'esprit estoit fort propre à la publication de l'Euangile, & n'eust esté possible en choisir vne meilleure : car en ceste charge n'estoit pas conuenable d'estre eloquent, ny se seruir d'vn ornement de langage : attendu que la force des orateurs de ce tẽps là se découuroit, à faire entendre au peuple les choses fausses pour vrayes, & luy persuader par les preceptes de leur art, le cõtraire de ce qu'il receuoit pour bon & profitable : qu'ils soustenoyent mesmes qu'il valloit mieux estre pauure que riche : malade, que sain : ignorant que sçauant,

uant,& autres choſes qui eſtoyent manifeſtement contre l'opinion du vulgaire:& pour ceſte cauſe les Hebrieux les appelloyẽt *Geuañin*, qui ſignifie trompeurs. Caton le vieil fut de ce meſme aduis, & trouua qu'il eſtoit dangereux de tenir telle maniere de gens à Rome: veu que les forces de l'empire Romain eſtoyent fondées ſur les armes, & que ceux cy commançoyent deia à perſuader qu'il eſtoit bon que la ieuneſſe Romaine les laiſſaſt,pour s'adonner à ce genre de ſcience: & ainſi en brief il les fit chaſſer de Rome, de maniere que la demeure en icelle leur fut defendue. Dauantage ſi Dieu euſt trouué vn preſcheur eloquent, qui fuſt entré en Athenes ou dedans Rome, pour certifier que les Iuifs ont crucifié en Hieruſalem vn homme qui eſtoit

vray Dieu, & qu'il est mort de sa propre & agreable volonté, pour racheter les pecheurs: qu'il est resuscité le troisiesme iour, & qu'il est monté au ciel où il est maintenant, qu'eussent pensé les auditeurs de ce theme, sinon quelque folie & vanité telle que les orateurs ont coustume de mettre en auant par la force de leur art? Et pour ceste cause sainct Paul a dit,

1.Cor. ch.1. *Non enim misit me Christus baptizare sed euangelizare, non in sapientia verbi, vt non euacuetur crux Christi.* C'est à dire, Iesus-Christ ne m'a pas enuoyé pour baptiser, mais pour prescher, non par l'art oratoire, à fin que le peuple ne pensast que la croix de Christ fust quelque vanité, de celles que les orateurs ont coustume de persuader. L'esprit de sainct Paul estoit propre à ce ministere: car il auoit grand

grand entendement pour soustenir & prouuer aux sinaguogues & aux Gentils que Iesus Christ estoit le Messie promis en la loy: & que il n'en falloit attendre vn autre: ce neantmoins il estoit de peu de memoire: à raison dequoy il ne pouuoit parler auec ornement de parolles douces & miellees: aussi la publication de l'euangile auoit besoin d'vn tel ministre. Ie ne veux pas dire pourtant que sainct Paul n'eust le don des langues: car il parloit en toutes aussi bien qu'en la sienne: i'entens aussi peu, que pour defendre le nom de Christ, les forces de son grand entendemēt fussent suffisantes, sans la grace particuliere que Dieu luy auoit faite: ie veux dire seulement que les dons supernaturels œuurent & produisent meil-

leurs effects en vne bonne nature, qu'en vn homme de soymesme tardif & ignorant. A quoy fait ce que dit sainct Hierosme en son proeme sur Esaie & Hieremie, quand il demande pourquoy n'y ayãt qu'vn S. Esprit qui a parlé par la bouche de Hieremie & d'Esaie, l'vn propose les choses qu'il escrit, auec vne grande elegance, & Hieremie à peine peut parler. Il respõd à ce doubte que le S. Esprit s'accõmode à la maniere naturelle de proceder de chacũ prophete, sans changer leur naturel & leur enseigner le language par lequel ils doiuent publier la prophetie. Et partãt faut sçauoir qu'Esaie estoit vn cheuallier illustre nourry en la court & cité de Hierusalem: & pour ceste cause il parloit auec elegance & ornement.
Mais

Mais Hieremie estoit né & auoit esté nourry en vn vilage de Hierusalem, qui s'appelloit Anathothites, au moyen dequoy il fut rude & grossier en sa maniere de proceder, & parler: & neātmoins le S. Esprit s'est bien voulu seruir de son stile en la prophetie qu'il luy a communique. L'on en peut dire autant des Epistres de S. Paul, auquel le S. Esprit assistoit, en les escriuant, à fin qu'il ne peust errer: ce neantmoins S. Paul parloit son naturel language, propre & accō-modé à la doctrine qu'il escriuoit, pource q̄ la verité de la theologie scolastique abhorre l'abondance de parolles. A la Theologie positiue se ioint fort bien l'industrie des langues, & l'ornement du language, pource que ceste faculté appartient à la memoire, & n'est autre chose qu'vn amas de dicts &

Bien que l'Epistre aux Hebrieux soit de S. Paul, plusieurs ont voulu dire, à cause du stile diuers, qu'il ne l'auoit fait: ce que l'Eglise tiēt pour heretique.

sentéces Catholiques, prinses des S. Docteurs & de l'escriture saincte, & gardees en ceste puissance, comme faict vn Grammairien, des fleurs des Poëtes, Virgile, Horace, Terence, & de tous les autres auteurs Latins qu'il lit: lequel cognoissant l'occasion de les alleguer, met en auant quelque chose de Ciceron ou de Quintilian, au moyen dequoy il monstre aux auditeurs son sçauoir & erudition. Ceux là qui ont ensemble l'imagination auec la memoire, & qui trauaillent à recueillir le grain de tout ce qui ha esté dit & escrit en leur faculté, le sçauent bien mettre en auant, quand l'occasion se presente, auec vn grand ornemét de parolles & gracieuses manieres de parler, desquels l'industrie en toutes sciences, est si grande, qu'il semble à ceux qui ignorent

ceste doctrine, qu'ils sont fort pro fonds, & hauts: mais quand ils viẽnẽt à sonder les fondemens de ce qu'ils disent & affirment, ils découurent leur imperfection. Ce qui vient de ce que l'entendemẽt (auquel appartient sçauoir la verité des choses des leur racine) ne se peut ioindre à l'ornemẽt du language & abondance de parolles. De ceux là l'escriture sainte parle en ceste maniere, *Vbi verba sint plurima, ibi frequenter egestas.* Prouerbes. 14.
comme voulant dire, L'homme ayant beaucoup de parolles est volontiers deprouueu d'entendement & de prudence. Ceux qui sont prouueuz de l'imaginatiõ & de la memoire, entrent de grand courage à l'interpretation de la sainte escriture, leur semblant aduis q̃ pour sçauoir beaucoup d'Hebrieu, beaucoup de Grec & de La-

tin, ils ont le chemin ouuert pour tirer le vray sens de la lettre: & de fait, ils se perdent: premierement pource que les vocables de la saincte escriture & les manieres de parler d'icelle, ont plusieurs autres significations que celles que sçauoit Cicero: & puis, pource que telles gens ont faute d'entendement (qui est la puissance qui verifie si vn esprit est Catholique ou depraué) elle peut élire, par la grace supernaturelle, de deux ou trois sens de lettre, celuy qui est le plus veritable & Catholique. Platon dit que les trõperies & deceptiõs n'auiennent iamais es choses dissemblables & fort differentes; sinon lors que plusieurs se presentent qui ont grãde similitude entre elles: car si nous mettons deuant vn clair voyant vn peu de sel de sucre, de farine & de chaux viue,

ue, le tout bien broyé & moulu à part, que feroit vn homme priué du goust, si auec les yeux il pensoit remarquer & cognoistre chacune de ces choses? disant, C'est là du sel: c'est là du sucre: voila de la farine: voila de la chaux: ie ne fay pas doute qu'il ne se trõpast, pour la grãde similitude que toutes ces choses ont ensemble. Mais s'il voioit vn mõceau de Bled, vn autre d'auoyne, vn autre de paille, vn autre de terre, & vn autre de pierre, il est certain qu'il ne se trõperoit iamais à remarquer chacune chose, encores qu'il ne vist gueres, pource q̃ chacune de ces choses est de tant diuerse maniere & figure. Nous voyons tous les iours la mesme chose aduenir au sens que les Theologiens donnent à la saincte escriture: car, de prime face, tout sens a apparence d'inter-

pretation catholique, qui conuiẽt bien à la lettre, combien qu'il ne soit tel, & q̃ le sainct Esprit n'ait voulu dire ny entendre telle chose. Pour elire de tels sens le meilleur & reprouuer le mauuais, il est certain que le Theologien ne se sert pas de la memoire ny de l'imagination, mais de l'entendement seul: parquoy ie dy que le Theologien positif se doit conseiller au scolastique pour le requerir de luy donner de ces sens & interpretations, celle qu'il trouuera la meilleure, s'il ne veut tomber en l'inquisition. C'est pourquoy, les heresies ont en telle horreur la theologe scolastique, & taschent de l'oster & extirper du mõde, pource qu'en distinguant, inferant, raisonnãt, & iugeant se vient à sçauoir la verité & découurir le mensonge.

Comme se prouue que la theorique de la Theologie appartient à l'entendement, & la predication (qui en est la pratique) à l'imagination.

CHAP. X.

C'Est vne questiõ fort commune non seulement entre les hommes sçauans, mais aussi entre les vulgaire de demander pourquoy vn theologien estant grand scolastique, subtil, facile à respondre, & d'vne doctrine admirable à escrire & à lire, ne peut prescher quand il est monté en chaire: & au contraire celuy qui est excellent predicateur, eloquẽt & agreable au peuple, ne sçait pas beaucoup de theologie scolastique: & pour ceste cause n'est ce pas bien conclu, Vn tel est grand theologien scolastique, il sera dõc

bon

bon predicateur. Et au contraire ne peut on accorder cecy, Vn tel est grand predicateur, il s'ensuit qu'il sçait beaucoup de theologie scolastique: car pour desfaire l'vne & l'autre consequence, s'offriroyent à chacun plus d'instances, qu'il n'y a de cheueux en la teste. Personne, iusques à ceste heure, n'a peu respondre à ceste demande, autre chose que l'ordinaire, qui est d'atribuer le tout à Dieu, & à la distributiõ de ses graces. Ie trouue bon que l'on n'en sçache plus particulierement la cause: ce neãtmoins nous auons aucunemẽt respondu à ce doute, au chapitre passé, mais non pas tant en particulier qu'il est conuenable. I'ay dit que la theologie scolastique appartiẽt à l'entendemẽt: maintenant ie dy & veux prouuer que la predicatiõ (qui en est la pratique) est œuure

de

de l'imagination : Et comme il eſt difficile d'aſſembler en vn meſme cerueau & grand entendement & imagination, auſſi ne ſe peut faire qu'vn homme ſoit grand theologien ſcolaſtique & fameux predicateur. Que la theologie ſcolaſtique ſoit œuure de l'entendement, nous l'auons demonſtré ailleurs, prouuant comme elle eſt contraire & repugnante à la langue Latine : & pourtant n'eſt beſoin vſer en ceſt endroit de redite. Ie veux ſeulement donner à entendre que la grace des bons predicateurs & le moyen qu'ils ont d'attirer à eux le peuple, depend du tout de l'imagination, & en partie de la bonne memoire, qui beſongne en cela. Et fin q̃ ie me puiſſe mieux expliquer, & que ie faſſe toucher cecy au doigt, il faut ſuppoſer premierement que l'homme eſt ani-

mal raisonnable, politique & amateur de societé: & à fin que la nature d'iceluy se fist & dressast mieux auec l'art, les philosophes anciens ont inuenté la Dialectique, pour luy monstrer, comme il deuoit discourir, par quelles reigles & preceptes: comme il deuoit definir les natures des choses, distinguer, diuiser, inferer, discourir, iuger & elire: desquelles œuures il est impossible qu'aucun se puisse passer. Et à fin de pouuoir estre sociable & politic, il estoit necessaire qu'il sceust parler & donner à entendre aux autres hõmes les choses qu'il conceuoit en son esprit. Et à fin qu'il ne les explicast sans ordre ny raison, ils ont trouué vn autre art, qu'ils appellent Rhetorique, laquelle par ses preceptes, luy embellit sa parolle par le moyen des beaux termes, & elegantes manie-

La science humaine consiste en deux: au lãgage orné & en la distinction des choses. Paul. en la 2. aux Col. chap. 1.

res de parler, par affections & cou leurs gracieuses. Mais ny plus ny moins que la Dialectique n'enseigne pas l'homme à discourir & philosopher en vne seule science, ains en toutes sans distinction: la Rhetorique aussi enseigne à parler en la Theologie, en la Medecine, en la science des loix, en l'art militaire & en toutes les autres sciences & conuersations traitees par les hommes: de maniere que si nous voulons faindre vn parfait Dialecticien, ou Orateur, il n'est possible de le considerer, sans qu'il sçache toutes les sciences, pource qu'elles sont toutes de leur iurisdiction, & qu'ils peuuent en chacune d'icelles, sans aucune distinction, pratiquer leurs reigles & preceptes: non comme la Medecine, de laquelle la matiere est limitee: comme la philosophie natu-
relle,

relle, moralle, Metaphysique, Astrologie & les autres: & pour ceste cause Ciceron dit, *Oratorē vbicunque constiterit, consistere in suo.* Et en vn autre endroit, *In Oratore perfecto, inest omnis Philosophorum scientia.* Et pour ceste cause le mesme Ciceron a dit, Qu'il n'y a ouurier plus dificile à trouuer qu'vn parfait Orateur: ce qu'il eust dit auec plus de raison, s'il eust sceu la repugnance qu'il y a d'assembler toutes les sciences, en vn particulier. Les Iurisconsultes estoient anciennement en grand prix par le nom & office d'orateur, pource que la perfection de l'auocacerie, requiert la cognoissance de tous les arts du monde, à cause que les loix iugent vn chacun. Et pour sçauoir le droit & la deffence que chacun art s'attribue, il estoit besoin auoir vne particuliere cognois

Au liure du parfait Orateur.

sance

ſance de tous:au moyen dequoy Ciceron a dit, *Nemo eſt in oratorum munero habendus, qui non ſit omnibus artibus perpolitus.* Mais voyãt qu'il eſtoit impoſſible d'aprendre toutes les ſciéces, à cauſe de la brieueté de la vie, & meſmes pource q̃ l'eſprit de l'hõme eſt limité, ils ont laiſſe cela, & au beſoin ſe ſont contẽtez, d'aiouſter foy aux maiſtres de l'art qu'ils entreprẽnent deffendre. Apres cete maniere de deffendre les cauſes, eſt venue incõtinẽt la doctrine Euãgelique, laquelle ſe pouuoit perſuader par art oratoire mieux que tout tant de ſciences qu'il ya au monde, pour eſtre la plus certaine & veritable : mais Chriſt noſtre redempteur enuoya S. Paul, pour n'eſtre annõcee par art oratoire, qu'il dit, en *la ſapiẽce du mot,* à fin que le peuple ne penſaſt point q̃ ce fuſt mẽſonge fardé

Au liure, de l'Orateur.

ſemblable à ceux que les Orateurs ont accouſtumé de mettre en auant & perſuader, par la force de leur art. Mais eſtant deia la foy receuë, depuis tant d'annees, il eſt maintenant bien permis de preſcher par lieux cõmuns, & ſe ſeruir du bien dire, pource que nous ne craignons maintenant le danger & l'inconuenient qui pouuoit aduenir du tẽps de S. Paul: ains voyõs nous que le predicateur eloquent profite plus, & a beaucoup plus d'auditeurs, que celuy qui ne ſe ſert des couleurs de Rhetorique, & qui n'a les cõditiõs d'vn parfait orateur. La raiſon en eſt toute manifeſte: car ſi les anciens orateurs faiſoient entendre au peuple, les choſes fauſſes pour vrayes (s'aydãs en cela de leur art) l'aſſemblee des Chreſtiẽs ſe gagnera mieux, ſi on luy perſuade, par ce meſme artifice,

tifice, ce q̃ elle ented& croid deia: attẽdu q̃ la saincte escriture est, en certaine maniere, toute chose, pour la vraye interpretation de la quelle toutes sciences sont necessaires, suiuant ce dict tãt celebre, *Misit ancillas suas vocare ad arcem.* *Aux Prouerb. chap. 9.* Il n'est pas besoin encharger cela aux predicateurs de nostre temps, ny de les auiser de ce faire: car (outre le profit qu'ils pretendent faire par le moyen de leur doctrine) leur principal estude est de trouuer vn bon suiect, auquel ils puissent apliquer, à propos, plusieurs gẽtiles sentẽces tirees de la sainte escriture, des saints docteurs, des Poetes, historiens, medecins & legistes sans obmettre aucune science, & parlent auec elegance & quãtité de parolles. Au moyẽ dequoy ils dilatent & estẽdent leur suiect, par l'espace d'vne heure ou de

deux, s'il est besoin. Ciceron mesme dit que c'estoit là proprement la professiõ du parfait Orateur, en son tẽps. *Vis oratoris professioq́ ipsa bene dicẽdi, hoc suscipere ac polliceri videtur, vt omni de re quacunque sit proposita, ab eo ornatè copioseq́ dicatur.* C'est à dire, La force de l'orateur & la professiõ mesme de biẽ dire semble entreprendre & prometre de traiter & parler auec ornement & elegance de toute chose que l'on puisse proposer. Or si nous prouuons maintenãt que les graces & conditions que doit auoir le parfait orateur, appartiẽnent toutes à l'imagination & à la memoire, nous sçauõs q̃ le Theologien, qui les aura, sera grand predicateur: mais si on le met en la doctrine de S. Thomas & de l'Escot, il n'y entendra gueres de choses, pour estre vne science, qui appartient

Au liure de l'Orateur.

tient à l'entendement: en laquelle puissance, il est force, qu'il soit beaucoup remis, c'est à dire lasche & tardif. Nous auõs deia dit ailleurs quelles choses appartiennent à l'imagination, & commét on les doit cognoistre: & maintenant nous le retournons dire, pour en refraichir la memoire. Tout ce qui est dit bonne figure, bon propos & suiect, qui est bien compris & deduit, dépend des graces de l'imagination, comme les faceties, louanges, broquards, figures & comparaisons. Pour la premiere chose que doit faire le parfait orateur (qui sçait deia ce qu'il doit deduire) il doit chercher argumens & sentences accommodees, pour dilater & prouuer son fait nõ auec toutes sortes de parolles, mais seulemẽt auec celles qui son-

Sçauoir choisir pareillement vn theme, entre plusieurs, appartient à l'imagination.

nent bien aux aureilles, & pour cete cause Cicerõ a dit, *Oratorem eũ esse puto, qui & verbis ad audiendum iucundis & sententiis accommodatis ad probandum vti possit:* C'est à dire, l'estime celuy Orateur qui peut se seruir de ioyeuses parolles, pour delecter, & de sentences propres & accommodees à prouuer. Il est certain que cela appartient à l'imagination, puis qu'il y a consonance de parolles gracieuses, & bonne proposition aux sentences. Secondemẽt le parfait Orateur, ne doit auoir faute de beaucoup de lecture & d'inuentiõ: car s'il faut qu'il dilate & prouue quelque theme qui se presentera à luy, par plusieurs dicts & sentences tirees à propos, il ha besoin d'estre prouueu d'vne grande imagination, qui soit

comme

comme le chien veneur qui cherche & luy mette en la main sa proye & pourchas: & quand il ne sçaura plus que dire, qu'il fasse vne fin, comme s'il auoit assez parlé. Pour ceste cause, nous auons dit vne autre fois q̃ la chaleur estoit l'instrument par lequel l'imagination exerce son office, pource que ceste qualité éleue les figures & les fait bouillir. Et pourtant se decouure tout ce que l'on peut voir en icelles: & s'il n'y a rien plus à considerer, l'imaginatiõ est contrainte, non seulement de composer vne figure qui s'accommode auec les autres, mais aussi de ioindre celles qui sont estrãges & impossibles, selõ l'ordre de nature, de maniere que d'icelles il vienne à faire des montagnes d'or & des bœufs qui volent. Au lieu de la propre inuention les orateurs se peu-

uent seruir de la grande lecture, quand l'imagination defaut: mais ce que les liures enseignẽt est definy & limité : & la propre inuention est comme la bonne source & fontaine, qui iette tousiours l'eau fresche. Pour retenir ce que l'on ha leu, il est besoin d'auoir grande memoire : & de le reciter aisement deuant vne assemblee, ne se peut faire, sans la mesme puissance : & pour ceste cause Ciceron a dit, *Is Orator erit, mea quidem sententia, hoc iam graui dignus nomine, qui quacunque res inciderit, quæ sit dictione explicanda, prudenter, copiosè, ornatè & memoriter dicat.* C'est à dire, L'Orateur à mon aduis, sera digne d'vn si graue nom, qui pourra deduire tout ce qui se presentera, prudemment (qui est de s'accommoder aux auditeurs, au lieu, au temps, &

occa

occasion) elegamment, & par cœur. Nous auons deia dit & prouué autre part, que la prudence appartient à l'imagination: l'elegance & quantité de vocables & sentences à la memoire : & l'ornement & appropriation encores à la puissance imaginatiue: & de reciter tant de choses sans se repren dre & faire pause, il est certain que cela se fait par le moyen de la bõne memoire. Et à propos de ce que Ciceron a dit que le bon Ora teur doit parler par cœur & non par escrit, il faut sçauoir que maistre Anthoine de Nebrixe estoit venu, à cause de la vieillesse, à tel defaut de la memoire, qu'il lisoit en vn papier, la leçon de rhetorique qu'il faisoit à ses escoliers : & selon qu'il estoit excellent en sa fa culté ; ayant son intention bien prouuée, il ne regardoit point son

escrit: mais ce qui ne se peut souffrir, fut que mourant soudainement d'apoplexie, il recommanda l'vniuersité d'Alcala, & la harangue funebre d'iceluy à vn fameux predicateur, lequel inuenta & disposa ce qu'il deuoit dire le mieux qu'il luy fut possible: mais le temps fut si court, qu'il n'eut loisir d'aprendre sa harangue par cœur: à raison dequoy il monta en chaire, auec le papier en la main, & commança à dire ainsi, Messieurs, i'ay deliberé faire comme faisoit ordinairement cest excellent personnage, quand il lisoit à ses disciples: & ce à cause de sa mort tant soudaine: il m'a enchargé de faire sa harangue funebre: mais il est mort si soudain que ie n'ay eu ny le temps ny le loisir d'estudier ce qu'il falloit dire, ny mesmes de le mettre en memoi-

re : i'ay par escrit en ce papier, ce que i'ay peu faire ceste nuict. Ie vous supplie l'entendre auec patience, & excuser ma petite memoire. Ceste maniere de prescher par escrit sembla si mauuaise au peuple, que l'on ne fist que souzrire & murmurer: & pourtant Ciceron a bien dit, qu'il falloit haranguer par cœur & non par escrit. Ce predicateur, de fait, n'auoit aucune propre inuention : il la deuoit tirer tout des liures : & pourtant est besoin de grande estude & memoire: mais ceux qui inuentent de leur teste, n'ont besoin d'estudier, n'ont besoin du temps ny de la memoire, pource qu'ils trouuent tout ce qu'ils ont à dire, heureusement en leur cerueau. Ceux là pourroyent prescher toute leur vie, à vn peuple, sans redire

deux fois ce qu'ils ont prefché vingt ans au parauant : & au contraire, ceux qui n'ont point d'inuention, en deux Carefmes cueillent & leuent la fleur de tous les liures du monde, & acheuent auec leurs petits papiers & memoires: de maniere qu'à la troifiefme, il eft befoin qu'ils s'en aillent prefcher ailleurs: autrement on diroit d'eux, Ceftuy-cy ou ceftuy là prefche cóme il faifoit l'année paffée. Tiercement le bon Orateur doit fçauoir difpofer ce qu'il ha inuenté, mettant chacun dit & fentence en fon lieu, de maniere que par vne conuenable proportion, toute chofe refponde à l'autre : & pourtant Ciceron a dit, *Difpofitio, eft ordo & diftributio rerum quæ demonftrat quid quibus in locis, collocandum fit.* comme s'il euft dit, La difpo

En fa rhethorique à Herenius.

diſpoſitiõ n'eſt autre choſe qu'vn ordre & moyen qu'il faut tenir à diſtribuer les dicts & ſentences que l'on doit alleguer, demonſtrant en quel lieu, chacune choſe doit eſtre aſſiſe, à fin qu'eſtãt bien accommodee auec le demourant, il en reuienne vne bonne figure. Ceſte grace (n'eſtant naturelle) a couſtume de donner beaucoup de peine aux predicateurs: car apres auoir trouué dedans les liures beaucoup de choſes à dire, chacun ne les peut pas aiſement diſpoſer en lieu conuenable. Il eſt certain que ceſte proprieté d'ordonner & diſtribuer, eſt œuure de l'imagination, puis que par conuenable figure & forme le tout doit eſtre bien correſpondant en ſoy. La quatrieſme proprieté des bons Orateurs, & la plus importante de toutes, eſt l'action, par laquelle ils

donnent

donnent eſtre & vie aux choſes qu'ils diſent, & par laquelle meſme, ils mouuent l'auditeur, & l'incitent à croire eſtre veritable ce qu'ils luy veulent perſuader : & pourtãt Ciceron a dit en ceſte maniere, *Actio quæ motu corporis, quæ geſtu, quæ vultu, quæ vocis confirmatione ac varietate moderanda eſt.* C'eſt à dire, L'Action ſe doit moderer par le mouuemẽt du corps, par les geſtes, qui ſont requis, par la contenance du viſage, en hauſſant la voix & l'abaiſſant, en ſe faſchant, & retournãt ſoudain à s'appaiſer: parlant aucunefois viſte, aucunefois à loiſir: en tançant, & adouciſſant, demenãt le corps ores d'vn coſté, ores de l'autre, retirant les bras, & les depliant, en riant & plorant, & donnant vn coup, ou frapant, à bonne occaſion. Ceſte grace eſt de ſi grande importance

Au liure, du parfait Orateur.

aux predicateurs, qu'elle leur suffit, sans l'inuention & disposition des choses de peu de cõsequence, à faire vn sermon qui rēde le peuple tout émerueillé, à cause de ceste action qui s'appelle autrement esprit ou prononciation. Il y a en cela vne chose notable par laquelle se découure, combien peut ceste grace: qui est que les sermons qui se trouuent tant excellens par le moyē de l'esprit & de l'action, ne valent rien en vn papier, par escrit, & ne se peuuent lire: & la cause de cela est que par le moyen de la plume, il n'est possible de paindre & representer les gestes & mouuemens de l'action, qui fait trouuer les predicatiōs agreables, en vne chaire. Autres sermons se trouuent bons par escrit, lesquels estans preschez ne se peuuēt oyr, pource qu'on ne leur donne l'a-

ction qu'ils requerent. Et pour ceste cause Platon a dit, que la maniere de parler est bien differente de la maniere que requiert l'escriture : & pour ceste cause voyons nous plusieurs hommes qui parlẽt fort bien, & escriuent mal : autres, au contraire, escriuent fort bien, qui discourent fort mal. Ce qui se doit entierement reduire & rapporter à l'action, laquelle est certainement œuure de l'imagination, pource que tout ce que nous auons dit d'icelle fait figure, correspondance & bonne consonance, qui sont œuures de l'imagination. La cinquiesme grace qu'il doit auoir est de sçauoir dire le mot, tirer exemples propres & bonnes cõparaisons : ce que les auditeurs goustent plustost qu'aucune autre chose : car par vn bon exemple, ils entẽdent facilement la doctrine,

En l'Apolog.

& ſans exemple, ils ne comprennent rien: & pourtãt Ariſtote demande, pourquoy ceux là qui entendent les orateurs prennẽt plus grand plaiſir aux exemples & fables dont ils vſent, pour prouuer ce qu'ils veulent perſuader, qu'à tous les argumẽs & raiſons qu'ils alleguent. A quoy il reſpond que par les exemples & fables, les hõmes aprennent mieux, pour eſtre preuue laquelle appartiẽt au ſens: ce qu'ils ne font pas tant bien, par les argumẽs & raiſons, pour eſtre choſe qui requiert grand entẽdemẽt. Et pour ceſte cauſe Chriſt noſtre redẽpteur vſoit en ſes ſermõs de pluſieurs ſimilitudes & paraboles, par le moyen deſquelles il dõnoit à entendre beaucoup de ſecrets diuins. Or eſt il certain que ceſte maniere de faire & de remonſtrer par fables & comparai-

En la 18. ſect. probl. 3.

ſons appartient à l'imagination: pource que c'eſt figure, qui correſpond & ha conſonance. La ſixieme proprieté du bon Orateur eſt d'auoir bon language, propre & non affecté, termes purs, & maintes gracieuſes manieres de parler: deſquelles graces nous auõs parlé maintesfois ailleurs, prouuãt que vne partie d'icelles appartiẽt à l'imagination, & l'autre partie à la memoire. Le ſeptieme poinct que doit auoir le bon Orateur, eſt ce q̃ dit Ciceron, *Instructus voce, actione, & lepore.* Inſtruict & doué d'vne bonne voix, action & grace: d'vne voix ſonnante, paiſible, non aſpre, enrouée ny trop deliee. Et cõbien qu'il ſoit vray que cela vienne du temperament de l'eſtomac & de la gorge, ſi eſt-il certain que du meſme temperament que viẽt la bonne imagination (qui eſt la

chaleur)

chaleur) vient aussi la bonne voix : ce qu'il faut bien sçauoir, pource que les Theologiens scolastiques (pour estre de froid & sec temperament) ne peuuent auoir bonne voix & organe, ce qui leur est vne grãde imperfection, pour mõter en chaire. Aristote le proue ainsi, par l'exemple des vieilles gens qui sont froids & secs. Pour auoir bonne voix, est besoin de beaucoup de chaleur, pour dilater les chemins, & d'vne moderée humeur, pour les adoucir. Et pour ceste cause Aristote demande pourquoy ceux qui sont naturellement chauds, ont tous vne voix ferme & bonne. Nous voyõs cela, par le contraire, aux femmes & aux eunuques, lesquels pour la grande froideur de leur temperament, comme dit Galen, ont la voix fort delicate, de maniere

En la sect. 11. probl. 34

En la sect. 11. probl. 65

Au liure de la semẽce, chap. 16.

que quand nous entendrons quelque bonne voix, nous ſçaurons bien dire qu'elle viẽt de beaucoup de chaleur & humidité de l'eſtomac: leſquelles deux qualitez (venans iuſques au cerueau) font perdre l'entendemẽt, & cauſent vne bonne memoire & bonne imagination, qui ſont les deux puiſſances deſquelles ſe ſeruent les bons predicateurs, pour contenter les eſcoutans. Ciceron dit que la huictieme proprieté du bon Orateur, eſt d'auoir la langue à commandement, pronte & bien pendue: grace qui ne peut échoir aux hõmes de grand entendement: car pour eſtre pronte, eſt beſoin de beaucoup de chaleur & de ſiccité moyenne: ce qui ne peut aduenir aux melãcholiques tant naturels, que par aduſtion. Ariſtote le prouue quand il demande pourquoy ceux

Au liure de l'Orateur.

En la ſect. 11. probl. 38.

là

là qui hesitent & sont longs à parler, sont tous de complexion melancholiques : à quoy il respond fort bien, disant que les melācholiques ont vne grāde & forte imagination, & que la langue ne peut proferer si vite que l'imagination va dictāt : & ainsi elle la fait faillir & hesiter en parlant. Ce qui ne vient d'autre chose sinon que les melācholiques ont tousiours grāde abondance d'eau & de saliue en la bouche : au moyen dequoy ils ont la langue humide & fort lasche : chose qui se peut voir clairement par l'abondance de la saliue qu'ils crachent. Aristote donne ceste mesme raison, quād il ha demandé pourquoy aucuns hesitent & demourent à parler : à quoy il répond que ceux là ont la langue fort froide & humide, qui sont deux qualitez, qui l'endormissent *En la sect. 1. probl. 53.*

& la rendent tardifue, tellement qu'elle ne peut pas suiure l'imagination. Pour à quoy remedier il dit qu'il est bon de boire vn peu de vin: ou deuāt qu'aller discourir en la presence d'vn peuple, exercer la voix & parler fort & ferme, à fin que la langue s'echaufe & se desséche. Mais Aristote dit aussi que ce defaut de la parolle peut venir aussi de la trop grande chaleur & siccité de la lāgue, & ameine l'exemple des coleriques, lesquels estans faschez ne parlēt certainement & quand ils sont sans aucune passion, ils sont fort eloquens, au cōtraire des hōmes flegmatiques, lesquels estans en paix, ne peuuent parler: mais estans faschez, ils alleguent sentēces & parlent auec eloquence. La raison de cela est fort manifeste: car combiē qu'il soit vray que la chaleur ayde à l'ima-

à l'imaginatiõ,& à la langue aussi, si est ce qu'il se peut faire qu'elle ayde à la perdre: d'vn costé, pource que ne luy viennent les dits & sentences aigues, & pource que la lãgue ne peut biẽ proferer à cause de la grãde siccité d'icelle, & ainsi, voyons nous que beuuant vn peu d'eau, l'homme parle mieux. Les coleriques, estans en paix, parlent bien & certainement, pource qu'ils ont la chaleur moderee qui est necessaire à la langue & pource qu'ils ont bonne imagination: mais quand ils sont fachez, la chaleur monte plus qu'il ne faut, & trouble l'imaginatiõ. Les flegmatiques estans sans facherie, ont beaucoup de froideur & humidité au cerueau: au moyen dequoy ils ne sçauent que dire, & leur langue est trop lasche, à cause de la grande humidité. Mais quand ils sont

fachez & mis en colere, la chaleur monte incontinent, & éleue l'imagination: & pourtant ils ont dequoy parler, & n'est leur langue empeschee, pource qu'elle s'est échaufee à raison de ceste colere. Ceux là n'ont pas bonne veine pour faire des vers, à cause qu'ils sont froids, de cerueau, & quand ils sont fachez ils font de meilleurs vers, & auec plus grande facilité, contre ceux qui les ont irritez: & à ce propos Iuuenal a dit,

Si natura negat, facit indignatio versum.

C'est à dire.

Nature ne voulant, l'indigné fait des vers.

Les hommes de grand entendement ne peuuent estre bons orateurs ny bons prescheurs, pour ce defaut de la langue: ioint que l'action requiert aucunefois de parler

ler haut, aucunefois bas. Et ceux qui sont trauaillez de la langue, ne peuuent orer ny harãguer sans crier à haute voix: ce qui est vne des choses qui degouste les auditeurs. Et ainsi Aristote demande, Pourquoy les hommes qui hesitẽt de la langue ne peuuent parler à voix basse: à quoy il respond fort bien disant, que la langue laquelle tient au palais, à cause de la grande humidité, se denouë mieux auec force que sans effort: comme celuy qui veut leuer vne lance, en la prenant par la pointe, la leue mieux aueques force & tout d'vn coup que peu à peu. Il m'est auis que i'ay suffisamment prouué que les bonnes proprietez de nature que doit auoir l'orateur parfait, viennent pour la plus part de la bonne imagination, & aucunes, de la memoire. Et s'il est vray que

En la sect. 11. prob. 35.

les bons predicateurs de noftre temps, contentent les auditeurs, pour eftre douëz des mefmes graces, il s'enfuit que celuy qui fera grand predicateur, fçaura peu de theologie fcolaftique:& le grand fcolaftique ne fçaura pas prefcher à caufe de la cõtrarieté qui eft entre l'entendement & l'imaginatiõ auec la memoire. Ariftote a bien veu par experience que combien que l'Orateur aprenne la philofophie naturelle & moralle, la Medecine, Metaphyfique, Iurifprudẽce, Mathematiques, Aftrologie & toutes les autres fciẽces, il ne fçait de chacune que les fleurs & fentẽces auerees, fans fçauoir la raifon d'icelles: mais il penfoit que de ne fçauoir le Theologie, ny la raifon des chofes, venoit de ce que l'on ne s'y eftoit point adõné: & pourtant il demande en quoy nous

pensons que le philosophe differe de l'orateur, puis qu'ils estudient tous deux en philosophie. A quoy il respond que le Philosophe employe tout son estude à sçauoir la raison & cause de chacun effect: & l'orateur, à cognoistre seulement l'effect & non plus. Ce qui aduient pource que la Philosophie naturelle appartient à l'entendement, de laquelle puissance les orateurs sont priuez: & ainsi ne peuuent ils auoir de la philosophie autre chose qu'vne superficielle cognoissance. Ceste mesme difference est entre le Theologien scolastique & le positif: car l'vn sçait la raison de ce qui touche & concerne sa faculté: & l'autre, les propositiõs auerees & non dauantage. Parquoy, il y a danger que le predicateur ait la charge & autorité d'enseigner au peu-

En S. Mathieu, chap. 15.

En la 1. 2. x. chap. 1.

ple

ple Chreſtien la verité, & que l'auditeur ſoit obligé à le croire: Or que leur defaille la puiſſance, par laquelle on cognoiſt la verité des choſes & les cauſes d'icelles, nous pourrons alleguer cecy de Chriſt noſtre ſauueur, *Laiſſez les: ils ſont aueugles & conducteurs des aueugles: or ſi l'aueugle conduit l'aueugle, ils tomberõt tous deux en la foſſe.* C'eſt grand cas de voir de quelle hardieſſe ſe mettẽt à preſcher ceux qui ne ſçauẽt pas vn mot de theologie ſcolaſtique, & n'ont habilité naturelle, pour la pouuoir apprẽdre. S. Paul ſe plaind grandement de ceux là diſant, *Or la fin de la loy de Dieu eſt la charité, de cœur pur, de bonne conſcience & de foy non fainte: deſquelles trois choſes tous ſe ſeparans, ſe tournent & ont recours à vne vaine maniere de parler, voulans eſtre docteurs de la loy, ſans entendre ny ce*

En S. Mathieu, chap. 15.

En la 1. à Ti. chap. 1.

ny ce qu'ils disent, ne ce qu'ils affirment. Le vain language & parler des theologiens Alemãs, Anglois, Flamans, François, & de tous les autres qui habitent le Septentriõ, a fait perdre & gaster l'assemblee Chrestienne, par vne si grãde cognoissance des langues, par vn tel ornemẽt & grace à prescher, pour ce qu'ils n'ont l'entendemẽt propre pour trouuer la verité. Or auõs nous deia prouué que ceux là sont deprouueuz d'entendement, suyuant l'opiniõ d'Aristote, sans plusieurs autres raisons & experiences que nous auons amenees à cest effect. Mais si les auditeurs Anglois & Alemans sçauoient bien ce que S. Paul escrit aux Romains (qui estoient pareillement seduits d'autres faux predicateurs) ils ne se fussent par auanture pas trompez si tost. *Or ie vous prie, mes freres,* Chap. 16.

que vous regardiez à ceux qui causent dissentions & scandales & qui vous enseignẽt autre doctrine que celle que vous auez aprins: separez vous d'eux : car ils ne seruent pas à nostre Seigneur, mais seulement à leur vẽtre, & par leurs douces parolles & benedictions ils seduisent les cœurs des innocẽs, & abusent ceux là qui ne sçauent gueres. Suiuant cela, nous auõs prouué autre part, que ceux là qui sont prouueuz de grãde imaginatiõ, sont coleres, fins, malitieux & cauteleux, lesquels sont tousiours enclins à mal, & le sçauent faire auec vne grãde astuce & prudẽce. Aristote, touchant les orateurs de son temps, demãde, pourquoy nous appellõs l'orateur fin & caut & non pas le musicien ny le basteleur: & la difficulté eust esté plus grande, si Aristote eust sceu que la musique & la representation sont

En la 18. sec. prob. 4.

œuures

œuures de l'imagination. Aquoy il respond que les musiciens & les representans n'ont autre fin que de donner contentement à ceux qui les entendent: mais l'orateur tasche d'aquerir pour soy:& pour ceste cause il ha besoin d'vser d'astuce & cautelle, à fin que les auditeurs n'entẽdent à quel but il tẽd. Ces choses là sont propres à ces faux predicateurs, desquels l'Apostre escrit ainsi aux Corinthiens. 2. chap. 11.
Or ie crains que comme le serpent a seduit Eue, par son astuce, voz sens soyent ainsi corrompuz: car ces faux apostres sont cauteleux ouuriers, qui se transforment en apostres de Christ: dequoy ne se faut pas émerueiller: car Satan mesmes se trãsforme en Ange de lumiere: il ne se faut dõc pas ébahir si ses ministres se changent comme en ministres de iustice, l'œuure desquels sera leur fin.

L'on

L'on entend bien que toutes ces proprietez ſont œuures de l'imagination, & qu'Ariſtote a treſbien dit q̃ les orateurs ſont cauteleux & fins: pource qu'ils pẽſent touſiours à leur profit. Nous auõs deia dit vne autre fois, q̃ ceux là qui ont vne forte & grande imagination, ſont de temperament fort chaud: & de ceſte qualité procedent trois principaux vices de l'homme, l'Arrogãce, la Gloutonnie & la Luxure: & pour ceſte cauſe l'Apoſtre a dit, *Telle maniere de gens, ne ſeruent pas à Chriſt noſtre Sauueur, mais à leur vẽtre.* Et pourtãt ils mettent peine d'interpreter l'eſcriture ſainte de maniere que ce ſoit ſelon leur inclination naturelle, donnans à entendre à ceux qui ne ſçauent gueres, que les prebſtres ſe peuuent marier: qu'il n'eſt pas beſoin d'vn careſme, ny de ieuſnes, qu'il ne

faut

faut pas manifester au confesseur les pechez que nous commettons cōtre Dieu. Et vsans de cete ruse, par l'escriture mal aproprice, ils font paroistre leurs vices, vertuz, &le peuple les estime saincts. Que de la chaleur prouiénent ces trois mauuaises inclinations, & de la froideur, les vertuz contraires, Aristote le prouue disant, *Et quoniam vim eandem obtinet morum instituendorũ, mores enim calidum cōdit & frigidum omnium maximè quæ in corpore nostro habentur: idcirco nos morum qualitate afficit & informat.* Comme s'il vouloit dire. De la chaleur & de la froideur procedēt toutes les coustumes & mœurs de l'homme: pource que ces deux qualitez alterent plus nostre nature que nulle autre. Et de là vient que les hommes de grande imagination sont ordinairemēt malins

En la 30. sect. probl.1

& vicieux, pource qu'ils se laissent aller apres leurs naturelles inclinations & volontez, & qu'ils ont l'esprit & habilité pour faire mal. Et pourtant Aristote demande, Pourquoy l'homme de tant grande erudition est le plus iniuste de tous les animaux. A quoy il respõd que cet homme a grãd esprit & grãde imagination: à raison de quoy il trouue maintes imaginations à faire mal: & dautant qu'il appete naturellemẽt ses plaisirs, & d'estre plus grand & plus heureux que les autres, il s'ensuit qu'il doit offenser & faire mal, pource que ces choses là ne se peuuent acquerir, sans faire tort à plusieurs. Mais Aristote n'a pas bien sceu coucher ce probleme, ny respondre à iceluy cõme il faloit: il eust mieux fait de demander, Pourquoy les mauuais ordinairemẽt sont de grãd esprit?

En la 29. sec. prob. 7.

entre lesquels ceux qui ont meilleur esprit ou habilité plus grãde, font de plus grãdes mechãcetez & desordres, veu qu'il est raisonnable, que le bon esprit de l'homme s'incline plustost à la vertu & bonté qu'aux vices & maux: à quoy l'õ peut répondre que ceux là qui ont beaucoup de chaleur, sont hõmes de grande imagination, & que la mesme qualité qui les fait ingenieux les semõd à estre mauuais & vicieux. Mais quand l'entendemẽt domine, l'homme ordinairement s'incline à la vertu, pource que ceste puissance tẽd à froideur & siccité, desquelles deux qualitez proceddent plusieurs vertuz, cõme la contiẽnce, l'humilité, & la temperance: au lieu que de la chaleur proceddent les contraires. Si Aristote eust trouué cete philosophie, il eust sceu respõdre à ce probleme, *En la 30 sec. prob. 9.*

par lequel il demãde, *Cur genus id hominũ, quod Dionysiacos technitas id est, artifices bacchanales aut histriones appellam⁹, improbis esse morib⁹, magna ex parte cõsueuerũt?* Cõme s'il demãdoit, Parquoy les comediẽs, cabaretiers, cuisiniers & ceux qui se trouuẽt en tous les bãquets & festins, pour ordonner les viãdes, sont ordinairement mauuais & vicieux? A quoy il rẽpõd, disant, q̃ pour estre occupez en ces offices de Bacche, ils n'ont eu le moyen d'estudier, & qu'ils passent ainsi leur vie auec incontinẽce: à quoy mesme fait la pauureté, laquelle ha de coustume d'amener beaucoup de maux: mais de fait, ce n'ẽ est pas la raison: ains faut dire q̃ la representation des comedies, & la maniere de cõmander aux festes de Bacche, viẽt d'vne differẽce d'imaginatiõ, laquelle inuite l'hõme à

me à cete maniere de viure. Et pource que cete difference d'imagination consiste en chaleur, tous ceux là ont bon estomac, & vn grand appetit de boire & de manger: & cõbien qu'ils s'addonnassent aux lettres, ils n'y feroyẽt aucun proffit, voire mesmes encores qu'ils fussent riches, ils ne laisseroient pas d'estre affectionnez à tels offices, quãd bien ils seroiẽt beaucoup plus vils, pource que l'esprit & habilité attire vn chacũ à l'art, qui luy correspond en proportion. Et pour cete cause Aristote demãde, *Cur in iis studiis quæ aliqui sibi delegerint quanquam interdum prauis, libentius tamẽ quàm in honestioribus versantur? verbi gratia, præstigiatorem aut mimũ, aut tibicinem se potius esse, quàm astronomum aut oratorem velit, qui hæc sibi delegerit?* C'est à dire, Pourquoy *En la* 18. *sect. probl.* 6.

ſe trouuent aucuns qui ayment mieux eſtre Comediens, baſteleurs, ou ioueurs d'inſtrumẽs, que Orateurs & Aſtrologues? A quoy il reſpond fort bien diſant, que l'hõme ſent incontinent à quel art il eſt naturellement diſpoſé: pource qu'il ha en ſoy meſme qui le luy enſeigne: & peut biẽ tãt la nature, par ſon inſtigatiõ & pourſuite q̃ cõ biẽ q̃ l'art & office ſoit mal ſeãt à la dignité de celuy quil'aprend, il faut neãtmoins qu'il s'y addõne, & qu'il laiſſe tous les autres honorables exercices. Mais puis q̃ nous auõs reietté cete maniere d'eſprit, cõme mal propre à la charge de la predicatiõ, & puis q̃ nous ſommes tenuz dõner & departir à chacune differẽce d'habilité, les lettres qui luy reſpõdẽt en particulier, il faut mõſtrer quelle ſorte d'eſprit doit auoir celuy, q̃ l'on doit cõmettre à

la

la charge de la predication: qui est vne chose de grande importance à la Republique Chrestienne. Il faut donc sçauoir que combien que nous ayōs prouué autre fois qu'il y a vne naturelle repugnance & contrarieté de ioindre & assembler vn grand entendement auec vne grande imagination & memoire, il n'y a toutesfois reigle tant generalle en tous les arts, qui n'ait quelque exception. Nous prouuerons au chapitre penultieme de cest œuure, fort au long, qu'estant nature auec ses forces, & n'ayant aucune chose qui l'empesche, elle fait vne difference d'esprit tant parfait, qu'elle asséble en vn mesme suiect, grand entendemēt, auec vne grāde imagination & memoire, comme si ces trois choses n'estoyent contraires, & ne fussent naturellemēt

opposees. Ceste est la propre & conuenable habilité, pour l'office & charge de la predication, si se trouuoyent plusieurs suiects qui la peussent obtenir: mais cõme nous dirons au lieu allegué, il y en a si peu, que de cent mille esprits à peine s'en trouue vn qui soit tel. Et pourtant nous faudra trouuer vne autre difference d'esprit plus familiere, bien qu'elle ne puisse estre si parfaite que la susdite. A ceste cause, il faut sçauoir qu'entre les medecins & philosophes, il y a grande dissention pour auerer le temperament & les qualitez du vinaigre, de la colere aduste, & des cendres, voyans que ces choses là produisent aucunefois effect de chaleur: aucunefois, de froideur: au moyen dequoy leurs opinions se sont trouuées differentes: mais la verité est que toutes ces choses

Galen au liure 1. des Simpl. chapit. 19.

qui

qui souffrēt le bruler, & que le feu a consommé, sont de diuers temperament. La plus grāde partie du suiect est froid & sec: mais se trouuent entre-deux, autres parties tāt subtiles & delicates & de si grāde chaleur & ferueur, que combien qu'elles soyent en petite quantité: elles sont neātmoins de plus grāde efficace à exercer leur œuure, que tout le demourāt du suiect. Et par ainsi voyons nous que le vinaigre & la melancholie par adustion ouurent la terre, à raison de la chaleur, & ne la ferment, combien que la plus grande partie de ces humeurs soit froide. De là peut on inferer, que les melancholiques par adustion, assemblent vn grād entendement auec vne gran de imagination: mais ils sont tous deprouueuz de memoire, à cause de la grande siccité & durté que

l'adustiõ a fait au cerueau. Ceux là sont bõs pour prescher, au moins les meilleurs qui se puissent trouuer, hors mis ces parfaits que nous auõs dit cy dessus: car cõbiẽ qu'ils ayent faute de memoire, leur propre inuention est si grande que la mesme imagination leur sert de memoire & de resouuenance, & leur suggere plusieurs figures & sentẽces, à alleguer, sans auoir faute d'aucune chose. Ce que ne peuuent faire ceux, qui aprennẽt leur sermon mot apres mot, lesquels venans à faillir demourent tout court, sans auoir qui leur fournisse matiere, pour passer outre. Que la melancholie, par adustion, ait ceste varieté de temperament, froideur & siccité pour l'entendemẽt, & la chaleur pour l'imagination, Aristote le dit en ceste maniere, *Homines melancholici varij inæqualesq;*

lesq; sunt: quia vis atra bilis varia & inaqualis est, quippe qua vehementer tum frigida, tum calida reddi eadem possit. C'est à dire, Les hõmes melãcholiques, par adustion, sont diuers & de complexion inegale, pource q̃ la colere aduste est fort differente, & inegalle: aucunefois fort chaude: aucunefois, fort froide. Les signes par lesquels se cognoissent les hommes qui tiennẽt ce temperament, sont tres-manifestes: ils ont la couleur du visage pasle & cendree: les yeux fort enflammez & ardans: à raison dequoy se dit (Il est homme qui a du sang en l'œil) le poil noir, & la teste chauue: peu de chair, aspre & velue: les veines grosses: ils sont affables & de bonne cõpagnie: mais ils sont luxurieux, superbes, hauts, renieurs, cauteleux, doubles, iniurieux, vindicatifs & enclins à faire mal,

Aussi ont ils la veuë courte à cause de la grande siccité du cerueau. Arist. au liu. du Dormir & veille.

mal. Cela s'entend lors que la melancholie s'enflamme: mais si elle se refroidit, incontinent naissent en eux les vertus contraires, Chasteté, Humilité, crainte & reuerence de Dieu, Charité, misericorde & grande recognoissance de leurs pechez, auec souspirs & larmes. Et pour ceste cause ils viuent en vne perpetuelle guerre, sans auoir aucun repos. Aucunefois le vice surmôte en eux: aucunefois, la vertu: mais nonobstât toutes ces imperfectiôs, ils sont les plus ingenieux & habiles au ministere de la predication, pource qu'ils ont entendemêt pour trouuer la verité, & grâde imaginatiô pour la sçauoir persuader. Sinon, voyôs que fit Dieu, quâd il voulut former vn homme au vêtre de sa mere, à fin qu'il fust habile, de découurir au monde la venue de son fils, & qu'il eust la charge

Quand il a pleu à Dieu qui m'a separé du ventre de ma mere, & m'a appellé par

charge de prouuer & persuader que Christ estoit le Messie promis en la loy: & nous trouuerons que le faisant de grãd entendement & imagination, par consequent (regardant à l'ordre naturel) il la tiré & fait colere & aduste. Cela se voit clairement, en cõsiderant le grãd feu & ardeur de laquelle il persecutoit l'eglise, & la peine q̃ receurent les Sinaguogues, quand elles le virent conuerty, cõme s'ils eussent perdu vn homme de grande consequence, qui leur eust peu gãgner & vaincre la partie cõtraire. Cela se voit aussi manifestement par les repliques & deffences de colere raisonnable, qu'il amenoit aux proconsuls & iuges qui le prenoyent, deffendant sa personne & le nom de Christ, auec telle dexterité, qu'il les rendoit tous confuz. Il estoit aussi imparfait de la langue,

sa grace, pour reueler son fils, en moy. S. Paul aux Gal. cha. 1.

gue,& n'estoit fort prompt à parler:qui est vne proprieté,à laquelle Aristote dit que les melancholiques par adustion,sont suiets. Les vices desquels il cõfesse auoir esté entaché,deuant sa conuersion,demonstrent pareillemẽt qu'il auoit ceste tẽperature. Il estoit blasphemateur, iniurieux & persecuteur: ce qui vient entieremẽt de la trop grande chaleur.Mais le signe plus euident qui le demõstre auoir esté coleric aduste, se prent de ceste bataille continuelle: que luy mesme confesse auoir esté en luy, entre la partie superieure & inferieure,disant, *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mẽtis meæ & ducẽtem me in captiuitatem peccati.* Ie voy vne autre loy en mes membres qui repugne à la loy de mon ame,& qui me conduit en captiuité du peché. Nous auons prouué, suyuant l'opinion d'Aristote, que

En la 1. à Tim. cha. 1.

les melancholiques par aduſtion, ont ceſte meſme guerre & debat: il eſt vray qu'aucuns expliquent & fort bien, que ceſte bataille procede du deſordre que fait le peché originel, entre l'eſprit & la chair: & quant à ce qu'elle eſtoit ſi grande, ie croy biẽ auſſi, qu'elle venoit de l'inegalité de la colere aduſte, que lon dit bile noire, qu'il auoit en ſa naturelle cõpoſition. Le prophete Royal Dauid participoit egallemẽt du peché originel, & ne ſe plaignoit pas tant que faiſoit S. Paul: ains diſoit qu'il trouuoit la partie inferieure accordant auec la raiſon, quand il ſe vouloit réiouyr auec Dieu. *Cor meum & caro mea exultauerunt in Deum viuum.* Pſeau. 83.
Mon cœur & ma chair ſe ſont éiouiz en Dieu viuant. Et comme nous dirons au chapitre penultime, Dauid auoit la meilleure tem-

pera-

perature, qu'il eſtoit poſſible à la nature de donner, laquelle nous prouuerons, par l'opinion de tous les philoſophes, incliner ordinairemẽt l'homme à l'eſtat de vertu, ſans grande contradiction de la chair. Donques les eſprits qui ſe doyuent élire pour preſcher, ſont en premier lieu, ceux qui aſſemblent vn grand entẽdement auec vne grande imagination, & memoire: dont nous allegueront les ſignes au penultime chapitre. A faute de ceux là, ſuccedent en leur place, les melancholiques par aduſtion, leſquels ioignent vn grand entendemẽt, auec vne grãde imaginatiõ: mais ils ſont deprouueuz de memoire. Et pourtãt ils ne peuuent auoir abondãce de parolles: ny preſcher par vn torrent d'eloquence deuant vn peuple. Au troiſieſme lieu ſuccedent les hommes

de

de grand entendement, lesquels neantmoins sont deprouueuz d'imagination & memoire. Ceux là prescheront auec vne grande disgrace : mais ils enseigneront la verité. Les derniers, auquels ie ne voudroy recommander la charge de la predication, sont ceux qui assemblent beaucoup de memoire auec vne grande imagination, & sont deprouueuz d'entendement. Ceux là attirent vn peuple à eux, & le tiennent émerueillé & content:mais quand nous n'y pensons point, ils tombent en l'inquisition, pource que *par douces parolles & benedictions, ils seduisent les cœurs des innocens.* *Aux Rom. chap. 16.*

* * *

y

Comme la theorique des loix appartient à la memoire: l'aduocacer & iuger (qui en est la pratique) à l'entendement: & la maniere de gouuerner vne republique, à l'imagination.

CHAP. XI.

EN langue Hespagnole, ce mot *(letrado)* est vn terme cōmun pour tous les hōmes de lettres, theologiens, legistes, medecins, dialecticiēs, philosophes, orateurs, mathematiciens & astrologues: & neantmoins en disant, *Fulano es letrado*, nous entendons d'vn commun consentement, que la professiō d'vn tel est la cognoissance des loix, comme si c'estoit vn nom propre & particulier. La respōce à ce doute est facile: mais pour la donner telle qu'il faut, est

propre

propre de sçauoir premierement que c'est de la loy: & à quoy s'obligent ceux qui se mettent à estudier en ceste faculté: pour se seruir d'icelle estans iuges ou aduocats. La loy n'est autre chose, qu'vne volōté raisonnable du legislateur, par laquelle il explique & declare en quelle maniere il veut que se determinent les cas, qui ordinairement aduiennent en sa republique, pour entretenir les suiets en paix, & leur enseigner comme ils doiuent viure, & dequoy ils se doiuent garder. I'ay dit, que la loy estoit volonté raisonnable, pource qu'il ne suffit pas que le Roy & l'Empereur (qui sont la cause efficiente de la loy) expliquent & declarent leur volonté en quelque maniere que soit, à fin que elle soit loy: car si elle n'est iuste & conforme à la raison, elle ne

Que c'est, la Loy.

peut eſtre appellee loy, pource qu'elle ne l'eſt pas auſſi:comme celuy ne ſeroit pas homme, qui ſeroit priué d'ame raiſonnable. Et pourtãt a eſté aduiſé que les Rois eſtabliſſent leurs loix par le conſeil des hommes fort ſages & entẽduz, à fin qu'elles ſe faſſent auec droicture & equité, & que les ſuiets les reçoiuent de bon cœur, & ſoient dauantage tenuz à les garder & accõplir. La cauſe materielle de la loy eſt qu'elle ſe faſſe des cas qui ordinairement écheent en la Republique, ſuyuant l'ordre de nature, & non des choſes impoſſibles & qui n'aduiennent pas ſouuent. La cauſe finalle eſt ordõner la vie de l'hõme, & luy enſeigner ce qu'il doit faire & ce qu'il doit fuir, à fin que la Republique bien ordonnee ſoit entretenue en paix & tranquillité. Et pour ceſte cauſe

ils

ils font escrire les loix par parolles claires, non equiuoques, ny obscures, ny ayãs diuers sens: sans chifres ny abreuiatures, & tãt manifestes que chacun les peut facilement entendre & retenir en sa memoire. Et à fin que nul n'en pretende cause d'ignorance, ils les font publier à son de trompe & cry public, à fin que celuy qui les enfraindra puisse estre chastié. En apres, veu le soing & diligẽce, que les bons legislateurs employent, à ce que leurs loix soient iustes & manifestes, ils enioignent aux iuges & aduocats que, *Nemo in actionibus vel iudiciis suo sensu utatur, sed legum autoritate ducatur.* comme voulans dire, Nous deffendons à tous iuges & aduocats d'vser de leur entendement, de disputer si la loy est iuste ou iniuste, & de luy donner autre sens que celuy que

Ne faites, à part, ce qui vous semble bon: mais fay seulemẽt ce que ie te cõmãde: n'adiouste rien au Ser-

gneur, ny declare la compositiõ de la lettre.
ne diminuë. Dont s'ensuit que les Legistes doi-
Deuter. ch. 12. uent cõstruire le texte de la loy, &
prendre le sens qui resulte de la
construction & non autre. Ceste
doctrine donc estant ainsi suppo-
see, c'est vne chose fort claire de
sçauoir, pourquoy le Legiste s'ap-
pelle *Letrado*, & nõ pas tous les au
tres hõmes de lettres: c'est pour-
ce qu'il est (*à letra dado*) adonné
à la lettre, c'est à dire, homme qui
n'a liberté d'opiner selon son en-
tẽdement, mais qui est cõtraint de
suyure la composition de la lettre.
Et pour entendre cela, ceux qui
sont fort excellens en ceste pro-
fession, n'osent nier ny affirmer
aucune chose, touchant la decisiõ
de quelque cas, s'ils n'ont deuant
eux la loy, qui le determine en pro
pres termes. Et si aucunefois ils
parlent de leur teste, & entremes-
lent

lent leur iugement & raiſon, ſans s'arreſter au droict, ils le font auec vne crainte & hõte : & pour ceſte cauſe ils diſent en commun prouerbe, *Erubeſcimus dum ſine lege loquimur*. C'eſt à dire, Nous auons honte de iuger & conſeiller, quãd nous n'auõs loy au deuant, laquelle determine le fait qui nous eſt propoſé. Les Theologiens ne ſe peuuent appeller lettrez en ceſte ſignification, pource qu'en la ſaincte eſcriture, *Littera occidit: ſpiritus autem viuificat*. La lettre occit, & l'eſprit viuifie. La ſaincte eſcriture eſt pleine de miſteres, de figures, & chifres : elle eſt obſcure & non manifeſte à tous. Les termes & manieres de parler d'icelle, ont vne ſignification fort differente de celle que ſçauent les vulgaires lettrez. A raiſon dequoy, celuy qui conſtruira la lettre & qui prendra 1. Cor. ch. 3

le ſens qui reſulte de la cõſtructiõ grammaticalle, tombera en pluſieurs erreurs. Les medecins auſſi ne s'aſſuietiſſent à la lettre: pource que ſi Hippocrate & Galen & les autres graues auteurs de ceſte faculté, diſent & affirment vne choſe, & l'experience & raiſon monſtrent le contraire, ils ne ſont tenuz de les ſuiure, pource qu'en la medecine l'experience ha plus de force que la raiſon: & la raiſon, plus que l'autorité. Mais aux loix aduient tout le contraire: car l'autorité d'icelles, & ce qu'elles decernét ha plus de force & vigueur que toutes les raiſons qui ſe peuuent alleguer au contraire. Ce qu'eſtant ainſi, nous auons deia le chemin ouuert, pour remarquer l'eſprit que les loix requerent: car ſi le Legiſte doit auoir l'entendement & l'imagination propre à

ſuyure ce q̃ dit la loy, ſans y aiouſter ny diminuer, il eſt certain que ceſte faculté appartient à la memoire: & que l'on doit trauailler à ſçauoir le nombre des loix & reigles du droict & ſe ſouuenir de chacune à part, dire par cœur la ſentence & deciſion d'icelle, à fin que l'occaſion ſe preſentãt l'on ſache qu'il y a vne loy qui determine ce qui ſe preſente, de telle & telle maniere. Et pourtãt il m'eſt aduis qu'il eſt meilleur au Legiſte d'auoir grande memoire, & peu d'entendement, que beaucoup d'entendement & peu de memoire. Car s'il ne ſe doit ſeruir de ſon eſprit & habilité, & regarder à vn ſi grand nombre de loix qu'il y a, tant differãtes les vnes des autres, auec tant d'imperfections, limitations & amplifications, il vaut mieux ſçauoir par cœur, ce qui eſt

determiné au droit, pour chacune chose qui se presente, que discourir auec l'entendement, cõme elle se pourra determiner : car l'vn est necessaire, & l'autre impertinent, ioint q̃ ne doit auoir l'aduis d'autruy plus d'efficace que la decision de la loy. Parquoy il est certain que la theorique de la iurisprudẽce appartient à la memoire & nõ à l'entendement ny à l'imagination. Ainsi donc veu que les loix sont tant positiues, & que les Legistes ont l'entendement tant adõné à la volonté du Legislateur, ne pouuans entremesler leur opinion, sans sçauoir certainement la decision de la loy, quand quelque plaidant va au conseil à eux, ils ont cõgé de dire, Ie regarderay mes liures sur ce fait: ce q̃ si le medecin disoit, quãd on luy demãde remede sur quelque maladie, ou le

Theologiẽ en cas de la cõſcience, on les tiendroit pour gẽs peu ſçauãs en leur faculté. La raiſon eſt q̃ ces deux ſciences ont leurs definitiõs & principes vniuerſels, au deſſouz deſquelles choſes, ſont cõtenuz les cas particuliers. Mais en la ſcience de droict, chacune loy cõtient ſeulemẽt vn cas, ſans q̃ celle qui ſuit, en depende, cõbien qu'elles ſoiẽt toutes deux ſouz vn meſme tiltre. Et partant eſt neceſſaire ſçauoir toutes les loix, eſtudier chacune particulierement, & les garder diſtinctement en la memoire. Mais au contraire de cela, Platon note vne choſe digne de grãde cõſideratiõ : c'eſt qu'en ſon temps, il ſoupçonnoit le lettré, qui ſçauoit beaucoup de loix par cœur, (voyãt par experience que tels n'eſtoient pas tãt bõs iuges & aduocats, cõme il ſembloit à les voir) duquel effect *Au liure des loix.*

il ne

il ne deuoit toucher la cause, puis qu'il ne la dit en lieu tant cõuenable: il vid seulemẽt par experiẽce, q̃ les Legistes ayans bõne memoire, qui venoient deffendre vne cause ou la iuger, n'apliquoyent le droit tant bien qu'il estoit conuenable. Il est aisé, selon ma doctrine, de donner la raison de cela, supposé que la memoire est contraire à l'ẽtendement & que la vraye interpretation des loix, amplification, restriction & composition d'icelles, auec leurs opposez & contraires, se fait en distinguant, inferant, discourant, iugeant & élisant: qui sont œuures de l'entendement, lesquelles le lettré ayant grande memoire ne peut faire en sorte quelconque. Nous auons deia dit vne autre fois, que la memoire n'a en la teste, autre office que de garder fidelement les figures & fantasies

tasies des choses:& que l'entendement & l'imagination les mettent en œuure. Et si le lettré a tout l'art en la memoire, & que l'entendement & l'imagination luy defaillent, il n'a nō plus d'esprit & moyen de iuger & aduocacer, que le Code mesme & le Digeste, lesquels comprenans toutes les reigles & loix du droict, ne peuuent neantmoins faire vn escrit. Dauātage, combien que la loy deust estre telle que porte la diffinitiō d'icelle, si est ce qu'à grand peine se trouuent les choses, tant parfaites que l'entendement les faint. Que la loy soit iuste & raisonnable, qu'elle serue à tout ce qui peut aduenir, qu'elle s'escriue par termes clairs & manifestes, qu'elle n'ait point de doubtes, ny de contrarietez, & qu'elle ne reçoiue diuers sens, ne se peut pas tousiours faire,

pource

pource qu'en fin, elle ha esté establie par conseil humain, lequel n'a force pour donner ordre à tout ce qui est à venir: Ce qui se voit tous les iours par experiēce: car depuis qu'vne loy a esté faite, par bon cōseil & meure deliberation, en peu de temps elle se défait, pource que par l'vsage d'icelle, se sont découuers mille inconueniens, ausquels personne n'auoit pensé, quād elle fut establie. Et pour ceste cause le droit aduise les Rois & les Empereurs de n'auoir honte de corriger leurs loix, pource qu'ē fin, ils sont hommes, & ne se faut pas étonner s'ils errent: veu mesmement que l'on ne sçauroit trouuer aucune loy, qui puisse cōprendre par sentēces ny parolles toutes les circonstances du fait qu'elle determine, pource que l'astuce & cautelle des mauuais est plus grande pour inuenter

Les pensees des hommes timides, & nos prouidences sont incertaines. Sap. cha 9.

uenter faicts, que la prudence des bons, pour se prouuoir de deffence, & preuoir quel iugemẽt se doit asseoir: & pour ceste cause est dict: *Neque leges, nec senatusconsulta ita scribi possunt, vt omnes casus, qui quãdoque inciderint, comprehendantur. Sed sufficit ea quæ plerunque accidũt contineri.* C'est à dire, Il n'est possible d'escrire les loix de telle maniere, qu'elles comprennent tous les cas qui peuuent écheoir: c'est assez de determiner ceux qui aduiennent ordinairement: & si autres aduenoient, qui n'eussent loy, qui les decidast en propres termes, le droict n'est pas tant depourueu de reigles & principes, que si le Iuge ou l'aduocat a bon entendement, pour sçauoir inferer & conclure, il ne trouue la vraye decision & defense, & le lieu d'où il la peut tirer. De maniere

L. Nec leges. ff. ti. de le.

niere que si se trouuent plus d'affaires que de loix, il faut que le Iuge ou l'Aduocat ayent beaucoup d'entendement, pour les faire de nouueau : & non en quelque maniere que ce soit, mais conformes & non contredisantes au droict. Les lettrez qui ont grande memoire ne peuuent faire cela : car si les cas que l'artleur met en la bouche, ne sont tous taillés & maschez, ils ne sont habiles à dauantage. L'on a coustume de cōparer le lettré qui sçait beaucoup de loix par cœur, au fripier ou cousturier qui ha beaucoup de sayes en monstre en sa boutique: lequel pour en bailler vn, à la mesure de celuy qui le demande, les fait tous essayer:& s'il ne s'en trouue aucun bien seant, il r'enuoye le marchand:mais le lettré de bō entendemēt est comme le bon cousturier,

ſturier, qui ha les ciſeaux en la main,& la piece de drap en la mai ſon:lequel prenant la meſure, taille vn ſaye à la maniere de celuy qui le veut:les ciſeaux du bon aduocat, eſt l'entendemẽt aigu, par lequel il prend la meſure au cas, & luy baille veſtement de la loy, qui le determine,& s'il ne la trou ue entiere, pour le decider en propres termes, il luy fait vn acouſtre ment de pieces du droict, pour le defendre. Les Legiſtes qui ſont douez d'vn tel eſprit, ne ſe doiuẽt pas appeller lettrez, pource qu'ils ne conſtruiſent la lettre,& ne s'amuſent aux parolles formelles de la loy:ains ils ſemblẽt legiſlateurs ou Iuriſcõſultes, auſquels les meſ mes loix demãdent, Parquoy, s'ils ont pouuoir & autorité de les inter preter, reſerrer, amplifier, & d'en tirer exceptiõs, s'ils les peuuẽt cor

riger & amēder, ie dy bien qu'ils semblēt Legislateurs. On dit d'vn tel sçauoir que cetuy, *Scire leges nō hoc est verba earum tenere, sed vim ac potestatem habere*. Cōme si l'on vouloit dire, Personne ne pense que sçauoir les loix, soit la memoire des formelles parolles, esquelles les on les a escrites : mais sçauoir les loix, est entēdre iusques où s'estendent leurs forces, & que c'est qu'elles peuuēt determiner : pour ce que la raison d'icelles est suiette à plusieurs diuersitez à cause des circonstances, du temps, de la personne, du lieu, du moyen, de la matiere, cause & de la chose. Tout cela fait changer la determinaison de la lo.y Et si le iuge ou l'aduocat n'a bon entēdement, pour tirer de la loy, soustraire & adiouster ce qu'elle ne peut dire par parolles, il fera beaucoup de fautes, suiuant

ff. de legibus & sen. cōsu. l. scire leges.

la

ſa lettre. Et pourtant eſt dit, *Verba legis non ſunt capienda Iudaicè*. C'eſt à dire, Les termes de la loy ne ſe doiuēt prendre à la maniere Iudaique, qui eſt cōſtruire la lettre & en prendre ſeulement le ſens. Parce que nous auons dit, nous cō cluōs que l'aduocacerie eſt œuure de l'entendement, & que ſi le lettré a grande memoire, il n'eſt aucunemēt propre à iuger ny aduocacer, pour la repugnāce de ces deux puiſſances: & c'eſt pourquoy les lettrez ayans grande memoire, que note Platon, ne defendoient pas biē les cauſes & n'appliquoient le droit, cōme il faloit. Mais il y a vne difficulté, en cete doctrine, & non legere à mon aduis: car ſi l'entendement eſt celuy qui aſſiet le cas en la propre loy qui le determine, en diſtinguāt, limitāt, amplifiant, inferant & reſpondant aux argu-

Glo. in.l. dāni. pa. ſi is. verb. aliquas. de dā no infecto.

mens de la partie contraire, cõment est il possible que l'entendement fasse cela, si la memoire ne luy fournit tout le droit: car comme nous venons de dire, il est enioint que, *Nemo in actionibus vel iudicijs suo sensu vtatur, sed legũ autoritate ducatur.* C'est à dire, Que personne aux actions & iugemẽs ne se serue de sõ sens, ains soit induit par l'autorité des loix. Suyuãt cela, il faut premierement sçauoir toutes les loix & reigles du droict deuant que venir à ce qui fait à la cause: car encores que nous ayons dit que l'aduocat de bon entendement est maistre des loix, si est ce que toutes les raisons & argumens d'iceluy doiuent estre fondez & appuyez sur les principes de cete faculté, sans lesquels ils sont de nul effect & valeur. Et à fin de pouuoir faire cela, il est be-

ſoin d'vne grãde memoire, laquel le garde & retienne vn ſi grand nõbre de loix eſcrites aux liures. Cet argument prouue eſtre neceſſaire au parfait aduocat d'auoir grand entendement & memoire: ce que ie confeſſe. Mais, quant à moy ie veux dire, que, là où ne ſe trouuera vn grand entendemẽt ioinct à vne grande memoire (à cauſe de leur repugnance) il vaut mieux que l'aduocat ſoit prouueu d'vn haut entendement, & de peu de memoire, que d'vne grande memoire, ayant peu d'entendement: car pour ſupleer à la memoire, il y a beaucoup de remedes, cõme les liures, tables abecedaires & autres inuentiõs des hõmes: mais s'il ha faute d'entendemẽt, il n'eſt poſſible d'y remedier. Dauantage, Ariſtote dit, q̃ les hommes de grand entendement (bien

Au liure de la Memoire & re ſouuenãce.

qu'ils soyent deprouueuz de memoire) ont vne grãde reminiscence ou resouuenãce, au moyen de laquelle ils ont vne certaine cognoissance cõfuse de ce qu'ils ont veu vne fois, ouy ou leu, surquoy discourant, ils la remetrẽt en memoire. Et combiẽ que ne se peussent trouuer tant de remedes, pour representer tout le droict à l'entendement, les loix sont fondees sur vne telle & si grande raison, que les anciens (comme dit Platon) appeloyent la loy raison & prudence. Parquoy le Iuge ou l'aduocat de grand entendement (iugeant ou conseillant) bien qu'il n'eust la loy deuant soy & toute preste, ne failliroit gueres, s'il auoit auec soy l'instrument duquel les Empereurs ont fait les loix. Ainsi donc aduient maintes fois qu'vn Iuge de bon

enten

entendement dõne sentence, sans sçauoir la decision de la loy, qu'il va trouuer puis apres dedans les liures: ce que mesmes nous voyons aduenir aux aduocats, quand aucunefois ils donnẽt leur aduis sur le chãp. Les loix & reigles de droict sont la fontaine & l'origine, d'où les aduocats tirent leurs argumẽs & raisons, pour prouuer ce qu'ils veulẽt, ce qui se fait auec l'entendement, de laquelle puissance si l'aduocat est deprouueu, ou qu'il l'ait lasche & de peu de force, il ne sçaura iamais former vn argumẽt, encores qu'il sçache tout le droict par cœur. Nous voyons clairemẽt cela en ceux qui estudient l'oratoire, & qui ont faute de l'habilité pour l'aprendre: car combien que ils aprennent par cœur les Topiques de Cicerõ, (qui sont les lieux & fontaines d'où sourdent les ar-

gumés, pour prouuer chacun probleme & question, par la partie affirmatiue & negatiue) ils ne peuuent neantmoins former vne raison. Autres viennent de grand esprit & habilité, lesquels sans voir liure & sans estudier les topiques, & lieux des argumens, en formēt neantmoins mille, accommodez au propos duquel il est question. Ceste mesme chose se voit aux Legistes de grande memoire, qui reciteront fidelement tout le droict par cœur, & ne sçauront tirer d'vn si grand nombre de loix qu'il y a, vn argument sur lequel ils se puissent fonder. Au cōtraire s'en trouuent autres, lesquels ayans mal estudié à Salamanque, sans liures, font merueilles en l'auocacerie. Parquoy se peut facilement entendre combien importe à la Republique de faire ceste election &

Examē & electiō d'e-

examen

examen d'esprits pour aprendre les sciences, puis que les vns, sans art, sçauent & entendent ce qu'ils doyuent faire, & les autres chargez de preceptes & reigles (pource qu'ils n'ont l'esprit que la pratique requiert) font mille absurditez. Si donc la maniere de iuger & aduocacer, se fait en distinguant, inferant, discourant & élisant, il est raisonnable que celuy qui se mettra à l'estude des loix, ait bon entendement, puis que telles œuures appartiennẽt à ceste puissance & non à la memoire ny à l'imagination. Mais il est bon de sçauoir en quelle maniere se peut entẽdre, si le ieune homme est doüé de ceste differẽce d'esprit ou non: & faut dire & auerer premierement les qualitez de l'entendement & toutes les differences d'iceluy, à fin que nous sçachions di-

Esprits, d'importãce à la republique

ſtinctement, à laquelle d'icelles les loix appartiennent. Quant au premier, il faut ſçauoir que combien que l'entendement ſoit la puiſſance la plus noble de l'homme, & de la plus grande dignité, il n'y en a pas vne neantmoins, qui ſe trompe ſi aisément entour la verité, qu'elle fait. Ariſtote a commancé à le prouuer diſant, que le ſens eſt touſiours veritable: mais que l'entendement, pour la plus part, diſcourt mal. Ce qui ſe voit clairement par experience: car ſi ainſi n'eſtoit, on voirroit de grandes diſſentions entre les graues philoſophes, medecins, theologiens & legiſtes: on voirroit ſur chacune choſe diuerſes opinions & iugemens, attendu qu'il n'y a qu'vne verité. Il eſt aisé à entendre d'où vient que les ſens ſont ſi certains, ne ſe trompans iamais à

Au 3. liu. de l'Ame.

l'endroit de leurs obiects, au lieu que l'entendement est tant suiect à se tromper entour le sien: ce que nous entendrons en considerant que les obiects des cinq sens, & les especes par lesquelles ils se cognoissent, sont fermes & stables, naturellement deuant que les cognoistre. Mais la verité (que l'entendement doit contempler) n'a de soy aucun estre formel, si l'entendement mesme ne l'a fait & composé : elle est entierement desiointe & dissipée en ses materiaux, comme la maison conuertie en pierres, terre, briques, mortier, bois & chauls, desquels se pourroyent faire autant d'erreurs au bastiment, par la mauuaise imagination, que viendroyent d'hommes pour edifier. Autant en est de l'edifice que l'entendement fait (composant la verité) car si n'est

celuy qui ha bon esprit, tous les autres commettent mille fautes, auecques mesmes principes. De là vient la diuerse opinion des hommes, touchant vne mesme chose, pource que chacun fait vne telle composition & figure que porte son entendement. Les cinq sens sont exempts de ces erreurs & opinions: car les yeux ne font pas la couleur: ny le goust, les saueurs: ny le toucher, les qualitez qui se touchent: le tout est faict & composé par la nature, deuant que chacun cognoisse son obiect. Et pource que les hommes ne sont aduertis de ceste mauuaise condition de l'entendement, ils donnent hardiment leur aduis, sans cognoistre certainement la maniere & differẽce de leur esprit, & s'il compose bien ou mal, la verité. Sinon, demandons à aucuns hom

mes de lettres lesquels (apres auoir escrit & confirmé leur opinion, par plusieurs argumens & raisons) ont changé d'aduis, quelque temps apres, comment ils pouuoyent entendre qu'ils se fussent trompez à ceste composition de verité? Premierement ils confessent eux mesmes qu'ils ont failly: & puis ils se retractent de ce qu'ils ont dit deuant. A la seconde fois ie dy qu'ils se doyuent moins fier à leur entendement, pource que la puissance, qui ha vne fois mal composé la verité, se confiant trop en ses raisons & argumens, peut encores faillir vne autre fois ayant la mesme raison, veu mesmement que s'est veu par experience, qu'il a eu au commancement la vraye opinion, & depuis, vne pire, & moins probable. Ils ont

ont pour indice suffisant, & croyent que leur entendement compose bien la verité, quand ils le voyent affectionné à ceste figure, muny d'argumens & raisons qui l'incitent à composer de telle maniere. Mais, de fait ils se trompent: car il y a tel regard de l'entendement auec ses fausses opinions, que des autres puissances inferieures, auec les differences de leur obiect: pource que si nous demandons aux medecins quelle viande est la meilleure & la plus salubre, de toutes celles que l'homme mange, ie pense qu'ils diront ne s'en trouuer aucune (pour les hommes intemperez & de mauuais estomac) qui soit absolument bonne ny mauuaise, si elle n'est conforme à l'estomac qui la reçoit. Car Galen parle d'aucuns

Hip. au liure, des alimens.

Au 1. liure de la facul-

eſtomacs, qui ſe trouuent mieux *té des aliments.*
de manger de la chair de bœuf,
que des chappons, perdrix & truites: autres qui abhorrent les œufs & le laict, & autres qui aiment cela merueilleuſement. Et en la maniere d'apreſter les viandes, les vns veulent la chair roſtie: les autres, la demandent bouillie: & en la roſtie, aucuns la veulent ſanglante: autres, la veulent toute brulée de cuire: & ce qui eſt encores plus noté, aucuns mangent auiourd'huy vne viande, de bon appetit, qui l'ont en horreur le lendemain, & en appetent vne autre pire. Tout cela s'entend lors que l'eſtomac eſt bon & ſain: car s'il eſt malade & vicié, il appete des choſes que la nature humaine abhorre, & ayme mieux manger du plaſtre, de la terre & charbons

que

que poulets & perdrix. Si nous passons à la faculté generatiue, nous trouuerons en icelle autant d'appetits & diuersitez: car se trou uent aucuns hommes qui apetent vne laide femme, & abhorrent la belle : autres ayment mieux vne ignorante, qu'vne accorte: autres, la maigre, que la grasse: autres haissent celles qui sont propres, & bien parées, & ayment les femmes au contraire. Cela s'entend quand les membres genitaux sont en santé: mais s'ils tombent en la maladie susdite de l'estomac corrompu & vicié, ils appetent choses horribles & illicites. On voit le semblable en la faculté sensitiue, pource que des qualitez qui se peuuent toucher, dur, mol, aspre, doux, chaud, froid, humide, sec, ne se trouuera pas vne qui contente

vn chacun, pource que quelques vns reposent mieux en vn lict dur qu'en vn mol:& autres en vn mol, qu'en vn dur. Toute ceste diuersité de goust & appetits estranges se trouuẽt es cõpositiõs q̃ l'entendement fait : car si nous assemblons cent hommes de lettres,& si nous leur proposons quelque question, chacun en iuge particulierement, & en parle de diuerse sorte: vn mesme argument semble à l'vn, raison sophistique, à vn autre vraysemblable & probable, à vn autre tres certaine: voire mesme voyons nous par experience que vne mesme raison se trouue certaine & veritable en vn mesme entendement, en vn temps & en vn autre, non. Et pourtãt voyons nous tous les iours, les hommes changer d'aduis: les vns recouurãs auec le temps vn entendement

plus ſubtil, cognoiſſent la faute de la raiſon qui les menoit au parauant: les autres (en perdant le bon temperament du cerueau) abhorrent la verité & aprouuẽt le menſonge. Mais ſi le cerueau tombe en la maladie ſuſdite,* nous voirrons à ceſte heure là des iugemẽs & cõpoſitions eſtranges: les faux & debiles argumens ont plus de force que les certains & veritables: telles gens reſpondent à vn bon argument: & le mauuais les fait rendre. Des choſes premieres miſes en auant, ils tirẽt fauſſe conclusion, & par argumens eſtranges, & raiſons mal fondées, ils prouuent leurs mauuaiſes imaginations. A quoy ayans égard les hommes graues & ſçauans, ils taſchent de dõner leur aduis, en trouuant les raiſons en quoy ils ſe fondent: car les hommes ſe perſuadẽt

** Que l'on appelle Malacia.*

qu'au

qu'autant vaut l'authorité humaine, que la raison en quoy elle se fonde peut auoir de force: & selon que les argumẽs sont tant differens pour conclurre (à cause de la diuersité des entendemens) chacun iuge de la raison, selon l'esprit qu'il ha: & ainsi tient on pour vne plus grande grauité de dire, C'est mon aduis, pour certaines raisons qui me mouuent à cela, que d'expliquer les argumens ausquels ils se tiennent. Mais estans contrains de donner raison de leur aduis, ils ne laissent aucun argument en arriere, quelque petit qu'il soit, pource que celuy qu'ils ne pensent pas, conclud mieux aucunefois, & est de plus grande force & vertu que le bon. En quoy se monstre la grande misere de nostre entendement qui compose & diuise, argumente &

discourt, & despuis qu'il a conclud, n'a preuue pour cognoistre si son opinion est veritable. Les Theologiens ont ceste incertitude es matieres qui ne sont de la foy: car apres auoir bien discouru, il n'y a preuue infallible ny succes euidẽt, qui découure qu'elles sont les meilleures raisons: & ainsi chacun Theologien donne tel aduis qu'il luy semble bon. Et de respondre auec apparence aux argumens de la partie contraire, il suffit, & n'y faut regarder dauantage. Mais es affaires du medecin & du capitaine general, apres auoir bien discouru, & reprouué les fondemens de la partie contraire, l'on doit prendre garde au succes: & s'il est bon, on le doit tenir pour sage, & s'il est mauuais, chacun doit entendre qu'il s'est fondé en mauuaises raisons. En

cas de la foy que l'Eglise propose, ne se peut trouuer aucun erreur: car Dieu entendant combien les raisons de l'homme sont incertaines, & comme aisement il se trompe, il n'a permis que choses de si grande importance & si hautes, fussent par luy seulement determinees: mais s'assemblãs deux ou trois en son nom, auec la solennité de l'Eglise, il se met incontinent au milieu, pour president de l'acte, où il approuue ce qu'ils disent de bon: il reiette les erreurs & reuele ce qui ne se peut trouuer par les forces humaines. Ainsi dõc, pour prouuer les raisons qui sont alleguees es matieres de la foy, il faut regarder seulement, si elles prouuent & inferent ce que dit & declare l'Eglise Catholique: car si l'on peut recueillir quelque chose du cõtraire, telles raisons sont cer-

Dieu reuele les choses profondes & cachees. Dan. ch. 2.

tainemẽt mauuaiſes. Mais en toutes les autres queſtiõs, où l'ẽtendemẽt a liberté d'opiner, n'a eſté trouuee aucune maniere, pour ſçauoir quelles raiſons cõcluent, ny meſmes quand l'entendement cõpoſe bien la verité. On ſe tiẽt ſeulemẽt, en la bonne conſonance ou conformité d'icelles: ce qui eſt vn argument qui peut trompet: car on trouue maintes fauſſetez, qui ont plus grande apparence de verité, que les choſes vrayes. Les medecins & ceux là qui gouuernent en la guerre, tiennẽt le ſucces & l'experience, pour la preuue de leurs raiſons: car ſi dix capitaines preuuent par pluſieurs raiſons qu'il eſt conuenable de donner la bataille, & autant d'autres defendent le cõtraire, le ſucces confirmera vne opinion, & reprouuera l'autre. Et ſi deux medecins debatent ſur la

mort

mort ou la vie du malade, guariſſant ou mourant, on découurira lequel auoit raiſon. Mais neantmoins, le ſucces n'eſt pas preuue ſuffiſante, pource qu'ayant vn effect pluſieurs cauſes, le ſucces peut eſtre bon d'vn coſté, & pour vne d'icelles: mais les raiſons peuuent eſtre fondées en vne autre cõtraire. Ariſtote dit auſſi que pour ſçauoir les raiſons qui concluent, il eſt bon de ſuiure la commune opinion: car quand pluſieurs ſçauans hommes diſent & affirment vne meſme choſe, & quand tous concluent par meſmes raiſons, c'eſt vn argument (bien qu'il ſoit topique) qu'ils ſont concluãs & qu'ils compoſent bien la verité. Mais ſi l'on regarde bien, c'eſt pareillement vne preuue qui trõpe, pource qu'és forces de l'entendement, l'intenſion ou force ſert plus que

Au 1. liure des Topiques.

le nombre: car il n'en prend pas comme des forces corporelles, où quand plusieurs s'amassent & se ioignent ensemble pour leuer vn fardeau, ils peuuent beaucoup: & au contraire, quand il y a peu de gens, ils ne peuuent gueres aussi. Mais pour trouuer vne verité plus cachee, vaut mieux vn haut entendemēt, que cent mille qui ne sont tels, & la cause de cela est que les entendemens ne s'aydent pas, & de plusieurs ne se peut faire vn, cōme en la vertu du corps. Et pourtant le sage a bien dit. *Multi pacifici sint tibi, & consiliarius vnus de mille.* C'est à dire, Ayes beaucoup d'amis qui te defendent, s'il est question de venir aux mains: mais pour prendre conseil, ely vn seul entre mille. Suiuant laquelle sentence Heraclite dit pareillement, *Vnus mihi instar est mille.* Vn m'est autant

autant que mille. Au plaider des causes, chacun lettré donne son opinion, selõ que mieux il la peut fonder en droict: mais apres auoir fort bien discouru, il n'a point d'art pour cognoistre auec certitude, si son entendement a fait la composition que la vraye iustice demande. Car si vn aduocat prouue par le droict, que le demãdeur ha raison: & l'autre deffend par le mesme droict, que non, comment sçaura l'on lequel des deux aduocats forme les meilleures raisons? La sentence du Iuge ne demõstre la vraye iustice, & ne se peut appeller succes: pource que sa sentence est pareillemẽt opinion, & qu'il ne fait qu'aprocher & se ioindre à la cause de l'vn des deux aduocats: & croistre le nombre des lettrez, en vn mesme aduis, n'est pas argument pour estimer q̃ ce qu'ils

disent & alleguent soit verité:car nous auons deia dit & prouué que plusieurs mauuais entendemens, encores qu'ils se ioingnent pour découurir quelque verité fort cachee, iamais ne viẽdrõt au poinct de la vertu & forces d'vn seul, s'il est fort haut & excellent. Que la sentence du Iuge ne preuue & demonstre certainement, se voit assez, pource que la partie condamnee en appelle en vn autre siege superieur, où elle est reuoquee par vn autre iugemẽt: & ce qui est pis, il peut aduenir que le iuge inferieur a meilleur entendement que le superieur, de maniere que sa sentence sera plus conforme à la raison. Or que la sentence du Iuge superieur ne soit pareillemẽt preuue de la iustice, est chose encores plus manifeste: car nous voyons tous les iours des mesmes actes & des

mesmes iuges sortir sentences cõtraires: de maniere qu'il est à presumer que celuy, lequel est trompé vne fois, se confiant trop en ses raisons, se trompera encores vne autrefois: & ainsi se doit on moins fier en sa sentence: car, *Qui semel est malus, eiice.* Les aduocats voyãs la grande diuersité des entendemens des iuges, comme chacun est affectionné à la raison, qui conuient à son esprit, & comme aujourd'huy ils concluent, par vn argument, & vn autre iour, par le contraire, se hazardent à deffendre chacun proces, pour la partie affirmatiue & negatiue: voyans mesmement par experience, que des deux manieres ils obtiennent sentence en leur faueur: & ainsi est veritable ce qu'a dit la Sapience, *Cogitationes mortalium timidæ & incertæ prouidentiæ nostræ*, Les pensees

En la Sapiẽce ch. 9.

ſees des hommes ſont timides & noz prouidences incertaines. Le remede qu'il y a en cela (puis que les raiſons de la cognoiſſance du droict, n'ont point de preuue ny d'experiéce) eſt d'élire perſonnages de grand entendement, pour eſtre iuges & aduocats: car Ariſtote dit que les raiſons & argumens de ceux là ſont auſſi certains & fermes que la meſme experience. Et faiſant ceſte electiō, il ſemble que la Republique ſera aſſeuree de l'adminiſtration de iuſtice par ſes officiers. Mais ſi on permet en ce cas, que les hommes entrēt en ces charges, à la foule, ſans faire preuue de leur eſprit (comme maintenant eſt la couſtume) touſiours aduiendront les deſordres & erreurs que nous auons noté. Nous auons deia dit aucunemēt ailleurs par quels ſignes on pourra cognoiſtre

Au 1. liure de la metaphyſique.

gnoistre si celuy qui veut estudier les loix, a la difference de l'entendement que ceste faculté requiert: mais pour en refreschir la memoire & le monstrer plus amplement il faut sçauoir que l'enfant, lequel aprenant à lire, cognoistra bien tost les lettres & nommera facilemẽt chacune en son alphabet, ha grãde memoire, pource que ceste facilité qu'il a d'aprendre en est l'indice: car il est certain que l'entendement ne fait pas cest œuure, ny l'imagination aussi, ains est ce l'office de la memoire de garder les figures des choses, & de dire le nom de chacune, quand il est besoin: & s'il a grãde memoire, nous auons deia prouué autre fois, que par consequent il ha faute d'entẽdement. Nous auons dit aussi que la facile escriture & les bons traits & lettres découurent vne grande imagina

imagination:& pourtãt quand vn enfant en peu de iours ſçait biẽ aſſeoir la main, faire ſes lignes droites & la lettre pareille, & de bõne forme & figure, c'eſt vn mauuais ſigne pour l'entendement, pource que ceſt œuure ſe fait par le moyen de l'imagination: & ces deux puiſſances ſont cõtraires, comme nous auõs dit & noté. Et eſtãt mis à la Grammaire, s'il l'aprend aiſemẽt, s'il parle latin en peu de tẽps, s'il l'eſcrit elegamment, & à l'imitation de Cicerõ, il ne ſera iamais bon iuge ny aduocat, pource que c'eſt vn ſigne qu'il ha vne grande memoire, de maniere q̃ c'eſt grãd cas d'auẽture, s'il n'eſt deprouueu d'entendement. Mais ſi ceſtuy là ſe met à l'eſtude des loix, & s'il demeure aux eſcoles long temps, il ſera fameux lecteur, & aura pluſieurs auditeurs, pource que la lan

gue Latine est fort gracieuse en la chaire: & pour lire auec grande apparence, sont necessaires plusieurs allegations, & mesmes faut amonceller en chacune loy, tout ce qui est escrit sur icelle: à quoy la memoire est plus necessaire que l'entendement. Et combien qu'en la chaire on doiue distinguer, inferer, discourir, iuger & élire pour tirer le vray sens de la loy, si est ce qu'en fin le lecteur expose le cas comme il luy semble, resoult les doutes & contrarietez à son plaisir, & donne son aduis comme il veut, sans que nul luy contredise: à quoy faire suffit vn mediocre entendement. Mais quand vn aduocat parle pour vne partie: & vn autre, pour l'autre, & qu'entre eux il y a vn iuge pour decider le different: c'est vn vray proces, où n'est parlé comme si l'õ escrimoit

ſans aduerſaire. Et ſi l'enfant ne profite bien en la Grammaire, il y a ſoupçon qu'il puiſſe auoir bon entendement : ie dy qu'il y a ſoupçon : car il ne s'enſuit pas que celuy qui ne peut aprẽdre Latin, ait bon entendement, ayant prouué ailleurs, que les enfans de grande imagination, ne profitent iamais en la langue Latine. Mais la Dialectique peut découurir cela pour ce que ceſte ſcience ſe rapporte auec l'entendement, cõme la pierre de touche auec l'or. Et pourtãt il eſt certain, que ſi en vn mois ou deux, celuy qui oyt les arts, ne cõmance à diſcourir & ne ſe preſentent à luy argumens & reſponces en la matiere qui ſe traicte, il n'a aucun entendemẽt : mais s'il profite bien en ceſte ſcience, c'eſt vn argument infallible, qu'il a vn tel entendement que les loix deman-
dent:

dent:& pourtant peut il aller incontinent les estudier, sans y regarder lõg temps. Toutesfois estimay-ie qu'il vaut mieux ouir premierement tout le cours des arts: car la Dialectique n'est non plus à l'entendement, que les trauers que l'õ met aux pieds d'vne mule, pour la faire aller l'āble, & d'vne maniere gracieuse & posee. L'entendement prend en ses disputes cete mesme maniere d'aller à l'aise, l'ayant aprins par les reigles & preceptes de la Dialectique. Mais si ce ieune homme (que nous examinons) ne profite en Latin ny en la Dialectique, comme il faut, il est besoin de voir s'il est prouueu de bonne imagination, deuant que nous l'ostions de l'estude des loix: car en cela se trouue vn fort grand secret, & est bon que la Republique le sache, c'est que se trou

uent des lettrez lesquels mis en chaire, font merueilles en l'interpretatiō du droict, & autres à l'aduocacerie, ausquels si l'on met vn baston ou sceptre en la main, ils n'ont l'esprit de gouuerner non plus que si les loix n'auoient esté faites à ce propos. Et au contraire se trouuent autres auec trois mal entēdues, aprinses à Salamanque, lesquels commis à vn gouuernemēt, s'en sçauent aquiter le mieux du monde. Dequoy sont emerueillez aucuns curieux, pource qu'ils n'en peuuēt sçauoir la raison: qui est que le gouuernemēt appartiēt à l'imagination, & non pas à l'entendement ny à la memoire. Et qu'ainsi soit, il est aisé à le prouuer, considerãt, que la republique doit estre gouuernee par bon ordre & conseil, mettãt chacune chose en son lieu, de maniere q̃ tout ioinct

face

face vne bonne figure, & soit cor respődant. Ce que nous auős prouué beaucoup de fois, estre l'œuure de l'imaginatiő. Et ne găgneroit on nő plus de bailler vn gouuernement à vn grād lettré, q̃ de faire vn sourdiuge de la musique: mais cela se doit entēdre cőmunémēt & non pas comme reigle generalle. Car nous auons deia prouué qu'il y a moyē de faire q̃ nature puisse ioindre grand entendement auec grāde imagination. Parquoy n'est ce chose repugnante d'estre grād aduocat, & fameux gouuerneur, voire mesmes decouurirons nous cy apres qu'estāt la nature garnie de toutes les forces qu'elle peut auoir, & auec vne matiere biē saisonnee, elle fera vn homme de grande memoire, de grand entendement, & de grande imaginatiő: lequel estudiant les loix, sera fameux lecteur,

grand aduocat, & non moindre gouuerneur: mais nature forme tant peu de ceux là, que cete reigle peut passer pour generalle.

Comme se prouue qu'vne partie de la theorique de Medecine appartiẽt à la memoire, l'autre partie à l'entendement, & la pratique à l'imagination.

CHAP. XII.

DV temps que la Medecine des Arabes florissoit, y auoit vn medecin fort renommé, tãt à lire, comme à escrire, argumenter, distinguer, respondre & cõclure: duquel le bruit estoit (veu son grãd esprit) qu'il deuoit resusciter les morts & guarir toute maladie: ce qui luy aduenoit tãt au rebours, qu'il ne gouuernoit aucũ malade, duquel il peust sortir à son honneur,

neur, & qu'il ne fist mourir. Dequoy estant merueilleusement irrité, il se rēdit moyne, se plaignāt de sa mauuaise fortune, & n'entendant pas d'où elle pouuoit procedder. Et pource que les exemples plus frais font meilleure prouue & conuainquent mieux les sens, plusieurs graues medecins ont opiniō q̄ Ieā Argētier, medecin moderne de nostre tēps, a surpassé de beaucoup Galen, à reduire l'art de medecine en meilleure methode: & neantmoins on dit qu'il estoit tāt infortuné en la pratiq̄, q̄ nul malade, le cognoissant, ne s'osoit commettre à luy, craignāt les mauuais succes d'iceluy: dequoy il semble q̄ le vulgaire a bien occasion de s'emerueiller, voyāt par experiēce non seulement en ceux que nous auons dit, mais aussi en plusieurs autres que nous voions, qu'estant

vn medecin fort lettré, par la mesme raison, il est inhabile à medeciner: dequoy Aristote a voulu dõner la raison, mais il n'y a peu venir. Quãt à ce qu'il n'aduenoit q̃ les medecins raisonnables de son temps peussent guarir, il pensoit q̃ cela venoit de ce qu'ils auoiẽt vne cõmune cognoissance de l'hõme, & qu'ils ignoroyent la nature du particulier (au cõtraire des Empiriques qui mettoyent peine de sçauoir les proprietez indiuidues des hõmes, sans s'adõner aucunemẽt à l'vniuersel) mais il n'auoit raison: car les vns & les autres s'exercẽt à guarir les singuliers & trauaillent tant qu'ils peuuẽt à auerer ce te nature particuliere. Ainsi dõc la difficulté n'est qu'à sçauoir pourquoy les medecins fort lettrés, biẽ qu'ils s'exercẽt toute leur vie à guarir, ne sont iamais bõs practiciens:

& au

& autres ignorans auec trois ou quatre reigles de medecine qu'ils ont aprins à l'escole, en beaucoup moins de tẽps, sçauent mieux pratiquer & faire la medecine. La vraye responce à ce doute est fort difficile, veu qu'Aristote ne l'a peu trouuer, combiẽ qu'il en ait aproché aucunement : mais nous tenans aux principes de nostre doctrine, nous y respondrons entierement. Ainsi donc il faut sçauoir que la perfection du medecin consiste en deux choses, autant necessaires pour obtenir la fin de son art, que sont les deux plantes des pieds pour cheminer. La premiere est de sçauoir, par methode, les preceptes & reigles de medeciner l'homme en commun, sans venir au particulier. L'autre, de s'estre long temps exercé à medeciner, & cognoistre, à l'œil, le grand nõ-

Galen au liu 9. de la meth. ch. 9.

bre des malades : car les hômes ne
sont pas tant differens entre eux,
qu'ils ne côuiennent en plusieurs
choses : ny tant conformes aussi,
qu'il n'y ait entr'eux certaines par
ticularitez de telle nature qu'elles
ne se peuuent dire ny escrire, ny
enseigner, ny recueillir, de manie-
re qu'on les puisse reduire en art:
mais seulement congnoistre en
ceux qui les ont. Ce qui se peut fa-
cilement entendre en considerât
qu'estant le visage de l'hôme com
posé de si petit nombre de par-
ties, comme sont les deux yeux, le
nez, les deux iouës, la bouche, le
front, nature fait tant de compo-
sitions particulieres, que si l'on
voyoit cent mille hommes assem
blez, chacun se pourroit remar-
quer auec son visage tât singulier
& propre, qu'à peine s'en trouue-
royent deux qui se ressemblassent

entie

entierement. Le mesme cas a lieu aux quatre elemens & quatre premieres qualitez, la chaleur, froideur, humidité & siccité, de l'harmonie desquelles se compose la vie & santé de l'homme. De tant petit nombre de parties que celles cy, nature fait tant de proportions, que si cent mille hommes s'engendrent, chacun sort auec sa santé tant singuliere & propre pour soy, que si Dieu miraculeusement & à l'improuiste leur troquoit la proportion de ces premieres qualitez, ils demoureroyent tous malades, exceptez parauanture deux ou trois, lesquels se rencontreroyent conformes & de mesme paste & proportion. Dequoy s'inferent necessairement deux conclusions: La premiere est que tout homme qui tombera en maladie, se doit guarir selõ sa par-

ticuliere proportion, de maniere que si le medecin ne le remet à la cõuenãce & accord des humeurs & qualitez qu'il auoit au precedent, il ne demoure guary: l'autre, que pour ce faire, comme il faut, il est necessaire que le medecin aye veu & manié le malade plusieurs fois, quãd il estoit en santé, en luy touchant le pouls, voyant son vrine, la couleur de son visage, & remarquant sa tẽperature, à fin qu'il puisse iuger, quand il sera malade, de cõbien il est élongné de sa santé: & le guarissant, qu'il sçache en quel estat il le doit restituer. Pour le premier (qui est d'entendre & sçauoir la theorique & composition de l'art) Galen dit qu'il est necessaire d'auoir grãd entendemẽt & beaucoup de memoire, pource qu'vne partie de la medecine consiste en raison, & l'autre en experience

rience & hiſtoire : à quoy, pour le premier, eſt requis l'entendemẽt, & pour l'autre, la memoire : & ſelon qu'il eſt tant difficile d'aſſembler ces deux puiſſances en degré intenſif, neceſſairement le medecin doit defaillir en la theorique: & ainſi voyons nous pluſieurs medecins grands Latins & Grecs, grands anatomiſtes & herboriſtes (deſquels les œuures appartiennent à la memoire) leſquels eſtãs mis aux argumẽs & diſputes pour auerer la cauſe de quelque effect (qui appartient à l'entendement) n'y entendẽt rien. Autres ſe voyẽt au contraire, leſquels en la dialectique & philoſophie de l'art, ſe monſtrent de grand eſprit & habilité: mais eſtans mis au Latin & Grec, aux herbes & à l'anatomie, ils n'y font pas grand profit, pource qu'ils ſont deprouueuz de memoire:

moire: & pour ceste cause, Galen a dit, *Mirum non est in tanta hominum multitudine, qui in medica & philosophica exercitatione studióque versantur, inueniri tam paucos, qui rectè in illis profecerint.* C'est à dire, Ie ne suis pas émerueillé, qu'en vn si grand nombre d'hommes qui s'adõnent à la medecine, peu deuiennent bons medecins: dequoy donnant la raison, il dit, qu'à peine se trouue l'esprit requis en ceste science, ny maistre qui l'enseigne auec perfection, ny qui l'estudie songneusemẽt. Mais auec toutes ces raisons, Galen ne vient pas au poinct, pource qu'il ne sçait pas en quoy consiste, que personne ne deuient parfait medecin. Toutesfois quãd il a dict, qu'à peine se trouue, entre les hommes vn esprit conuenable à ceste science, il a dit vray, bien qu'il n'ait specifié

Au liu. de l'ordre de ses liures.

cifié cela, comme nous ferons maintenant : car pour estre tant difficile d'assembler vn grand entendement auec vne grande memoire, personne ne deuient parfait en la theorique de la medecine. Et pource qu'il y a repugnance entre l'entendement & l'imagination (à laquelle nous prouuerons maintenant que la pratique appartient & la maniere de guarir aueques certitude) à peine se trouue vn medecin, qui ait la parfaite cognoissance de la medecine, que lon dit theorique, & qui soit bon practicien : ny au contraire, vn bon practicien, qui sçache bien la theorique. Or est-il aisé à prouuer que l'imagination est la puissance, de laquelle le medecin se sert en la cognoissance & cure des particuliers : & non pas l'entendement, en supposant la

doctrine d'Aristote, qui dit que l'entendement ne peut cognoistre les singuliers, ny faire difference d'vn auec l'autre, ny cognoistre le temps & lieu, ny autres particularitez qui sont differer les hommes entre eux, & medeciner chacun de differente maniere: dequoy la raison est (selon que disent les philosophes vulgaires) que l'entendement est vne puissance spirituelle, qui ne se peut alterer des singuliers, pour estre remplis de matiere. Et pour ceste cause Aristote a dit, que le sens est des singuliers, & l'entendement des vniuersels. Si donc les cures se doyuent faire à l'endroit des singuliers & non des vniuersels (qui ne se peuuent engendrer & sont incorruptibles) l'entēdement est vne puissance impertinente pour curer ou guarir. La difficulté est

maintenant de ſçauoir pourquoy les hommes de grand entendement ne peuuent auoir bons ſens exterieurs, pour les ſinguliers, eſtans puiſſances tant differentes? La raiſon en eſt fort claire, qui eſt que les ſens exterieurs ne peuuent bien ouurer, ſi la bonne imagination ne leur aſſiſte. Nous prouuerons cela par l'opinion d'Ariſtote, lequel voulant declarer que c'eſt de l'imagination, dit eſtre vn mouuement cauſé du ſens exterieur, de la maniere que la couleur (qui ſe multiplie de la choſe coloree) altere l'œil, ce qui eſt ainſi: car ceſte meſme couleur qui eſt en l'humeur criſtallin, paſſe plus auant en l'imagination, & fait en icelle la meſme figure qui eſtoit en l'œil. Et ſi l'on demande de laquelle de ces deux eſpeces ſe fait la cognoiſſance du ſingulier,

Au liu. 3. de l'ame.

tous

tous les philosophes disent fort bien, que la seconde figure est celle qui altere l'imagination : & des deux est causee la cognoissance, suiuant ce dict tant commun, *Ab obiectis & potentia, paritur notitia.* Des obiects & de la puissance, la cognoissance s'engendre. Mais de la premiere qui est en l'humeur cristalin & de la puissance de la veuë, n'est causee aucune cognoissance, sans l'esgard de l'imagination : ce que les medecins preuuent manifestement, disant, Que si l'on couppe ou brusle la chair à vn malade, lequel pourtant ne sent te point de douleur, c'est signe que l'imagination est distraite en quelque profonde contemplation : & ainsi le voyons nous par experience en ceux qui sont sains : car s'ils sont distraits en quelque imagination, ils ne voyent les choses qui sont

Quiconque est malade en quelque partie du corps & ne sent douleur, a l'esprit malade. Hip 2. des Aph 6.

ſont deuant eux, & ne gouſtẽt les bonnes viandes, encores qu'ils en mangẽt: à raiſon dequoy, il eſt certain que l'imaginatiõ eſt celle qui cauſe le iugement, & la cognoiſſance des choſes particulieres, & non l'entendement ny les ſens exterieurs. Il s'enſuit donc fort bien, que le medecin qui ſçaura beaucoup de theorique, ou pource que il ha grand entendement ou gran de memoire, ſera indubitablemẽt mauuais practicien, pource qu'il doit auoir faute d'imagination: & au contraire celuy qui ſera grand practicien, par conſequent ſera mauuais theoricien, c'eſt à dire n'aura pas la theorique, pource que la grande imagination ne ſe peut aſſembler auec beaucoup d'entendement & memoire. Et voila pourquoy perſonne ne peut eſtre parfait medecin, & pratique:

ſans faillir: car pour n'errer en la practique, il faut ſçauoir l'art & auoir bonne imagination, pour la pouuoir exercer: & nous auons prouué que ces deux choſes là ſont incompatibles. Le medecin ne va iamais cognoiſtre & curer quelque maladie, qu'il ne faſſe en ſoymeſme vn ſilogiſme en *Darij*, combien qu'il ſoit empirique: par lequel vne partie de ſa preuue appartient à l'entendement, & l'autre à l'imagination. Et pour ceſte cauſe les plus grands theoriciens errent ordinairement en la mineur: & les grands practiciens en la maieur: comme ſi nous diſions ainſi, Toute chaleur qui depend des humeurs froids & humides, ſe doit curer par medecines chaudes & ſeiches (prenant l'indice de la cauſe) la chaleur que ſouffre ceſt homme depend des humeurs

humeurs froids & humides, il se doit donc curer par medecines chaudes & seiches. L'entendemẽt prouuera bien la verité de la maieur, pour estre vniuerselle, disant que la froideur & l'humidité, pour leur moderation demandent chaleur & siccité : pource que chacune qualité se diminue de force, par son contraire: mais pour prouuer la mineur, l'entendement ne sert de rien, pour estre chose particuliere & d'autre iurisdiction, dont la cognoissance appartient à l'imagination, en prenant des cinq sens exterieurs les propres & particuliers signes de la maladie. Et si l'indice se doit prendre de la chaleur, ou de sa cause, l'entendement ne le peut sçauoir. Il enseigne seulement à prendre l'indice de ce qui promet plus de danger : mais la seule imagination

demonſtre, lequel des indices eſt le plus grand, conferāt le mal que fait la chaleur, auec celuy du ſimptome, la cauſe, le peu de force, ou grande vertu. Pour auoir ceſte cognoiſſance, l'imagination a certaines proprietez infallibles, par leſquelles elle attaint aux choſes qui ne ſe peuuent dire ny entendre, & ne ſe trouuent arts, pour icelles. Et pourtant nous voyons entrer vn medecin vers vn malade, lequel par la veuë, l'ouye, le ſentir, le toucher, trouue ce qui ſemble impoſſible, de maniere que ſi nous demandions à ce medecin meſme, comme il a peu attaindre à vne ſi haute cognoiſſance, il n'en pourroit donner raiſon: car c'eſt vne grace qui vient d'vne fecondité de l'imagination, qui s'appelle autrement *Solertia*, qui veut dire Induſtrie, laquelle par ſignes communs, incertaines con-

iectures & de peu de fermeté, en moins d'vn rien, trouue mille differences de choses esquelles consiste la force de medeciner & pronostiquer certainement. De ceste maniere d'industrie sont priuez les hommes de grand entendement, pour estre vne partie d'imagination. Et ainsi, ayant les signes deuant les yeux, que ceux qui sont auisez de la maladie, ne reçoiuent en leurs sens aucune alteration; pource qu'ils sont deprouueuz de la puissance imaginatiue, vn medecin me demanda vnefois, secretement, pourquoy ayant estudié curieusement toutes les reigles & considerations de l'art de pronostiquer, & les sachant fort bien, il n'auenoit iamais que son pronostic fust veritable. Auquel il me souuient auoir respondu que par vne puissance s'aprēd l'art de me-

decine, & que par vne autre ce mesme art se met en execution. Cetuy là auoit fort bon entendement : mais il estoit deprouueu d'imagination. Mais il y a en ceste doctrine vne grande dificulté, qui est, de sçauoir comme les medecins de grande imagination peuuent apprendre l'art de medecine, veu qu'ils sont deprouueuz d'entendemẽt:&s'il est ainsi qu'ils pratiquent mieux que ceux qui la sçauent bien, dequoy sert aux hõmes d'aller l'apprendre aux escolles. On peut respondre à cela, estre chose de grande importance sçauoir premierement l'art de medecine, pource qu'en deux ou trois ans, l'homme aprend tout ce que les anciens ont trouué en deux mille: de maniere que s'il le deuoit aquerir par experience, il luy faudroit viure trois mille ans: enquoy

eſprouuant les medecines, il tueroit, deuãt que ſçauoir leurs qualitez, vne infinité d'hõmes: en quoy il ſera excuſé s'il lit les liures des medecins raiſonnables & experimentez: leſquels aduiſent les eſtudians de ce qu'ils ont trouué durãt leur vie, afin que les nouueaux medecins ſe ſeruent hardiment d'vne choſe, & ſe gardent d'vne autre, pource qu'elle eſt veneneuſe. Dauantage il faut ſçauoir que les choſes communes & vulgaires de tous les arts, ſont fort claires & faciles à aprendre, mais elles ſont les plus importantes en l'œuure: & au contraire les plus curieuſes & hautes ſont les plus obſcures & les moins neceſſaires pour la pratique. Les hommes de grãde imagination ne ſont totallement priuez d'entendement ny de memoire. Et ainſi par la diminution de

ces deux puissances, ils peuuent apprendre le plus necessaire de la medecine, pource qu'il est le plus aisé & le plus clair: & par la bonne imagination, ils peuuent mieux cognoistre la maladie & sa cause, q̃ les plus raisonnables & entẽduz: veu que l'imaginatiõ est celle qui trouue l'occasion du remede qui se doit appliquer: en quoy consiste la plus grande partie de la pratique. Et pourtant Galen a dict, que le propre nom du medecin est, *Inuentor occasionis*: & sçauoir cognoistre le temps, le lieu & l'occasion, il est certain qu'il appartient à l'imagination, puis qu'elle porte figure & correspõdãce. La difficulté est maintenant de sçauoir, à laquelle de tant de differẽces de l'imagination, appartient la pratique de la medecine: car il est certain qu'elles ne conuiennent tou-

Au 6. des Epid. par. 5. com. 1.

tes

tés en vne mesme raison particuliere : laquelle consideration m'a dôné plus de peine & trauail d'esprit que toutes les autres. Et neãtmoins ie ne luy ay peu donner le nom qu'il faut, sinon qu'elle vient d'vn degré de chaleur moins que n'a la difference de l'imagination, par laquelle se font les vers & couplets. Toutesfois ie ne certifie pas cela du tout, pource que la raison en laquelle ie me fonde est, Que ceux que i'ay consideré bons praticiens, sont tous vn peu adônez à l'art de versifier, & n'est leur contemplation trop haute, ny leurs vers merueilleux: ce qu'il peut aduenir aussi de ce que defaut la chaleur du poinct que la Poësie requiert: & si c'est pour ceste raison, la chaleur doit estre telle, qu'elle touche vn peu la substance du cerueau, sans resouldre beaucoup la

chaleur naturelle:combien que si elle passe outre, elle ne fait mauuaise difference d'esprit, pour la medecine, pource qu'elle ioinct l'entendement auec l'imaginatiõ par adustion. Mais ceste imagination n'est pas tant bõne pour guarir, cõme celleq̃ ie cherche: car elle inuite l'hõme à estre superstitieux, magicien, sorcier, interprete, chiromancien, iuge & deuineur: car les maladies des hommes sont tãt cachees & secretes, qu'il font tousiours deuiner ce qui en est. Ceste differẽce d'imagination est facheuse à trouuer en Hespagne: car nous auons prouué ailleurs que ceux là qui demourent en ceste regiõ ont faute d'imaginatiõ & de memoire, & sont prouueuz de bon entẽdement. L'Imagination aussi de ceux qui habitent au dessouz du Septentrion ne vaut rien pour la

medecine:car elle est fort tardifue &lasche:elle est bonne seulement pour faire horloges, paintures, eguilles & autres mesmes besongnes pour le seruice de l'homme. Il n'y a que l'Ægypte qui engédre en ses habitans ceste maniere d'imagination:& pourtant les historiens ne disent iamais du tout, cõbien les Gitains sont magiciens & sorciers, & pronts à cognoistre les choses & à trouuer les remedes à leurs necessitez. Iosephe pour louër & priser la grãde sagesse de Salomõ, dit en ceste maniere, *Tãta fuit sapientia & prudentia quam Salomon diuinitus acceperat, vt omnes priscos superaret atq; etiam Ægyptios qui omnium sapientissimi habentur.* Salomon a esté si sage & prudent, qu'il a surmonté tous les anciens voire mesme ceux d'Ægypte, qui sont estimez les plus sages

Peuples de Gette, cité de Palestine.

de

de tous. Platon dit bien aussi que les Ægyptiens surpassent tous les hommes du monde, à sçauoir gãgner la vie: qui est vne habilité laquelle appartient à l'imaginatiõ. Il appert clairement que cela est veritable, pource que toutes les sciences qui appartiennent à l'imagination ont esté inuentees en Ægypte: comme les mathematiques, l'astrologie, l'arithmetique, perspectiue, iudiciaire & autres. Mais l'argument qui à ce propos, me conuain le plus & me semble de plus grande force, est qu'estant le treschrestiẽ & magnanime Frãçois de Valois Roy de Frãce molesté d'vne longue maladie, & voyant que les medecins de sa maison & court ne luy donnoyent remede, toutes les fois que la chaleur luy croissoit, il disoit n'estre possible que les medecins Chre-

ſtiés le ſceuſsēt guarir, de maniere qu'il n'eſperoit iamais aucun remede d'eux. Parquoy eſtant faſché de ſe voir touſiours en chaleur, il depeſcha vne fois, vn courrier en Heſpagne, par deuers l'Empereur Charles Quint, pour le prier de luy enuoyer vn medecin Iuif, le meilleur qu'il euſt en ſa court, duquel il penſoit pouuoir trouuer remede à ſa maladie, ſi aucun y en auoit en l'art: de laquelle demande on ſe mit à rire en Heſpagne: & tous conclurent que c'eſtoit l'appetit d'vn homme qui eſtoit en chaleur. Ce neantmoins l'Empereur fit chercher vn tel medecin, iuſques hors le royaume, & ne le pouuant trouuer, il enuoya vn medecin nouueau Chreſtiē, penſant que par iceluy la volonté du Roy ſeroit accomplie. Mais quād le medecin fut en France, deuant

le

le Roy, se passa entre eux deux vn deuis fort gracieux, auquel fut découuert q̃ le medecin estoit Chrestien, & pour ceste cause le Roy ne ne se voulut seruir de luy. Le Roy (auec l'opinion qu'il auoit du medecin qui estoit Iuif) luy demanda par maniere de deuis, s'il estoit point las d'attendre le Messie promis en la loy. Sire (respondit le Medecin) ie n'atten pas le messie promis en la loy Iudaique. Et vous sage en cela, dit le Roy: car les signes notez en la saincte escriture, pour cognoistre sa venue, sont deia accompliz long temps y a. Nous autres Chrestiens (respondit le Medecin) sçauons bien le temps qu'il y a qu'ils sont accompliz: car il y a auiourd'huy & compté l'on mil cinq censquarante & deux ans qu'il vint: il fut au monde trente trois ans, au bout desquels

quels il mourut crucifié & le troisieme iour resuscita: & puis il mõta aux cieux où il est maintenant. Vous estes donc Chrestien, dist le Roy? Ouy, Sire, respondit le Medecin, par la grace de Dieu. Puis qu'ainsi est dist le Roy, retournez à la bonne heure, en vostre pays: car i'ay en ma Court de grans medecins Chrestiens: i'en voudroy auoir de Iuifs, lesquels, à mon aduis, sont ceux qui ont vne naturelle habilité de guarir & pratiquer. Parquoy il le r'enuoya sans luy vouloir bailler le pouls, sans luy faire monstrer son vrine, & sans luy toucher aucun mot de sa maladie. Et tout soudain il enuoya en Constantinoble pour faire venir vn Iuif, lequel le guarit auec du laict d'anesse seulemẽt. Ceste imagination du Roy Frãçois (à ce que ie pẽse) est fort veritable, & croy
qu'il

qu'il est ainsi : car aux grandes intemperatures chaudes du cerueau, i'ay experimenté autrefois que l'imagination trouue ce que l'homme estant en santé, elle ne peut faire. Et à fin qu'il ne semble que cela soit dit sans fondement, il faut sçauoir que la diuersité des hommes, tant en la composition du corps, comme en l'esprit, & conditions de l'ame, vient d'habiter regions de differente temperature, de boire eaux contraires & de n'vser tous de mesmes & semblables alimens: & pour ceste cause Platon a dit, *Alij ob varios ventos & æstus, & moribus & specie diuersi inter se sunt: alij ob aquas quidē, propter alimentum ex terra prodiens, quod non solum in corporibus melius ac deterius, sed in animis quoque id genus omnia patere non minus potest.* C'est à dire, aucuns hōmes differēt

Au dialogue, de la nature.

des

des autres, à cause des vẽts cõtraires, ou pour ce qu'ils boiuent eaux differẽtes, ou pource que tous n'vsent de mesme viande: & cete difference non seulement se trouue au visage & compositiõ du corps, mais aussi en l'esprit de l'ame. Or si ie prouue maintenãt que le peuple d'Israel demoura plusieurs ans en Aegypte, & que sortant de là, il eut la nourriture propre à cete difference d'imagination, nous aurõs aueré l'opinion du Roy de Frãce, & sçaurons aussi par mesme moyẽ, quels esprits se doiuent élire en Hespagne pour la medecine. Quant au premier, il faut sçauoir que Abrahã demandant les signes pour entendre que luy ou ses successeurs deuoyent posseder la terre, qui luy auoit esté promise, le texte dit, qu'en dormant Dieu luy respondit en ceste maniere,

En Genes. chap. 15.

Scito, prænosces quod peregrinum futurum sit semẽ tuum, in terra nõ sua: & subijcient eos seruituti & affligent quadringentis annis: verumtamen gẽtem cui seruituri sunt ego iudicabo: & postea egrediẽtur cum magna substãtia. C'est à dire. Saches Abrahã, que tes successeurs errerõt en pays estrãge, où ils seront assuiettis quatre cens ans: mais sois certain que ie chastieray le peuple qui les oprimera, & que ie les deliureray de cete seruitude, & leur donneray beaucoup de biens. Cete prophetie s'est acomplie: combien que Dieu, pour certain respect, y ait aiousté trente ans dauãtage: & ain- si dit le texte diuin, *Habitatio autẽ filiorum Israel, quã manserunt in Ægypto, fuit quadringentorum triginta annorum, quibus expletis, eadẽ die egressus est omnis exercitus domini, de terra Ægypti:* C'est à dire, Le

Exode, chap. 12.

peuple

peuple d'Israel a demouré en Aegypte quatre cens & trente ans, lesquels accopliz, ce mesme iour tout l'exercite du Seigneur fut deliuré de seruitude, & sortit de la terre d'Ægypte. Mais combien que ce texte die manifestement que le peuple d'Israel a demouré quatre cens trente ans en Ægypte, vne glose declare que par ce nombre d'ans est entendu tout le temps que le peuple d'Israel fut vagabond, iusqu'à tant qu'il eut vne terre propre : & qu'il ne fut en Ægypte que deux cens & dix ans : laquelle declaration ne s'accorde bien à ce qu'a dict S. Estienne en ce propos qu'il eut auec les Iuifs, Il faut sçauoir que le peuple d'Israel demoura quatre cens, & trente ans en la seruitude d'Ægypte. Et combien que la demeure des deux cens & dix ans fust suffi-

ſante au peuple Romain, pour prẽ dre les qualitez d'Ægypte, ſi eſt ce que ne fut perdu pour luy, le temps qu'il en fut hors, quant à ce qui touche l'eſprit: car ceux qui viuent en ſeruitude, en triſteſſe & ennuy en pays eſtrange, engendrent beaucoup de colere aduſte, pource qu'ils n'ont pas liberté de parler ny ſe vanger du tort qu'on leur fait: & cet humeur, eſtant roty, eſt l'inſtrument de l'aſtuce ou ruſe, de l'induſtrie & de la malice. Et pourtant voit on par experience, ne ſe trouuer pires couſtumes & conditions que celles de l'eſclaue, lequel imagine touſiours comment il endommagera ſon maiſtre & ſe deliurera de ſeruitude. Dauantage la terre par laquelle chemina le peuple d'Iſrael n'eſtoit pas fort eſtrange ny elongnee des qualitez d'Ægypte,

car eu egard à sa misere & sterilité, Dieu promit à Abraham, qu'il luy en donneroit vne autre abondante & fertile. Or est il certain, tant en bonne philosophie naturelle qu'on experience que les regions sterilles, maigres & qui n'abondent en fruicts de la terre, produisent des hommes d'esprit fort subtil:& au contraire les terres grasses & fertiles engendrēt les hommes membruz, courageux & de grandes forces corporelles: mais fort lourds & pesans d'esprit. Les historiens ne cessent de dire & racōter la proprieté de la region de Grece, pour produire hommes de grand esprit:& particulierement Galen dit, par merueille qu'à Athenes naquit vn homme ignorant,& note que c'estoit la terre la plus paure & sterille de toute la Grece. Parquoy il *En son oraison.*

colige que par les qualitez d'Ægypte & des autres prouinces où le peuple d'Israel alla, il se fit d'vn esprit fort subtil: mais il faut sçauoir pourquoy la temperature d'Ægypte cree cete difference d'imagination: ce qui est fort clair, sachãt qu'en ce pays là le soleil est fort ardant, & pour cete cause ceux qui y habitẽt ont le cerueau toutruslé & la colere aduste, qui est l'instrument de la finesse & de l'industrie: à raison dequoy Aristote demãde, *Cur blæsis pedibus sunt Æthiopes & Ægyptij*. Comme disant, Pourquoy les noirs d'Ætiopie & les naturels d'Ægypte sont deformes & contrefaicts des iambes & ont le nez camus? Aquoy il rẽpõd que la grãde chaleur du pays brule la sustãce de ces membres, & les fait griller cõme le cuir aupres du feu: & par la mesme raison se crespent

En la. 14. sec. prob. 4.

leurs

leurs cheueux. Nous auons desia prouué que ceux là qui habitẽt en pays chaud, sont plus aduisez que ceux qui habitent au froid, par l'opinion d'Aristote, lequel demãde, *Cur locis calidis homines sapientiores sunt quàm frigidis?* D'où vient que les hõmes qui demourent en pays chauds, sont plus sages que ceux là qui demourent en pays froids? mais il ne respond pas bien au probleme, & ne fait distinction de la sagesse: car nous auons desia prouué ailleurs, qu'il y a deux sortes de prudence en l'homme: vne de laquelle Platon a dit, *Scientia quæ est remota à iustitia, calliditas potius quàm sapientia est appellanda.* La science qui est separee de la iustice, se doit plustost appeller ruse que sagesse: l'autre est iointe à la droiture & simplicité, sans aucune tromperie: & ceste là est pro-

Sect. 14. *probl.* 5.

prement appellee ſageſſe, pource qu'elle eſt touſiours aſſiſtee de la iuſtice & droicture. Ceux qui habitent en pays fort chauds, ſont ſages, au premier genre de ſageſſe, & ſont ceux d'Ægypte. Voyons maintenant apres que le peuple d'Iſrael fut ſorty d'Ægypte, & mis au deſert, quelles viandes il mangea, quelles eaues il beut, & de quelle tēperature eſtoit l'eaue où il alla: à fin que nous entendions, ſi pour ceſte raiſon, il changea l'eſprit, qu'il auoit quand il ſortit de ceſte captiuité, ou s'il le retint

En Exode, chap.17. touſiours. L'eſcriture dit que Dieu nourrit & entretint ce peuple, auec la manne, par l'eſpace de quarāte ans: qui eſtoit la viāde la plus delicate que iamais homme mangea: de maniere que Moyſe voyāt

En Exode, chap.16. la delicateſſe & gratieuſe ſaueur d'icelle, il enchargea à ſon frere

Aaron

Aarō d'emplir vn vaiſſeau d'icelle pour le mettre en l'arche de l'aliā-ce: à fin que ceux qui deſcendroyēt de ce peuple (eſtās en la terre promiſe) viſſent le pain duquel Dieu auoit nourry & ſuſtanté leurs peres, cheminās par le deſert, & l'ingratitude d'iceux enuers ſa maieſté, pour vn tel benefice. Et à fin que nous autres qui n'auons veu ceſte nourriture, cognoiſſiōs que elle eſtoit telle, il eſt bon que nous nous repreſentiōs la manne que nous produit la nature, & y adiouſtāt vne plus grāde delicateſſe, nous pourrons entierement imaginer la bōté d'icelle. La cauſe materielle, dont la manne s'engēdre eſt vne vapeur fort delicate, que le Soleil enleue de la terre, par la force de ſa chaleur, laquelle eſtāt paruenue au haut de la region, ſe cuit & ſe parfait: & ſuruenant le froid

de la nuict elle tõbe sur les arbres & pierres, d'où on l'amasse, & la met l'on en certains vases pour manger: on l'appelle, *Mel roscidum & aëreum*: miel de rosee & d'air: pour la semblance qu'elle a auec la rosee, & pour auoir esté faite en l'air: sa couleur est blanche, & est de saueur douce, comme le miel: la figure d'icelle ressemble à celle du coriandre: lesquels signes l'escriture saincte donne pareillemẽt à la mãne, que le peuple d'Israël mangea au desert: au moyen dequoy, ie pense q̃ les deux auoyẽt vne mesme nature: & si la manne que Dieu crea estoit d'vne sustance plus friande & delicate, nous confirmerons d'autant mieux nostre opinion: mais i'ay tousiours creu que Dieu s'accommode des moyens naturels, quand par le moyẽ d'iceux, il peut faire ce qu'il

veut:

veut: supleant au defaut de nature, par sa toute-puissance. Ie le dy, pource que de bailler à ce peuple la manne à māger au desert (hors mis ce que par icelle Dieu vouloit signifier) il semble qu'elle pouuoit venir de la disposition de la terre, laquelle auiourd'huy produit la meilleure manne qui soit au monde: & pourtant Galen dit qu'au mont Liban (qui n'est pas loin de là) elle se fait en grande quātité, de maniere que les laboureurs ont coustume de chāter par passetemps, que Iupiter en ce pays là, enuoye vne pluye de miel. Et combien que Dieu creast à ceste heure là miraculeusement la manne, en si grande quantité, à iours determinez, si est ce qu'il se peut faire qu'elle fust de la mesme nature de la nostre, cōme l'estoit l'eau que Moyse tira des pierres, & le feu

Au liu. 3. des facultez des alimēs, ch. 39.

feu qu'Elie fit tomber du ciel, par sa parolle : qui furent choses naturelles, combiẽ qu'elles fussent miraculeusemẽt tirees. La manne depainte en la saincte escriture estoit comme rosee, *Quasi semen coriandri, album, gustusq́ eius quasi simile cum melle*. c'est à dire, ressembloit à la semence de coriandre, estoit blanche, & douce comme miel : qui sont les conditions propres à la mãne que la nature nous produit. Les medecins disent que le temperament de ceste nourriture, est chaud & de parties subtiles & fort delicates : qui est vne composition que deuoit auoir pareillement la manne que les Hebrieux mangerent. Et pourtant ils s'ennuyerẽt de sa delicatesse & dirent ainsi, *Anima nostra iam nauseat super cibo isto leuissimo*. c'est à dire, Nostre estomac ne peut plus soufrir

En Exode chap. 16.

Mesue au 2. livre chapit. 16.

soufrir cet alimẽt tãt leger. La philosophie de cela estoit, qu'ils auoyẽt forts estomacs, entretenus d'aulx, oignons, & pourreaux, de maniere que venans à manger vn aliment de si peu de resistence, il se conuertissoit du tout en colere. Et pour ceste cause, Galen defend à ceux qui ont beaucoup de chaleur naturelle, de mãger du miel, & autres legers alimens, pource qu'ils se corromproyent, & au lieu de se cuire, se bruleroyent comme suie. Ce qui aduint aux Hebrieux, auec leur manne, qui se conuertissoit en eux en colere aduste: à raison dequoy ils estoyent merueilleusement secs & maigres, pource que cest alimẽt n'est propre pour engresser. *Anima nostra arida est, nihil aliud respiciunt oculi nostri nisi manna.* Nostre ame est seiche & consommee, & noz yeux ne voyẽt *Au liure 1. de la vertu des alimẽs. chap. 1.* *Aux Nombres. ch. 11.*

autre

En Exode, chap. 15. autre chose que mãne. L'eau qu'ils beuuoyẽt auec ceste viande, estoit telle, qu'ils demãdoyent: & s'ils ne la trouuoyent telle, Dieu mõstroit à Moyse vn baston de tant diuine vertu, que le mettant dedans les eaux grosses & troubles, il les faisoit deuenir bõnes & delicates: & quand ils n'auoyent aucune eau, *En Exode. chap. 16.* Moyse prenoit la verge de laquelle il ouurit la mer rouge, de laquel le frappant les pierres, il en faisoit sortir de l'eau fort agreable à leur goust, de maniere q̃ S. Paul a dit, *En la 1. aux Cor. chap. 10.* *Petra consequente eos.* Cõme disant, L'eau de la pierre les suyuoit, ayãt vn goust delectable & sauoureux. Et ils auoyent l'estomac fait à boire des eaux grosses & ameres: car *Au 6. des Epid. p. 4. com 10.* Galen raconte qu'en Ægypte elles se cuisent, pour boire, à cause qu'elles sont mauuaises & corrompues: de maniere que beuuant des eaux

tant

tant delicates, elles ne pouuoyent faillir de se conuertir en eux en colere, pource qu'elles auoiẽt peu de resistẽce. Galẽ dit que l'eau pour se biẽ cuire en l'estomac, & ne se corrõpre, doit auoir les mesmes qualitez que l'alimẽt solide que nous mangeons. Si l'estomac est fort, il luy faut bailler aliment correspondant: mais s'il est petit & delicat, les alimens doyuent estre semblables. On doit auoir sẽblable egard en l'eau: & ainsi voyons nous par experience que si vn hõme est accoustumé à boire de grosses eaux, iamais n'apaise sa soif, auec les eaux delicates, & ne les sent en l'estomac, ains l'alterent dauantage, pource que la grande chaleur de l'estomac les brule & resoult incontinent à l'entree, d'autãt qu'elles n'ont resistence. Nous pourrõs dire aussy qu'ils iouissoyent au desert

Au 5. des Aphor. 26.

sert d'vn air subtil & delicat : car allans par pays & lieux nonpeuplez à toute heure il s'offroit à eux frais, clair & sans aucune corruption:pource qu'ils n'arrestoyent en nul lieu.Ils l'auoyent tousiours temperé : car de iour, se mettoit vne nue deuant le Soleil, à fin que ils n'eussent trop grand chaud : & la nuict apparoissoit vne colomne de feu,pour temperer l'air. Aristote dit que la iouissance d'vn tel air, rend l'esprit fort vif. Considerons maintenãt cõbiẽ deuoit estre delicate la semence de ce peuple,mangeant vne viãde tãt sauoureuse,& beuuãt les eaux q̃ nous auons dit, auec la iouissance d'vn air tãt purifié & net:& cõbien estoit subtil le sang menstrual des Hebrieux,& nous souuenons de ce qu'a dit Aristote,qu'estãt ce sang subtil & delicat, l'enfant qui s'en engẽdrera,

En Exode, chap. 13.

En la 14. sect. probl.

Au 2. liure des parties des anim.

sera hõme de bõ esprit. Nous prouuerõs biẽ au long au dernier chap. de cet œuure, cõbien importe aux peres de mãger viandes delicates, pour engendrer enfans de grand esprit. Et pource que tous les Hebrieux mãgerẽt vne mesme viãde tãt spirituelle & delicate & beurẽt vne mesme eau, tous leurs enfans furẽt de grãd esprit, es choses de ce siecle. Or estant le peuple d'Israel en la terre de promission, auec vn esprit tãt subtil, cõme nous auons dict, il eut en apres tãt de maux & aduersitez, endura faim, fut enuironné des ennemis, & soumis à tãt de peines & mauuais traitemẽs, q̃ cõbiẽ qu'il n'eust tiré d'Ægypte & du desert ce tẽperamẽt chaud, sec & rosty, q̃ nous auõs dit, il l'eust rẽdu tel, en ceste mauuaise & triste vie: pource q̃ la cõtinuelle tristesse & facherie assemble les esprits vi-

taux & le sang des arteres au cerueau, au foye & au cœur: & estans là, les vns sur les autres, ils se viennẽt à bruler & rostir. Parquoy souuẽt ils font leuer vne chaleur, & ordinairemẽt causent la melãcholie par adustiõ: de laquelle quasi tous participent iusques au iourd'huy, veu ce q̃ dit Hippocrate, *Metus & mœstitia diu durans, melancholiã significat.* Nous auõs dit autrefois q̃ ceste colere rostie est l'instrument de l'industrie, astuce, cautelle, & malice: laq̃lle est accõmodée aux cõiectures de la medecine: & par le moyẽ d'icelle congnoit l'on la maladie, la cause & le remede que elle peut auoir. Et pour ceste cause le tres-chrestiẽ Roy Françoys rencõtra merueilleusemẽt, & eut grãde raison en ce qu'il dist: si l'on ne pẽse que par la grãde chaleur lõg tẽps soufferte, & par la tristesse de ... r malade, & sans remede, le

6. des Aph 23.

cerueau se brula en luy, & s'eleua soudain l'imaginatiõ, laq̃lle (comme nous auons prouué autre fois) ayãt le temperamẽt qu'il luy faut, fait dire incõtinẽt à l'hõme ce que iamais il n'aprint. Mais cõtre tout ce q̃ nous auõs dit se presente vne difficulté fort grãde: qui est, q̃ si les enfãs ou nepueux de ceux qui ont esté en Ægypte, & qui ont iouy de la manne, des eaux & de l'air, que nous auons dit cy dessus, estoyent éleuz pour medecins, il semble q̃ l'opinion du Roy François auroit quelque probabilité, pour les raisons que nous auons dit. Mais que ceux qui sont descẽduz d'eux ayẽt gardé iusqu'au iourd'huy les dispositions de la manne, de l'eau, de l'air, des afflictions & trauaux que leurs predecesseurs endurerẽt en la captiuité de Babylone, c'est chose qui ne se peut entendre: car si

en quatre cẽs & trẽte ans q̃ le peu
ple d'Israël fut en Ægypte & qua-
rãte ans au desert, la semẽce d'ice-
luy peut aquerir ces dispositions
d'habileté, elles se pouuoyent plus
aisemẽt perdre en deux mille ans
qu'il y a que ce peuple est sorty du
desert : & principallement estant
venu en Hespagne, region tant
contraire à l'Ægypte, & où il a mã
gé viandes differentes & beu des
eaux qui ne sont pas d'vn si bon
temperament & sustance que là.
La nature de l'homme est telle &
de quelque animal & plante que
soit, que tout aussi tost il prend les
mœurs & coustumes du pays où il
est viuant, & perd celles qu'il a ap-
porté d'autrepart : & en quelque
chose qu'il s'employe, en peu de
iours il en vient à bout, sans cõtra
diction. Hippocrate fait mention
d'vne maniere d'hõmes, lesquels

Au liure de l'air, lieux, & eaux.

pour se rendre differés du vulgaire, voulurent auoir, pour marque de leur noblesse, la teste pointue & pour faire, par art, vne telle figure, quand l'enfant naissoit, les commeres auoient le soin de luy serrer la teste auec certaines bandes, iusqu'à ce qu'elle eust ce signe. Et cest artifice fut de tel pouuoir qu'à la fin il se conuertit en nature, pource qu'auec laps de temps, tous les enfans nobles qui naissoient, auoient deia la teste pointue: au moyen dequoy vint à cesser l'art & diligence des commeres. Mais ayans laissé, vn temps, la nature libre, sans la contraindre par art, elle retourna peu à peu prendre la figure qu'elle souloit auoir au precedent. Il en peut auenir de mesme au peuple d'Israël: car posé le cas que le pays d'Ægypte, la manne, les eaux delicates & la tristesse cau

ſaſſent ces diſpoſitions d'eſprit en leur ſemence, ſi eſt il que ceſſans ces raiſons & cauſes & ſuruenans autres cõtraires, il eſt certain que ſe deuoient perdre peu à peu, les qualitez de la manne, & ſucceder autres differentes, conformes à la region qu'ils habitoyent, aux viandes & eaux, dont ils ſe nourriſſoyent, & à l'air qu'ils reſpiroyent. Ce doute, en philoſophie naturelle, n'a pas grande difficulté: car il y a des accidens qui s'introduiſent en vn momẽt, & durent touſiours au ſuiect, ſans ſe pouuoir corrompre: autres ſe trouuent, qui demourent autant à ſe perdre, qu'ils ont demouré à s'engendrer: & aucunefois plus, aucunefois moins, ſelon la force de l'agent, & la diſpoſition de celuy qui patit. Pour exẽple du premier, il faut ſçauoir que d'vne grande peur & eſpouuante

uantement qui fut fait, vne fois, à vn homme, il demoura tant defait & decoloré, qu'il resembloit vn mort: ce qui luy dura non seulemét toute sa vie: mais aussi fut transferé en ses enfans, qu'il engendra depuis, de maniere qu'il n'y auoit remede pour oster ceste couleur. Suyuant ce propos, peut estre qu'é quatre cens & trente ans que le peuple d'Israël fut en Ægypte, quarante au desert, & soixante en la captiuité de Babylone, qu'eussent esté necessaires plus de trois mille ans à faire que la semence d'Abraham acheuast de perdre les dispositiós de l'esprit causees par la mãne: puis que pour corrópre la mauuaise couleur, que ceste frayeur suscita en vn moment, furent requis plus de cent ans. Mais à fin de sçauoir de fonds en cime la verité de ceste doctrine, il faut respon-

dre à deux doutes, qui font à ce propos, que iamais l'on n'acheue de fouldre. Le premier eft, D'ou vient que tant plus les viãdes font delicates & fauoureufes, comme chapons & perdrix, tant pluftoft l'eftomac les viẽt à hair & abhorrer: & au contraire d'où vient, que nous voyons l'homme manger la chair de bœuf toute l'ãnee, fans en eftre aucunement ennuyé & degoufté. L'autre eft, Pourquoy n'eftant le pain de fromẽt, & la chair de mouton de fi bonne fubftance ne fi delicate, comme le chapõ ou la perdrix, iamais l'eftomac ne les refufe ny abhorre, combien que nous en vfions, toute noftre vie, de maniere que nous defaillant le pain, nous ne pouuons mãger toutes les autres viandes, & ne nous femblent bonnes. Celuy qui fçaura refpõdre à ces deux doutes en-

tendra facilement pourquoy ceux qui sont descenduz du peuple d'Israël n'ont perdu les dispositiõs & accidens, que la manne auoit introduit en la semence, de maniere que la subtilité d'esprit qui leur est venue à ceste raison, ne cesse sitost. On trouue en la philosophie naturelle, deux principes certains & veritables, desquels depend la la responce & solution de ces doutes. Le premier est, que toutes les puissances qui gouuernent l'homme sont denuees & priuees des côditiõs & qualitez de leur obiect à fin qu'elles puissent cognoistre & iuger de toutes ses differences. Les yeux ont cela, lesquels ayans à receuoir toutes les figures & couleurs, par consequent sont priuez totallement d'icelles: car s'ils estoyent pasles, côme de ceux qui sont Icteriques, tout ce qu'ils regarde-

Tout receuant doit estre denué de la nature de la chose receuë. au liure 2. de l'ame, & au 3.

royent, leur sembleroit de la mesme couleur. La langue aussi, qui est l'instrumẽt du goust, doit estre priuee de toutes saueurs: & si elle est douce ou amere, nous sçauons par experience q̃ tout ce que nous mangeons & beuuõs tient la mesme saueur. Autant en est de l'ouye du flerer & toucher. L'autre principe est, q̃ toutes les choses creées appetent naturellement leur conseruation & taschẽt de durer tousiours, de maniere que l'estre receu de Dieu & de nature, ne prenne iamais fin, combien qu'en apres elles doiuent obtenir vne meilleure nature. A ceste cause, toutes choses naturelles qui ont cognoissance & sens abhorrent ce qui altere & corrompt leur naturelle composition, & le fuient. L'Estomac est denué & priué de la substance & qualitez de toutes les viãdes du

monde (comme l'œil l'est des couleurs & figures) & quand nous en mangeons aucune, combien que l'estomac la vainque, si est ce que le mesme alimét, oppugne l'estomac (pour estre contraire au principe) altere & corrompt sa temperature & substance : car il n'y a agent si fort, lequel faisant & exerceant sa force, ne patisse à l'encótre. Les alimens fort delicats & sauoreux alterent grandement l'estomac : l'vn, pource qu'il les cuit & reçoit d'vn grand appetit : l'autre, pource qu'ils sont tant subtils & sans excremens, ils demourent en la substáce de l'estomac & n'en peuuent sortir. Et puis l'estomac sentant bien que cest aliment luy altere sa nature, & luy oste les autres qui luy sont conformes & cóuenables, il le vient à hair : & si d'auanture il le máge, il luy faut faire

Arist. au liure 2. de l'Ame & Gal. au liure des causes des simples.

plusieurs

plusieurs saulses, pour le mettre en appetit & le deceuoir par ce moyen. La manne a eu tout cela des le commencement: car combien qu'elle fust delicate & gracieuse à manger, en fin le peuple d'Israël en fut ennuyé, & dist, *Anima nostra iam nauseat, super cibo isto leuissimo.* Plainte indigne d'vn peuple tant fauorisé de Dieu, qui l'auoit prouueu de ce remede, faisant que la manne eust vn goust & saueur agreable. *Panem de cœlo praestitisti eis, omne delectamentum in se habentem.* Vous leur auez baillé vn pain du ciel, contenant en soy toute delectatiõ & saueur. Et pourtant plusieurs de ce peuple le vindrent à manger de bon appetit, & auec plaisir, pource qu'ils auoyẽt les oz, les nerfs & la chair tãt imbuee de la manne & de ses qualitez, que pour la semblãce, ils n'appetoient

Aux Nombres, ch. 21.

Ceux qui sont accoustumez à mãger perdrix & chapons iamais ne les abhorrent: pource qu'ils sont deia l'estomac conuerty en ces viandes.

petoient plus autre chose. Autant en est du pain de fromẽt que nous mangeons à present, & de la chair de mouton. Les grosses viandes, qui ne sont de bonne substance (comme la chair de bœuf & de vache) ont beaucoup d'excremens, & l'estomac ne les reçoit d'vne telle conuoitise comme les delicates & sauoureuses: & pourtant il demeure d'auantage à s'alterer d'icelles. Dont s'ensuit que pour corrõpre l'alteration que la manne auoit fait en vn iour, il falloit manger autres viãdes contraires, vn mois entier. Et suyuant cela, pour defaire les qualitez que la manne auoit introduit en la semence en quarãte ans, en sont requis quatre mille & d'auantage. Autrement faignons qu'ainsi que Dieu tira d'Ægypte les douze lignees d'Israël, il ait pareillement tiré

tiré douze negres masles & autát de femelles, qu'il ait enuoyez en nostre regió: en combiē d'annees pēsez vous que ces negres & leurs successeurs viendrōt à perdre leur couleur, ne se meslans point auec les blancs? il m'est aduis qu'il en faudroit beaucoup, & qu'ils demoureroyent long temps deuant que la perdre: car combien qu'il y ait plus de deux cens ans que les premiers Gitains vindrent d'Ægypte en Espagne, leurs nepueuz & successeurs n'ont peu neātmoins, perdre la subtilité d'esprit & l'industrie, que leurs peres auoyent apporté d'Ægypte, ny mesmes la couleur basannee: tant est grande la force de la semence humaine, quand elle reçoit en soy quelque qualité bien enracinee. Et comme les negres communiquēt en Hespagne à leurs neueux & descendans,

dans, leur naturelle couleur, par le moyen de la semence, sans estre en Æthiopie, ainsi le peuple d'Israël, y venãt aussi, peut communiquer à ses successeurs, la subtilité d'esprit, sans estre en Ægypte, & sans manger la manne: car estre ignorant ou sçauant est aussi bien accidẽt de l'homme, cõme d'estre blanc ou noir. Il est biẽ vray qu'ils ne sont maintenãt si aiguz & subtils qu'ils estoyent il y a mil ans, pource que des qu'ils cesserent à manger la manne, les successeurs commancerent à perdre peu à peu ceste vigueur d'esprit, iusques à maintenant, pource qu'ils vsent de viandes contraires, & qu'ils sont en pays differẽt de l'Ægypte, qu'ils ne beuuent les eaux tant delicates, comme au desert, & pource qu'ils se sont meslez auec ceux qui sont descenduz des Gentils,

lesquels

lesquels sont priuez de ceste difference d'esprit: mais on ne leur peut nier qu'ils n'en tiennent tousiours, & faut cōfesser, qu'ils n'ont perdu entierement ceste naturelle habilité.

Comme icy se declare à quelle difference d'habilité appartient l'art militaire; & par quels signes se doit cognoistre l'homme prouueu de ceste maniere d'esprit.

CHAP. XIII.

En la 27. sect. prob. 5.

ARISTOTE demande pourquoy, n'estant la vaillance la plus grāde vertu de toutes, mais plustost la iustice & prudence, la Republique neantmoins & quasi tous les hommes, d'vn commun consentement, estiment plus en leur cœur, vn vaillant hōme, & luy font plus d'honneur, qu'aux iustes & pru

& prudens, bien qu'ils soyent constituez en grandes charges & dignitez? Il respõd à ce probleme & dit, Qu'il n'ya Roy au monde, qui ne fasse guerre à vn autre, ou qui ne la souffre: & comme ainsi soit que les vaillãs hommes maintiennent les Roys en leur empire, & les vangent de leurs ennemis, ils font plus d'honneur non à la vertu supreme, qui est la iustice, mais à celle, qui leur est plus profitable: car s'ils ne traitoient ainsi les vaillans hommes, cõment leur seroit il possible de trouuer capitaines & soldats qui de bon cœur hazardassent leurs vies pour la defense de leurs maiestez & estatz? On dit que ceux d'Asie estoiét estimez fort courageux, ausquels comme l'on eust demandé pourquoy ils ne vouloient point de Roy ny de loix: ils respondirét que les loix

Hippo. au liure de l'air, lieux & eaux.

les faiſoyẽt couards, & qu'ils trouuoient que c'eſtoit vne grande beſtiſe de ſe mettre aux hazards de la guerre, pour agrandir l'Eſtat d'autruy: qu'ils aymoiẽt mieux cõbatre pour eux meſmes & recueillir le fruict de la victoire que de le bailler à vn autre: mais cete reſponce eſt d'hommes barbares & non d'vn peuple raiſonnable, qui eſt certain que ſans Roy, ſans Republique & loix, il eſt impoſſible que les hommes ſe puiſſent maintenir en paix. Ariſtote a fort bien reſpõdu, bien qu'il y ait vne autre meilleure reſponce: qui eſt, Que quãd Rome honoroit ſes capitaines de guerre, par triomphes & paſſetẽps, elle ne prenoit ny guerdonnoit ſeulement la vertu & vaillance de celuy qui triõphoit, mais auſſi la iuſtice, par laquelle l'armee eſtoit maintenue en paix & con-

corde:

corde:la prudence, de laquelle on proccedoit aux affaires : la temperance, dont elle vsa, ostant le vin, les femmes, & la gourmandise qui font troubler le iugement & errer le conseil. Voire mesme la prudence se doit trouuer plustost en vn Chef de guerre & capitaine General, & se doit plustost premier & honorer, que le courage & vaillance. Car comme a dit Vegece, il n'auient pas souuent que les Capitaines fort vaillans, fassent de grands actes:& la cause est, que la prudence est plus necessaire en la guerre, que la hardiesse de combatre. Mais Vegece n'a onques dit quelle est cete prudence, & n'a sceu denoter de quelle difference d'esprit doit estre prouueu celuy, qui doit gouuerner vne armee: & ne m'en esbahy pour n'auoir encores esté trouuee la maniere de

philoſopher, dont elle depend. Il eſt vray que d'auerer cela, eſt contre l'intentiõ qui nous meine (qui eſt d'elire les eſprits que les lettres requerent) mais la guerre eſt bien tant perilleuſe, & eſt choſe tant importante & neceſſaire au Roy de ſçauoir à qui ſa maieſté doit commettre ſa puiſſance & ſon Eſtat, que nous ne ferons moindre ſeruice à la Republique, de noter cete difference & ſignes d'eſprit, que nous auons fait, à depaindre toutes les autres. Et pourtant faut ſçauoir que la malice & milicie, (qui veut dire guerre) conuiennent quaſi de nom & ont auſſi vne meſme definition, pource que comme par échange, de l'vn aiſement ſe fait l'autre. Ciceron allegue quelles ſont les proprietez & nature de la malice, quand il dit, *Malicia eſt verſuta & fallax nocendi rátio.*

Au liure de la natu. des dieux

di ratio. La malice n'eſt autre choſe, qu'vn double, cauteleux & fallacieux moyen de faire mal : & pourtant en la guerre on ne parle que des moyens d'offenſer l'ennemy, & de le vaincre. Parquoy la meilleure proprieté que puiſſe auoir vn capitaine general, eſt d'eſtre malicieux à l'endroit de ſon ennemy, & luy faire du pis qu'il pourra : ce qui ſe prouue par cecy, *Nō credas inimico tuo in ater nū : in labijs ſuis indulcat, & in corde ſuo inſidiatur vt ſubuertat te in foueā: in oculis ſuis lachrymatur, & ſi venerit tempus non ſatiabitur ſangui ne*. Ne crois iamais ton ennemy: car il t'vſera de parolles emmiellees, & il te trayra en ſō cœur, pour te tuer & te faire choir en la foſſe: il pleure, & s'il trouue l'opportunité, il ne ſe ſaoulera de ton ſang.

En l'Eccl. chap. 12.

Nous auons de cela vn exemple manifeste en la saincte escriture: Car comme le peuple d'Israel fut assiegé en Betulie & trauaillé de soif & de faim, la fameuse Iudith sortit en intentiõ de tuer Holoferne:& cheminant par l'armee des Assiriens, elle fut prinse par les sentinelles & gardes, qui luy demanderent où elle alloit, & elle respondit finement, Ie suis fille des Hebrieux, que vous tenez assiegez, & m'enfuy pource que ie sçay qu'ils doiuent tomber entre voz mains, & que vous auez deliberé de les traiter mal, pource qu'ils n'ont voulu se rendre à vous. Et pour ceste cause, ay-ie deliberé m'en aller à Holoferne, pour luy descouurir les secrets de ce peuple obstiné, & luy enseigner comme il pourra entrer

Iudith, chap. 10.

en Betulie sans perdre vn seul soldat. Quand Iudith fut deuant Holoferne, elle se ietta à ses pieds, & ioignant les mains, commança à l'adorer,& vser de propos les plus fallacieux du monde, de maniere, qu'elle fut volontiers entendue, & Holoferne auec tous ceux de son conseil, aiousta foy à ses parolles. Adonc n'oubliant ce qu'elle auoit dedans le cœur, trouuāt l'occasion à propos, elle luy trancha la teste. L'amy tient la condition cōtraire,& pour ceste cause il doit estre tousiours creu:& ainsi mieux eust valu à Holoferne croire Achior,puis qu'il estoit son amy,lequel luy dist d'vn grand zele, à fin qu'il ne leuast ce siege, à son grād deshōneur. Sire, sçachez premierement si ce peuple a offensé son Dieu: car s'il est ainsi, il le vous liurera, sans que vous vous met-

tiez en peine de le vaincte: mais s'il est en sa grace, soyez certain que nous ne le pourrons vaincre. Mais Holoferne ne print biẽ cest aduis comme vn homme credule, adonné aux femmes & qui beuuoit du vin: lesquelles trois choses peruertissent le conseil, qui est necessaire en l'art militaire. Et pour

Au liure, des Loix.

ceste cause Platon a dit, qu'il trouuoit bonne la loy des Carthaginois, par laquelle ils defendoyent au chef general, estant en l'armee, de boire du vin: pource que ceste

En la 14. sect. probl. 15.

liqueur, comme dit Aristote, trouble l'esprit des hommes, & leur donne vn merueilleux courage (ainsi que se demonstre en Holoferne, par les parolles tant furieuses

Au liu. de la nature des Dieux.

qu'il dist à Achior) Cicero a touché l'esprit qui est necessaire, tant pour dresser embusches que pour les cognoistre, & y trouuer

le

le remede qu'il faut, amenant l'etymologie de ce mot (*verſutia,*) & a dit qu'il vient de ce verbe, (*verſor, ris*) pource que ceux là qui ſont fins & cauteleux, ſentent incontinent là tromperie, & y touchent facilement: & ainſi l'a monſtré Cicero par exemple, diſant, *Chryſippus homo ſine dubio verſutus & callidus: verſutos appello quorum celeriter mens verſatur.* Ceſte proprieté de toucher incôtinent au poinct, eſt induſtrie, & ſubtilité qui appartient à l'imagination, pource que les puiſſances qui côſiſtent en chaleur, font incontinent l'œuure, & pour ceſte cauſe les hommes de grand entendement ne ſont pas propres à la guerre: car ceſte puiſſance eſt fort tardifue en ſon œuure, & eſt amie de droicture, de ſimplicité, bôté & miſericorde: ce qui eſt fort contraire en la guerre.

Dauantage les hommes d'entendement ne sçauent point de ruses & cautelles, & n'entẽdent les stratagemes de la guerre, à raison dequoy, ils sont le plus souuẽt trompez, pource qu'ils se fient en tous. Ceux là sont propres pour auoir affaire auec les amis, entre lesquels n'est besoin auoir la prudence de l'imagination, mais seulement la droicture & simplicité de l'entendement, lequel ne veut admettre aucune tromperie ny permettre que l'on fasse mal à person ne. Mais ceux là ne sont pas propres auec les ennemis, qui ne pensent qu'à surprendre par cautelle: & est besoin de la mesme dexterité, pour se garder des embusches. Et pourtant Christ nostre redempteur aduise ainsi ses disciples, & dit, *Ecce mitto vos sicut oues in medio luporum : estote ergo prudentes sicut serpen*

En S. Mathieu chap. 10.

ſerpentes: & ſimplices ſicut columbæ. Ie vous enuoye comme brebis au milieu des loups, ſoyez donc aduiſez cõme ſerpens, & ſimples comme colõbes. Il ſe faut ſeruir de prudence auec l'ennemy, & de ſimplicité auec l'amy. Si donc le capitaine ne doit croire ſon ennemy, & s'il doit penſer touſiours, qu'il le veut tromper, il faut qu'il ait vne difference d'imagination, deuineresse, ingenieuſe, & qu'il ſçache cognoiſtre les embuſches qui ſe braſſent ſouz quelque couuerture: car la meſme puiſſance qui les inuente & trouue, peut y trouuer le remede conuenable. L'autre difference d'imagination ſemble eſtre celle, qui trouue & faint les ſubtils moyens & machines, pour gangner les forces inexpugnables, celle qui ordonne le camp, qui poſe chacun eſcadron en ſon lieu, qui

cognoit

cognoit quand il faut combatre, & se retirer, & celle qui fait les traitez, accords & appoinctemens auec l'ennemy. A toutes lesquelles choses l'entẽdement n'est non plus propre, que l'ouye, à la veuë. Parquoy ie ne fay aucun doute, que l'art militaire n'appartienne à l'imagination : car tout ce que le bon capitaine doit faire, emporte consonance, figure, & correspondance. La difficulté est maintenãt de noter particulierement, par quelle difference d'imagination se doit exercer & faire la guerre. En quoy ie ne me sçauroy resouldre certainement, pour estre vne cognoissance haute : toutesfois ie pense que l'art militaire requiert vn degré de chaleur plus que la practique de medecine. Or qu'elle attire la colere à se bruler du tout, se voit clairement parce que les

capitaines fort cauteleux, ne sont beaucoup courageux, & n'ayment à rompre ny donner bataille, ains procedẽt au faict de la guerre par embusches, surprinses & deceptions : laquelle proprieté est trouuee meilleure de Vegece que nulle autre. *Boni enim duces non aperto prælio in quo est commune periculum, sed ex occulto semper attentant, vt integris suis, quantum possunt, hostes interimant certè aut terreant.* C'est à dire, Les bons capitaines ne sont ceux, qui combatent ouuertemẽt & dõnẽt vne bataille, en laquelle le danger est commun : mais ceux qui par embusches, sans la perte de leurs gens, tuent les ennemis, ou les epouuantent. Le Senat de Rome cognoissoit bien le profit qui viẽt de ceste maniere d'esprit: car combien qu'aucuns fameux & vaillans capitaines qu'il auoit,

veinquissent plusieurs batailles, si est ce qu'estans venuz à Rome receuoir le triomphe & gloire de leurs faicts, les pleurs & plaintes que faisoyent les peres de leurs enfans: les femmes, de leurs maris, & les freres, de leurs freres, estoyent si grands, que l'on ne s'esiouyssoit point des ieux & passetemps, à raison de la perte de ceux qui estoyent demourez en la bataille. Parquoy le Senat delibera de trouuer capitaines qui fussent vn peu craintifs & fort aduisez & cauteleux, non pas de ces vaillans & courageux qui ne demandent qu'à combatre: & trouua, comme vn Q. Fabius, duquel est escrit, qu'il ne mettoit iamais en danger l'armee des Romains, principallement quād il estoit loing de Rome, & en lieu où ayant du pire, il ne pouuoit estre promptemēt secouru:

couru : toute ſon induſtrie eſtoit de faire place à l'ennemy, & trouuer ruſes & embuſches, par leſquelles il ha faict de grandes choſes, & obtenu de grandes victoires, ſans perdre vn ſeul ſoldat. Ceſtuy là eſtoit receu à Rome en grande alegreſſe, d'vn chacun : car s'il en auoit leué cent mille combatás, il les remenoit tous (hors mis ceux qui mouroyent de maladie) de maniere que le cry de ioye eſtoit ce qu'a dit Ennius,

Vnus homo nobis cunctando reſtituit rem. *Ciceron au dialogue de la vieilleſſe.*

C'eſt à dire,

Vn homme en dilayant remit la republique.

Comme voulant dire, Vn ſeul faiſant place à l'ennemy, nous fit ſeigneurs du monde & nous retourna noz ſoldats. Depuis, quelques capitaines ſe ſont efforcés de l'imi-

ter,

ter, & pource qu'ils n'estoyent prouueuz de son esprit & ruse, ils ont laissé passer plusieurs fois l'occasion de combatre: dequoy sont suruenues plus grandes pertes & inconueniens, q̃s'ils eussent prontement combatu. Aussi pouuons nous amener pour exemple ce vaillant capitaine des Carthaginois, duquel Plutarque escrit ces parolles, Quand Hannibal eut aquis ceste grande victoire, il commanda que sans rançon, on donnast congé à plusieurs qui auoyẽt esté prins, du nom Italiẽ, à fin que la renommée de son humanité & pardon se diuulgast entre les peuples: bien que son esprit fust bien loin de ces vertuz. Il estoit naturellement fier & inhumain, tellement instruit des sa premiere enfance, qu'il n'auoit aprins loix ny coustumes ciuiles, mais seulement guerres,

guerres, morts & trahisons. Et pourtãt fut il fort cruel capitaine, & malicieux à deceuoir les hommes, pensant tousiours comme il pourroit tromper & surprendre son ennemy. Et quand il ne pouuoit vaincre par bataille manifeste, il auoit recours aux embusches, comme il ha monstré legerement en la presente bataille, & par celle qu'il eut au parauant con tre Sempronius aupres de la riuiere Trebia. Les signes par lesquels se doit cognoistre l'hõme qui aura ceste difference d'esprit, sont fort estranges, & dignes de cõtemplation: & pour ceste cause Platon dit, que l'hõme qui sera fort sage (en ce genre d'habilité que nous traitons) ne peut estre vaillant ny bien conditionné: car Aristote dit que la prudence consiste en froideur & le courage & vaillance en

Au dialogue, de la science.

En la sect. 14 probl. 8.

ronde

chaleur. Et pource que ces deux qualitez sont repugnantes & contraires, il est impossible qu'vn hōme soit fort courageux & prudēt. Parquoy il est necessaire que la colere se brule & se fasse la bile noire, à fin que l'homme soit prudent: mais la crainte & couardise naist incōtinent, là où se trouue ce genre de melancholie, pource qu'elle est froide. De maniere que l'astuce & fallace demāde la chaleur, pour ce que c'est œuure qui appartient à l'imagination, mais non pas en si haut degré, que la vaillance: & ainsi se contredisent en l'intēsion & force. Mais en cela y a vne chose digne à noter, que des quatre vertus moralles, Iustice, Prudence, Force & Temperance, les deux premieres ont besoin d'esprit & d'vn bon temperament, pour estre exercées: car si vn iuge n'a entende

Les enfans qui serōt nonez craintifs, demonstrēt certainemēt que ils serōt hōmes fort prudents, pource que la semence de laquelle ils ont esté engendrez, estoit fort rostie, & de la nature de la bile noire.

tendemẽt pour trouuer le poinct de la iustice, il sert de peu d'auoir la volonté, d'adiuger le bien à qui il appartient : il peut errer auec sa bonne intention, & l'oster à celuy qui y a droict. Le mesme s'entend de la prudence : car si la volonté suffisoit pour faire les choses bien ordonnées, les hommes ne failliroyent iamais quoy qu'ils fissent. Il n'y a pas vn larron, qui ne pense à faire mal, de maniere qu'il ne soit veu, & n'y a capitaine qui ne desire vne prudence pour vaincre son ennemy : mais le larron qui n'a esprit de dérober finement, est incontinent découuert, & le capitaine deprouueu d'imagination, est bien tost vaincu. La Force & Temperance sont deux vertuz que l'homme tiẽt en main (combien que luy defaille la dispo

ſition naturelle) car s'il veut faire peu cas de ſa vie, & eſtre vaillant, il le peut faire : mais s'il eſt vaillât par diſpoſition naturelle, Ariſtote & Platon diſent fort bien qu'il eſt impoſſible qu'il ſoit prudent, encores qu'il le vouluſt : de maniere que ſuyuant cela, il n'y a point de repugnãce d'aſſembler la pruden ce, auec le courage & la vaillance, pource que le prudent & ſage tiẽt pour certain, q̃ pour l'ame il doit mettre l'hõneur, pour l'honneur, la vie, & pour la vie, le bien. De là vient que les nobles, pour eſtre tãt honorez, ſont ſi vaillans, & n'y a perſonne qui trauaille plus en la guerre, combien qu'ils ayent eſté nourris en tous plaiſirs & delices, de peur qu'on ne les appelle couards. Parquoy l'on dit (Dieu nous deliure du noble de iour, & du moyen

moyne de nuict), car l'vn pour estre veu & l'autre pource qu'on ne le cognoist pas, combatét d'vn cœur double. Par ceste mesme raison est fondee la religion de Malte: car sachant combien importe la noblesse, pour estre vaillát, elle veut & constitue, que tous les cheualiers de Malte soyent nobles de race, de pere & de mere, pensant que pour ceste cause chacun combatera, pour deux genealogies & maisons. Mais si l'on enchargeoit à vn gétilhomme d'assoir vn cãp, & desfaire son ennemy, s'il n'auoit l'esprit pour donner ordre à telles affaires, il feroit & diroit mille absurditez: car la prudence n'est pas au pouuoir des hommes: mais si on luy enchargeoit de garder vne tranchee ou rempart, on s'en pourroit bien fier en luy, combien

qu'il fust naturellement couard. La sentence de Platon se doit entendre quand l'homme prudent suit son inclination naturelle, & qu'il ne la corrige par la raison. Ainsi est il vray que l'homme fort sage ne peut estre vaillant par disposition naturelle: pource que la colere aduste qui le fait prudent, le fait craintif & couard, comme dit Hippocrate. La seconde propriété (que ne peut auoir l'homme, qui sera prouueu de ceste difference d'esprit) est d'estre doux & de bonne complexion: car sachant que pour quelque erreur & negligence se vient à perdre vne armee, il pose le cas de ce qu'il faut. Mais le peuple de peu de sçauoir appelle le soucy, negligence & empeschement sans repos: le chastiment, cruauté: la remission, misericorde: le souffrir & dissimu

6 des Aphorismes, 23.

dissimuler des choses mal faites, vne bonne nature & complexiõ. Et de fait, cela vient de ce que les hommes sont ignorans qui ne cognoissent la valeur des choses, ny où elles tendent: mais les prudens & sages n'ont point de patience & ne peuuent souffrir les choses qui vont mal, combien qu'ils n'y ayent interest: & pour ceste cause ils ne viuent gueres, & ont plusieurs douleurs d'esprit. Et pourtant Salomon disoit, *Dedi quoque cor meum vt scirem prudentiam atque doctrinam, erroresq́; & stultitiam, & agnoui quod in his quoque esset labor & afflictio spiritus: eo quod in multa sapientia, multa sit indignatio: & qui addit ad scientiam addit & dolorem.* Comme s'il vouloit dire, I'ay esté ignorãt & sage, & i'ay trouué qu'il y a en tout de la peine. Celuy qui aprend

En l'Eccle. chap. I.

beaucoup de ſageſſe, aquiert par conſequent mauuaiſe conditiõ & douleurs: par leſquelles parolles, il ſemble que Salomon donne à entendre, qu'il viuoit plus contẽt en ſon ignorance, que quand la ſageſſe luy fut donnee. Et de fait les ignorans viuent en plus grand repos que les autres, pource qu'ils n'ont aucune peine ny ennuy, & ne penſent qu'en ſçauoir perſonne les ſurpaſſe: leſquels le vulgaire appelle Anges du ciel, voyant que rien ne les offenſe, qu'ils ne s'ennuyent, qu'ils ne reprennent les choſes mal faites & qu'ils paſſent par tout: mais s'ils conſideroyẽt la ſageſſe & condition des Anges, ils verroyent comme ceſte parolle conuient mal, & que c'eſt vn cas d'inquiſition. Car des que nous auons vſage de raiſon, iuſques à l'heure de noſtre mort, ils ne font

autre

autre chose que nous reprendre de ce que nous faisons de mal, & nous aduiser de ce qu'il nous faut faire. Et comme ils parlent à nous en leur language spirituel, mouuant l'imagination, s'ils nous disoyent par parolles expresses & materielles, leur aduis, nous les tiendrions pour importuns & mal complexionnez. Regardons que cest Ange, duquel parle S. Mathieu, sembla tel à Herodes & à la femme de son frere Philippe, veu que pour n'ouyr sa reprehension, ils luy firent trancher la teste. Mais le vulgaire ignorãt parleroit plus certainement, si au lieu d'appeller ces hommes Anges du ciel, il les appelloit asnes de la terre: car entre les bestes brutes, Galẽ dit, qu'il n'y en a point de plus doux & de moindre esprit que l'Asne, cõbien qu'il ait meilleure memoire que

S. Iean Baptiste estoit Ange, en son office.
Mat. ch. 11
Au 2. Met. chap. 7.
Notez cõbien est cõtraire la

memoire de la puissance qui discourt, voire mesme es bestes brutes.

toutes les autres: il ne refuse aucune charge, il va où l'on le chasse, sans aucune contradiction : il ne rue point, ny ne mord : il ne fuit point & n'est point malicieux : si on le frappe, il ne s'en fache point: il est du tout fait au plaisir & contentement de celuy qui en a affaire. Les hommes que le vulgaire appelle Anges du ciel tiennent ces mesmes proprietez ; ausquels ceste complexion tant douce vient de ce qu'ils sont ignorans & despouueuz d'imagination, & pource qu'ils ont la faculté de l'ire imbecille: ce qui est vn grand defaut en l'homme, demonstrant qu'il est mal composé. Il n'y eut i'amais au monde Ange ny homme de meilleure complexion que Christ nostre redempteur, lequel neantmoins entrant vn iour au temple, donna de bons coups à ceux qu'il

trouua

trouua y vendre certaines marchandises. La cause de cela est, Que la puissance de l'ire est le baston & l'espee de la raison : & l'homme qui ne reprend les choses mal faites, ou le fait comme ignorant, ou pource qu'il est desprouueu d'ire : de maniere que l'homme sage à peine est doux, ny de la complexion que desireroyét les mauuais. Et pour ceste cause ceux qui escriuent l'histoire de Iules Cesar sont estonnez de voir cóme les soldats pouuoyent souffrir vn homme tant rude & reuesche: ce qui luy proceddoit de l'esprit qu'il auoit propre à la guerre. La troisiesme proprieté de ceux qui sốt prouueus de ceste maniere d'esprit, est de ne soucier de l'ornemét de leur corps: car ils sont quasi tous mal propres, sales & ords: ils on les chausses rópues, la cape mal

agencee, ils sont vestuz de vieils accoustremẽs, & ne les changẽt iamais. Horace dit de ceux qui sont occupez en profondes imaginations, qu'ils ne soucient pas de se coupper les ongles, ny de se lauer les mains, tant ils sont sales. Lucius Florus raconte que ce fameux capitaine Viriatus de nation Portugais auoit ceste proprieté: & dit, louant sa grande humilité, qu'il se soucioit tant peu de l'agencemẽt de sa personne, qu'il n'y auoit soldat en toute son armee, qui fust en pire equipage qu'il estoit. Et certainement n'estoit ce vertu, & ne le faisoit par art ny expressement: c'est vn effect naturel de ceux qui ont ceste difference d'imaginatiõ que nous cherchons. Le mal propre de Iules Cesar deceut & trompa grandement Cicerõ: car, apres la bataille, comme il luy eust demandé,

mandé, pourquoy il auoit ſuyuy le party de Pompee, Macrobe raconte qu'il reſpondit, *Præcinctura me feſellit*, comme voulãt dire, I'ay eſté trompé de voir, que Iules Ceſar eſtoit vn homme mal propre en ſes accouſtremens, qui ne portoit iamais de ceinture, & pour ceſte cauſe les ſoldats ſe rioyent de luy: mais cela les deuoit inciter à entendre qu'il auoit vn eſprit requis pour le conſeil de la guerre: comme Silla le touche, ainſi que dit Tranquille, lequel voyãt Iules Ceſar enfant, mal propre en ſes habits, aduiſa les Romains de cela & leur diſt. *Cauete puerum male præcinctum*. C'eſt à dire, Gardez vous, Romains, de ceſt enfãt mal ceinct. Les hiſtoriens neceſſent de reciter d'Hannibal le peu de ſoucy qu'il auoit de ſe tenir propre en ſes accouſtremens. Ceſte proprieté & netteté

Par le veſtemẽt ſe cognoit l'homme, & s'il eſt bien paré d'autant plus le faut fuir Hipp. au liure de l'accouſtre-

ment conuenable. netteté appartient à vne differen-
ce d'imagination, fort basse, qui contredit à l'entendement, & à la difference d'imaginatiõ que l'art militaire requiert. Le quatriesme signe est d'auoir la teste chauue: dequoy la raison est fort claire car ceste difference d'imaginati[on] reside en la partie de deuant de l[a] teste, comme aussi toutes les au tres. Et l'extreme chaleur brusle le cuir de la teste, & clost les pores & lieux par où les cheueux doiuẽt passer: ioint que la matiere de laquelle ils s'engendrent est l'excrement du cerueau, comme disent les medecins, au temps de sa nourriture: de maniere que par le grãd feu qui y est, tous les excremens sont consommez, & defaut la matiere pour engendrer le poil. Si Iules Cesar eust sceu ceste philosophie, il ne se fust pas tant fasché

d'auoir la teste chauue, lequel pour la couurir, faisoit rebrousser sur son front vne partie des cheueux qui luy pendoit sur le derriere de la teste. Tranquille dit qu'il estoit biẽ aise de porter tousiours la couronne de laurier sur sa teste (cõme si le Senat luy eut enchargé) seulement pource qu'elle estoit chauue & qu'il la vouloit couurir. Il y a vne autre maniere de chauues, qui ont le cerueau dur, terrestre & de grosse composition : qui est signe que l'homme est desprouueu d'entendement, d'imagination & de memoire. Le cinquiéme signe par lequel se cognoissent ceux qui tiẽnent ceste difference d'imagination est, Que tels parlent peu & sentẽtieusemẽt, pource qu'estãt le cerueau dur, il est force qu'ils soyẽt desprouueus de memoire à laquelle appartiẽt l'abõdance des parolles.

Et

Et quant à ce que l'homme parle beaucoup, cela vient de l'assemblee qui se fait de la memoire auec l'imaginatiõ au premier degré de chaleur. Ceux qui obtiennent ceste coniunction des deux puissances, sont ordinairement méteurs, qui n'ont iamais faute de propos, encores qu'õ les escoute tousiours. La sixiesme proprieté de ceux qui ont ceste differẽce d'imagination, est d'estre honnestes, & de s'offenser notamment des parolles deshonnestes & vilaines. Et pour ceste cause, Ciceron dit, que les hõmes fort raisonnables, imitent l'honnesteté de la nature, laquelle ha caché les parties laides & hõteuses, qu'elle ha fait pour les prouuoir de leur necessitez & nõ pas pour les embellir: car mesmes elle ne consent que l'on y fiche le regard, ou qu'on les entende nommer.

Au 2. liure des Offices.

mer.Cela ſe peut bien attribuer à l'imagination, & dire qu'elle s'offenſe par la mauuaiſe figure de ces parties.Mais, au dernier chapitre nous donnons raiſon de cet effect, & le rapportons à l'entendement & iugeõs deprouueuz de cete puiſſance ceux qui ne ſont offenſez de la deshonneſteté.Et pource que la difference de l'imagination que l'art militaire requiert, ſe ioinct quaſi à l'entendement, les bons capitaines ſont treshõneſtes:& pourtant en l'hiſtoire de Iules Ceſar ſe trouuera vn acte d'honneſteté le plus grand que iamais fit homme. Car ainſi qu'on le pougnardoit au Senat (voyãt qu'il ne pouuoit fuir la mort) il ſe laiſſa choir en terre, & s'agencea de l'accouſtrement Imperial, de telle maniere, que depuis qu'il fut mort, on le trouua eſtendu, auec grande honneſteté,

ayant les pieds couuerts & toutes les autres parties, qui pouuoient offenser la veuë. La septiesme proprieté & la plus importãte de toutes, est que le Chef general soit bië fortuné & heureux: par lequel signe, nous entendrons clairemët, qu'il ha l'esprit & habilité requise au fait de la guerre: car veritablement, il n'y a rien qui fasse les hommes infortunez: & quand les affaires ne leur succeddent à souhait, cela aduiët pource qu'ils ont faute de prudence, & qu'ils n'employent les moyens conuenables aux affaires, qu'ils entreprennent. Pource que Iules Cesar estoit prouueu d'vne grande prudence en ce qu'il faisoit, il estoit bien le plus heureux & fortuné qui fut iamais au monde, de maniere qu'aux plus grands dangers, il encourageoit ses soldats, disant, Ne

craignez point: car la bonnefortu ne de Cesar vous accompagne. Les philosophes Stoiques ont entendu que comme il y a vne cause premiere, eternelle, toute-puissante, de sçauoir infiny, cognue par l'ordre & disposition de ses œuures admirables, il y'en ha aussi vne autre imprudente, nonchalante & incertaine, de laquelle les œuures sont sans ordre ny raison & deprouueues de sçauoir : car, par vne affection irraisonnable, elle donne & oste aux hommes les richesses, dignitez & honneurs. Ils l'appellerent de ce nom, *Fortune*, voyant qu'elle estoit amie de ceux qui font leurs affaires *fortuitement*, c'est à dire à l'auanture, sans prudence & raison. On la representoit (pour donner à entendre ses mœurs & manieres) en forme de femme, auec vn sceptre Roial

en la main, ayant les yeux bandez, & les pieds sur vne boule ronde, accompagnee d'hommes ignorans, tous sans art & maniere de viure. Par la figure de femme, on denotoit sa grande legereté & incõstãce: par le sceptre Roial, on la confessoit dame des richesses & honneurs: & par les yeux bandez, on donnoit à entendre le peu d'egard qu'elle a à departir ses biens & honneurs: & quant à ce qu'elle ha les pieds sur vne boule ronde, c'estoit pour signifier le peu de fermeté qu'elle ha és faueurs qu'elle donne: car elle les oste aussi facilement comme elle les donne, sans estre aucunement stable. Mais le pis qui se trouue en elle, est qu'elle fauorise les mauuais & persecute les bons: qu'elle ayme les ignorans & abhorre les sages:

qu'el-

qu'elle abaiſſe les nobles, & eleue les vils & inobles: q̃ le laid luy eſt agreable, & le beau en horreur. En laquelle proprieté ſe confians plusieurs hommes, qui cognoiſſent leur bonne fortune, oſent bien faire actes fols & temeraires, qui leur ſuccedent fort bien: & autres hommes ſages & aduiſez n'oſent entreprendre les choſes qu'ils peuuent conduire auec grande prudence, ſachant par experience que telles choſes ont ſouuent mauuais ſucces. Ariſtote prouue combien la fortune eſt amie des mechans, quand il demande, Pourquoy, les hommes mechans ſont volontiers pour la plus part, pluſtoſt riches que les gens de bien, qui ſont volontiers pauures? Aquoy il reſpond & dit, eſt ce pource que la

En la 29. ſec probl. 8

Fortune est aueugle,& qu'elle n'a discretion pour elire le meilleur? Mais cete responce est indigne d'vn sigrand philosophe:car il n'y a point de Fortune, qui donne les richesses aux hommes: & quand il y en auroit, elle n'a point de raison,pource qu'elle fauorise tousiours les mechans, & chasse les bons. La vraye solution de cete demande est, Que les mechans sont fort ingenieux & ont vne forte imagination, pour tromper,en achetant & vendant: ils sçauent amasser le bien, & comme il en faut auoir. Mais les bons ont faute d'imagination, plusieurs desquels ont voulu imiter les mauuais, mais en fin ils s'y sont trouuez courts.

En S. Luc chap. 16. Christ nostre redempteur nota bien cela, voyant l'habilité

de ce

de ce maistre d'hostel auquel le maistre demanda compte de l'administration de la maison : ce que fit prudemment le dispensateur, combien qu'il eust dissipé beaucoup des biens de son maistre. Et Dieu loua ceste prudence (encores qu'elle fust en mal) & dist, *Quia filij huius seculi prudentiores filijs lucis in generatione sua sunt.* C'est à dire, Les enfans de ce siecle sont plus aduisez en leurs inuentions & finesses, que ceux qui sont du costé de Dieu : car ceux cy sont volontiers de bon entendemẽt : par laquelle puissance ils s'affectionnent à la loy de Dieu, & sont priuez d'imagination : à laquelle puissance appartient le moyen de viure au monde : & ainsi plusieurs sont bons moralement, pource qu'ils n'ont l'esprit & habilité d'estre mauuais : ceste

responce est plus certaine & veritable. Les philosophes naturels ne pouuans toucher à ce poinct, ont controuué vne cause autant sotte & impertinente, comme la Fortune, à laquelle ils attribuent les bons & mauuais succez, & non à l'imprudẽce & peu de sçauoir des hommes. On trouue quatre differences ou manieres d'hommes en chacune Republique, si quelqu'vn les veut rechercher: aucuns se trouuent qui sont sages & ne le semblent: autres le semblent, qui ne sont pas tels: autres ne sont sages, ny ne le semblent. On trouue vne maniere d'hõmes taciturnes, tardifs à parler, à respõdre, & n'ayãs aucun ornement de parolles, lesquels ont en eux vne puissance naturelle, touchant l'imagination, par le moyen de laquelle ils cognoissent le temps, l'occasion, &

l'adresse

l'adresse de mener les affaires sans le donner à entendre à personne. Le vulgaire appelle ceux là heureux & bien fortunez, pensant que tout leur vient à souhait, auec peu de sçauoir & prudence. Au contraire, se trouuent autres hommes de grande eloquence qui parlent beaucoup, manient beaucoup, parlent de gouuerner tout le monde, & pensent comme auec peu d'argent on pourroit gangner à viure, & ceux là, au dire du peuple, sont sçauans: mais quand ils viennent à l'œuure, tout leur fond entre les mains. Ceux la se plaignent de la fortune & l'appellent aueugle, sotte & brutalle, pource qu'elle fait que les choses par eux ordonnees auec prudence, ont mauuaise issue. Mais s'il y auoit vne Fortune qui peust respondre pour soy, elle leur diroit, Vous

eſtes ſots & ignorans : car vous vous eſtimez ſages , au lieu que vous eſtes mal aduiſez: vous vſez de mauuais moyens, & vous demandez les bons ſuccez. Ceſte maniere d'hommes eſt prouueuë d'vne difference d'imagination qui eſtablit vn ornement & grace aux parolles & raiſons: qui les fait ſembler & paroiſtre ce qu'elles ne ſont pas. Parquoy ie concluds que le Chef general, qui aura l'eſprit propre & requis en l'art militaire, & qui regardera bien premierement ce qu'il veut faire, ſera bien heureux & fortuné: autrement eſt ce folie de penſer, qu'il obtienne aucune victoire: ſi n'eſt que Dieu combate pour luy, comme il faiſoit es armées d'Iſrael: & neantmoins, il choiſiſſoit les plus ſages & prudens capitaines qu'il euſt, pource qu'il n'eſt pas conuenable

aux hommes de remettre tout à Dieu, ny de se fier trop aussi en leur esprit & habilité: il vaut mieux assembler le tout: car il n'y a autre fortune que Dieu, & la bonne diligence de l'homme. Celuy qui inuenta le ieu des échets, fit vn modele de l'art militaire, representant en iceluy tous les tours & contemplations de la guerre, sans faillir en rien. Et comme en ce ieu n'y a point de fortune, & ne se peut appeller heureux, le iouëur qui vainc & surmonte son aduersaire: aussi le Capitaine qui vaincra, se doit appeller sage, & le vaincu ignorant, & non infortuné ny malheureux. La premiere chose qui a esté ordonnée en ce ieu, est qu'en donnant echec & mat au Roy, le contraire demoure victorieux: pour donner à entendre que toutes les forces d'vne

armee,

armee, consistent au bon sens & cerueau de celuy qui la gouuerne & conduit. Et pour demonstrer cela, l'inuenteur de ce ieu donne autant de pieces à l'vn, comme à l'autre, à fin que celuy qui perdra sçache, que le sçauoir luy a defailly & non pas la fortune. Ce qui se voit plus euidemment en ce que vn bon ioueür, donne à vn moindre que luy, la moitié des pieces, & neantmoins il le gangne. Et en ceste maniere l'a bien noté Vege-
An 3. liu. ce, disant, *Pauciores numero & inferioribus viribus superuentus & insidias facientes sub bonis ducibus, reportarunt sæpe victoriam.* C'est à dire, Il auient souuent que le petit nombre de soldats & de peu de forces, surmonte le grand nombre de ceux qui sont forts & robustes, quand il est gouuerné par vn Chef bien sage & aduisé. Il a

fait

fait aussi en sorte, que les pions ne peussent tourner arriere, pour aduiser le Chef general de regarder diligemment à son fait, deuāt que faire marcher ses soldats, & les mettre en œuure: car s'ils s'auancent legerement & à l'auanture, il leur cōuient demourer plustost & mourir en la place que tourner le dos: car le soldat ne doit sçauoir le temps de fuir & de combatre en la guerre, sinon par le moyen & adresse de celuy qui le gouuerne: & ainsi, tant qu'il viura, il se doit garder d'infamie. Auec ce, il a fait vne autre loy, que le pion qui paruiendra iusques au septiesme lieu de l'echiquier, reçoyue estre noueau de piece d'honneur, & puisse aller où il voudra & s'assoir aupres du Roy, comme piece afranchie & noble. En quoy
est

eſt donné à entendre, qu'il importe beaucoup, en la guerre (à fin de rendre les ſoldats vaillans) de recompenſer ceux qui ont fait de grandes prouëſſes & actes magnanimes. Et ſi les ſucceſſeurs doyuent iouyr des honneurs & proffits, ils employent vn plus grand cœur & vaillance. Et pour ceſte cauſe Ariſtote dit, que l'homme eſtime plus l'eſtre vniuerſel de ſa race, que ſa vie particuliere. Saul entendit bien cela, quand il fit faire vne criée en ſon exercite, qui portoit, *Virum, qui percuſſerit eum ditabit rex diuitijs magnis, & filiam ſuam dabit ei, & domum patris eius faciet abſque tributo in Iſrael.* C'eſt à dire. Le ſoldat qui tuera Golias aura du Roy beaucoup de richeſſes, lequel luy donnera ſa fille en mariage, & exemptera la maiſon de

Au 2. liure de l'Ame.

Au 1. liure des Rois, chap. 17.

de son pere de tailles & subsides. Suiuant ce cry, y auoit vne Court en Hespagne, qui ordonnoit, que le soldat qui pour ses bons seruices auoit vingtcinq liures de paye & salaire (qui estoit le plus que l'on donnoit à vn soldat en la guerre) demourast & tous ses successeurs aussi, à iamais exempt de payer tailles & imposts. Les Mores (selon qu'ils sont grands iouëurs d'echets) gardent sept degrez de paye, à l'imitation des sept lieux que doit passer le pion, pour estre dame: & ainsi ils haussent d'vne paye à deux, & de deux à trois: iusques à venir au sept, selon les actes du soldat & les seruices qu'il aura fait: & s'il est si vaillant qu'il merite la plus grande paye, on la luy donne: & pour ceste cause l'on appelle ceux la Sep-

tenai

tenaires, lesquels ont de grandes libertez & exemptions, comme en Hespagne les gentilzhommes. La raison de cela est fort claire en philosophie naturelle : car il n'y a pas vne faculté de toutes celles qui gouuernent l'homme, qui vueille trauailler & œuurer de bõ cœur si elle ne voit le profit deuant soy, qui la mouue. Ce que prouue Aristote de la puissance generatiue ou qui engendre, & s'en peut autant dire des autres. Nous auons deia dit autrefois que l'honneur & le profit est l'obiect de la faculté de l'ire. Si cest obiect defaut, le courage & la vaillãce cesse incontinent. De tout cela s'entendra la grande signification qu'emporte le pion, en ceste maniere qu'il a de se faire dame & piece d'honneur, quand il passe (sans estre

En la 4. sect. probl. 16.

estre prins) les sept carreaux du tablier. Car toute la noblesse qui a esté au monde, est & sera à iamais, est venue & viendra de pions & hommes particuliers, lesquels par la vertu de leurs personnes ont tant fait qu'ils ont merité & meritent pour eux & leur posterité, tiltre de gentilshommes, cheualiers, nobles, Comtes, Marquis, Ducs & Roys. Il est vray, qu'aucũs se trouuent tant ignorans, & priuez de consideration, de dire que leur noblesse n'a receu commancement, mais qu'elle est eternelle & cõuertie en sang, non par grace speciale & particuliere du Roy, mais par la supernaturelle & diuine. A propos de cela, encores que ie m'elongne vn peu de nostre suiect, ie veux raconter icy vn gentil deuis qui se passa entre le prince don Charles nostre Seigneur, & le

docteur Suarez de Tolede, eſtant Preſident de ſa court en Alcala de Henares.

LE PRINCE, LE DOCTEVR.

QVE vous ſemble de ce peuple?

LE DOCT. Tout bien, Monſeigneur: car il iouyt du meilleur ciel & pays qui ſoit en Heſpagne.

LE PRIN. Les medecins l'ont choiſi tel, pour ma ſanté: auez vous veu l'vniuerſité?

LE DOCT. Non, Mõſeigneur.

LE PRIN. Voyez la, elle eſt celebre, & en laquelle on me dit qu'il y a bon exercice des lettres & ſciences.

LE DOCT. Certainement i'en ay ouy faire grand cas: elle eſt fort renommee: & par ainſi doit elle bien eſtre telle d'effect, que dit voſtre Alteſſe.

LE PR. Où auez vous estudié?

LE DOCT. A Salemanque, monseigneur. LE PRIN. Estes vous Docteur passé à Salamãque?

LE DOCT. Non, mõseigneur.

LE PRIN. Il me semble fort mauuais, d'estudier en vne vniuersité, & prendre ses degrez en vne autre.

LE DOCT. Vostre Altesse doit sçauoir, que la despense, es degrez, est excessiue à Salamanque: & pour ceste cause les pauures fuyent cela, & vont en lieu où ils puissent se graduer à meilleur marché, sçachans que l'habilité & les lettres ne s'aquierẽt pas, du degré, mais par l'estude & le trauail, combien q̃ mon pere n'eust si pauure, que, s'il eust voulu, il n'eust eu le moyen de me graduer à Salamanque: mais vostre Altesse sçait bien, que les docteurs de ceste vniuersité

iouiſſent des meſmes franchiſes, que les nobles d'Heſpagne (qui s'appellent *Hidalgos*:) & à nous qui le ſommes de nature ceſte exemption nous fait tort, au moins à noz nepueux & à ceux qui viendront apres nous.

LE PRIN. Quel Roy de mes predeceſſeurs ha fait voſtre race noble?

LE DOCT. Nul: car voſtre Alteſſe doit ſçauoir qu'il y a deux ſortes de nobles en Heſpagne. Aucuns le ſont de ſang, les autres, par priuilege: ceux qui ſont nobles, de ſang, comme ie ſuis, n'ont receu leur nobleſſe de la main du Roy: mais ceux qui le ſont par priuilege, ouy bien.

LE PRIN. Ie ne peux bien entendre cela: ie ſeray bien aiſe que vous me l'euſſiez declaré, en termes manifeſtes: car ſi mõ ſang

Royal

Royal (contant de moy, à mõn pere, de mon pere à mon ayeul & de luy aux autres par ordre) vient à commancer en Delaye (lequel par la mort du Roy dom Rodrigue, fut esleu Roy, ne l'estant au precedant) si nous contons ainsi & regardons à vostre race, viendrõs nous pas à acheuer en quelqu'vn qui n'estoit noble?

LE DOCT. Ce discours ne se peut pas nier: car toutes choses ont prins commancement.

LE PRIN. Ie demande donc maintenant, d'où le premier qui ha donné commancement à vostre noblesse, auoit prins la sienne: car il ne se pouuoit exempter ny affrãchir de soy mesme des tailles que iusques là, ses predecesseurs auoyent payé au Roy: car c'eust esté vn larcin, & crime de s'esleuer ainsi, du patrimoine

Royal : & n'eſt pas raiſonnable que les nobles de ſang ayent vn ſi mauuais commancement que ceſtuy là. Il s'enſuit donc que le Roy l'affranchit & le fiſt noble : ſi vous ne me dites d'où il eut ſa nobleſſe.

LE DOCT. Voſtre Alteſſe conclud fort biẽ : car il eſt certain, qu'il n'y a aucune* vraye nobleſſe, qui ne vienne du Roy & qui ne ſoit facture Royalle. Mais nous appellons nobles de ſang ceux, du commãcement deſquels n'eſt point de memoire, & ne ſe ſçait par eſcrit, quand leur nobleſſe commancea, & quel Roy leur fit ceſte grace. La Republique tient ceſte obſcurité beaucoup plus honorable, que de ſçauoir diſtinctement le contraire, &c. La Republique fait pareillement des nobles : car quand vn homme eſt vertueux, & riche, elle

*A la difference des autres qui s'aquerent autrement comme l'on ſçait, par induſtrie, ruſe, & par le moyẽ des teſmoins & d'vn recepueur, pluſtoſt que du Roy.

ne l'ose assuiettir, & luy semble qu'il est digne de viure en liberté, sans l'egallet au bas populaire. Tel le estime s'estandant aux enfans & nepueux, se conuertit en noblesse, de maniere qu'ils ont droit contre le Roy. Ceux là ne sont nobles ny afranchiz par la solde, & les armes: mais pource qu'on ne le sçauroit prouuer, ils passent pour tels. L'Hespagnol qui trouua ce nõ (hijo dalgo) donna bien à entendre la doctrine que nous auons proposee: car suyuant son opiniõ, les hõmes ont deux manieres de naissance. L'vne est naturelle, par laquelle tous sont egaux: l'autre est spirituelle, quand l'homme fait quelque acte heroique, & qu'il demonstre quelque vertu excellente, il naist de nouueau, recouure autres meilleurs parens, & perd son estre premier.

Ayer s'appelloit fils de Pierre & nepueu de Sancho: maintenant il s'appelle fils de ses œuures: & de là procede le prouerbe Castillã, qui dit, *Cada vno es hijo do sus obras:* C'est à dire, Chacun est fils de ses œuures: & pource que l'escriture saincte appelle les bonnes & vertueuses (algo) c'est à dire quelque chose, & les vices & pechez (nada) qui veut dire riẽ, il ha cõposé ce nom, *Hijo dalgo*, qui veut dire maintenant, Le descendant ou fils de celuy qui a fait quelque chose vertueuse, au moyen de laquelle il a esté premié & recompensé du Roy, ou de la Republique, luy & tous ses successeurs, à iamais. La loy de la condition dit que *Hijo dalgo*, veut dire fils de biens: mais si elle entend des biẽs temporels, elle entẽd mal: car on trouue plusieurs nobles & affranchis

Aux Actes, cha.5.

S. Iean, chap.1.

En la loy 2.p.2.til.21

chis

chis en ceste maniere qui sont pauures, & autres infinis riches, qui ne sont nobles & n'ont pas telles franchises que ceux qui s'appellẽt de ce nom *Hijo dalgos* : mais si la loy veut dire, Homme de biens, que nous appellons vertus, c'est la mesme signification que nous auons dit. Quant à la seconde naissance que doyuent auoir les hommes, hors la naturelle, nous en auons vn exemple manifeste en la saincte escriture, où Christ nostre Redempteur reprend Nicodeme, de ce qu'estant docteur de la loy, il ne sçauoit qu'il estoit necessaire que l'homme retournast naistre, pour auoir vn estre meilleur & autres parens plus honorables que les naturels. Et ainsi tout le temps que l'homme ne fait aucun acte heroïque, il s'appelle en ceste signification, *hijo de nada*, c'est à di-

En S. Ieã, chap. 3.

re, Homme de nulle valeur, combié que par ses predecesseurs, il ait le nom *d'Hyo dalgo.* A ce propos, ie veux reciter en cest endroit, vn deuis qui se tint entre vn capitaine fort honorable & vn cheualier, qui s'estimoit beaucoup, à cause de sa race: auquel se voirra en quoy consiste l'honneur, & comme chacun entend ceste seconde naissance. Estant donc ce Capitaine en vne compagnie de cheualiers, traitants de la liberté des soldats d'Italie, en vne certaine demande qu'vn d'eux, luy fit, il dist, (vous) attendu qu'il estoit du pays, & fils de pauures parés, d'vn petit village, peu habité: & le Capitaine se resentant de ceste parolle, respondit en ceste maniere, Seigneur, sache vostre seigneurie, que les soldats qui ont iouy de la liberté d'Italie, ne se peuuent bien

trouuer en Hespagne, pour le grād nōbre de loix qu'il y a cōtre ceux qui mettēt la main à l'espee. Les autres cheualiers, voyās qu'il vsoit de ce mot, seigneurie, ne se peurent tenir de rire. Dequoy le cheualier courroucé, dist en ceste maniere, Voz mercis sachent que la seigneurie d'Italie, est en Hespagne, mercy: & pource que le seigneur Capitaine est faict à l'vsage & coustume de ce pays là, il vse de ce terme, seigneurie, au lieu de mercy, comme il doit dire. Le Capitaine respondit à cela & dist, vostre seigneurie ne me tienne pour vn homme tant ignorāt que ie ne me sache accommoder au languagе d'Italie, estant en Italie, & à celuy d'Hespagne, estant en Hespagne. Mais celuy qui m'appellera ou me dira vo⁹, en Hespagne,

pour

pour le moins doit eſtre Seigneurie d'Heſpagne,encoresqu'il m'en faſſe bien mal. Le cheualier à demy piqué de ces parolles, luy repliqua,en ceſte maniere, Cõment cela, Seigneur Capitaine? n'eſtes vous pas natif de telle part? & fils d'vn foulon?& auec tout cela,ſçauez vous pas qui ie ſuis, & quels ont eſté mes predeceſſeurs? Seigneur,diſt le Capitaine,ie ſçay biẽ que voſtre Seigneurie eſt fort bõ cheualier & que voz peres l'ont eſté auſſi: mais moy & mon bras droict (que maintenant ie recongnoy pour pere) ſommes meilleurs que vous & que tout voſtre lignage. Ce Capitaine vſa d'vne alluſion à la ſecõde naiſſance des hommes,en ce qu'il diſt,(Moy & mon bras droict que maintenant ie recognoy pour pere.) Il pouuoit auoir fait telles œuures, par

ſon bon entendemẽt& ſon eſpee, qu'il eſgalloit par la valeur de ſa perſonne, la nobleſſe du cheualier. Platon dit que la loy & la nature ſont pour la plus part cõtraires : car vous voyez que nature fait vn homme, d'vn cœur treſprudent, illuſtre, genereux, libre, & d'vn eſprit pour commander à tout le monde : mais pource qu'il naiſt en la maiſon d'Amicla (qui eſtoit vn payſan fort pauure & cõtemptible) il demoure par la loy priué de l'honneur & liberté, en laquelle nature l'a conſtitué. Au cõtraire nous en voyõs autres, deſquels l'eſprit & mœurs ont eſté ordõnez pour eſtre eſclaues & ſerfs: mais pource qu'ils naiſſent en maiſons illuſtres, ils ſont faits Seigneurs par la loy. Mais il y a vne choſe notable, à quoy ce croy-ie, l'on n'a onques penſé, & qui toutesfois

En Gorgias.

tesfois

tesfois est digne de consideratiõ: c'est qu'à grãde peine sortent des hommes vertueux ou de grand esprit pour les sciences & armes qui ne naissent es bourgs & villages, & non pas aux plus grandes villes. Et neantmoins le vulgaire est biẽ si ignorant, qu'il prẽd cela, de naistre en lieux vils, comme petis bourgs & villages, pour vn argument au contraire. Dequoy nous auons vn exemple manifeste en la saincte escriture, Que le peuple d'Israël estonné des grandeurs de Christ nostre redempteur, dist, *A Nazareth potest quicquam boni exire?* C'est à dire, peut il sortir q̃lque chose de bon de Nazareth? Mais retournant à l'esprit de ce Capitaine que nous auons dict, il deuoit auoir grand entendement auec la difference de l'imagination que l'art militaire requiert.

Et pour ceste cause comprint il en ce colloque, vne grande doctrine, de laquelle nous pourrons recueillir en quoy consiste la valeur des hommes, pour estre estimez en la republique. Il m'est aduis que l'homme doit auoir six choses, pour estre appellé honorable: & si aucune d'icelles luy defaut, il en demeurera moins estimé. Mais elles ne sont pas toutes constituees en mesme degré, & ne sont de mesme valeur & qualité.

La premiere & principalle est la valeur de la propre personne: en prudence, en iustice, en courage & vaillance. Ceste valeur cause les richesses & grandeurs: de là viennent les surnōs illustres: de ce cōmācemēt tiēnent leur origine toutes les noblesses du mōde. Qu'ainsi soit, allons aux grandes maisons

d'Hespagne & nous trouuerons qu'elles ont quasi toutes prins origine d'hommes particuliers, lesquels par la valeur de leurs personnes ont gaigné ce que leurs successeurs tiennẽt maintenant. Ce qui en apres honore l'homme, est le bien, sans lequel nous ne voyons personne estre estimé en la republique. La troisiesme chose, est la noblesse & antiquité de race: c'est vne ioye grande, estre bien né, & de noble race: mais il y a vn defaut bien grand, que seule & à part elle n'est pas de grãd profit, ny pour le noble, ny pour les autres qui ont necessité. Car elle n'est bõne ny pour manger, ny pour boire, ny pour vestir ny pour chausser, ny pour donner, ny pour confier, ains elle fait viure l'hõme en mourant, le priuant des remedes qui sont pour accõplir ses necessitez:

mais estant conioincte à la richesse,il n'ya poinct d'honneur qui l'egalle. Aucuns ont coustume de cõparer la noblesse au zero du chifre & nombre: car estant seul,il ne vaut rien, mais estant ioint auec autre nombre, il sert beaucoup, & le fait monter. La quatriesme, qui fait estimer l'hõme est d'auoir quelque dignité ou office honorable: & au contraire il n'y a rien qui abaisse tant l'homme, que de gangner sa vie en charge mecanique. La cinquiesme, est d'auoir vn bon & gracieux nom, qui sonne bien aux aureilles d'vn chacun: sans s'appeller ny pillon ny mortier, cõme i'en cognoy. On lit en la generalle histoire d'Hespagne, qu'vn iour vindrent deux Ambassadeurs de France vers le Roy dõ Alonse neufiesme, luy demander vne de ses filles, pour estre femme

l'Espagnol dit, Majagrancias, à majadero.

Roy Philippe leur souuerain Seigneur, desquelles l'vne estoit fort belle, & s'appelloit Vrraque: l'autre n'estoit pas tant belle ny gracieuse, mais elle se nommoit, Blanche. Quād elles furēt toutes deux deuant les Ambassadeurs, chacun pensoit qu'ils prendroient madame Vrraque, pource qu'elle estoit la plus grande, la plus belle & la mieux agencee: mais comme les Ambassadeurs eussent demandé le nom de chacune, ils furēt offensez du nom d'Vrraque, & éleurent madame Blanche, disans, que ce nom seroit mieux receu en France que l'autre. Le sixiesme poinct qui honore l'homme, est la proprieté de la personne, aller bien vestu & accompagné de plusieurs seruiteurs & domestiques. La vraye descente des nobles d'Hespagne, dits *Hijos dalgo*, est de ceux, lesquels

quels pour la valeur de leur personne, & actes magnanimes, auoyent en la guerre vingt cinq francs de paye. Les modernes escriuans n'ont peu auerer cete origine: car sans les choses qu'ils trouuét escrites ou dites par autres, personne n'a aucune propre inuentió. La differéce que mét Aristote entre la memoire & la reminiscence, est que si la memoire ha perdu quelque chose, de ce qu'elle sçauoit au precedent, elle n'a le pouuoir de s'en pouuoir souuenir, si elle ne la retourne aprendre: mais la reminiscence a vne grace particuliere, que si elle a oublié quelque chose, & elle vient à discourir sur ce tant soit peu, incontinent elle retourne trouuer ce qu'elle auoit perdu. Or est deia perdue tant es liures qu'en la memoire des hommes, quelle est la

Au liure de la memoire & reminiscence,

Court qui parle en faueur des bõs soldatz:ce neantmoins ces parolles sont demourees,(*Hijo dalgo de deuengar quinientos sueldos*) *segun fuero de España y de solar conocido.* Sur lesquelles si l'on discourt & raisonne, on trouuera aisement celles qui les accompagnent. Antoine de Nebrixe donnant la signification de ce verbe *vendico as*, dit qu'il signifie, tirer pour soy ce qui est deu pour paye, ou de droict;comme nous disons maintenant, par vne nouuelle maniere de parler,tirer gages du Roy ou solde.Et est la coustume en Castil le la vieille tant cõmune de dire, *Fulano bien à deuengado su trauajo:* c'est à dire, il a bien tiré le salaire de sa peine(quãd il est bien payé) qu'il n'y a entre les personnes d'etofe & qualité maniere de parler,qui soit plus à propos.De cete

ſignification a prins origine cete maniere de dire *vengar*, c'eſt à dire venger, quand quelqu'vn ſe paye de l'iniure qu'vn autre luy a faite: car l'iniure, par metaphore, eſt appellee debte. Suiuant cela ie voudroy dire maintenant, *Fulano es es hijo dalgo de deuengar quinientos ſueldos* : c'eſt à dire deſcendant d'vn ſoldat tant vertueux que pour ſes faits d'armes il a merité de tirer vne telle paye: & cetuy là, par l'ordonnance de la Court d'Eſpagne, & tous ſes ſucceſſeurs eſtoient affranchis & exemptz de payer tribut au Roy. Tout ce qu'emportent ces motz, *El ſolar conocido*, eſt que quand vn ſoldat entroit au nombre de ceux qui tiroyent du Roy la plus haute paye, l'vn couchoit par eſcrit le nom du ſoldat, es liures du Roy, le lieu de ſa naiſ-

ſance,& ſes parens,pour auoir cer titude de celuy auquel ſe faiſoit tel le grace.Comme l'on voit auiour d'huy au liure du Couſtumier qui eſt en Simanque, où ſe trouuent eſ crits les commancemens quaſi de toute la nobleſſe d'heſpagne. Saul

Au 1. des Rois, chap. 18.

vſa de la meſme diligence quand Dauid tua Golias: car il cōmāda incontinēt à ſon capitaine Abner, de ſçauoir de quelle race en Iſrael eſtoit deſcendu ce ieune hōme. Anciēnement appelloit on (ſolar) la maiſon tant du païſan que du noble. Mais, apres ceſte digreſſiō, il faut retourner prēdre noſtre ſu-iect, & ſçauoir d'où viēt qu'au ieu des echets (puis q̄ nous diſōs qu'il eſt le pourtraict de la militie, ou art militaire) l'hōme ſe fache plus de perdre qu'ē nul autre ieu, enco-res qu'il ne ioue riē & qu'il n'y ait

point

point d'intereſt? & d'où vient que ceux là qui voyent iouër, cognoiſſent mieux les ruſes du ieu que ceux là qui iouënt, combien qu'ils l'entẽdent moins? Mais ce qui emporte encores plus grande difficulté eſt que nous voyõs des iouëurs, leſquels, à ieun, trouuent plus de ruſes, qu'apres auoir mangé: & les autres iouënt mieux apres le repas. Il n'y a pas grande difficulté au premier doute: car nous auons deia dit qu'il n'y a point de fortune, ny en la guerre, ny au ieu des echets, ſi l'on y penſe bien: pource que l'on perd par ignorance & negligence: & l'on gangne au contraire par prudence & ſoucy. Et combien que l'homme ſoit vaincu, en choſes d'eſprit & habilité (ſans pouuoir donner autre excuſe que ſon ignorance) il ne peut laiſſer de ſe facher: car il eſt raiſonnable &

amy d'honneur,&ne peut souffrir qu'aux œuures de ceste puissance, vn autre le surpasse. Et pour ceste cause Aristote demãde pourquoy les anciens ne voulurent qu'il y eust prix & loyer notable pour ceux qui vaincroyent ou surpasseroyent les autres es sciences : & pourquoy ils l'ont estably pour le meilleur sauteur, coureur, tireur de masse de fer ou autre pesant metal & luteur? A quoy il respond qu'en la lutte & autres efforts corporels, est permis d'auoir des iuges, pour iuger de l'excez que l'vn fait à l'autre: pource qu'ils pourront, à iuste cause, donner le prix à celuy qui vaincra : car il est aisé à cognoistre qui saute plus loin, & qui court le plus legeremẽt. Mais, en la sciẽce, il est bien difficile, de sçauoir par le moyen de l'entendement, celuy qui surpasse l'autre,

En la 30. sect. probl. 10.

pour

pource que c'est vne chose tant haute & spirituelle. Et si le iuge veut donner le prix par faueur & malice, tous ne le pourrõt pas entendre, pour estre vn iugemẽt tãt caché au sens de ceux qui s'y trouuent. Outre ceste responce, Aristote en donne vne autre meilleure & dit que les hommes ne se soucient pas beaucoup, d'estre vaincus par les autres, à tirer, lutter, courir & sauter, qui sont choses en quoy les bestes brutes nous surpassent & auancent. Mais ils ne peuuent souffrir qu'vn autre soit iugé plus sage & prudent: & pour ceste cause ont ils les iuges en haine & taschent de se vanger d'eux, pensant qu'ils les ont trompez, en fauorisant malicieusement les autres. Et pour euiter cest inconuenient, ils n'ont permis d'establir iuges ny prix en ce qui concerne

la partie raisonnable: d'où s'infere &s'ensuit que les Vniuersitez font mal, qui donnent prix de premier, second & troisiesme lieu és licences à ceux qui font le mieux. Car outre ce que tous les iours aduiennent les inconueniens qu'Aristote a dict, la doctrine Euangelique ne permet, de mettre les hommes en debat pour la preeminence ou le premier lieu. Ce qui est manifeste, parce que cheminans vn iour, de compagnie, les disciples de Christ nostre redempteur, ils parlerent entr'eux, & traicterent lequel de la compagnie deuoit estre le plus grand: & quand ils furent en la maison, leur maistre leur demãda dequoy ils auoyent parlé en chemin: & à ceste heure là, encores qu'ils fussent rudes, ils congneurent bien que ceste question n'estoit licite ny raisonnable: & le

texte dit, qu'ils ne luy oserent pas dire: mais selon que rien n'est caché à Dieu, il leur dist en ceste maniere, *Si quis vult primus esse, erit omnium nouissimus & omnium minister.* C'est à dire: Celuy qui veut estre premier, sera le dernier & seruiteur de tous les autres. Christ nostre redempteur auoit en haine les Phariseens, pource qu'ils aymoyēt les premieres places es cenes, & les premieres chaires aux Sinagogues. La principale raisō de ceux qui donnent & establissent degrés en ceste maniere, est de dire, que les Estudians, qui sçauent que l'on donne prix & honneur, selon la capacité, ne cesseront tant qu'ils ayent bien estudié, & qu'ils soyent dignes du degré qu'ils pretendēt: ce qu'ils ne feroyent, s'il n'y auoit vn loyer pour celuy qui trauaille, & chastiment pour celuy qui se

En sainct Marc, chapit. 9.

En S. Mathieu. ch. 23

donne bon temps, & ne fait que dormir. Mais ceste raison est legere & apparente, qui presuppose vne fausseté grande, qui est que la science s'acquiert tousiours pour trauailler sur les liures, pour l'entendre de bons maistres, sans iamais perdre la leçon : mais ils ne pensent pas que si l'estudiant n'a l'esprit & habilité propre aux lettres qu'il estudie, pour neant il se rompt la teste nuict & iour apres les liures. L'erreur est telle, que l'on voit entrer en concurrence deux differences d'esprit fort estranges & cõtraires: car l'vn pour estre fort subtil (sans estudier ny voir liure) acquiert la science en vn momẽt: & l'autre, pource qu'il est rude & pesant, trauaille toute sa vie, & iamais ne sçait riẽ. Et lors les iuges viennent (estans hommes) à donner le premier lieu, à

celuy

celuy que nature a fait habile, & qui n'a trauaillé: & le dernier, à celuy qui est nay sans esprit, & qui n'a onques cessé d'estudier: comme si l'vn auoit aquis les lettres en fueilletant les liures, & l'autre ne les auoit aquises, par sa negligence & paresse. C'est comme si l'on establissoit prix à deux coureurs, desquels l'vn eust bõs pieds & legers, & l'autre defaillist en vn. Si les vniuersitez n'admettoyent aux sciences, sinõ ceux qui ont l'esprit propre à icelles, & que tous fussét egaux, ce seroit bien fait, qu'il y eust loyer & chastiment: car il est certain que celuy qui sçauroit le plus auroit trauaillé dauantage, & celuy qui sçauroit le moins, se seroit donné bon temps. On peut respondre à l'autre doute, que comme les yeux ont besoin de lumiere pour

re pour voir les figures & couleurs : ainsi l'imagination, ha besoin de lumiere dedans le cerueau, pour voir les figures & fantasies qui sont en la memoire. Le Soleil, ny la chandele ne donnent pas ceste clarté, mais seulement les esprits vitaux, qui naissent au cœur, & se distribuent par tout le corps. En outre il faut sçauoir que la crainte amasse tous les esprits vitaux au cœur, & laisse le cerueau obscur & toutes les autres parties du corps froides : & ainsi Aristote demande, Pourquoy ceux qui craignent tremblent de la voix, des mains, & de la leure? A quoy il respond que par la crainte, s'amasse la chaleur naturelle au cœur, & que toutes les parties du corps demourent froides. Nous auons dit vne autrefois, suyuant l'opinion

En la 17. sect. probl. 6.

de Galen, que la froideur endormit & appesantit toutes les facultez & puissances de l'ame, de maniere qu'elles ne peuuent œuurer. *Au liure, Que les mœurs de l'esprit, chapit. 7.*
Par ce moyen est manifeste la responce au secōd doute; qui est que ceux qui iouënt aux echets ont peur de perdre, pource que ce ieu n'est pas hazardeux, & que la fortune n'y a point de lieu; comme nous auons dit, de maniere que s'amassans les esprits vitaux au cœur, l'imagination demoure endormie, à cause de la froideur, & les fantasies à l'obscur: pour lesquelles deux raisons, celuy qui iuge ne peut bien œuurer. Mais ceux qui regardent, n'y ayans aucun interest, & n'ayans point peur de perdre, auec moins de sçauoir en ce ieu, cognoissent mieux les ruses d'iceluy que ceux qui iouënt, pource que leur imagination n'est

destituée de chaleur,&que les figures sont éclairées de la lumiere des esprits vitaux. Il est vray, q̃ la grãde lumiere obscurcit pareillemẽt l'imagination : ce qui aduient quãd celuy qui ioue est faché de voir qu'on le gangne. Cependant, auec l'enuy, la chaleur naturelle, croist & allume dauantage qu'il ne faut: dequoy est exempt celuy qui regarde. De là aduiẽt vne chose fort en vsage au monde, que le iour que l'homme veut faire quelque grande monstre de soy, & donner à entendre qu'il est sçauant & habile, ce iour mesme il fait pis que s'il n'y pensoit pas. Autres se trouuent au contraire, lesquels estans en *aprieto* font vne grande monstre d'eux : mais estans sortis de là, ils ne sçauent rien : dequoy la raison est fort claire: car à celuy qui ha beaucoup de chaleur naturelle

relle en la teste, estant remarqué en vingt & quatre heures d'vne lesion opposite, vne partie de la chaleur naturelle qui est extreme fuit au cœur, & par ce moyen le cerueau demoure temperé: & en ceste disposition, nous prouuerons au chapitre ensuiuant, que se presentent à l'homme beaucoup de choses à dire. Mais à celuy qui est fort sage & qui ha grand entendement, estant pressé, ne demoure la chaleur naturelle en la teste auec la crainte: & ainsi par faute de lumiere, il ne trouue que dire en sa memoire. Si ceux qui parlent des Chefs de guerre, en condamnant leurs stratagemes & l'ordre qu'ils mettent au camp, consideroyent cela, ils verroyent la difference qu'il y a de regarder la guerre de sa maison, & de rom-

pre vne lance & iouër des cousteaux, auec la crainte de perdre vne armee que le Roy a mis entre les mains d'vn Chef. La crainte ne fait pas moins de mal au medecin, pour guarir le malade: car nous auons prouué ailleurs que la pratique d'iceluy appartient à l'imagination, laquelle est plustost offensee par la froideur qu'autre puissance quelconque, pource que son œuure consiste en chaleur. Et ainsi se voit par experience, que les medecins guarissent mieux le menu peuple que les princes & grands seigneurs. Vn homme lettré me demanda vn iour (sçachant que ie traitoye de ceste inuention) d'où venoit qu'en l'affaire duquel il estoit bien payé, s'offroyent à luy plusieurs loix & appoinctemens en droict: & en celuy,

Les riches sont plustost mal medecinez, que les pauures

Gal. 11. de sa meth. ch. 15.

luy, auquel on ne faisoit compte de sa peine, il sembloit qu'il eust oublié tout ce qu'il sçauoit? auquel ie fis responce que l'interest appartient à la faculté de l'ire, laquelle reside au cœur : & si elle n'est contente, elle ne donne pas de bon cœur les esprits vitaux, par la lumiere desquels se doyuent voir les figures qui sont en la memoire : mais estant contente, elle donne gayement la chaleur naturelle. Et ainsi l'ame raisonnable ha la clarté suffisante pour voir tout ce qui est escrit en la teste. Les hommes de grand entendement ont ce defaut, qu'ils sont échars, & pourchassans fort leur proffit: & en ceux là peut on voir la proprieté de ce lettré. Mais quand tout est bien regardé, il semble que soit acte de iustice, de vou-

loir eſtre payé, quand on trauaille en la vigne d'autruy. La meſme raiſon peut eſtre pour les medecins, leſquels eſtans bien payez, trouuent pluſieurs remedes: autrement l'art les fuit auſſi bien que le lettré & legiſte. Mais il faut noter icy vne choſe fort importãte, qui eſt que la bonne imagination du medecin, en vn moment trouue ce qu'il faut faire: & s'il y penſe long tẽps, ſoudain accourent mille inconueniens, qui le metent en doute, le tiennent ſuſpens & ce pendant ſe paſſe l'occaſion du remede. Parquoy ne faut iamais recommander au bon medecin de bien regarder ce qu'il ha à faire: mais qu'il execute ce que premierement luy a ſemblé bon de faire. Car nous auons prouué autrefois que la grande conſideration, ſurpaſſe d'vn poinct la chaleur naturelle,

relle, & peut tant croistre, qu'elle trouble & empesche l'imagination: mais il n'y aura point de mal que le medecin qui l'a vn peu lasche & foible demeure vn peu à contempler: car, par ce moyen, venant la chaleur à monter au cerueau, elle obtiendra le poinct que ceste puissance requiert. Le troisiesme doute, pour ce que i'ay dit, a la responce manifeste: car la difference de l'imagination, de laquelle on iouë aux échets requiert vn certain poinct de chaleur, pour trouuer les bons tours & ruses: & celuy qui iouë bien à ieun a cependant le degré de chaleur qu'il faut: mais par la chaleur du repas, il passe d'vn poinct qu'il ne faut: & par ainsi il ne iouë pas si bien. il aduiēt au contraire à ceux qui iouent apres le repas: car montant la chaleur auec les alimens & le vin, ils

trouuent le poinct qui leur defailloit à ieun : & par ainsi faut corriger vn lieu de Platon, qui dit que nature ha prudemment élongné le foye, du cerueau, de peur que les alimés, par leurs vapeurs, ne troublassent la contemplation de l'ame raisonnable. S'il entend cela des œuures qui appartiennent à l'entendement, il dit bien : mais cela n'a lieu en nulles differences de l'imagination. Ce qui se voit clairement par experience aux festins & bãquets : car au milieu d'iceux, les banqueteurs commancẽt à deuiser auecques grace & à dire plusieurs sornettes & faceties : mais au commencement personne ne disoit mot, & à la fin, à peine aduiẽt il à ceux qui sont assiz de parler, pource que la chaleur que l'imagination requiert est montee trop haut d'vn degré. Ceux qui ont

Au dit lo gue, de la nature.

ont besoin de boire & manger vn peu, à fin d'émouuoir l'imagination, sont les melancholiques par adustiō: car ceux là ont le cerueau comme chauls viue, laquelle prinse en la main, est froide & seche au toucher: mais si on l'arrouse de quelque liqueur, la chaleur qui en procede est insupportable. Il faut pareillement corriger la loy, qu'ameine Platon des Carthaginois: *Au 2. des Loix.* par laquelle ils deffendoyent aux Capitaines de boire du vin en la guerre: & aux gouuerneurs aussi durant l'annee de leur magistrat. Et combien que Platon la tienne pour tres-iuste, & qu'il en fasse grāde estime, il faut neātmoins en cest endroit faire distinctiō. Nous auons deia dit vne autrefois que l'œuure de iuger appartient à l'entendement: & que ceste puissance abhorre la chaleur: à quoy le

vin fait vn grand dommage. Mais de gouuerner vne republique (qui est autre chose que de prendre vn proces en main & en donner sentence) il appartiét à l'imaginatiõ: & ceste là demande chaleur. Mais le gouuerneur n'arriuãt au poinct qui est necessaire, peut bien boire vn peu de vin, à fin d'y venir. Autant en faut il entendre du Capitaine general, duquel le conseil se doit pratiquer aussi par le moyen de l'imagination. Et si par aucune chose chaude, la chaleur naturelle doit mõter, il n'y en a pas vne qui le face tant bien que le vin: mais il le faut boire moderément: car il n'y a aliment aucun qui donne ou qui oste à l'homme, tãt d'esprit que faict ceste liqueur. Et ainsi faut il que le Capitaine ou Chef general cognoisse si la maniere de son imaginatiõ est de celles qui ont

ont besoin du boire & manger, pour fournir la chaleur qui luy defaut, ou biẽ si elle requiert d'estre à ieun: car en cela seulemẽt consiste de trouuer vn expediẽt, pour la guerre, ou de le perdre.

Comme il est icy declaré à quelle difference d'habilité appartient l'office de Roy, & quels signes doit auoir celuy, qui aura ceste maniere d'esprit.

CHAP. XIIII.

QVAND Salomon fut eleu Roy d'vn peuple si grand qu'estoit celuy d'Israël, le texte porte que pour le pouuoir regir & gouuerner, il demanda sagesse du ciel & non d'auantage. Qui fut vne demande tant agreable à Dieu, que pour ceste cause il le fit le plus *Au 3. des Rois, cha. 3.*

ſage Roy du monde : & non content de cela, il luy donna de grandes richeſſes & gloire, faiſant touſiours grand cas de ſa demãde. De là voit on clairement que la plus grande prudence & ſageſſe que puiſſe auoir l'homme, eſt le fondement auquel tient & giſt l'office de Roy : laquelle concluſion eſt tãt certaine & veritable, qu'il n'eſt beſoin perdre temps à la prouuer. Il conuient ſeulemẽt monſtrer à quelle difference d'eſprit appartient l'art d'eſtre Roy & tel que la Republique requiert: & declarer les ſignes par leſquels il faut cognoiſtre l'homme ayant tel eſprit & habilité. Parquoy, il eſt certain que comme l'office de Roy ſurpaſſe tous les arts du monde, auſſi requiert il la meilleure & plus grã de difference que nature puiſſe faire. Nous n'auons encores tou-

ché iusques à preſēt quelle eſt ceſte difference, ayans eſté occupez à deſpartir à tous les autres arts leurs differences & moyens. Mais puis que nous la tenons maintenāt entre les mains, il faut ſçauoir que de neuf temperamens qui ſe trouuent en l'eſpece humaine, Galen dit qu'vn ſeul rend l'homme treſprudent, en tout ce que naturellement il peut auoir. En iceluy les premieres qualitez ſont tellement meſurees, que la chaleur ne ſurpaſſe la froideur, ny l'humidité, la ſiccité: ains ſe trouuent egaux & conformes, comme ſi de fait entre eux n'y auoit contrarieté & naturelle oppoſition. Dequoy reſulte & prouient vn inſtrument tant propre aux œuures de l'ame raiſonnable, q̄ l'hōme vient à auoir parfaite memoire, pour les choſes paſſees: vne grāde imagination

Au I. liure des temperamens, ch. 9. & au liure, Quòd animi mores. chap. 4. & en Platon, de la nature.

tion, pour voir ce qui eſt à venir & vn grand entendemēt pour diſtinguer, inferer, diſcourir, iuger & elire. Nulle de toutes les autres differences d'eſprit que nous auōs traité, n'eſt entierement parfaite: car ſi l'homme eſt de grand entendement, à raiſon de la ſiccité, il ne peut aprēdre les ſciences, qui appartiennent à l'imagination & à la memoire: & s'il a vne grande imagination (à raiſon de la grande chaleur) elle demeure ſans habilité pour les ſciences de l'entendemēt & de la memoire: & s'il ha grande memoire (à cauſe de l'humidité) nous auōs deia dit ailleurs combien telles gens memoratifz, ſont inhabiles à toutes les ſciences. La ſeule differēce d'eſprit que nous cherchons eſt celle qui correſpond & eſt proportionnee à tous les arts. Platon a bien noté

quel

quel dommage se fait à vne science, quand on ne peut ioindre les autres à icelle: car il dit que la perfection de chacune en particulier depend de la cognoissance de toutes. Il ny a pas vne sorte ou genre de lettres, tant impropre soit il à vn autre, que le sachāt bien n'aide à sa perfection. Mais ayant cherché ceste difference d'esprit, auec vn grand soin & diligence, ie ne l'ay peu trouuer qu'en Hespagne. Et pour ceste cause Galen a bien dit que hors mis le pays de Grece, ny par le somme, nature ne fait vn homme temperé, ny auec l'esprit que toutes les sciences requerent. Galen mesme ameine la raison de cela & dit que la Grece est la region la plus temperee qui soit au monde; où la chaleur de l'air, ne surpasse la froideur: ny l'humidité la siccité: laquelle tēperature fait

Au 2. liure de la cōseruation de santé.

les hommes trefprudens & habiles à toutes les ſciences, comme l'on voit par la conſideration du grand nombre des hommes illuſtres qui en ſont ſortiz, Socrate, Platõ, Ariſtote, Hippocrate, Galẽ, Theophraſte, Demoſthene, Homere, Thales Mileſiẽ, Diogene Cinique, Solon & autres infiniz deſquels les hiſtoires font mention, & qui ont fait des œuures plaines de toutes les ſciẽces: non comme les Eſcriuans des autres prouinces, leſquels eſcriuans en medecine ou en quelque autre ſcience, à peine ioignent ils la cognoiſſance des autres lettres pour leur ayder: ils ſont tous pauures & ſans fonds, pource qu'ils n'ont l'eſprit propre à tous les arts. Mais ce qui plus eſtonne, touchãt la Grece, eſt qu'eſtant l'eſprit des femmes tant cõtraire aux lettres, comme nous prouuerons cy apres, ſe ſont neãt-

moins, trouuees tant de Grecques seignalees ès sciẽces, qu'elles ont presque egallé les hõmes plus raisonnables & sçauans: cõme on lit de Leoncium, femme tressage, qui a escrit contre Theophraste, combien qu'il fust le plus grand Philosophe de son temps, & l'a noté de plusieurs erreurs en philosophie. Et si nous regardons les autres regions du monde, à peine est sorty d'elles vn esprit qui soit notable. Cela vient pource qu'ils habitent en lieux qui ne sont pas temperez: à raison dequoy les hõmes se font laids, endormiz, negligens & de mauuaises mœurs. Et pourtãt Aristote demande pourquoy ceux qui habitẽt en pays, ou trop chauds ou trop froids, sõt de mauuais regard & mœurs? A quoy il respõd fort biẽ & dit, que la bonne tẽperature nõ seulement rend le corps gracieux, *En la 14. sect. prob. 1.*

mais

mais auſſi ſert à l'eſprit & habilité. Et comme les exces de chaleur & de froideur empeſchent nature de faire l'homme bien formé, par la meſme raiſon l'harmonie de l'ame ſe debande, & l'eſprit deuient tardif. Les Grecs ſçauoyent bien cela, veu qu'ils appelloyent toutes les nations du mõde, Barbares, voyant leur inhabilité & peu de ſçauoir. Et ainſi voyons nous que nul philoſophe, de tout tant qui naiſſent & eſtudient hors de Grece, n'arriue à la doctrine de Platõ ny d'Ariſtote: & s'ils ſont medecins, à celle d'Hippocrate & de Galen: s'ils ſont orateurs, à l'eloquence de Demoſthene: s'ils ſont Poëtes, au ſçauoir d'Homere: & ainſi en toutes autres ſciences & arts, les Grecs ont touſiours eu la preeminence ſans aucune contradiction. Au moins le probleme d'Ariſtote

Ie ſuis debteur aux Grecs & barbares, ſages & nõ ſages. Aux Rom. cha. 1.

d'Aristote, se verifie pareillement par les Grecs : car, de fait, ils sont lesplus beaux hõmes du monde & de plus grand esprit: n'estoit qu'ils ont esté infortunez, oprimez par armes, assuietiz & mal traitez par la venue du Turc, lequel a banny les lettres & sciences, de Grece, & a fait passer l'Vniuersité d'Athenes à Paris ville capitalle de France, où elle est maintenant. Et ainsi pour n'estre cultiuez, se perdẽt ces tant bons esprits que nous disons à cete heure. Es autres regions, hors la Grece, combien que l'on trouue des escoles, & qu'il y ait exercice de lettres, personne n'en est toutesfois sorty fort eminent ny excellent. Le medecin pense auoir assez faict d'entẽdre par les forces de son esprit ce qu'a dit Hippocrate & Galen: & le philosophe naturel s'estime sçauant,

pource qu'il luy eſt aduis qu'il entend Ariſtote. Ce neantmoins, ie ne veux dire que ſoit vne reigle generalle que tous ceux qui naiſſent en Grece doiuent eſtre neceſſairement tẽperez & ſages & les autres diſtemperez & ignorans. Car le meſme Galẽ dit qu'Anacharſis du pays de Scithie fut d'eſprit admirable entre les Grecs, combien qu'il fuſt barbare: & cõme vn Philoſophe natif d'Athenes, l'euſt taxé d'eſtre barbare & Scithe de nation, il reſpondit, *Patria mihi dedecori eſt, tu verò, patriæ.* C'eſt à dire, Mõ pays me fait deshonneur, & tu fais deſhõneur au tiẽ: pource que Scithie eſtant vne region tant intemperee, & où naiſſent tant d'hommes ignorãs, i'en ſuis ſorty ſage: & toy qui es né en Athenes (lieu d'eſprit & de ſageſſe) tu es vn aſne. De maniere qu'il ne ſe faut deſeſperer à raiſon

En ſu barãgue So.

raison de cete temperature, ny pẽser estre impossible la trouuer hors de Grece, principallement en Hespagne (region nõ trop intemperee) car par la mesme raison que i'en ay trouué vne, il y en aura plusieurs autres, qui ne sont venues à ma cognoissance & que ie n'ay peu examiner. Parquoy il vaudra mieux amener les signes par lesquels l'homme temperé se cognoist, à fin qu'il ne se puisse celer où il sera. Les medecins en cõstituent plusieurs, pour découurir cete difference d'esprit: mais les principaux & qui la donnẽt mieux à entendre sont ceux qui s'ensuiuent. Le premier, comme dit Galen, est le poil blond ou iaune, qui d'âge en âge se dore tousiours de plus en plus, pource que la cause materielle des cheueux, est (comme disent les medecins) vne gros-

Au liure de l'art de med. ch. 13.

se vapeur qui s'esleue de la concoctiõ, que fait le cerueau au temps de sa nourriture:& sont les excremens de la couleur du membre ou du cerueau, si le cerueau a beaucoup de flegme en sa composition, le poil sort blanc : s'il ha beaucoup de colere, il sort iaune: mais estãs ces deux humeurs egallement meslez, le cerueau demoure temperé en chaleur, froideur, humidité & siccité, auec le poil roux, participant des deux extremes. Il est vray que Hippocrate dit que cete couleur aux hommes qui sont au dessouz de Septentrion (comme sont les Anglois, Flamens & Alemans) vient de la blancheur qui est hauie & brusslee, pour la grande froideur & non pour la raison que nous auõs dit. Et pourtant faut prendre garde à ce signe: car il peut grandement

Au liure de l'air, lieux & eaux.

ment

ment tromper. Galen dit que l'autre signe est d'estre bien fait, beau, de bonne grace & facetieux, de maniere que la veue se recree en voyant vn tel homme comme vne figure de grande perfection. La raison en est claire: car si nature ha beaucoup de force, & si la semence est bié assaisonnee, elle fait tousiours des choses possibles, la meilleure & la plus parfaite en son genre: mais se voyant deprouueue de forces, elle met bien souuent peine en la formatiõ du cerueau, pource qu'il est le siege principal de l'ame raisonnable. Et ainsi voyons nous plusieurs hommes grands & difformes, qui ont neantmoins bon esprit. Galé dit, au mesme lieu, que la quantité du corps que doit auoir l'homme temperé n'est pas determinee: car il peut estre grand, petit & de moyenne

Au liure, De la bonne constitution du corps. ch. 4. & 1. l. de la conseruatiõ de santé.

ſtature, ſelon la quantité de la ſemẽce temperee au temps qu'il fut formé. Mais quant à ce qui concerne l'eſprit, la moyẽne ſtature vaut mieux aux hommes temperez que la grande ny la petite. Et s'il doit incliner à l'vn des deux extremes, il vaut mieux eſtre petit que grãd: car nous auons deia prouué, par l'opinion de Platon & d'Ariſtote, que les gros oz & la chair, nuiſent grandement à l'eſprit. Suiuant cela, les philoſophes naturels ont couſtume de demãder, Pourquoy les hommes petis de corps ſont volontiers plus ſages que les grands? pour la preuue de laquelle choſe ils citent Homere qui fait Vlixe tres prudẽt & petit de ſtature: & au contraire Aiax fol & temeraire & de grãde ſtature. Ils reſpõdent fort mal à cete demande & diſent, que l'ame raiſonnable, amaſſee en brief,

Alexãdre Aphrod. liure. I. probl. 25.

brief, a plus de force pour œuurer, ſuyuant ce dict fort celebre, *Virtus vnita fortior eſt ſeipſa diſperſa.* c'eſt à dire, la vertu vnie & aſſemblee eſt plus forte que quand elle eſt diſperſee. Et au cõtraire eſtant en vn corps large & ſpacieux, elle n'a force ſuffiſante pour le mouuoir & animer. Mais ceſte n'eſt la raiſon, & faut dire qu'elle vient de ce que les hommes grands & larges ont beaucoup d'humidité en leur compoſition, laquelle dilate grandement la chair, & la fait obeiſſante à l'augmentation que la chaleur naturelle taſche touſiours de faire. Il aduient au contraire aux petis hommes: car pour leur grande ſiccité, ils ne peuuent ſe dilater ny engraiſſer par la chaleur naturelle: à raiſon dequoy ils demourent petis. Et entre les premieres qualitez, nous auõs prouué

Galen au liure de la bonne cõſtitution du corps. ch. 4.

autre part, ne s'en trouuer pas vne qui nuise tant aux œuures de l'ame raisonnable, que fait la grande humidité, & qui rende l'entendemēt si vigoureux que fait la siccité. Galen dit que le troisiesme signe de la temperature de l'homme, est d'estre vertueux & de bonnes mœurs: car Platon dit que quand l'homme est mauuais & vicieux, cela vient de ce qu'il ha quelque qualité intemperee qui l'incite à pecher: & s'il luy cōuient œuurer selon la vertu, il luy faut premierement renoncer sa naturelle inclination. Mais celuy qui sera bien temperé, tant qu'il sera ainsi, n'a que faire d'vser de ceste diligence, pource que les puissances inferieures ne feront aucune resistance à la raison. Et pour ceste cause Galen dit qu'il ne faut point taxer ny limiter à vn homme de telle tempe

Au 1. liu. de la cōseruatiō de la santé.

Au Dialogue de la nature.

Au 2. liu. de la conseruatiō de la santé.

temperature, ce qu'il doit boire & manger, pource qu'il n'excede iamais la quãtité & mesure que l'art de medecine luy pourroit prescrire & limiter. Et Galen ne se contente de les appeller tres-temperez : mais dit aussi n'estre besoin de moderer les autres passions de l'ame, pource que leur ennuy, leur tristesse, leur plaisir & alegresse sont tousiours mesurez par la raison. Et de là vient qu'ils sont tousiours sains, & non malades: qui est le quatriesme signe. Mais Galen n'a point de raison en cela : car il est impossible de composer vn homme qui soit parfait en toutes ses puissances (cõme le corps est temperé) de maniere que l'ire & la cõcupiscence ne surpasse la raison & l'incite à faire mal. Et ainsi ne faut permettre à personne quel que tẽperature qu'il ait, de suyure

tousiours sa naturelle inclination, sans la corriger par le moyen de la raison. Cela s'entẽd facilemẽt, en considerant le temperament que doit auoir le cerueau, à fin qu'il soit instrument conuenable de la faculté de la raison: celuy que doit auoir le cœur, à fin que l'ire appete gloire, empire, victoire, & soit par sus tous: celuy que doit auoir le foye, pour cure les viãdes, & celuy que doyuent auoir les couillons pour conseruer l'espece humaine, & faire qu'elle passe outre. Nous auons dit plusieurs fois ailleurs, que le cerueau doit estre humide pour la memoire: sec, pour l'entendement: & chaud, pour l'imagination. Mais ce nonobstant son temperament naturel est froideur & humidité, & à raison de la force & debilité de ces deux qualitez, aucunefois nous

 l'apel

l'appellõs chaud, aucunefois froid, aucunefois humide & autrefois, sec: mais iamais de la froideur & humidité, il ne vient à surpasser ny dominer. Le foye, où reside la faculté de concupiscence, a pour naturel temperament la chaleur & humidité qui domine, duquel iamais il ne sort, tant que l'homme est viuant: car si nous disons aucunefois que le foye est froid, c'est pource qu'il n'a tous les degrez de chaleur, que requierent ses œuures. Galen dit que le cœur (instrument de la faculté de l'ire) est si chaud de sa propre nature, que si l'animal estant vif, nous mettions le doigt dedans ses concauitez, il seroit impossible l'y tenir vn seul momẽt, sans se brusler. Et combien que nous le disions froid aucunefois, cela ne se doit entendre par domination: car il *Au liure, de l'Vsu puls.*

est

est impossible: mais il se peut faire qu'il n'ait le poinct de chaleur que requierent les operations d'iceluy. Autant en est des couillons, esquels reside l'autre partie de la faculté de concupiscence: car le naturel temperament d'iceux est la chaleur & siccité qui dominent: car si nous disons aucunefois que l'homme a les couillons froids, cela ne se doit pas entendre absolument ny par domination ou excez, si n'estoit qu'ils n'eussent le degré de chaleur que requiert la faculté generatiue. De là s'infere clairement que si l'homme est bien composé & organizé, il doit auoir par consequent le cœur excessiuement chaud: autrement la faculté de l'ire demoureroit fort debile: & si le foye n'est chaud en excez, il ne pourra cuire les alimens, ny faire le sang pour la nourri

Le cœur enuoye la chaleur au cerueau, par les arteres: le foye, par les veines, & les couillons par les mesmes voyes.

nourriture : & si les couillons n'estoyent plus chauds que froids, l'homme demoureroit impuissant & sans forces pour engendrer. Parquoy, estãs ces membres tant forts, comme nous disons, necessairement le cerueau se doit alterer, par la grande chaleur qui est vne des qualitez qui trouble plus la raison: mais le pis est que la volonté estant libre s'irrite & veut condescendre aux appetits de la partie inferieure. A ce compte il semble que nature ne peut faire vn homme qui soit parfait en toutes ses puissances, le former & produire enclin à vertu. On peut voir clairement combien repugne à la nature de l'homme, de sortir & estre fait enclin à vertu, si nous considerons la composition du premier homme, laquelle bien qu'elle ait esté la plus parfaite qui se soit

Cõbiẽ que l'hõme soit irrité par sa mauuaise compositiõ, si est ce que il demoure libre, pour faire ce qui luy plaist.

soit onques trouuee en tout le genre humain (depuis celle de Christ nostre redempteur) pour estre venue de la main d'vn si grand ouurier, se fust neantmoins inclinee à mal (pour estre impossible autrement) si Dieu ne luy eust infus vne qualité supernaturelle, pour reprimer la partie inferieure. Or que Dieu ait fait Adam de parfaite puissance d'ire & concupiscence, est aisé à entendre : car quand il luy dist, *Crescite & multiplicamini, & replete terram:* il est certain qu'il luy donna puissance forte pour engendrer, & qu'il ne le rendit froid, puis qu'il luy enchargea de remplir la terre d'hommes : ce qui ne se peut faire sans beaucoup de chaleur. Il ne donna pas moins de chaleur à la faculté nourriciere, pour reparer, par le moyen d'icelle, la sustance

Il t'a baillé de l'eau & du feu à ce que tu voudras: tend ta main. Eccl. ch. 15.

ſtance perdue, & en refaire vne autre en ſon lieu, veu qu'il a dit, *Ecce dedi vobis omnem herbam afferentem ſemen ſuper terram & vniuerſa ligna quæ habent in ſemetipſis ſementem generis ſui, vt ſint vobis in eſcam.* C'eſt à dire. Ie vous ay donné toute herbe apportant ſemence ſur la terre & tout bois qui fructifie, à fin de vous nourrir. Si Dieu leur euſt fait le foye & l'eſtomac froid, & leur euſt octroyé peu de chaleur, il eſt certain qu'ils n'euſſent peu cuire la viande ny ſe conſeruer neuf cens & trente ans au monde. Il luy fortifia pareillement le cœur, & luy donna vne faculté d'ire, propre pour eſtre Roy & ſeigneur, & pour commander à tout le monde: & luy diſt, *Subiicite terram & dominamini piſcibus maris, & volatilibus cæli, & vniuerſis animantibus quæ mouen*

tur supra terram. Et s'il ne luy eust baillé beaucoup de chaleur, il n'eust eu pouuoir ny autorité, pour auoir empire, commandement, gloire, maiesté & honneur. On ne sçauroit dire le grand tort que l'ire trop lasche & foible fait au prince : car pour ceste seule cause, ses suiets ne le craignent, ne le reuerent, & ne luy veulent obeir. Apres auoir fortifié l'ire & la concupiscence, (donnant aux membres que nous auons dit, tant de chaleur) il passa à la faculté de la raison, & luy fit vn cerueau en tel poinct froid & humide & d'vne substance tant delicate, que l'ame peust, par le moyen d'iceluy, discourir & philosopher, & se seruir de la science infuse. Car nous auons deia dit & prouué ailleurs que Dieu pour donner quelque science supernaturelle aux hom-

mes, leur dispose premierement l'esprit, & les rend capables (par dispositions naturelles, donnees de sa main) de la receuoir. Et ainsi le porte la saincte escriture, *Et* *cor dedit illis excogitandi & disciplina intellectus repleuit illos.* Estant, en apres, la faculté de l'ire & de la concupiscence, tant puissante, à raison de la grande chaleur: & la raisonnable, tant lasche & imbecile pour resister, Dieu prouueut l'homme d'vne qualité supernaturelle (que les Theologiens appellent Iustice originelle) par laquelle fussent reprimees les forces de la partie inferieure: & la partie raisonnable demourast superieure & l'homme enclin à la vertu. Mais apres que noz premiers parens eurent peché, ils perdirent ceste qualité, & demoura la faculté de l'ire & de la

En l'Eccl. chap.17.

concupiſcence en ſon naturel, par deſſus la raiſon, (pour la force des trois membres que nous auons dit) & l'homme *Pronus ab adoleſcentia ſua ad malum*. C'eſt à dire, Enclin à mal dés ſon adoleſcence. Adam fut creé en l'âge d'adoleſcence, laquelle ſelon les medecins eſt la plus temperee de toutes: & depuis ceſt âge il fut enclin à mal, ſinon ce peu de téps qu'il fut en grace, & auec iuſtice originelle.

Galẽ au 6. liure de la cõſeruation de ſanté.

DE ceſte doctrine s'infere en bonne philoſophie naturelle que ſi l'hõme doit faire quelque acte de vertu (en contradiction de la chair) il eſt impoſſible que ce ſoit ſans l'aide exterieure de quelque grace ſpecialle, pource que les qualitez deſquelles œuure la puiſſance inferieure, ſont de plus grande efficace: I'ay dit (auec

contra

contradiction de la chair) pource que se trouuent plusieurs vertuz en l'homme, qui viennent de la lascheté & debilité de l'ire & de la concupiscence, comme la chasteté, en l'homme froid: mais cela est plustost vne impuissance que vertu.

PARQVOY, sans que l'Eglise Catholique nous enseigne, que hors mise l'aide particuliere de Dieu, nous ne pouuons vaincre nostre naturel, la philosophie naturelle nous le monstre: qui est que la grace conforte nostre volonté. Galen a voulu dire, depuis, que l'homme temperé surpasse en vertu tous les autres qui ont faute de ceste bonne tẽperature, pource qu'elle est moins irritee, par la partie inferieure. La cinquiesme proprieté que tiennent ceux de ceste temperature est, qu'ils

viuēt longuement, pource qu'ils sont fort puissans pour resister aux causes qui font les hommes malades. Et c'est ce que le Prophete Ro-
Psau 89. yal Dauid a voulu dire, *Dies annorū nostrorū in ipsis septuaginta anni: si autem in potentibus, octoginta anni & amplius eorum labor & dolor.* Les hommes viuent iusques à soixante & dix ans: & si les plus robustes viuent quatre vingts ans & qu'ils passent cest âge, ils viuent en mourant. Il appelle puissans ceux qui sont de ceste temperature, pource qu'ils resistent mieux que tous,
Au 1. liure aux causes qui abregent la vie. Ga-
des tempe- len escrit le dernier signe & dit,
ramens, ch. Que les tresprudens sont de gran
9. de memoire pour les choses passee, de grande imagination pour preuoir ce qui est à venir & de grand entendement pour sçauoir la verité en toutes choses. Ils ne

sont

ſont point malicieux, cauteleux ny trompeurs: ce qui vient du vice du temperament. Il eſt certain que nature n'a pas fait vn tel eſprit, pour eſtudier le Latin, la Dialectique, la Philoſophie, la medecine, la Theologie ny les loix: car poſé le cas qu'il peuſt aiſement aprendre toutes ces ſciences, nulle d'icelles ne peut emplir toute ſa capacité. L'office de Roy ſeulemẽt luy eſt propre & conuenable; & ſe doit employer ſeulement à regir & gouuerner. Cela s'entendra facilement en diſcourant toutes les proprietez & ſignes que nous auons dit, des hommes temperez, conſiderans comme chacun eſt conuenable au ſceptre royal, & combien elle eſt impertinente à toutes les autres ſciences & arts. Quãd le Roy eſt beau & gracieux c'eſt vne des choſes qui conuie le

plus les suiets à le cherir & aymer. Car Platon dit que la beauté & bonne proportion est l'obiect de l'amour: mais si le Roy est laid & mal proportionné, il est impossible que ses suiets luy portent affection, & sont fachez qu'vn hóme imparfait & deprouueu des biens de nature, les vienne regir & gouuerner. Il est aisé à entendre combien importe au prince d'estre vertueux & de bónes mœurs: car il faut que celuy qui donne à ses suiets, reigles & loix de viure selon raison, en fasse tout autant: car les grands, moyens & petits se conforment à l'exemple du Roy & sont tels que luy. Ioint que par ce moyen il authorisera dauantage ses commandemens & pourra, à bon droit, chastier ceux qui ne les obserueront. Estre parfait

Au dialogue, du Beau.

parfait en toutes les puissances qui gouuernent l'homme, generatiue ou de l'engendrer, de la nourriture, de l'ire & de la raison, est plus conuenable au Roy, qu'à nul autre ouurier: car comme dit Platon en sa Republique bien ordonnee, il seroit besoin qu'il y eust des brasseurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroyent, pour donner à chacun la femme, qui seroit conuenable, & à chacune femme aussi, vn mary determiné. Et par ce moyen, seroit tousiours bonne la principalle fin du mariage: car nous voyons par experience, qu'vne femme ne peut conceuoir auec le premier mary, & se mariant à vn autre, incontinent elle peut engendrer: nous voyons aussi plusieurs hommes qui n'ont point d'enfans

In Theeteto.

de la premiere femme, lesquels se remarians, en ont incontinent, sans diferer. Platon dit que cest art seroit principallement conuenable és mariages des Roys : car comme ainsi soit qu'il importe tãt à la paix & tranquillité d'vn Royaume, que le prince ait enfans legitimes, qui succedent à la coronne, il pourroit aduenir que le Roy se mariant à l'auanture, rencontrast vne femme sterile, de laquelle il fust empesché toute sa vie, sans esperance de lignee : lequel mourant sans heritiers, engendre guerres ciuiles entre les princes pour venir à la coronne. Mais Hippocrate dit que cest art est necessaire aux hommes intemperez, & non à ceux qui sont douez du temperament parfait que nous auons dit & depaint. Ceux là n'ont besoin de faire election de femmes, ny

Au liure de la nature humaine, com.II.

ny chercher celle qui leur sera cor respondante en proportion : car Galen dit qu'ils auront inconti-nēt lignee, quelque femme qu'ils prennent. Mais cela s'entēd pourueu que la femme soit saine, & de l'âge de faire enfans, selon l'ordre de nature. Ainsi la fecundité est meilleure au Roy qu'en aucun autre, pour les raisons que nous auōs dit. Si la puissance nutritiue ou de nourriture, est goulue, Galen dit que cela vient de ce que le foye & l'estomac n'ont la temperature qui conuient à ses œuures : au moyē dequoy les hommes se font luxurieux, malades, & de courte vie. Mais si ces membres sont temperez, comme il faut, le mesme Galen dit qu'ils n'appetent pas de manger & boire plus qu'il est necessaire, pour sustanter la vie : laquelle proprieté est tāt importāte

Au 5 des Aphoris. com. 62.

Au liure de la conseruation de la santé.

au Roy que Dieu tient pour bien heureuse la terre qui trouue vn tel prince. *Beata terra cuius Rex nobilis est, & cuius principes vescuntur in tempore suo ad reficiendum & non ad luxuriam.* Galen dit que si la faculté de l'ire est forte ou debile, c'est signe que le cœur est mal cõposé & n'a la temperature que la perfection de ses œuures requiert: desquels deux extremes le Roy doit estre priué, plus qu'aucun autre: car de ioindre la colere & l'ire auec le grand pouuoir, n'est chose conuenable aux suiects. Aussi ne conuiẽt au Roy d'auoir la faculté de l'ire trop foible: car s'il passe legerement les choses mal faites & les attentats en son royaume, il ne sera point redouté ny respecté de ses suiects: dont aduiennent souuentesfois grands desordres en

En l'Eccl. chap. 10.

Au liure de l'art med. chap. 9. & 36. & au 1. liure de la conseruatiõ de la santé.

en la Republique ausquels il est malaisé de prouuoir. Mais si l'hõme est temperé, il se fache, auec grande raison, & s'appaise quand il est besoin: proprieté, qui est autant necessaire au Roy, que toutes les autres que nous auons dict.

On peut clairement prouuer combien peut il importer que la faculté raisonnable (l'imagination, la memoire & l'entendement) soit parfaite en vn Roy plus qu'en nul autre: car il semble que toutes les autres sciences & arts se peuuent pratiquer & mettre en œuure par les forces de l'esprit humain: mais pour gouuerner vn royaume, & pour le tenir en paix & concorde, non seulemẽt est besoin que le Roy ait vne prudence naturelle à ce faire, mais il faut que Dieu par sa grace luy assiste

assiste & luy ayde à gouuerner: & ainsi le note la saincte escriture, disant. *Cor Regis in manu domini.* Le cœur du Roy est en la main de Dieu. De viure aussi plusieurs années & estre tousiours sain, est plus conuenable à vn bon Roy qu'à autre quelconque: car l'industrie & trauail d'iceluy est vniuersel pour tous: & s'il n'est sain, pour le pouuoir supporter, la republique demoure perdue. Cete doctrine que nous auons traité, se confirmeroit clairemẽt si nous trouuions par histoire veritable, qu'en quelque temps se fust eleu quelque homme fameux pour Roy, auquel se fussent trouuées toutes les marques & conditions que nous auõs dit. Il est vray qu'elle n'a faute d'argumens pour estre prouuée. Il est dit en la saincte Escriture que Dieu estãt faché contre

Aux Proverbes, 21.

Au 1. des Rois, ch. 16.

tre Saul (pour auoir ſauué la vie à Malec) commanda à Samuel d'aller à Belem, & oindre Roy d'Iſrael vn fils d'Yſay, de huict qu'il auoit. Et penſant le S. perſonnage que Dieu ſe contéteroit d'Eliab, pour ce qu'il eſtoit de grande ſtature, il luy demanda ainſi, *Num coram domino eſt Chriſtus eius*? A laquelle demande fut reſpōdu en ceſte maniere, *Ne reſpicias vultum eius, nec altitudinem ſtaturæ eius, quoniam abieci eum: nec iuxta intuitum hominis, ego iudico: homo enim videt ea quæ parent, dominus autem intuetur cor.* C'eſt à dire, Ne regarde, Samuel, à la ſtature d'Eliab, qui eſt grande: ie l'ay deprimee en Saul. Vous iugez les hommes par les ſignes exterieurs, mais ie regarde au iugement & à la prudence, par laquelle ſe doit gouuerner mon peuple. Samuel (informé auec

crainte

crainte de ceste election) passa outre, pour executer le commandement de Dieu, luy demandant tousiours l'vn apres l'autre, lequel il vouloit estre oingt pour Roy, & comme nul ne luy fust agreable, il dist à Ysay, as tu point d'auenture plus d'enfans que ceux qui sont icy presens? Il respondit qu'il en auoit encore vn qui gardoit le bestail aux champs: mais qu'il estoit petit de corps; & qu'il pésoit bien qu'il ne fust propre, pour le sceptre Royal. Mais Samuel estant deia aduerty que la grãde stature n'estoit pas bon signe, fit venir cetuy là. Et est chose notable que deuant que l'escriture recite cõme il fut oingt Roy, il est dit en icelle, *Erat autem rufus & pulcher aspectu, decoráque facie, surge & vnge eum, ipse est enim.* C'est à dire, Il estoit blond & beau de visage: leue toy,

Samuel & l'oings pour Roy: car il est celuy que ie demande: de maniere que Dauid auoit les deux premiers signes desquels nous auons parlé: il estoit blond, bien faict, & moyen de corps: il estoit vertueux & de bonnes mœurs (qui est la troisiesme marque d'vn Roy) car Dieu dist de luy, *Inueni virum iuxta cor meum.* I'ay trouué vn homme selon mon cœur. Car combien qu'il pechast beaucoup de fois, il ne perdoit pas pourtãt le nom & habit de vertueux, non plus que celuy qui est mauuais par habit & nature, encores qu'il fasse quelque chose de bon, ne perd pourtant le nom de mauuais & vicieux. *Aux Act. chap. 13.*

Il semble qu'on puisse prouuer qu'il a vescu sain, toute sa vie: car, il n'est fait mention en l'histoire que d'vne seule maladie: *Au 3. des Rois, cha. 1.*

qui

qui estoit vne dispositiõ naturelle de ceux qui viuent longtemps: car s'estant en luy resolue & consommee la chaleur naturelle, il ne pouoit s'echauffer dedans le lict: au moyen dequoy, on approchoit de luy vne belle damoiselle, pour le tenir chaud. Et ainsi il vesquit tãt d'annees, que le texte dit, *Et mortuus est in senectute bona, plenus dierum & diuitijs & gloria.* C'est à dire, Dauid est mort vieil, plain de iours, de richesses & de gloire: apres auoir souffert tant de trauaux en la guerre, & fait si grande penitence de ses pechez. Il a vescu lõg temps, pource qu'il estoit bien tẽperé & composé pour resister aux causes qui font les maladies, & qui accourcissent la vie de l'homme. Saul nota bien la grande prudence & sçauoir d'iceluy, quãd il dist. Seigneur ie cognoy vn grand musicien

Au 1. des Paral. cha. 29.

1. des Rois, chap. 16.

ficien fils d'Ysay natif de Belem, courageux pour combatre, prudẽt en ses raisons, & beau de visage. Par lesquelles marques susdites il est certain que Dauid estoit homme temperé, & que à telles gẽs est deu le sceptre royal: car leur esprit est le meilleur que nature puisse faire. Mais contre cete doctrine se presente vne dificulté fort grande, qui est, Pourquoy Dieu cognoissant tous les esprits & habilitez d'Israel, & sachant que les hommes temperez ont la prudence & le sçauoir, requis à l'office de Roy, en la premiere election, il ne trouua vn homme tel: car le texte dit que Saul estoit si grand, qu'il surpassoit des espaules tout le peuple d'Israel. Et ce signe (non seulement en philosophie naturelle) est vn mauuais signe pour l'esprit, mais aussi nous voyons que Dieu *Au 1. des Rois, ch. 9.*

mesme, comme nous auons prouué, reprint Samuel, de ce qu'incité par la grande stature d'Eliab il le vouloit oindre Roy. Mais, ce doute declare estre vray ce que dit Galen, que hors de Grece ne se trouue vn homme temperé, puis qu'en vn peuple si grand qu'Israel, Dieu n'ẽ troua vn pour estre eleu Roy: n'estoit qu'il fut besoin attendre que Dauid fust grand, cependant lequel temps il eleut Saul. Car le texte dit qu'il estoit le meilleur de tout Israel: & de fait, il deuoit auoir plus de bonté que de sciẽce: ce qui ne suffit pas pour regir & gouuerner. *Bonitatem & disciplinam & scientiã doce me:* disoit le prophete Royal Dauid, voyant qu'il ne sert que le Roy soit bon & vertueux, s'il n'a par mesme moyen la sagesse. Par cet exemple, il semble que nous ayons suffisamment confirmé

Au 2. liure de la conseruation de la santé.

Pseau. 118.

mé noſtre opinion:mais en Iſrael naquit pareillement vn Roy, duquel a eſté dit, *Vbi eſt qui natus eſt rex Iudæorũ?* Et ſi nous prouuiõs qu'il fut blond, biẽ proportionné, moyen de corps, vertueux, ſain & de grande prudence & ſçauoir, cela ne nuiroit point à noſtre doctrine. Les Euangeliſtes ne ſe ſont point amuſez à dire la compoſitiõ de Chriſt noſtre redempteur: pource que cela ne ſeruoit pas à la matiere qu'ils vouloyẽt traiter: mais c'eſt vne choſe aiſee à entendre, ſuppoſé que d'eſtre proprement temperé, eſt toute la perfection que l'hõme ſçauroit auoir. Et veu que le S. Eſprit le compoſa & le forma, il eſt certain que la cauſe materielle dont il le forma, ny l'intemperature de Nazareth ne peurent luy reſiſter ny le faire errer en ſes œuures, comme les *En S. Mathieu. chap. 2.*

autres agẽts naturels : ains il a fait ce qu'il a volu:car il n'a eu faute de pouuoir, de sçauoir, & de volõté, pour faire vn hõme tresparfait & sans aucune faute. Ioinct que sa venue (cõme luy mesme le dit) a esté pour endurer beaucoup de peines pour l'homme, & pour luy enseigner la verité. Or auõs nous prouué ailleurs, que cete tẽperature est le meilleur instrumẽt naturel pour ces deux choses. Et ainsi ie tiens pour vray ce que P. Lentulus proconsul escriuit au Senat Romain de Hierusalẽ, en cete maniere. De nostre temps est apparu vn homme qui est viuant à cete heure, de grãde vertu, appellé Iesus Christ, que le peuple appelle vray prophete, & duquel les disciples disent qu'il est fils de Dieu. Il resuscite les morts, il guarit les malades : il est homme de moyenne stature, & droite:

En S. Iean chap. 18. S. Math. chap. 20.

Lettres de P. Lentulus proconsul, touchãt Iesus Christ.

droite: beau de viſage, auquel ſe voit vne telle reuerẽce imprimee, que ceux qui le regardent ſont induitz à l'aymer & craindre. Il a les cheueux de couleur d'auelaine biẽ meure: iuſques aux aureilles ils ſõt vniz & d'vne meſme ſorte, mais depuis les aureilles iuſques aux eſpaules ils ſont de couleur de cire, & pour cete cauſe ils reluiſent dauantage. Au milieu du front & en la teſte, il eſt ny plus ny moins que les Nazareens: il a le front vny & fort ſerain: le viſage ſans aucune ride ny tache, accõpagné d'vne couleur moderee. On ne ſçauroit trouuer à redire ny à ſon nez ny en ſa bouche: il ha la barbe eſpaiſſe à la ſemblãce des cheueux, non large, mais fẽdue par le milieu: il a vn regard fort graue: il a les yeux clairs & eſclatãs: il eſtõne quãd il reprẽd: & quãd il amoneſte, il eſt gracieux

il se fait aymer : il est ioyeux auec grauité : iamais on ne le vid rire, mais biẽ l'a on veu plourer : il a les mains & les bras gracieux à voir: en cõpagnie il cõtẽte fort : mais il ne s'y trouue gueres, & quãd il s'y trouue, il est fort modeste : en sa re presentatiõ, il est le plus bel hõme q̃ l'õ sauroit imaginer. En ce recit sont contenus trois ou quatre signes de l'hõme tẽperé : le premier est la cheuelure & la barbe blõde tirãt sur la couleur d'auelaine, qui est vn iaune bruslé, de laquelle cou leur Dieu vouloit q̃ fust la beste q̃ l'on deuoit sacrifier, pour la figure de Christ. Et quãd il entra au ciel, en triõphe & maiesté telle qu'il ap partenoit à vn tel prince, aucũs an ges dirẽt, qui ne sçauoient rien de son incarnatiõ, *Quis est iste qui venit de Edõ, tinctis vestibus de Bosrã?* Qui est cestuy là qui viẽt de la terre

Aux Nombres, ch. 19.

En Esaie, chap. 63.

re rouge, ayant les accouſtremens taints de la meſme couleur: ce que ils diſoyẽt à cauſe de ſa cheuelure & barbe qu'il auoit rouſſe, & à cau ſe du ſang, dont il eſtoit marqué. L'eſcriture recite auſſi qu'il eſtoit le plus bel hõme que l'on vit onc: qui eſt le ſecond ſigne que doyuẽt auoir les hommes temperez : & ainſi eſtoit pronoſtiqué en la ſaincte eſcriture, pour ſignal à fin de le cognoiſtre. *Speciosus forma præ filijs hominum.* Et en vne autre part l'eſcriture porte, *Pulchriores ſunt oculi eius, vino: & dentes eius lacte candidiores.* Il eſt beau entre les fils des hommes : ſes yeux ſont plus beaux que le vin, & ſes dents plus blanches que laict. Laquelle beauté & bonne compoſition du corps importoit beaucoup, à ce que tous luy fuſſent affectionnez, n'ayant en ſoy choſe qu'on peuſt

Pſeau. 44.

En Geneſ. chap. 49.

abhorrer. Et ainsi l'escriture dit que chacun l'aimoit & luy portoit grande affection. Elle declare aussi qu'il estoit de corps moyen: nõ pas pource que le S. Esprit eust faute de matiere pour le faire plus grand, s'il eust voulu, mais nous auõs prouué ailleurs de l'opinion de Platon & d'Aristote, que chargeant l'ame raisonnable de beaucoup d'os & de chair, cela fait grand tort à l'esprit. L'escriture certifie pareillement en luy, le troisieme signe, qui est d'estre vertueux & de bonnes mœurs. Les Iuifs n'ont peu prouuer le contraire, auec leurs faux tesmoignages, & ne luy ont peu respondre, quãd il les a interroguez. *Quis vestrum arguet me de peccato?* Qui est celuy d'entre vous qui me reprendra de peché? Et Iosephe, pour la fidelité qu'il deuoit à son histoire, affirme de

Au 18. liure de l'antiquité. ch. 9.

de luy, qu'il sembloit auoir vne autre plus grande nature q̃ d'homme, veu la bonté & sçauoir d'iceluy. Il n'y a que la longue vie, qui ne se peut pas verifier, de Christ nostre redempteur, pource qu'il fut crucifié tant ieune: & de fait, si on l'eust laissé viure (& que luy mesme l'eust permis) le cours naturel, il eust vescu plus de quatre vingts ans. Car celuy qui a peu demourer quarante iours & quarante nuicts en vn desert, sans boire & manger, se defendroit & preserueroit mieux des autres choses plus legeres qui le pouuoyent alterer & offenser: combien que ce fait soit reputé pour miracle & chose qui naturellement ne peut aduenir. Ces deux exemples de Roys que nous auons amenez, suffisoyent pour donner à entendre que le sceptre Royal est deu aux

En sainct Math. ch. 4

hommes temperez,& que ceux là ont l'esprit & prudence que cest office là requiert. Mais il y a vn autre homme fait par les propres mains de Dieu, pour estre Roy & seigneur de toutes les choses creées. Il la fait pareillement roux & blond, bien proportionné, vertueux, sain, de grande vie & tres-prudent : & ne sera pas mal fait, de le prouuer. Platon tient pour chose impossible que Dieu ny la nature puissent faire vn homme temperé, en pays de mauuaise temperature : & ainsi il dit, que Dieu pour faire le premier homme fort sage & temperé, trouua vn lieu, où la chaleur de l'air n'excedast la froideur : ny l'humidité la siccité. Et la saincte escriture (où il a troué ceste sentence) ne dit pas que Dieu crea Adam dedans le Paradis terrestre (qui estoit le lieu fort

Au Dialogue de la nature.

temperé

temperé qu'il dit) mais que depuis qu'il fut formé, il le mit là. *Tulit ergo dominus Deus hominem, & posuit eum in paradisum voluptatis, vt operaretur & custodiret illum.* Gen. ch.2.
Dieu donc enleua l'homme & le mit au paradis de volupté, à fin qu'il fist son œuure & qu'il le gardast. Car estât le pouuoir de Dieu infiny, & son sçauoir sans mesure, & en volonté de luy donner toute la perfection naturelle qui peut estre au genre humain, il est à croire, que le morceau de terre duquel il le forma, ny l'intemperature du champ Damascene (où il fut crée) ne l'ont peu empescher de le faire temperé. L'opinion de Platon, d'Aristote & de Galen, a lieu es œuures de nature: & bien que l'on habite en pays intemperez, il aduient, neantmoins aucunefois d'engendrer vn homme

temperé. Mais il eſt manifeſte que Adam auoit la cheuelure & la barbe rouſſe, qui eſt le premier ſigne de l'homme temperé: car eu égard à ceſte marque tant notable, on luy impoſa ce nom, *Adam*, lequel ſignifie, comme S. Hieroſme l'interprete, *Homo rufus*. Hõme rouſſeau ou blond. On ne ſçauroit nier non plus qu'il n'ait eſté bien fait & bien proportionné: car quand Dieu eut acheué de le creer, le texte dit, *Vidit Deus cuncta quæ fecerat & erant valdè bona*. Par conſequent il eſt certain qu'il ne ſortit laid de la main de Dieu & mal baſty: car, *Dei perfecta ſunt opera*: & le texte dit des arbres qu'ils eſtoyent fort beaux à voir. A plus forte raiſon l'eſtoit Adam, que Dieu auoit fait pour vne principale fin, & pour eſtre ſeigneur & preſident du monde. On peut recueillir

Gen. ch.1.

Au Deut. chap. 32.

cueillir qu'il fut ſage, vertueux & de bonnes mœurs (qui eſt la troiſieme & ſixieme marque) par ces parolles, *Faciamus hominem ad imaginem & ſimilitudinem noſtrã.* Gen. cha. 3.
Car, ſuyuant les anciens philoſophes, le fondement en quoy giſt la ſemblance qu'a l'homme auec Dieu, eſt la vertu & ſcience. Et pour ceſte cauſe Platon dit que l'vn des plus grans contentemens q̃ Dieu reçoyue au ciel, eſt d'ouyr louër & agrãdir en la terre l'homme ſage & vertueux: car vn tel hõme eſt le vray pourtraict de luy. Au contraire, il ſe fache ſi les ignorans & vicieux ſont eſtimez & honorez: ce qui eſt pour la grande diſſimilitude qui ſe trouue entre Dieu & eux. Il n'eſt pas difficile à prouuer qu'il ha veſcu ſain & fort long temps (qui eſt le quatrieſme & cinquieſme ſigne) puis qu'il a veſcu

Galen. de curand. anim. mor.

Au liure, des Loix.

vescu neuf cens & trente ans accõplis. Et ainsi ie peux cõclurre q̃ l'hõme qui sera rousseau, biẽ fait, de moyẽne stature, vertueux, sain, & de lõgue vie, sera par cõsequẽt, de grãde prudẽce, & aura vn esprit propre & conuenable au sceptre Royal. Nous auons par mesme moyen découuert comme se peut ioindre & assembler vn grãd entẽdemẽt, auec vne grãde imaginatiõ & memoire: biẽ qu'il y ait vn autre moyẽ, sans q̃ l'hõme soit tẽperé. Mais nature en fait si peu de ceste maniere, qu'il ne s'en est iamais trouué que deux, de tout tant d'esprits q̃ i'ay peu examiner. Il est facile à entẽdre cõme se peut faire, qu'vn grãd entẽdemẽt s'assemble auec vne grãde imaginatiõ & memoire, n'estant l'hõme tẽperé, supposant l'opiniõ d'aucũs medecins, qui affirmẽt q̃ l'imagination

reside en la partie de deuãt du cerueau : la memoire en la partie de derriere, & l'entẽdement en celle du milieu : on peut dire le mesme en nostre imagination : mais c'est grãd cas qu'estant le cerueau non plus gros qu'vn grain de poyure, quãd nature le forme, il fasse, neãtmoins, vn ventricule & lieu de semẽce fort chaude, vn autre de fort humide, le troisieme du milieu, de fort seche ; mais en fin ce n'est pas vne chose impossible.

Comme les peres doyuent engendrer enfans sages & d'esprit tel que requierent les lettres : en quoy se trouuent choses notables.

CHAP. XV.



C'Est vne chose digne de grande merueille, qu'estãt la nature telle que nous sçauõs tous, prudente,

prudente, accorte, de grand artifice, sçauoir & pouuoir, si elle se trõpe tant à faire l'hõme, de maniere q̃ pour vn qu'elle fait sage & prudent, elle en crée vne infinité qui sont deprouueuz d'esprit: dequoy cherchant la raison & causes natu relles, i'ay trouué, que les peres ne viennent à l'acte de la generation par le moyen & ordre que nature a estably, & ne sçauent les conditions qui se doyuent garder: à fin que leurs enfans soyent prudẽs & sages. Car par la mesme raison qu'en quelque region que ce soit, temperee ou non tẽperee, naistra vn homme fort ingenieux, en sortiront autres cent mille, si l'on gar de tousiours ce mesme ordre de causes. Si nous pouuions remedier à cela, par art, nous auriõs fait à la republique le plus grand bien que l'on sçauroit faire. Mais la difficul-

té de ceste matiere est, qu'elle ne se peut traiter par termes tant hõnestes que requiert la honte naturelle que les hommes ont: & par la mesme raison que nous laissons de dire & noter quelque diligence ou cõtemplation necessaire, il est certain que tout s'en va perdu: de maniere que l'opinion de plusieurs graues philosophes est que les hommes sages engendrent ordinairement des enfans fort ignorans: pource qu'en l'acte charnel, ils se gardent, par hõnesteté, d'aucunes diligẽces, qui sont requises, à fin que l'enfant tire la sagesse du pere. Aucuns anciens philosophes ont voulu trouuer la raison naturelle, pourquoy les yeux sont naturellement honteux, quand on leur met deuant les instrumẽs de la generation: & pourquoy l'ouye est offensee, quãd elle en entend par-

ler : estás esmerueillez de voir que nature ait fait ces parties auec vn tel soucy & diligence, & pour vne fin de telle importance, comme de faire le genre humain immortel : & neantmoins que l'homme plus est sage & prudent, plus est honteux & émeu quand il les regarde ou qu'il les entẽd nommer. Aristote dit que la honte & l'honnesteté est propre passion de l'entendement, de maniere que quiconque ne s'offensera par le nom & actes de la generation, est certainemẽt deprouueu de ceste puissance, comme nous dirions que celuy n'auroit pas le toucher, lequel ayant mis la main au feu, ne se bruleroit. Par ce moyen Caton l'ancien descouurit que Manilius, homme illustre estoit deprouueu d'entendement, pource qu'on l'aduertit qu'il besoit sa femme en

Au 3 liure de l'ame & au 4. des topic.

la

la presence d'vne sienne fille qu'il auoit. Et pour ceste raison il le priua du Senat, & ne peut tant faire qu'il fut admis au nõbre des Senateurs. De ceste cõtẽplatiõ, Aristote a fait vn probleme demandant, Pourquoy les hõmes qui veulent exercer l'acte Venerien, ont hõte de le cõfesser: & quãd ils ont enuie de viure, ou de manger ou de faire quelque autre chose, ils ne se soucient point de le dire. A quoy il respõd & dit: Qu'il y a vn appetit de beaucoup de choses, qui sont necessaires à la vie de l'homme, desquelles aucunes sõt de si grãde importãce, q̃ s'il ne les mettoit en execution, elles le feroyent mourir. Mais l'appetit de l'acte Venerien est plustost indice d'abõdãce q̃ de faute. Mais certainement le probleme est faux & la respõce aussi: car non seulemẽt l'hõme a honte

En la 4. sect. probl. 28.

de manifester le desir qu'il a d'a-
uoir affaire à la femme, mais aussi
de boire, de manger & de dormir.
Et s'il a enuie de ietter dehors q̃l-
que excrement, il ne l'ose dire ny
faire, si n'est auecques peine & hō-
te: & auec ce il va au lieu le plus se-
cret, afin que personne ne le voye.
Nous voyons mesmes des hōmes
tant honteux qu'ayans grande en-
uie de pisser, ils ne le peuuent fai-
re, si quelqu'vn les regarde: & si
on les laisse seuls, ils peuuent pis-
ser incontinēt & à leur aise: ce qui
est l'appetit de ietter ce qui est su-
perflu au corps: de maniere que si
on ne le faisoit, l'hōme viēdroit à
mourir & beaucoup plustost qu'il
ne feroit pas, s'il ne mangeoit ny
ne beuuoit. Et si aucū le dit ou fait
en presence d'vn autre, Hippocra-
Au 6 des Deux effectz chap. 6. te dit qu'il n'est pas en son libre
iugemēt. Galen dit que la semēce

a telle

a telle proportion & conuenãce, auec les vases spermatics que l'vrine auec la vessie: car comme la quantité de l'vrine incite la vessie à la chasser de là, la quantité de la semẽce moleste aussi les vases spermatics. Et quant à ce qu'Aristote pẽse que l'homme & la femme ne deuiennent malades & ne meurẽt à cause de la retention de la semẽce, c'est contre l'opinion de tous les medecins, principallement de Galen, qui dit & affirme que maintes femmes, demourans ieunes & veufues, sont venues à perdre le sens & le mouuement, le pouls & la respiratiõ, & sur les entrefaites, la vie. Le mesme Aristote allegue plusieurs maladies que les hommes continens souffrent, pour la mesme raison. La vraye responce au probleme ne se peut dõner en philosophie naturelle: car elle n'est

Au 6 liure des lieux affectez, chap. 6.

de sa iurisdiction. Et pourtant est besoin passer à autre science superieure, que l'on appelle Metaphysique, en laquelle Aristote dit, que l'ame raisonnable est la plus basse de toutes les intelligẽces: & pource qu'elle est procedee de la nature des Anges, elle est fachee, de se voir mise au corps, lequel ha cõmunauté auec les bestes brutes. Et ainsi la saincte escriture note, cõme chose contenant mistere, que le premier homme estant nud, n'auoit point de honte: mais que se voyant ainsi il se couurit, cognoissant que par sa faute, il auoit perdu l'immortalité: & que son corps estoit suiect à alteration & corruption & qu'on luy auoit baillé ces instrumens & parties, à fin que necessairement il mourust & laissast vn autre en sa place: & que pour conseruer ce peu de temps qu'il

Au liure 12. de la Metaph.

auoit

auoit à viure, il luy estoit necessaire de boire & de mãger, & de ietter hors de si mauuais excremens. Et s'est augmentee en luy la hõte, voyãt q̃ les Anges, ausquels il touchoit, sont immortels, n'ont que faire de boire, de mãger ny de dormir, pour la conseruation de la vie & n'ont instrumens pour s'engendrer les vns les autres : ains qu'ils ont esté creez tous ensemble de nulle matiere & sans crainte de se corrompre: dequoy sont naturellement instruits les yeux & l'ouye. Parquoy l'ame raisonnable, s'en fache & a honte que luy viennent en memoire les choses que l'on a donné à l'homme pour estre mortel & corruptible. Que ceste soit la cõuenable raison, il appert clairement : car Dieu pour contenter l'ame, apres le iugement vniuersel & pour luy dõner entiere gloi-

Notez vn indice de l'immortalité de l'ame.

re, il doit faire que son corps ait les proprietez d'vn Ange, luy donnát subtilité, agilité, immortalité & splendeur: à raison dequoy il n'aura besoin de manger ny de boire, comme les bestes brutes. Et estans au ciel de ceste maniere, les ames n'aurõt honte de se voir en chair, cõme maintenant ne l'ont Christ nostre redempteur & sa mere: ains vne gloire accidentalle de voir cessé l'vsage des parties qu'auoyẽt coustume d'offenser l'ouye & la veuë. Ayant l'homme, en apres egard à l'honnesteté naturelle de l'ouye, il tache d'euiter les termes durs & aspres de ceste matiere, & va à l'entour par aucunes douces manieres de parler, là où il ne se peut excuser. L'honneste lecteur me pardonnera: car de reduire en art parfait la maniere qui se doit tenir, à ce que les hommes soyent de bon esprit, c'est vne des choses

dont la republique a plus de besoin: atendu que par la mesme raison, naistront des hommes vertueux, bien faits, sains, & de lógue vie. Il me semble propre de diuiser la matiere de ce chapitre en quatre principalles parties, pour éclaircir ce qui se doit dire, & à fin que le lecteur ne se confonde. Premierement il faut mōstrer les qualitez & le naturel temperament que l'homme & la femme doiuēt auoir, à fin de pouuoir engendrer: secondemēt il faut declarer quelle diligence doiuent employer les peres, à ce que les enfans soyent masles & nō femelles: tiercemēt, comme ils viendront sages & nō ignorans: & puis cōme on les doit nourrir, apres qu'ils sont nez, pour conseruer leur esprit. Pour venir au premier poinct, nous auōs deia dit, de l'opinion de Platon, qu'en *In Theet.*

la republique bien ordonnee deuroyent estre des forgeurs de mariages, qui sceussent, par art, cognoistre les qualitez des personnes qui se marieroyent, pour bien accorder l'vne& l'autre partie. En laquelle matiere Hippocrate & Galen ont commancé à trauailler & ont dóné quelques reigles pour cognoistre la femme qui est fecóde, & celle qui ne peut enfanter; & quel homme est inhabile à engédrer, & lequel est puissant pour ce faire. Mais de tout cela ils n'ont dit gueres de choses, & n'en ont parlé auec telle distinction qu'il falloit, au moins au propos qui se presente: à raison dequoy sera besoin commancer l'art des les principes, & luy donner en brief l'ordre qu'il faut, pour éclaircir de q̃ls peres sortent enfans sages & de quels, ignorãs & paresseux. Aquoy faire,

faire, il est besoin sçauoir premierement vne certaine Philosophie particuliere, laquelle estant fort manifeste aux maistres de l'art, le vulgaire toutesfois n'é a point de soucy, veu que tout ce qui se doit dire touchant le premier poinct, depend de sa cognoissance: c'est que l'homme (bien qu'il nous semble de la composition que nous voyons) ne differe point de la femme, selon que dit Galen, d'autre chose que de ce qu'il ha les membres genitaux hors du corps. Car si nous faisons anatomie d'vne femme nous trouuerons qu'elle a au dedans deux couillons, deux vases spermatiques & le vētre, de la mesme cōposition q̄ le mēbre de l'hōme, sans qu'aucun lineament luy defaille. Ce qui est tāt veritable, q̄ si nature acheuāt de forger vn hōme parfait, le vouloit conuertir en femme

Au liure de la dissection de la matrice, & au 2. liure de la semēce. chap. 5.

femme, il n'y auroit autre chose à faire, que de remetre au dedans les instrumens de la generation : & si estant la femme faite, elle vouloit la changer en homme, elle n'auroit autre chose à faire qu'à luy tirer les couillons dehors. Cela est aduenu plusieurs fois à la nature, estãt la creature aussi biẽ au corps comme dehors : dequoy les histoires sont plaines : mais aucuns ont pensé que c'estoit vne chose fabuleuse, veu que les Poëtes en ont fait leur proffit : & toutesfois il est ainsi. Car nature ha souuent fait vne fille, qui ha demouré vn ou deux mois au ventre de sa mere, & suruenant aux membres genitaux abondãce de chaleur (pour quelque occasion) elle les fera sortir dehors & fera vn masle. On cognoit apres apertement qui sont ceux, ausquels est aduenue cette

transmu

transmutation au ventre de leur mere, en certains mouuemés qu'ils ont, qui ne sont propres ny conuenables aux hommes: Ils sont feminins: ils ont la voix delicate cõme les femmes, & sont inclinez à faire les œuures de femmes, & tombét ordinairemét au peché execrable. Au contraire nature a fait souuentesfois vn masle, auec ses mébres genitaux de hors, & suruenãt vne froideur, elle les a fait retourner au dedans & en a fait vne femelle. Ce qui se cognoit apres la naissance, en ce qu'vne telle fille a l'air d'vn garçon, tant en la parolle, qu'en tous ses mouuemens & œuures. Il semble que cela soit difficile à prouuer: mais considerant ce que plusieurs anciens historiographes affirment, il est fort aisé de le croire. Or que les femmes se soyent tournees en hommes, depuis

Gal. li. au 2. liure de la semence chap. 5.

puis la naissance, le vulgaire ne s'étonne de l'entendre: car outre ce qu'en racõtét pour chose vraye plusieurs anciens, c'est vne chose qui est auenue en Hespagne, depuis peu d'annees en ça, de maniere qu'il n'est besoin debatre ny disputer ce q̃ l'experience demonstre. Dauantage, il est aisé à entendre quelle est la raison & cause que les membres genitaux s'engendrent dedãs ou dehors, & que vient à sortir vne fille & non vn garçon; sachant que la chaleur dilate & élargit toutes choses & la froideur, les detient & resserre. Parquoy tous les philosophes & medecins accordent que si la semence est froide & humide, se fait vne fille & non pas vn garçon, mais si elle est chaude & seiche que s'engendrera vn garçon & non pas vne

Galen au 2. livre de la semence, chap 5.

vne fille: d'où s'infere clairement qu'il n'y a homme qui se puisse appeller froid, au respect de la femme: ny femme chaude, au respect de l'homme.

Aristote dit, que la femme pour estre feconde, ou pour porter enfans, doit estre froide & humide: car si elle ne l'estoit, il seroit impossible qu'elle eust du laict, pour sustanter neuf mois, la creature en son ventre, & deux ans apres qu'il est né: le tout se gasteroit & consommeroit. *En la 4. sect. prob. 2.*

Tovs les philosophes & medecins disent qu'il y a telle conuenance entre la matrice de la femme & la semence de l'homme, qu'entre la terre & le froment ou autre semence quelconque. Or voyons nous que si la terre n'est froide & humide, les laboureurs *Galẽ, aux aphorisme, com. 62.*

n'osent

n'osent semer, pource que la semé ce ne prend ny germe: & entre les terres, celles là sont les plus fecondes & fertiles, qui ont plus de froideur & d'humidité: comme se voit par experience, es pays du Nort, Angleterre, Flandre & Alemagne, l'abondance desquels en biens de la terre, rend esmerueillez ceux qui n'en sçauent pas la cause: & en telles terres, ne se voit pas vne femme mariee, qui soit sterile & qui ne porte des enfans, à cause de leur grande froideur & humidité. Mais combié que la femme doiue estre froide & humide, à fin de conceuoir, elle pourroit, neantmoins, l'estre en tel exces, qu'elle gasteroit la semence, comme nous voyons que les bleds se perdent par les trop grandes pluyes, & qu'ils ne peuuent meurir, quád le temps est trop froid. Parquoy l'on peut

entédre que ces deux qualitez doiuent estre moderees, autrement la fecondité se perd. Hippocrate tiét pour feconde la femme de laquelle le vétre est temperé de telle maniere que la chaleur n'excede la froideur, ny l'humidité, la siccité: & ainsi dit il que les femmes qui ont leurs ventres froids ne conçoyuent ny celles qui les ont fort humides, fort chauds & secs. Et cõme il est impossible que la femme puisse conceuoir, & moins encore estre femme, si elle & ses membres genitaux sont temperez, (pource que si la semence de laquelle au cõmancement elle est formee, estoit temperee, les membres genitaux sortiroiét dehors & en seroit fait vn garçon auec la barbe, & mesmes le plus parfait que nature sache faire) aussi peu la matrice & la femme peut estre chaude, en ex-

Au. 1. des Aphor. 62.

ces & domination: pource que si la semence de laquelle elle a esté engendree auoit cete temperature, elle fust sortie masle & non femelle. Il est donc certain que la froideur & l'humidité sont les deux qualitez qui rendent la femme feconde: car la nature de l'hõme a besoin de beaucoup de nourriture, pour se pouuoir engendrer & conseruer. Et pour cete cause voyons nous que de toutes les femelles qui se trouuent entre les brutz animaux, n'y en a pas vne qui ait menstrues comme la femme. Parquoy estoit necessaire la faire toute froide & humide, & en tel poinct ou degré qu'elle creast beaucoup de sang flegmatic, qui ne peust estre gasté ny cõsommé: i'ay dit sang flegmatic, pource qu'il est propre à la generation du laict, duquel Galen & Hippo-

En la 5. sect. probl. 32.

Hippocrate disent que la creature se maintiẽt, tout le temps qu'elle demoure au ventre de la mere. Que si elle estoit temperee, elle engendreroit beaucoup de sang, mal propre à la generatiõ du laict, qui se resouldroit du tout (comme en l'homme temperé) & ainsi ne demoureroit chose aucune, pour maintenir la creature. Par quoy ie tiẽs pour impossible qu'aucune femme soit temperee: elles sont toutes froides & humides, si les medecins & philosophes ne me donnent la raison pourquoy la barbe ne viẽt à aucune femme, & qu'à toutes, estans en santé, leur viennent les menstrues, ou pourquoy, si la semence de laquelle la femme a est é faite, estoit temperee ou chaude, s'en est fait plustost vne fille qu'vn garçon? Mais combien qu'elles soient toutes

froides & humides, elles ne le sont pas toutes en pareil degré de froideur & humidité. Aucunes le sont au premier: autres, au second: & autres, au troisieme: toutes lesquelles peuuent deuenir grosses & enceintes, si l'homme correspond en la proportion de chaleur, que nous dirons cy apres. On ne trouuera pas vn philosophe ny medecin, qui ait encores dit iusques à present, par quels signes on doit cognoistre ces trois degrez de froideur & humidité en la femme, & sçauoir laquelle est froide & humide, au premier: quelle au second: & quelle au troisiesme. Mais considerāt les effets q̄ ces qualitez produisent aux femmes, nous pourrōs les departir, par le moyē de la force & vigueur: & ainsi nous pourrōs entēdre le premier par l'esprit & habilité de la femme: l'autre, par les

mœurs & cõplexion: le troisieme, par la grosse voix ou deliee: le quatrieme, par la chair, en abõdance ou au cõtraire: le cinquieme, par la couleur: le sixiesme, par le poil: le septiesme, par la beauté ou laideur. Quant au premier, il faut sçauoir, que encores qu'il soit vray (comme nous auons prouué en vn autre endroit) que l'esprit & habilité de la femme suit le temperament du cerueau, & non d'aucun autre membre: si est il pourtãt que la matrice & couillõs d'icelle sont de telle force & vigueur, pour alterer ou changer tout le corps, que s'ils sont chauds & secs, ou froids & humides, ou de quelque autre temperature, Galen dit que les autres parties en tiennent & sont de mesme. Mais tous les medecins disent que de tous les membres, le cerueau reçoit les altera-

Au 5. des Aph. com. 62.
Hippo. au 6. des epid p.1 com. 2.

tions le pluſtoſt, cõbien qu'ils n'a
yent raiſon, ſur laquelle ils puiſ-
ſent fonder vne telle conuenan-
ce. Il eſt vray, que par experience
Au 1. liure, de la semẽce. chap. 15. Galen prouue, que chaſtrant vne
truie, incontinent elle s'adoucit &
s'engraiſſe, & luy deuient la chair
tendre & ſauoureuſe: mais ſi les
couillons luy demourent, la chair
en eſt dure à manger, comme la
chair d'vn chien. Parquoy ſe peut
entẽdre que la matrice & ſes couil
lons ſont de grande efficace, pour
communiquer à toutes les autres
parties du corps, leur tempera-
ment: principallemẽt au cerueau,
pource qu'il eſt froid & humide,
cõme eux: & où, par la ſemblãce,
le paſſage eſt fort aiſé. Et ſi nous
prenons garde que la froideur &
humidité ſont qualitez qui nui-
ſent à la partie raiſonnable, & que
leurs contraires (la chaleur & ſic-
cité)

cité) la rendent parfaite & l'augmentent, nous trouuerons que la femme qui monstrera vn grand esprit & habilité, sera froide & humide au premier degré: & si elle est fort bonne, c'est signe qu'elle l'est au troisieme degré: & si elle participe de ces deux extremes, c'est signe qu'elle l'est au second degré: car de penser que la femme puisse estre chaude & seiche & auoir vn esprit & habilité conuenable à ces deux qualitez, c'est vne fort grande erreur: car si la semence de laquelle elle a esté formee se fust trouuee chaude & seiche par excez, il en fust prouenu vn garçon & non pas vne fille: mais pour auoir esté froide & humide, en a esté faite vne fille & non pas vn garçon. La verité de ceste doctrine est claire & manifeste, si l'on considere l'esprit de la

premiere femme qui fut au monde: car quand Dieu l'eut faite de sa propre main, parfaite en son sexe, il est certain neantmoins qu'elle sçauoit beaucoup moins qu'Adã: & pour ceste cause le Diable sçachãt cela, fut vers elle pour la tenter, & n'osa venir à l'homme, cognoissant son grand esprit & sçauoir: & de dire que Dieu osta tout le sçauoir à Eue, qui luy defailloit pour egaller Adam à cause de son peché, personne ne le peut affirmer, pource qu'elle n'auoit encore offencé. Il s'ensuit donc que la premiere femme n'auoit pas l'esprit si grand qu'Adam, pource que Dieu la fit froide & humide, qui est le tẽperament necessaire, pour estre feconde & pour engendrer, & qui contredit neantmoins au sçauoir: car s'il l'eust faite temperee, cõme Adã, elle se fust trouuee tres-sage:

mais elle n'euſt peu enfanter, ny auoir ſes fleurs, ſi n'euſt eſté par voye ſupernaturelle. Sainct Paul ſe fonda en ceſte nature, quand il diſt, *Mulier in ſilentio diſcat, cum omni ſubiectione: docere autem mulieri non permitto, neque dominari in virum, ſed eſſe in ſilentio.* C'eſt à dire, Que la femme aprenne en ſilence, auec toute ſuiection: ie ne veux pas que la femme enſeigne, ny qu'elle domine l'homme, mais qu'elle ſe taiſe, & qu'elle obeiſſe à ſon mary. Mais cela s'entẽd, quãd la femme n'a l'eſprit ny autre plus grãde grace que ſa diſpoſitiõ naturelle: car ſi elle a quelque dõ ſpecial, elle peut biẽ enſeigner & parler. Nous ſçauons biẽ que cõme le peuple d'Iſraël fut oprimé & aſſiegé par les Aſſyriens, Iudith femme tres-ſage, enuoya appeller les Sacrificateurs de Chabri & Charmi

& les tãça, disant: Pourquoy souffre lon à Ozias de dire, que si dedans cinq iours, ne luy vient secours, le peuple d'Israel tombera à la misericorde des Assyriens? Voyez vous pas que ces parolles prouoquent Dieu à ire, & non pas à misericorde? pourquoy est ce que les hõmes limitent la bonté & clemence de Dieu? pourquoy limitẽt ils le iour auquel il les peut secourir & deliurer? Et acheuant de les reprendre en ceste maniere, elle monstra comme ils deuoyent appaiser son ire; & obtenir de luy ce qu'ils demandoyent. Elbore aussi (femme non moins sage) enseigna au peuple d'Israel le moyẽ de rendre graces à Dieu, pour la grãde victoire qu'il auoit eu de ses ennemis. Mais quand la femme demoure en sa dispositiõ naturelle, tout le genre de lettres & sçauoir

est contraire à son esprit. Et pour ceste cause l'Eglise catholique, à iuste cause, defend à toute femme de prescher, cõfesser, & enseigner: pource que son sexe n'admet aucune prudence ny discipline. On descouure aussi par les mœurs & cõplexion de la femme, en quel degré de froideur & humidité gist son temperament: car si auec l'esprit aigu, elle est rechigneuse, rude & facheuse, elle est au premier degré de froideur & humidité, estant vray ce que nous auõs prouué ailleurs, que la mauuaise cõplexion tiẽt tousiours à la bõne imagination: celle qui ha ce poinct ou degré de froideur & humidité, note & reprend tout, & ne peut rien souffrir. Telles sont de bõne cõpagnie, & ne s'estonnent de voir les hommes, & ne tiennent pour mal complexionné celuy qui leur dit
quelque

quelque ſornette. Au contraire, quand la femme eſt de bonne cõplexion, quand elle ne ſe dõne aucune peine, qu'elle rid à toute occaſion, qu'elle paſſe par tout, qu'el le dort fort bien, elle découure le troiſieme degré de froideur & humidité: car la grande moleſſe du cerueau & eſprit, eſt ordinairemẽt accompagnee de peu de ſçauoir. Celle qui participe des deux extremes, eſt froide & humide au ſecõd degré. Galen dit que la voix forte & aſpre eſt indice de grande chaleur & ſiccité: nous le prouuons auſſi ailleurs de l'opinion d'Ariſtote: par où nous entẽdrons que ſi la femme a la voix cõme d'vn hõme, elle eſt froide & humide au premier degré: & ſi elle l'a fort deliee & delicate, elle l'eſt, au troiſieme. Et ſi elle participe des deux extremes, elle ha vne naturelle voix de femme,

Au liure de l'art med.

Hip. au 6. des Epid

ſemme, & meſmes eſt froide & chaude au ſecõd degré. Nous prouuerons incontinent, quand nous parlerons des ſignes de l'hòmme, combien depend la parolle du tẽperament des couillõs. La femme fort charnue demonſtre auſſi vne grãde froideur & humidité: car les medecins diſent q̃ l'embonpoint & la greſſe s'engẽdre aux animaux par ce moyẽ. Et au cõtraire ſi elle eſt ſeiche & maigre, elle demõſtre auoir en ſoy peu de froideur & humidité: & ſi elle n'eſt ny trop graſſe ny trop maigre, c'eſt ſigne qu'elle eſt froide & humide, au ſecond degré: la moleſſe & aſpreté de la chair monſtrẽt auſſi les degrez de ces deux qualitez: la grande humidité fait la chair molle, & le peu d'humidité, la fait aſpre & dure: & la moderee la fait de bonne ſorte. La couleur du viſage & des autres

parties.

parties du corps découurent aussi la force & debilité de ces deux qualitez. Si la femme est fort blan-
Au 1. liure de san. mis. che, Galen dit que c'est signe de grande froideur & humidité: & au contraire, si elle est brune ou noire, elle est froide & humide au premier degré: & de ces deux extremes se fait le second degré, & se cognoist quand elle est blanche & coloree. Quand la femme a beaucoup de poil, & qu'elle a vn peu de barbe, c'est vn signe pour cognoistre en elle le premier degré de froideur & humidité: car sçachant la generation du poil & de la barbe, tous les medecins disent que le poil vient de chaleur & siccité: & s'il est noir, il demonstre beaucoup de chaleur & de siccité: si la femme n'a gueres de poil ny cheuelure, elle tient la temperature contraire: celle qui est froi-

de & humide au second degré, a vn peu de poil, mais il est blond & doré. La laideur & beauté aydent beaucoup a cognoistre les degrez qu'a la femme de froideur & humidité. A peine la belle femme sort au premier degré des susdites qualitez: car la semẽce seche dont elle ha esté formée, a empesché sa belle forme & figure. La terre doit auoir l'humidité conuenable, à fin que le potier la puisse former & en faire ce qu'il voudra: mais si elle est dure & seche, les vases en seront laids & mal formez. Aristote dit aussi que la grande froideur & humidité rend les femmes naturellement laides: car si la semence est froide & fort humide, elle ne se peut pas bien former, pource qu'elle ne peut consister, comme de la terre fort molle, nous voyons que les vases sont
mal

mal bastis. La femme fort belle est froide & humide au second degré, pource qu'elle ha esté faicte de matiere bien assaisonnee & obeissante à nature: qui est vn signe de soy mesme fort euident, pour cognoistre que la femme est feconde & qu'elle peut enfanter: pource qu'elle est d'vn temperament propre & conuenable à cela: & pour ceste cause elle correspond quasi à tous les hommes, & tous les hõmes la desirent. L'homme n'a puissance aucune, qui ne decouure la bõté ou malice de son obiect. L'estomac cognoit les alimens, par le goust, par le flairer, & par la veuë: & pourtant la saincte escriture dit qu'Eue assist les yeux sur l'arbre defendu, & qu'il luy sembla que le fruict d'iceluy estoit gracieux à mãger. La faculté d'engendrer tient pour indice de fecõ-

 dité

dité & fertilité la beauté de la femme, & si elle est laide, elle l'abhorre, cognoissant par cet indice, que nature a failly en elle, & qu'elle ne luy aura donné le temperament propre & conuenable pour enfanter.

Comme l'on cognoit en tout homme, quels degrez il y a de chaleur & siccité. §. I.


'Homme n'a son tẽperament tant limité que la femme: car il peut estre chaud & sec (temperature qu'Aristote & Galen pensent estre la plus conuenable à ce sexe) chaud & humide & tẽperé: mais il ne peut estre froid & humide, ny froid & sec, s'il est sain & sans aucune lesion. Car cõme il n'y a point de femme chaude & seche, ny chaude & humide,

ny temperee, auſſi n'y a il point d'hõme froid & humide, ny froid & ſec, au regard des femmes, ſinõ de la maniere que ie diray biẽ toſt. L'homme chaud & ſec, chaud & humide & tempeté a les trois meſmes degrez en ſon temperament, que la femme en la froideur & humidité: & pourtant faut auoir indices pour cognoiſtre en quel degré eſt l'homme, pour luy bailler vne femme qui luy ſoit cõuenable. Et pour ceſte cauſe il faut ſçauoir que des meſmes principes que nous recueillons le temperament de la femme, & le degré qu'elle ha de froideur & humidité, nous deuõs nous aider & ſeruir pour entẽdre quel hõme eſt chaud & ſec, & en quel degré. Et pource que nous auons dit que de l'eſprit & mœurs de l'homme ſe colige le temperament des couillons, il faut regarder

der à vne chose notable q̃ dit Galen, qui est que pour donner à entendre la grande vertu des couillons de l'homme, à dõner fermeté & temperament à toutes les parties du corps, il affirme qu'ils sont de plus grande importance que le cœur: & en donne la raison, disant que le cœur est seulement le principe de la vie: mais les couillons sont le commancement de bien viure, & sans causes. Il ne sera besoin aleguer plusieurs raisons, à fin de prouuer combien est nuisible à l'homme d'estre priué de ces parties, encores qu'elles soyent petites, attendu que nous voyons par experience, que incontinent il en perd le poil & la barbe: il change sa voix grosse en vne deliee, & auec cela, il perd les forces & la chaleur naturelle, de maniere que sa condition est

Au 1. liu. De la semẽce, ch. 15.

pire & plus miserable, que s'il estoit femme. Mais ce qu'on doit noter dauantage, est que si l'homme deuant qu'en estre priué auoit bon esprit & habilité apres qu'ils luy sont retranchez, il vient à perdre cest esprit, ny plus ny moins que s'il auoit receu au mesme cerueau, quelque notable lesion. Ce qui est vn argument euident, par lequel se voit q̃ les couillons donnent & ostent le temperament à toutes les parties du corps. Considerons vn peu que de mille eunuques qui s'apliquent aux lettres, il n'y en a pas vn qui deuienne sçauant: mais en la musique, qui est leur profession ordinaire, voit on plus clairement, comme ils y sont rudes: ce qui se fait pource que la musique est œuure de l'imaginatiõ, & que ceste puissance requiert beaucoup de chaleur, au lieu qu'ils sont

Gal. au liure 1. de la semẽce. chr. 16.

ſont froids & humides. Il eſt donc certain, que par l'eſprit & habilité, nous tirerons & cognoiſtrons le temperament des couillons. Et pourtant l'homme qui ſe monſtrera aigu es œuures de l'imaginatiõ, ſera chaud & ſec au troiſieſme degré. Si l'hõme ne ſçait beaucoup, c'eſt ſigne qu'auec la chaleur s'eſt aſſẽblee l'humidité, laquelle nuit touſiours & fait perdre la partie raiſonnable, & la fait dauantage confirmer, s'il a grande memoire. Les mœurs ordinaires des hõmes chauds & ſecs au troiſieſme degré ſont telles qu'ils ſe voyent prouueuz de cœur, d'arrogance, de liberalité, de hardieſſe, & ont fort bonne grace en leurs façons de faire: & au faict des femmes ils n'ont egard ny moderation. Les chaulds & humides ſont ioyeux, rians volõtiers, amoureux de paſſetemps,

ſimples, de bonne complexion, fort affables, ils ſont honteux & non beaucoup adonnez aux femmes. La voix & la parolle decouure auſſi beaucoup le temperamẽt des couillons. Celle qui ſera forte & vn peu aſpre demonſtre que l'homme eſt chaud & ſec au troiſieme degré: ſi la voix eſt douce, amoureuſe & fort delicate, c'eſt ſigne de peu de chaleur & de grãde humidité, comme l'on voit es hõmes qui ſont chaſtrez. L'homme, lequel auec la chaleur aſſemble l'humidité, a la voix forte, mais douce & ſonante. L'homme qui eſt chaud & ſec au troiſieme degré a bien peu de chair, dure & aſpre, compoſee de nerfs & muſcles, & les veines fort groſſes. Au contraire quand l'on eſt beaucoup charnu, & que l'on a la chair delicate & molle, c'eſt ſigne d'humidité, à

raison de laquelle, la chaleur naturelle dilate & engraisse. La couleur de la peau, brune, regrillee, basanee & cendree demõstre que l'homme est chaud & sec au troisieme degré:& s'il a la chair blanche & coloree, il demonstre peu de chaleur & beaucoup d'humidité. Le poil & la barbe est vn signe auquel on doit le plus regarder: car ces deux choses sont fort adherentes au tẽperament des couillons. Et si le poil est épais, noir & gros, speciallement des la cuisse iusques au nombril, c'est vn signe infallible d'vne grande chaleur & siccité des couillons: si l'homme a du poil aux épaules, cela se confirme encores plus. Mais quand le poil & la barbe est de couleur de chastaigne, mol, delicat & non épais, il ne demonstre pas vne si grãde chaleur & siccité aux couil-

lons. A peine voit on aduenir que les hommes fort chauds & secs, soyēt fort beaux, ains ils sont laids & mal façōnez, pource que la chaleur & la siccité (comme dit Aristote de ceux d'Æthiopie) fait regriller & retirer les traits du visage, & ainsi ils sortent de mauuaise figure: au contraire l'homme bien fait & gracieux, demōstre vne humidité & chaleur moderee: & pour ceste raison, la matiere est obeïssante à ce que la nature veut faire: ainsi donc il est certain que la grande beauté en l'homme, ne demonstre pas beaucoup de chaleur. Nous auons parlé bien au lōg au chapitre precedent, des signes de l'homme temperé: & pourtant n'est besoin les redire en cest endroit: il faut noter seulement que comme les medecins mettent en chacū degré de chaleur, trois échelons

En la 14. sect. probl. 4.

lons d'intenſion ou force, ainſi en l'homme temperé ſe doit conſtituer grandeur & largeur d'autres trois. Celuy qui ſera au troiſieme, vers la froideur & l'humidité, ſe reputera deia froid & humide: car aucune fois vn degré reſemble à vn autre: ce qui appert, parce que les ſignes que donne Galen, pour cognoiſtre l'homme froid & humide, ſont les meſmes ſignes de l'homme temperé, vn peu plus debiles. Et ainſi il eſt ſage, de bonne ſorte, vertueux, il ha la parolle claire, il eſt blanc, de bonne chair, & molle, ſans poil: & s'il en a, il eſt blond: tels ſont fort roux & beaux de viſage: mais Galen dit que leur ſemence eſt inhabile à engendrer.

Au liure de l'art de med.

Auec quel homme la femme se doit marier, à fin de conceuoir. §. II.

En la 5. sect. aph. 59

HIPPOCRATE encharge de faire deux choses en la féme qui n'enfante pas, quãd elle est mariee, pour cognoistre s'il tient à elle, ou si la semence de son mary est inhabile à engendrer. La premiere est de s'enfumer auec de l'encens, par bas, de maniere que la robe traine de tous costez en terre, pour empescher la vapeur de sortir: & si de là à vn peu de temps, elle sent le goust & odeur de l'encens en la bouche, c'est vn certain signe, qu'il ne tiẽt pas à elle, si elle ne porte des enfans, puis que la fumee trouue les chemins de la matrice ouuers, par où elle penetre iusques au nez & à la bouche.

L'autre eſt de prendre vne teſte d'ail plumé iuſques au vif & la mettre dedans la matrice, quand la femme veut dormir,& ſi le lendemain elle ſent en la bouche, le gouſt & ſaueur de l'ail, elle peut certainemẽt faire des enfans. Mais poſé le cas que ces deux preuues demõſtraſſent l'effect que dit Hippocrate, (qui eſt quand la vapeur penetre, par dedans, iuſques à la bouche) cela ne demõſtre pas abſolumẽt la ſterilité du mary ny l'entiere fecondité de la femme, mais aucunefois vne mauuaiſe conuenance ou conformité de l'vn à l'autre: & ainſi elle eſt autant ſterile, pour luy, que luy, pour elle: ce que nous voyons tous les iours par experience: car quand vn tel hõme ſe marie auec vne autre femme, il vient à auoir enfans. Et ce qui plus étonne ceux qui ne ſçauẽt

Hippocr. au liure. des ſteriles.

pas

pasceste philosophie naturelle, est que les deux se separans, auec le re nom & bruit d'impuissance, & se remarians, luy à vne autre femme, & elle, à vn autre mary, ils sont venuz tous d'eux à engédrer. La cause de cela est qu'il y a des hommes desquels la faculté d'engendrer est inhabile pour vne femme, & puissante, pour vne autre. Comme nous le voyons par experience en l'estomac: car il reçoit vne viande d'vn grand appetit, & l'autre, non, encores que parauenture elle soit la meilleure. Et pour sçauoir la cõformité & conuenance de l'homme & de la femme, pour auoir lignee, Hippocrate le dit en ceste maniere, Si le chaud, par moyen & egalité ne respond au froid: & le sec, à l'humide, rien ne s'engendrera: comme voulant dire, si les deux semences ne s'assemblent en

Au 1. liure de natu. hu. com. II.

la

la matrice de la femme:l'vne chaude,& l'autre froide:ou l'vne humide & l'autre seche, en egal degré & force,rien ne s'engendrera: car vne chose tant merueilleuse,comme la facture de l'hõme a besoin d'vne temperature, en laquelle la chaleur ne surpasse la froideur:ny l'humidité, le sec. Et pourtant si la semence de l'homme est chaude, & celle de la femme aussi, l'on ne pourra auoir lignee. Ceste doctrine ainsi supposee,venons maintenant, par maniere d'exemple à la femme froide & humide au premier degré (de laquelle les signes nous auons dit estre l'aduis & la mauuaise complexiõ:auec la voix forte, de peu de charnure, noire, velue & laide) ceste là deuiendra facilemẽt enceinte, d'vn homme ignorant,biencomplexionné,qui aura la voix douce, qui sera gras, qui

qui aura la chair blāche & molle, auec vn peu de poil & qui ſera blōd & beau de viſage. Ceſte là ſe peut bien marier auſſi à vn homme tēperé, duquel nous auons dit, de l'opinion de Galen, que la ſemence
Au 5. des Apho.com. 62. eſt fort propre à la generation & correſpondante à toute femme, pourueu qu'elle ſoit ſaine & d'âge cōuenable: mais ce nonobſtāt, elle ne deuient facilement enceincte: & ſi elle conçoit, Hip-
Au 5. des Aph. 44. pocrate dit que dedās deux mois, elle vient à auorter, pource qu'elle n'a point de ſang pour ſe maintenir ny la creature auſſi, neuf mois durans. Mais on peut remedier facilement à cela, ſi la femme ſe bagne beaucoup de fois deuant qu'elle vienne à l'acte de la generation: & le baing doit eſtre d'eau douce & chaude: la-
Au 5. des Aph. 16. quelle, de l'opinion d'Hippocrate, fait

te, fait la vraye temperature de la femme, luy amollit & humecte la chair (qui est la temperature que doit auoir la terre, à fin que le grain de bled y prêne racine) elle produit aussi vn autre plus grand effect, qui est d'acroistre l'enuie de manger, empesche & defend la resolution, & fait que la chaleur naturelle est en plus grande quantité: au moyen dequoy s'aquiert grande abondance de sang flegmatic, pour maintenir, neuf mois, la creature. La femme froide & humide au troisieme degré, est bonne, bien complexionnee: elle a la voix fort delicate, elle ha beaucoup de chair molle & blanche, elle n'a point de poil ny barbe, & n'est pas fort belle. Ceste là se doit marier à vn homme chaud & sec au troisieme degré, pource que la semence d'iceluy est si

ardante

ardante qu'elle a beſoin de tomber en lieu qui ſoit beaucoup froid & humide, à fin de prendre racine. Ceſte là tient la qualité du creſſon, qui ne peut venir, s'il n'eſt dedans l'eau: ſi elle auoit moins de chaleur & ſiccité, la ſemence qui tõberoit en vne matrice tant froide & humide, ne ſeruiroit nõ plus que ſi l'on ſemoit le bled dedans
5. des Aph. 46. l'eau. Hippocrate conſeille à vne telle femme, de deuenir maigre, & ſe cõſommer la chair & la graiſſe, deuant qu'elle ſe marie: mais ce faiſant, il ne la faut pas mettre auec vn homme ſi chaud & ſec, pource que ſa temperature ne ſeroit bonne, & ne pourroit pas deuenir enceinte. La femme qui ſera froide & humide au ſecõd degré, eſt moderee es ſignes que nous auõs dit, hors mis en la beauté, qui eſt pour extreme: Et ainſi eſt ce vn ſigne

euident

euident de sa fecondité, quand elle est de bonne grace. Elle correspond quasi à tous les hõmes: premierement au chaud & sec au second degré, & puis au temperé, & entre deux, au chaud & humide. De toutes ces conionctions d'hõmes & femmes que nous auõs dit, peuuent sortir sages enfans: mais de la premiere, ils viẽnent plus ordinairemẽt. Car cõbien q̃ la semẽce de l'hõme tende à froideur & humidité, la continuelle siccité de la mere, auec le peu d'alimẽt, corrige & amende la faute du pere. Pource q̃ cete maniere de philosopher n'auoit encores esté cognue, tous les philosophes naturels n'õt peu respondre à ce probleme, *Cur plerique stulti liberos prudentissimos procrearunt?* Pourquoy la plus part des hommes ignorans engendrẽt enfans tressages: à quoy ils respon- *Alexãdre Aphrodis. liure 1.*

dent que les hommes ignorans s'a pliquent à bon escient à l'acte venerien, sans estre detournez par aucune autre contemplation : & que les hommes fort sages font au contraire, lesquels en tel acte, se mettent à imaginer autres choses que ce qu'ils font: à raison dequoy ils debilitent la semence, & font des enfans qui defaillent tant es puissances raisonnables cõme es naturelles. Mais cete respõce est d'hõmes, qui ne sçauent pas beaucoup de naturelle philosophie. Es autres con iõctiõs il faut regarder q̃ la femme se deseche par la perfection de l'âge, sans la marier trop ieune: car il en viẽdroit des enfans ignorans & de peu de sçauoir. La semence des peres fort ieunes est treshumide, pource qu'il n'y a gueres qu'ils nasquirent: & se faisant & formant l'homme de matiere

qui

qui ſoit trop humide, il ſera, par force, de lourd eſprit.

Quelles diligences il faut employer, à fin d'engendrer des garçons & non des filles. §. III.



LES peres qui veulent auoir enfans ſages, & qui ſoiẽt habiles pour aprendre les lettres, doiuent tacher qu'ils naiſſent maſles: pource que les filles, à raiſon de la froideur & humidité de leur ſexe, ne peuuent auoir vn eſprit profond. Nous voyons ſeulement qu'elles parlent auec vne certaine apparence d'habilité en choſes faciles & legeres, & par termes communs & fort vſitez: mais ſi on les met au Latin, elles n'en peuuent gueres aprendre, & encores ce qu'elles en aprennent

est par le moyen de la memoire. Et quãt à ce qu'elles sont ainsi rudes aux sciences, ce n'est pas leur faute, mais bien de la froideur & humidité, qui les a fait filles: lesquelles qualitez contredisent à l'esprit & habilité, comme nous auons prouué ailleurs. Salomon, considerant la grande faute qu'il y a d'hommes prudens, & comme il n'y a pas vne femme qui naisse auec esprit & sçauoir, a dit en cete
Ecclef. ch. 7 maniere, *Entre mille i'ay trouué vn homme, mais ie n'ay pas trouué vne femme, entre toutes.* Et pourtant faut fuir ce sexe, & mettre peine d'engendrer des garçons, puis qu'en iceux se trouue l'esprit propre pour aprẽdre les lettres. A quoy faut considerer premierement quels instrumens nature a ordonné, à ce propos au corps humain, & quel moyen il faut tenir, pour

auoir la fin que nous voulons. Ainſi donc il faut ſçauoir qu'entre plusieurs excremens & humeurs qui ſont au corps humain, Galen dit que nature ne ſe ſert que d'vn, pour faire que la race des hommes ne s'acheue. Cet humeur eſt vn certain excremẽt, qui s'appelle (ſerũ) ou ſang clair, qui ſe fait au foye & veines, lors que les quatre humeurs, le ſang, le flegme, la colere & la melancolie, obtiennent la forme & ſubſtance qu'elles doiuent auoir. Nature ſe ſert de telle liqueur, pour ſubtiliſer l'aliment & le faire paſſer par les veines & chemins eſtroitz, à fin de ſuſtanter toutes les parties du corps: & cet œuure eſtant paracheué, la meſme nature, la prouueu des rougnons: deſquels l'office n'eſt autre que d'attirer ce ſang ſubtil & ſereux & le chaſſer par ſa voye, en

Au 1. liure de la ſemẽce, chap. 6.

Hippocrate appelle cet excremẽt, l'attireur des aliments, au liure des aliments.

la veſſie : & de là, hors du corps. Mais voyant qu'il auoit certaines qualitez conuenables à la generatiõ, nature a fait deux veines pour en porter vne partie aux couillons & vaſes de la ſemence, auec vn peu de ſang, duquel ſe fit la ſemence conuenable au genre humain: & ainſi elle a planté vne veine au rougnon droict, laquelle va reſpondre au couillon droict & d'elle meſme ſe faict, le vaſe droict de la ſemence: l'autre veine ſort du rougnon gauche, & répond au couillon gauche: de laquelle meſme ſe fait le vaſe ſpermatique. Le meſme Galen declare les qualitez de cet excrement, par leſquelles il eſt fait matiere conuenable à la generation de la ſemence, qui ſont vne certaine acrimonie, & corroſion, qui vient d'eſtre ſalé, par leſquel

Elle ne la miſe qu'en la veine cane, icignãt le rougnon droict, à fin que le ſang ſereux fuſt plus chaud & accõmodé à la generation de l'homme.

lesquelles qualitez, il induit les vases spermatiques & incite l'ame à la generation, sans se soucier. Et pourtant les hommes fort luxurieux s'appellent en langue Latine, *Salaces*, c'est à dire, Hommes qui ont beaucoup de sel en la semence. Dauantage, nature a fait autre chose digne de grande consideration: c'est qu'elle a donné vne grãde chaleur & siccité au rongnõ & couillon droict: & vne grande froideur & humidité, au rongnon & couillon senestre: & pour ceste cause la semence qui s'elaboure au couillon droit, sort chaude & seche: & celle du couillon gauche sort froide & humide. Or que nature pretẽde tousiours, par ceste diuersité de tẽperament, tant aux rongnons, comme aux couillons & vases de la semence, est chose claire, sçachãt par les hi-

ſtoires veritables que au comman cement du monde & pluſieurs an nees apres, les femmes enfantoyēt touſiours deux enfans d'vne ventree, deſquels l'vn eſtoit garçon, l'autre, fille: à fin que chacun hom me euſt ſa femme, & chacune fille ſon mary, pour croiſtre incontinent le genre des hōmes. Et pourtant nature a fait que le rongnon droit dōnaſt au couillon droit matiere chaude & ſeche, pour la generation du maſle. Elle a ordonné le contraire, pour former la femme, faiſant que le rōgnon gauche enuoyaſt ceſte matiere ſereuſe, comme megue, froide & humide, au couillō gauche, pour faire auec ſa froideur & humidité, la ſemēce froide & humide: de laquelle neceſſairement ſe doit engendrer la fille & non le maſle. Mais deſpuis que la terre s'eſt remplie d'hommes,

mes, il semble que nature ait changé d'ordre, moyen & conseil, en ne doublant ainsi la generation: & ce qui est pis, on voit que pour vn garçon qui s'engẽdre, naissent ordinairement six ou sept filles: à raison dequoy peut on entendre, ou que nature est deia lasse, ou qu'il y a quelque erreur entre deux, qui l'empesche de faire son œuure, comme elle voudroit. Nous dirõs cy apres, quel il est, en amenãt les conditions, qui se doyuent garder à ce que sans erreur, l'enfant naisse masle. Ainsi donc, ie dy qu'il faut songneusement regarder à six choses, si l'on veut obtenir ceste fin: l'vne desquelles est de manger alimens chauds & secs: en second lieu, il faut mettre peine qu'ils se cuisent bien en l'estomac: tiercement, il faut faire beaucoup d'exercice: pour la quatrieme chose,

il ne faut venir à l'acte venerien, iusqu'à ce que la semence soit cuite & bien saisonnee: pour la cinquiesme, il faut auoir affaire à la femme, cinq ou six iours deuant qu'elle ait ses fleurs: pour la sixieme, il se faut donner garde que la semence tombe du costé droit de la matrice. Et si l'on garde toutes ces choses là, il est impossible, d'engendrer vne fille. Quant à la premiere cōdition, il faut sçauoir que combien que le bon estomac, cuise & altere la viande, la desnuant des qualitez qu'elle auoit au parauant, si est ce qu'il ne l'en priue pas du tout. Car si nous mangeōs des laitues, qui sont froides & humides, le sang qui s'engendrera d'icelles, sera froid & humide, & le sereux, froid & humide: & si nous mangeons du miel, qui est chaud & sec, le sang qui en prouiendra,

uiendra, sera chaud & sec, & la matiere sereuse, chaude & seche aussi, & la semence tiendra les mesmes qualitez : car il est impossible, dit Galen, que l'on ne sçache les humeurs selon la substance & les qualitez de la viande, deuāt qu'on la māge. Si donc il est certain que le sexe de l'homme consiste en la semence chaude & seche, quand il se forme, il faut que les peres vsent de viandes chaudes & seches, pour engendrer enfans masles. Il est vray qu'il y a vn grand danger, en ceste maniere de generation, qui est qu'estant la semence fort chaude & seche, nous auons dit beaucoup de fois, autrepart, estre force que s'en engendre vn garçon malin, faux & rusé, tendant à beaucoup de maux & vices. Et tels hōmes que ceux là, s'ils ne se corrigent, sont fort pernicieux à la republique:

Au liure de la seignee.

publique : à raiſon dequoy il vaudroit mieux qu'ils ne fuſſent formez que d'eſtre ainſi vicieux. Ce neantmoins ſe trouuerõt aucuns peres, qui diront, Ie ne me ſoucie pas que mon enfant ſoit, mais que il ſoit maſle, pource que, *Melior eſt iniquitas viri, quàm mulier bene faciens.* c'eſt à dire, L'iniquité de l'homme vaut mieux, que la femme qui fait bien. Mais on peut facilemẽt remedier à cela, en vſant d'alimens temperez & tendans vn peu à chaleur & ſiccité, ou par l'appareil, ou y aiouſtant quelques eſpices. Galen dit que ces alimens là, ſont poulles, perdrix, tourterelles, francolins, pigeons, griues, merles, & cabrils : tous leſquels, ſuiuant le conſeil d'Hippocrate, ſe doyuent manger roſtis, pour eſchaufer & deſecher la ſemence. Le pain que l'on doit manger doit

Eccl. ch 42

Au liure, des viãdes de bon & mauuais ſuc. chap. 3.

Au liure, Du viure ſalubre. com. 1.

estre blanc, fait de la fleur de farine, auec sel & anis: car le noir est froid & humide (comme nous prouuerons cy apres) & fort preiudiciable à l'esprit. Il faut boire vin blanc, temperé auec de l'eau, selon que l'estomac le requerra: & faut que l'eau soit douce & fort delicate. La seconde diligence que nous auons dit qu'il faut employer en cecy, est de manger ces viandes en quantité tant moderee que l'estomac les puisse vaincre: car combien que les alimens soyent chauds & secs de leur propre nature, ils se font froids & humides, si la chaleur naturelle ne les peut cuire. Et pourtant combien que les peres mangent du miel, & boiuent vin blanc, ils feront de ces viandes, la semence froide, de laquelle s'engendrera vne fille & non pas vn garçon.

Pour ceste cause, la plus grãde partie des nobles & riches, ont ceste incommodité d'engendrer beaucoup plus de filles que de garçõs: pource qu'ils mangent & boiuent plus que leur estomac ne peut porter: & combien que leurs viandes soyent chaudes & seiches & espicees, si est ce que pour estre prinses en grande quantité, leur estomac ne les peut cuire ny vaincre. Mais la crudité qui se fait du vin, fait plus de tort à la generatiõ que nulle autre, pource que ceste liqueur subtile & rendant tant de vapeurs, fait que & le vin & les autres alimens s'en vont cruds aux vases spermatiques, & que la semence induit faussement l'homme, à l'acte de la generation, sans estre cuite & assaisonnee. Et pourtant Platõ louë vne loy qu'il trouua en la republique des Carthaginois,

Au 2. des Loix.

nois,par laquelle ils defendoyent à l'hõme marié & à sa femme, de boire vin le iour qu'ils pensoyent venir à l'acte charnel, cognoissans que ceste liqueur fait beaucoup de tort à la santé du corps de l'enfant, & qu'elle est cause suffisante, pour le faire deuenir vicieux & de mauuaises mœurs. Mais si le vin se boit moderément, il n'y a viande, qui fasse meilleure semence, pour engendrer selon nostre intention, que fait le vin blanc, specialement pour donner esprit & habilité, qui est ce que plus nous pretendons. La troisieme diligence que nous auons dit qu'il faut employer, est de faire exercice, plus que moderé, pource qu'il consomme l'humidité superflue de la semence, & qu'il l'échauffe & la desseiche. Pour ceste cause se fait l'homme tres-fecond & puissant

puiſſant à engendrer : comme au contraire, celuy qui ne prend aucun exercice, ſe fait grand tort, & refroidit & humecte la ſemence : à raiſon dequoy les riches qui viuẽt à leur aiſe, engẽdrent plus de filles que ne font pas les pauures qui trauaillent. Et ainſi Hippocrate raconte, que les principaux hommes de Scithie eſtoyent fort effeminez, mols & enclins aux œuures des femmes, qui ſont couldre, balier, peſtrir, tiſtre & filer : & auec ce ils eſtoyent impuiſſans pour engendrer : & s'ils engendroyent quelque enfant maſle, ou il naiſſoit Eunuque ou Hermaphodit : dequoy eſtans fachez & courroucez, ils delibererent faire ſacrifice à Dieu, & luy offrir pluſieurs dons, pour le ſuplier qu'il ne les traitaſt ainſi, & que ſon plaiſir fuſt de remedier à ce leur defaut,

Au liu. de l'air, lieux & eaux.

puis.

puis qu'il le pouuoit faire. Mais Hippocrate se moquoit d'eux disant, n'aduenir aucũ effect, qui ne soit merueilleux & diuin, si nous le considerons comme il appartient. Car rapportant les choses à leurs causes naturelles, nous venons en fin tomber en Dieu, en la vertu duquel, tous agents œuurẽt au monde: mais il y a des effects, lesquels absolument se doyuent rapporter à Dieu, comme ceux qui sont hors de l'ordre de nature: il y en a qui s'y raportent, par les causes qui sont entredeux, ordonnees à ceste fin. Hippocrate dit que le païs des Scithes, au dessouz du Septẽtrion, est froid & humide outre mesure: au moyen dequoy, à raison des épaisses nues & brouillats, à peine le Soleil s'y découure iamais. Les hommes riches y vont tousiours à cheual, ne font exer-

Au liure de l'air, lieux & eaux.

cice aucun, mangent & boiuent plus que leur chaleur naturelle ne peut porter: ce que fait la ſemence du tout froide & humide. Et pour ceſte cauſe ils engendrent beaucoup de filles, & s'il leur vient quelque garçon, il eſt de la complexion que nous auons dit. Sçachez, leur diſt Hippocrate, que le remede à cela n'eſt pas de faire ſacrifices à Dieu: car auec cela, il faut aller à pied, manger peu, boire moins, & n'auoir pas touſiours ſes aiſes, ou ſe donner du bon temps. Et à fin que vous entendiez cela clairement, prenez garde vn peu au menu peuple de ceſte region, & à voz propres eſclaues, leſquels ne font, tant s'en faut, ſacrifices à Dieu, & ne luy offrent preſens, (pource qu'ils n'ont dequoy) que meſmes ils blaſphemēt ſon nom, & l'iniuriēt, pource qu'il les a faits

de

de si basse condition. Et nonobstant, ils sont tres-puissans pour engendrer: & la plus part de leurs enfans sont masles, robustes & biẽ composez: non pas des Eunuques, effeminez & hermaphrodits, comme les vostres. Ce qui leur aduiẽt, pource qu'ils mangent peu, & que ils font beaucoup d'exercice, & pource qu'ils ne vont pas à cheual comme vous autres. Au moyẽ dequoy, leur semence est chaude & seiche: de laquelle naist & procede vn masle & non vne fille. Pharaon n'a pas entendu ceste philosophie; ny ceux de son conseil, ayant dit ainsi, *Venite sapienter, opprimamus eum, ne forte multiplicetur, & si ingruerit contra nos, bellum addatur inimicis nostris.* Le remede qu'il print pour garder que le peuple d'Israel ne multipliast, ou à tout le moins que ne luy

En Exode, chap 1.

naquissent beaucoup d'hommes (qui estoit ce que plus il craignoit) fut de l'opprimer par plusieurs trauaux corporels, en luy baillant à manger pourreaux, ails & ongnõs: mais ce remede succedoit tãt mal, que le texte diuin dit, *Quantoq; opprimebant eos, tanto magis multiplicabantur & crescebant.* Et retournant à penser, que cestuy estoit le meilleur moyẽ qui se pouuoit trouuer, il leur vint à doubler le trauail corporel: mais il ne gangnoit non plus, que si pour amortir vn grand feu, il y eust ietté de l'huyle. Mais s'il eust sceu ceste philosophie naturelle, ou aucun de ceux de son conseil, il leur eust baillé à manger du pain de seigle ou d'auoyne, des laitues, melons, courles, & concõbres: & les eust tenuz en oisifueté, paisibles & aises, sans les faire trauailler. Car, par ce moyen, ils eussent

En Exode, chap. 1.

Les legumes & toutes viandes debiles, abregent la vie Hipp au 6 les Epid. pa. 5 tom. 21.

ſent rendu leur ſemence froide & humide, de laquelle ſe fuſſent engendrez plus de filles que de garçons, & en peu de temps, leur vie ſe fuſt abregee. Mais en leur baillant à manger beaucoup de chair cuite, auec pluſieurs ails, porreaux & ongnons, & les faiſant trauailler en ceſte maniere, leur ſemence deuenoit chaude & ſeche, & par ces deux qualitez, ils eſtoyẽt dauãtage incitez à l'œuure de la generation, & touſiours engendroyent des maſles. En cõfirmation de cela, Ariſtote fait vne demãde, Pour quoy la ſemẽce a couſtume de ſortir de nuict, en dormãt, à ceux qui ſont las de trauail, ou qui ſont etiques & en langueur? auquel probleme il ne donne pas vne certaine reſponce. La raiſon de cela eſt, que le trauail corporel & la chaleur etique échauffent & deſſechẽt

En la . ſect. probl. 30.

la semence, & que ces deux qualitez la font aigre & mordante. Et comme en dormant se fortifient toutes les œuures naturelles, aduient ce que dit le probleme. Galẽ note biẽ cõbien est fecõde & mordante la semẽce chaude & seiche, disant. *Et fœcũdissima est ac celeriter ab initio protinus ad coitum excitat animal: petulca est & ad libidinẽ prona*. La quatriesme cõdition est de ne venir à l'acte de la generation, iusqu'à tant que la semence soit reposee, cuite & biẽ assaisonnee: car combien que les trois diligences passees ayent precedé, nous ne sçauons pas neantmoins si la semence est venue à la perfection qu'elle doit auoir. Et faut vser premieremẽt, sept ou huict iours, des viãdes que nous auons dit, à fin que les couillons ayent temps & espace de consommer en leur nourriture,

Au liure de l'art de medic. cha. II.

ture, la semēce qui iusques là auoit esté faite d'autres alimēs, à fin q̄ celle q̄ nous qualifions à ceste heure, succede en la place. Les diligences se doyuēt employer en la semēce humaine, à fin qu'elle soit feconde, & fertile, telles que l'on voit employer aux iardiniers entour les semences qu'ils veulēt garder: car ils attendent qu'elles soyent meures, & desechees, pource que s'ils les recueilloient de la plante, deuant la saison & le temps conuenable, si les mettroyent l'autre annee dedās la terre, elles ne pourroyent pas fructifier. Pour ceste raison i'ay noté qu'aux lieux esquels l'on vse beaucoup de l'acte charnel, il y a moins de generatiō, que là où les hōmes sont plus continens. Et les femmes publiques & putains ne sont iamais enceintes, pource qu'elles n'ont egard à ce

que leur ſemence ſe cuiſe & meuriſſe. Il faut donc attendre quelquels iours que la ſemence ſe repoſe, ſe cuiſe, meuriſſe, & ſoit bien aſſaiſonnee: car par ce moyen elle gangne la chaleur, ſiccité & bonne ſuſtance pluſtoſt qu'elle ne la perd. Mais cōment ſçaurons nous que la ſemence eſt telle qu'il faut, puis qu'elle eſt de ſi grande importance ? Cela s'entend facilement, quand il y a lōg temps que l'hōme n'a cogneu ſa femme: on le ſçait, par la continuelle affection & deſir de l'acte venerien: ce qui vient de la fecondité & maturité de la ſemence. La cinquieſme choſe à garder eſtoit de venir à l'acte ſuſdit, ſix ou ſept iours deuant que la femme ait ſes fleurs: car le maſle a beſoin de beaucoup d'aliment, pour ſe nourrir. La raiſon de cela eſt que la chaleur & ſiccité de ſon

Pourquoy ceux qui n'abondent en humeur generatiue comme les eunuques, ont la voix claire.

tempera

temperament gaste & consomme non seulement le bon sang de la mere, mais aussi les excremens. Et pourtant Hippocrate dit que la femme laquelle ha conceu vn garçon, a bonne couleur & est belle, pource que l'enfant, par sa grande chaleur, luy consomme tous les excremẽs, qui ont coustume d'enlaidir le visage. Et pource qu'il deuore tant, il est bon qu'il ait ceste reprinse de sang, dont il se puisse nourrir. Ce qui monstre clairemẽt par experience qu'à peine s'engẽdre vn garçon, qui ne soit aux derniers iours du mois. Il aduient au contraire, quand la femme est enceinte d'vne fille: car, à cause de la grãde froideur & humidité de son sexe, elle mange peu, & fait beaucoup d'excremens. Ainsi donc la femme laquelle a conceu vne fille est laide, crasseuse & a enuie de mil

5. sect. Aphoris. 42.

le vilenies : & à ſon enfantement elle doit mettre & employer double temps, à ſe mondifier, & purger plus que ſi elle enfantoit vn garçon. En laquelle nature Dieu ſe fonda, quand il diſt à Moiſe, que la femme qui enfanteroit vn garçon fuſt ſouillee de ſang, vne ſe-
Leu.cha.12 maine, & attendiſt trente trois iours pour entrer au temple : & enfantant vne fille, qu'elle fuſt im monde, deux ſemaines & n'entraſt au temple, iuſques au bout de ſoixante ſix iours : de maniere qu'il doubla le temps de la purgation, en l'enfantement de la fille. Et la raiſon de cela eſt, qu'é neuf mois qu'elle a eſté au ventre de la mere (à cauſe de la froideur & humidité de ſon temperament) elle fait doubles excremens, au regard du garçon, & de fort maligne ſuſtance & qualitez. Et ainſi Hippocrate
Au liure,

note pour vne chose fort dange- *de la nature du fruict enfanté, au 3. de sep. pa. 3. com. 75.*
reuse, quand la purgation est dete-
nuë à la femme laquelle a enfanté
vne fille. I'ay dit cela à propos: car
il faut bien regarder aux derniers
iours du mois, à fin que la semen-
ce trouue beaucoup d'aliment à
manger. Car si l'acte de la genera
tion se fait, incontinent apres la
purgation, par faute de sang, la se-
mence ne prendra point. Mais les
peres doyuent estre aduertiz que
si les deux semences ne se ioignét
(celle de l'hôme & de la femme)
tout en vn mesme temps, Galen *Au 1. liure de la semẽce. chap. 6.*
dit que ne se fera aucune genera-
tion: combien que celle du mary
soit fort propre à engẽdrer. Nous
en amenerós cy apres, la raison, à
autre propos. Ainsi donc il est cer
tain que toutes les diligences que
nous auons conté, doiuent pareil-
lemẽt estre employees par la fem-
me:

me : autremẽt ſa ſemence mal élabouree empeſcheroit la generation. Et pourtant faut il que l'vn regarde à l'autre, à fin qu'ẽ vn meſme inſtant les deux ſemences s'aſſemblẽt. Cela importe beaucoup la premiere fois : car Galen dit que le couillon droit, & ſon vaſe ſpermatic eſt induit premierement & donne la ſemence, ains que le ſeneſtre : & ſi de la premiere fois ne ſe fait la generation, il y a danger en la ſeconde, que la fille ne s'engendre pluſtoſt que le garçon. Ces deux ſemences ſe cognoiſſent : premieremẽt en la chaleur & froideur : ſecondement en la quantité, de beaucoup ou peu : tiercement, en ſortie pronte ou tardiue. La ſemence du couillon droit ſort tant chaude qu'elle brule la matrice de la femme : quant à la quantité, il n'y en a pas beaucoup, & deſcend

Au- ..ure de la ſemẽce.

pronte

prontement. Au contraire, la semẽce du couillõ gauche sort plus temperee, en plus grande quantité, & pour sa froideur & grosseur, elle est tardifue à sortir. La derniere conditiõ estoit de regarder que les deux semences (du mary & de la femme) tombẽt au costé droict de la matrice: car Hippocrate dit qu'en ce lieu se font les garçons: & au costé senestre, les filles. Galen en ameine la raison & dit, Que le costé droit du vẽtre est fort chaud, à cause qu'il est voisin du foye, du rongnon droict & du vase droict de la semence, qui sont tous membres fort chauds, cõme nous auõs prouué. Et puis q̃ la raison de l'engẽdrer du masle cõsiste en ce qu'il ait beaucoup de chaleur, au temps qu'il se forme, il est certain qu'il importe beaucoup de mettre la semẽce en ce lieu. Ce que la femme fera

En la 5. sect. apho. 48.

sera aisement, se mettant sur le costé droit (apres l'acte de la generation) tenant la teste basse, & les pieds hauts: mais elle se doit tenir vn iour ou deux au lict, pource que le ventre ou la matrice ne reçoit & ne retient incontinent la semence, sinon quelques heures apres. Les signes par lesquels se co gnoistra si la femme demoure enceinte ou non, sont à tous fort manifestes: car estant debout, si la semence tõbe incontinent, Galē dit estre chose asseuree, qu'elle n'a pas cõceu: cõbien qu'en cela y ait vne chose à cõsiderer, q̃ toute la semẽce n'est pas feconde, ny propre à engendrer: car vne partie d'icelle est fort aqueuse, qui atenue la principalle semẽce, à fin qu'elle puisse passer par les detroits, & nature re iette ceste semẽce, laq̃lle demoure auec la partie fecõde apres que la

Au liure de la formatiõ du fruit & Hippoc. au liure de la geniture.

lafemme a cõceu. On cognoit que ceste partie est comme de l'eau & en petite quantité. Or est il dangereux à la femme, de se mettre debout sur pieds, se passant l'acte de la generation: & Aristote conseille qu'elle fasse premierement euacuation des excremens & de l'vrine, à fin qu'elle n'ait pas occasion de se leuer. L'autre signe de la groisse de la femme, est q̃ le lendemain elle sent le ventre vuide specialement entour le nombril: & cela vient de ce que la matrice desirãt conceuoir est fort large & se dilate: car de fait elle s'enfle & grossit ny plus ny moins que le membre de l'hõme. Estant dõc de ceste maniere, elle tient beaucoup de place: mais à l'instant qu'elle conçoit, Hippocrate dit, qu'elle se resserre & s'amasse en forme d'vne boule, pour recueillir la semence & ne la laisser

Au 5. des aphor. 51.

laisser saillir:au moyẽ dequoy,elle laisse beaucoup de lieux vuides. Ce qu'expliquẽt les femmes,quãd elles disent ne leur estre demouré aucunes tripes,ny boyaux dedans le ventre. Dauãtage la femme enceinte abhorre incontinent l'acte venerien,& les douceurs du mary, pource que le ventre ha deia ce qu'il vouloit: mais le plus certain signe que Hippocrate en ameine,
Au 5. des aphor.61. est, quand elle a perdu ses fleurs, quand le sein luy croist, & qu'elle est enuieuse de manger certaines viandes.

Quelles diligences se doiuent employer, à ce que les enfans soyent ingenieux & sages. §. *IIII.*

SI l'on ne sçait premierement la raison & cause d'où vient qu'vn hõme s'engẽdre de grãd esprit

eſprit & habilité, il eſt impoſſible d'en pouuoir trouuer l'art: car par l'aſſemblee & conionction des principes & cauſes, on peut venir à cete fin & non pas autrement. Les Aſtrologues tiénent pour certain, que ſelon que l'enfant naiſt ſouz l'influence d'vne ou autre eſtoille, il eſt diſcret, ingenieux, de bonnes ou mauuaiſes mœurs, heureux, ou auec autres conditions & proprietez que nous voyons & cõſiderons tous les iours aux hommes. Mais ſi cela eſtoit vray, il ne ſeroit poſſible établir aucnn art, pour autant que ce ſeroit vn cas fortuit, & non mis en l'election des hommes. Les philoſophes naturels (comme Hippocrate, Platon, Ariſtote & Galen) tiennent pour certain, que quand l'homme ſe forme, il reçoit les mœurs de l'ame, & non pas au poinct qu'il viét

à naiſtre, pource que lors les aſtres les alterent, dõnant ſuperficiellement à l'enfant, chaleur, froideur, humidité & ſiccité: mais non pas ſuſtance, en laquelle il demoure toute ſa vie, comme font les quatre elemens (le feu, la terre, l'air & l'eau) leſquels non ſeulement dõnẽt au compoſé chaleur, froideur, humidité & ſiccité: mais auſſi ſuſtance, qui luy garde & conſerue ces meſmes qualitez tout le temps de la vie. Parquoy ce qui eſt le plus important en la generatiõ des enfans, eſt de tacher que les elemens deſquels ils ſe compoſent ayẽt les qualitez requiſes pour l'eſprit. Car en tel poids & meſure qu'ils entreront en la compoſition, ils dureront touſiours au miſte & compoſé, & non les alterations du ciel. Mais quels ſont ces elemens, & de quelle maniere entrent ils au ventre de

tre de la féme pour former la creature? Galé dit qu'ils sót ceux là mesmes qui cópofent toutes les autres choses naturelles: mais que la terre est changee es viandes solides q̃ nous mangeons, cóme le pain, la chair, les poissós & les fruitz: l'eau es liqueurs q̃ nous beuuós: & dit q̃ l'air & le feu demourét meslez par l'ordre de nature, & qu'ils entrent au corps, par le pouls & la respiratió. De ces quatre elemens, meslez & cuitz par nostre chaleur naturelle, se font les deux principes necessaires de la generatió de l'enfant, qui sont la seméce & le sang menstrual. Mais ce q̃ l'ó doit faire principallemét, est de regarder (pour la fin q̃ nous pretendons) aux viádes solides q̃ nous mangeons, pource qu'elles cóprenent en soy tous les quatre elemés, desquels la seméce prend plus de corps & qualitez,

Au 1. liure de la conseruation de santé.

que de l'eau que nous beuuons,& du feu & de l'air que nous respirons:& pourtant Galen a dit, Que les peres qui veulent engendrer enfans sages eussent à lire les trois liures qu'il a escrit, des facultés des alimens, & qu'ils y trouueroient les viãdes, propres à ce faire. Il n'a point fait mentiõ des eaux, ny des autres elemens, comme materiels de peu de cõsequence: enquoy toutesfois il n'a pas bien fait: car l'eau altere beaucoup plus le corps que l'air, & beaucoup moins que ne font les viandes solides que nous mangeons: & quant à ce qui concerne la generation de la semence, elle est d'aussi grande importance, que tous les autres elemens ensemble. La raison est, comme dit le mesme Galen, que les couillons attirent des veines pour leur nourriture, la partie sereuse & plus claire

Au liure, Que les mœurs de l'esprit. ch. 10.

Au 1. liure de la semence.

claire du ſang, & que les veines re çoiuent de l'eau que nous beuuós, la plus grāde partie de ce ſāg clair comme megue. Or que l'eau cauſe plus grande alteration & changement au corps que ne fait l'air, Ariſtote le prouue en demandāt, Pourquoy le chāgement des eaux cauſe à la ſanté, vne ſi grande alteration, & ſi nous reſpirons l'air cō traire, nous ne le ſentons pas tant? Aquoy il répond que l'eau donne nourriture au corps: & l'air, non. mais il n'a point de raiſon, de repōdre en cete maniere: car l'air (ſe lon l'opinion d'Hippocrate) dōne auſſi bien nourriture & ſuſtance q̃ l'eau. Et ainſi, Ariſtote a trouué vn'autre meilleure reſpōce diſant, Qu'il ny a pas vn lieu ny region, ayant ſon air propre: car celuy qui eſt auiourd'huy en Flandres, courant à l'entour, en deux ou trois

En la 1. ſect. probl. 13.

Au liure, des alimēs: le principe d'aliment, la bouche, le nez, la gorge, & toute la chair.

iours passe en Afrique:&celuy qui est en Affrique:par le vẽt du midy, s'en va au septentrion:&celuy qui est aujourd'huy en Hierusalem, est chassé par le Leuant, aux Indes du Ponent. Ce qui ne peut aduenir es eaux, pource qu'elles ne sortent pas d'vn mesme territoire:au moyen dequoy chacun peuple a son eau particuliere, conforme aux veines de la terre, d'où elle viẽt & par où elle passe. Et estant l'hõme accoustumé à vne maniere d'eau, quand il en boit vne autre, il s'altere plus que par nouuelles viandes & airs: de maniere que les peres qui voudront engendrer enfans fort sages doiuent boire eaux delicates, & de bõ temperamẽt:autremẽt ils errerõt en la generatiõ. Aristote dit que nous nous gardiõs du vent du midy, pluuieux au temps de la generation, pource qu'il est

En la 14. sect. probl. 5

gros,

gros, qu'il humecte fort la semence, & fait engendrer vne fille, non pas vn garçon: mais il louë fort le Ponent, & luy dōne epithetes honorables: Il l'appelle tempéré, engroisseur de la terre, qui vient des champs Eliseens. Mais combien qu'il importe beaucoup de respirer vn air fort delicat & de bon temperament, & de boire telles eaux, si est ce qu'il vaut mieux, pour ce fait, vser de viandes subtiles & de la tēperature que l'esprit requiert, pource que le sang s'engendre d'iceux: du sang, la semēce: & de la semence, la creature. Si les alimēs sont delicats & de bon tēperament, le sang se fait tel: de tel sang, telle semence: & de telle semēce, tel cerueau. Et estāt ce mēbre tempéré & composé de substance subtile & delicate, Galē dit que l'esprit sera tel: car nostre ame

En la 16. sect. probl. 33.

Au liure, de l'art de med. ch. 12.

raisonnable, combien qu'elle soit incorruptible, est tousiours adherante aux dispositions du cerueau, lesquelles n'estans telles qu'il faut pour discourir & philosopher, elle dit & fait mille absurditez, & choses non conuenables. Les viãdes, en apres, que les peres doyuent manger, pour engẽdrer enfans de grand entendement (qui est l'esprit le plus ordinaire en Hespagne) sont celles cy. En premier lieu, le pain blanc fait de la fleur de la farine, & paistry auec sel: ce pain est froid & sec & de parties subtiles & fort delicates. L'autre pain se fait de bled plus commun & non passé, lequel maintient beaucoup, & fait les hõmes membrus & de grãdes forces corporelles, mais pource qu'il est humide & de parties fort grosses, il fait perdre l'entendement. I'ay dit, pestry

auec du sel, pource que de tous les alimens, il n'y en a pas vn qui soit plus profitable à l'entendement, que le sel. Il est froid, & prouueu de la plus grande siccité qui soit és choses. Et si nous auons souuenance de la sentence d'Heraclite, il a dit ainsi, *Splendor siccus, animus sapientissimus*: par laquelle il nous a voulu donner à entendre, que la siccité du corps rend l'ame tres-sage. Et puis que le sel a vne telle siccité & tant appropriee à l'esprit, la saincte escriture à iuste cause, luy donne le nom de prudence & sagesse. Les perdrix & frãcolins sont de la mesme sustance & temperament du pain blanc, du cabril & vin muscat: desquelles viandes si les peres vsent, de la maniere que nous auons noté ailleurs, ils ferõt les enfans de grand entẽdement. Et s'ils veulẽt auoir vn enfant qui

Quoy que tu offres en sacrifice tu l'assaisonneras de sel: reçoy le sel de sapiẽce: vous estes le sel de la terre.

soit de grãde memoire, qu'ils mangẽt, huict ou neuf iours deuãt que venir à l'acte de la generatiõ, truites, saumons, lamproyes & anguilles: desquelles viandes ils feront la semence humide & fort glutineuse. Nous auons dit ailleurs que ces deux qualitez rendent la memoire facile à receuoir & propre à garder & conseruer longuement les figures. De pigeons, cabrils, ails, cibouilles & oignons, porreaux, raues, poyure, vinaigre, vin blanc, miel, & toute sorte d'espices, la semence se fait chaude & seiche, & de parties fort delicates. L'enfant ou fils qui s'engendrera de ces alimens sera de grande imagination: mais depourueu d'entendement (à cause de la grãde chaleur) & de memoire, à cause de la grande siccité. Ceux là ont coustume d'estre fort preiudiciables à la republique:

Notez que l'hõme est libre & seigneur de ses œuvres. Dieu au cõmãcemẽt a estably l'hõme, & l'a laissé en la main de sõ conseil Eccles. cha. 15. Ce neantmoins il est irrité par sa mauuaise tempera ture.

que: pource que la chaleur les incline à plusieurs vices & maux, & leur donne esprit & courage pour les pouuoir executer. Toutesfois, s'ils s'adonnent à bien, la republique reçoit plus de seruice de l'imagination d'iceux, que de l'entendemét & de la memoire. Les poulles, chappons, le veau & le mouton chastré d'Hespagne sont de sustance moderee: car ces choses ne sont viandes delicates ny grosses: i'ay dit mouton chastré d'Hespagne, pource que Galen sans faire distinction, dit qu'il est de mauuaise & grosse sustance: en quoy il n'a point de raison: car combien qu'en Italie (où il a escrit) est la plus mauuaise chair de toutes: si est ce qu'en ceste nostre region, pour la bõté des pasturages, on le doit mettre au nombre des viandes de sustance moderee. Les enfans

Au 3. liu. de la faculté des alimens. ch. 2.

fans

ſans qui s'engendreront de ces ali mens, auront vn raiſonnable entendemẽt, raiſonnable memoire, & raiſonnable imagination. Mais ils ne ſeront pas beaucoup profonds aux ſciẽces, & n'inuenterõt aucune choſe nouuelle. Nous auõs dit ailleurs, que ceux là ſont mols, & qu'il eſt aisé d'imprimer en eux, toutes les reigles & conſideratiõs de l'art, claires, obſcures, faciles & difficiles : mais la doctrine, l'argument, la reſpõce, le doute, & la diſtinction leur doit donner à faire. Or ſe fera vne ſemẽce groſſe & de mauuais temperamẽt, de chair de vache, de brehaigne, de iambon, de gros pain, de fromage, d'oliues, de gros vin, & eau trouble. L'enfant qui ſera engendré de ceſte ſemẽce, ſera auſſi fort qu'vn toreau: mais il ſera furieux & d'eſprit brutal. De là vient qu'entre les hõmes

Ariſtote a dit de ceux là, l'eſprit eſt bon qui obeit au biẽ diſant.

ruſti

rustiques, à peine sortent enfans aiguz, ny habiles pour aprendre les lettres. Ils naissẽt tous rudes & lourds, pour auoir esté faits d'alimẽs de grosse & mauuaise sustãce: ce qui aduient au contraire entre les citadins, desquels nous voyons les enfans prouueuz de plus grãd esprit & habilité. Mais si les peres veulent, à bon escient, engendrer vn fils gentil, sage, & de bonnes mœurs, six ou sept iours deuant la generatiõ, il leur faut mãger beaucoup de laict de chieure, pource q̃ cest alimẽt, de l'opiniõ de tous les medecins, est le meilleur & le plus delicat, de tous ceux que les hommes vsent (ce que i'entens, quand les hommes sont en santé: & que cest aliment leur correspõd) mais Galen dit qu'il le faut manger cuit auec miel, sans lequel, il est dãgereux, & facile à corrompre. La raison est, que le laict n'a pas plus de

Au liure des viãdes de bon & mauuais suc.

trois elemens, en sa composition, le fourmage, le megue & le beurre: le fourmage respond à la terre: le megue à l'eau, & le beurre à l'air. Le feu qui se mesloit es autres elemens, & qui les conseruoit en la mixtiõ, en sortãt de la terre, s'exale, pource qu'il est fort delicat: mais y adioustant vn peu de miel (qui est chaud & sec cõme le feu) le laict demoure auec quatre elemens: lesquels meslez & cuicts par le moyẽ de nostre chaleur naturelle, font vne semence fort delicate & de bõ tẽperamẽt. Le fils qui en sera engendré, sera pour le moins de grãd entẽdemẽt, & nõ depourueu de memoire ny d'imaginatiõ.

En la 10. sect. probl. 12. Pource qu'Aristote n'a cogneu ceste doctrine, il n'a pas repõdu à vn probleme qu'il fait, demãdãt Pourquoy les petits des bestes brutes, pour la plus part tirẽt les proprietez & cõditiõs de leurs peres: & les

enfans de l'homme, non pas? Ce q̃
nous voyõs estre ainsi par experiẽ
ce: car de peres sages sortẽt enfans
fort ignorãs: & de peres ignorans,
enfans fort aduisez: de peres ver-
tueux, enfans mauuais & vicieux:
de peres vicieux, enfans vertueux:
de peres laids, enfans beaux: de pe
res beaux, enfans laids: de peres
blancs, enfans noirs: & de peres
noirs, enfans blancs & colorez. Et
entre les enfans d'vn mesme pere
& d'vne mesme mere, l'vn sort
ignorãt & l'autre auisé: l'vn laid, &
l'autre beau: l'vn de bõne comple
xiõ & l'autre de mauuaise: l'vn ver
tueux & l'autre vicieux. Si lon bail
le à vne bõne iumẽt, vn tel cheual,
le poulain qui en sort ressemble à
ceux qui l'ont engẽdré, tãt en la fi-
gure & couleur, qu'en ses façõs de
faire. Aristote a fort mal respõdu à
ce probleme disant, Que l'hõme
a diuer

a diuerſes imaginations en l'acte charnel, & q̃ de là viẽt q̃ les enfans ſont tãt differens des peres: mais, pource q̃ les beſtes brutes, en leur generation, ne ſont diſtraites & n'ont vne tãt forte imagination q̃ l'hõme, les petits qu'elles font ſortẽt touſiours d'vne meſme maniere & ſemblables à elles. Ceſte reſpõce a touſiours cõtẽté les philoſophes vulgaires, pour la cõfirmation de laquelle, ils alleguent l'hi-
Gen. ch.30 ſtoire de Iacob, laquelle recite que mettant certaines verges paintes aux abreuoirs des trouppeaux chãpeſtres, les moutõs ſont naiz & ſortiz tachez. Mais peu leur ſert d'alleguer cela, pource q̃ ceſte hiſtoire racõte vn fait miraculeux, q̃ Dieu a fait, pour comprendre en iceluy quelque Sacrement. Et meſmes la reſpõce d'Ariſtote eſt vne grande abſurdité: & ſi l'on ne me veut croi

re, que

re, q̃ les bergers fassent maintenãt cest essay, & ils verrõt que ce n'est pas vne chose naturelle. On dit aussi qu'vne dame enfanta vn fils plus noir qu'il n'estoit cõuenable, pource qu'elle cõtẽploitvn visage noir, qui estoit au ciel de son lict: ce q̃ ie tiẽs pour vne grãde moquerie: & si d'auanture elle le fit tel, ie dy q̃ le pere qui l'engẽdra auoit la mesme couleur de la figure de ce ciel paint. Et à fin de voir plus clairemẽt, cõbiẽ en cela est mauuaise la philosophie qu'allegue Aristote & ceux qui le suiuent, il est besoin de sçauoir pour chose notoire, q̃ l'œuure de l'engẽdrer appartiẽt à l'ame vegetatiue & nõ pas à la sensitiue ny à la raisõnable: car le cheual engendre, sans la raisonnable, & la plante, sans la sensitiue: & si nous regardõs vn arbre chargé de fruits, nous trouuerons en iceluy,

Arist. mesme le confesse au liu. de l'ame.

plus grande diuersité qu'es enfans des hõmes: nous voyõs vne pomme verde & l'autre coloree, vne petite & l'autre grãde: vne ronde & l'autre mal faite, vne saine & l'autre pourrie: vne douce & l'autre amere: & si nous comparõs les fruits de ceste annee auec ceux du passé, on les trouuera fort differẽs & cõtraires. Ce qui ne se peut atribuer à la diuersité de l'imaginatiõ, puis que les plãtes sont priuees de ceste puissance. L'erreur d'Aristote est fort manifeste en sa propre doctrine: car il dit que la semence de l'hõme est celle qui fait la generation & non pas celle de la femme, mais en l'acte venerien il n'y a autre œuure de l'hõme que d'espandre la semẽce, sans forme ny figure, cõme le laboureur qui espand & seme le bled en la terre. Cõme donc le bled ne prend pas racine

aussi tost qu'il est épandu & semé, & ne se forme son épic & tuyau q̃ quelques iours aprés, ainsi Galẽ dit *Au liure, de fœtus formatione.* que la creature n'est pas formee aussi tost q̃ la semẽce de l'hõme est en la matrice de la fẽme: ains qu'il faut trẽte ou quarãte iours deuant qu'elle soit formee. Parquoy, que *Hippocrate au liure, de nat. fœtus.* sert à l'hõme d'imaginer diuerses choses en l'acte Venerië, puis que l'enfant ne se commãce à former qu'aprés quelques iours? ioint que l'ame du pere ny de la mere, ne font ny donnẽt la forme, mais vne autre troisiesme, qui est en la mesme semence. Et ceste là, pour estre seulement vegetatiue, n'est pas capable de l'imagination, & suit seulement les naturels mouuemens du temperament, sans faire autre chose. Or de dire que les enfans naissent, de telle & telle forme & figure, à cause de la diuerse ima-

gination des peres, c'eſt comme ſi l'on penſoit que des bleds & grains, les vns ſont grands & les autres petis, pource que le laboureur, en les ſemant, eſt diuerty en diuerſes imaginations. De ceſte mauuaiſe opinion d'Ariſtote, aucuns curieux inferent que les enfans de l'adultere reſſemblent au mary de la femme adultere, bien qu'ils ne ſoient ſiés. Et leur raiſon eſt manifeſte: car en l'acte charnel les adulteres imaginent le mary, auec crainte qu'il ne viéne & qu'il ne les trouue ſur le fait. Par le meſme argument ils inferent que les enfans du mary, reſemblent à l'adultere, encores qu'ils ne ſoyent ſiens: pource que la femme adultere eſtant en l'acte charnel auec ſon mary, contemple touſiours la figure de ſon amy. Et ceux qui diſent que l'autre femme enfanta vn en-

ſant noir, pource qu'elle imaginoit la figure noire du ciel de lict, auquel elle contemploit, doiuent pareillement admettre ce que ces curieux ont dit & prouué: car le tout eſt de meſme. Quant à moy ie penſe que cela eſt vne bourde & pure menſonge, mais l'on infere fort bien, de l'opinion d'Ariſtote. Hippocrate a mieux reſpondu au probleme, diſant Que les Scithes ont tous meſmes mœurs & forme de viſage: & donnant la raiſon de ceſte ſemblance, il dit qu'ils mangent tous vne meſme viande, & boiuent meſmes eaux, ſont veſtuz d'vne meſme maniere: & gardent vne meſme façon de viure. Les beſtes brutes, pour ceſte meſme raiſon, engendrent leurs petits à leur ſemblance & figure particuliere, pource qu'ils vſent touſiours d'vne meſme viande, & font la ſe-

Au liure, des l'air, lieux, & eaux.

mence d'vne mesme forme. Au contraire pource que l'hōme mange diuerses viandes chacun iour, il fait la semence differente, tant en sustance qu'en temperament. Ce que les Philosophes naturels approuuent, respondans à vn probleme qui demande, Pourquoy les excremens des bestes brutes n'ont pas tant mauuaise odeur que ceux de l'homme? & disent, Que les bestes brutes vsent tousiours de mesmes alimẽs, & font beaucoup d'exercice: mais l'homme mange tant de viandes & de tant diuerse sustance, qu'il ne les peut digerer ny vaincre, à raison dequoy elles se viennent à corrompre. La semẽce humaine & de la beste, sont toutes deux de mesme sorte, pource qu'elles sont faites toutes deux des excremens de la troisiesme cō coction. La diuersité des viandes desquelles

Alexādre Aphrodis. au 1. liure, probl. 26.

desquelles vse l'homme, fait tous les iours la semence differente & particuliere. Et pourtant est il certain que le iour que l'homme mãge de la vache, ou du salé, il fait la semence grosse, & de mauuais tẽperament, & pourtãt l'enfant qui s'en engendrera, sera laid, ignorãt, noir & de mauuaise complexion: mais s'il mãge de la chair de chapõ ou de poule, il fera la semence blãche, delicate & de bon temperament: & pourtant l'enfant qui s'en engendrera sera bien fait, beau, sage, & de complexion fort affable. Dont ie colige & cognoy que nul enfant ne naist qui ne tire les qualitez & le temperament de la viãde que les parens ont mangé, vn iour deuant qu'ils l'ayent engendré. Et si quelqu'vn veut sçauoir de quelle viande il a esté formé, il ne faut faire autre chose que con-

siderer quelle viande est la plus fa miliere à son estomac : car certainement c'est de ceste là. Les philosophes naturels demandent aussi, pourquoy les enfans des hommes sages ordinairement sortent ignorãs & deprouueuz d'esprit? A quoy ils respondẽt fort bien disans, que les hommes sages sont fort honnestes & hõteux: à raison dequoy, ils se gardent en l'acte charnel de faire aucunes choses qui sont necessaires à ce que l'enfant sorte auec la perfection qu'il doit auoir. Et le prouuẽt par les peres lourds & ignorans, lesquels, pour employer toutes leurs forces, au temps qu'ils engendrent, font des enfans ingenieux & sages : mais ceste responce est d'hommes qui sçauent peu de philosophie naturelle. Il est vray que pour respondre comme il faut, il est besoin presupposer &

Alexãdre Aphrodis. probl. 28.

prouuer

prouuer quelques choses premierement: l'vne desquelles est que la faculté raisonnable est contraire à celle de l'ire & concupiscence, de telle maniere que si vn homme est fort sage, il ne peut estre courageux, de grandes forces corporelles, grand mangeur, ny puissant pour engendrer, pource que les dispositions naturelles necessaires à ce q̃ la faculté raisonnable puisse œuurer, sont totallement contraires à celles que requiert celle de l'ire & de la cōcupiscence. Aristote dit (& il est vray) que le courage & vaillance naturelle consiste en chaleur: & la prudence & sçauoir en siccité. Et ainsi voyons nous clairement par experience, que ceux qui sont fort courageux, sont deprouueuz de raison, parlēt peu, n'endurent moqueries, & se courroucent prontement. Et pour

En la 14. sect. probl. 15.

y remedier, ils mettent incontinét la main à l'espee, pource qu'ils ne peuuent donner autre responce: mais ceux qui ont bon esprit, fournissent de plusieurs raisons & responces aigues: ils vsent de propos ioyeux, desquels ils s'entretiennét de peur de venir aux mains. De ceste maniere d'esprit Saluste nota Ciceron, disant qu'il auoit beau coup de langue & les pieds fort legers: en quoy il auoit raison, pource que tant de sçauoir ne pouuoit se tourner qu'en couardise pour le fait des armes. Et de là dit on par maniere de gaudisserie, Il est vaillát cóme vn Ciceró, & sage comme vn Hector, pour noter vn hóme d'ignorance & couardise. La faculté animale ne contredit pas moins à l'entendement: car estant vn homme de grandes forces corporelles, il ne peut auoir l'esprit delicat

delicat:& la raison est que la force des bras & des pieds vient de ce que le cerueau est dur & terrestre. Et combien que pour la froideur & siccité de la terre, il puisse auoir bon entédemét, si est ce que pource qu'il est de grosse sustance, il ne le peut auoir: ce qui fait, par mesme moyen vn autre mal, qui est q̃ pour la froideur, se perd le cœur & la vaillance:& ainsi auons nous veu aucuns hommes des grandes forces, estre fort couards. La contrarieté d'entre l'ame vegetatiue & la raisonnable, est plus manifeste que toutes: pource que les œuures de la vegetatiue (qui sont nourrir & engédrer) se font mieux auec chaleur & humidité, qu'auec les qualités contraires: ce que l'experience monstre clairement, cõsiderãt combien ces qualitez sont puissantes en l'âge des enfans, &

lasches en la vieillesse:en l'enfance, l'ame raisonnable ne peut œuurer, & en l'âge derniere (en laquelle n'y a ny chaleur ny humidité) elle œuure merueilleusemẽt & ha grãde vigueur:de maniere que tant plus vn homme sera puissant pour engẽdrer,& cuire beaucoup de viande, tant plus il perd de la faculté raisonnable. Platon fait à cecy vne allusion, quand il dit, qu'il n'y a humeur en l'hõme, qui trouble tãt la faculté raisonnable, que la semence feconde. Il dit seulement qu'elle aide à l'art de faire des vers:ce que nous voyons tous les iours par experience:car quãd vn homme commance à estre amoureux, il se met incontinent à la poësie:& s'il estoit au parauant sale & mal propre, il deuient tout aussi tost propre & gentil,& n'endure pas vne petite ordure sur sa

Au Dialogue, de la nature.

Au Sophiste.

cappe.

cappe. Cela viẽt pource que telles œuures appartiennent à l'imagination: laquelle croist & monte d'vn degré, auec la grãde chaleur, que la passion amoureuse a causé. Or que l'amour soit vne alteratiõ chaude, se voit clairement, par le courage & vaillãce qu'il cause en l'amoureux, par ce qu'il luy oste le desir de manger & qu'il ne le laisse point dormir. Si la republique auoit egard à ces signes, elle osteroit des vniuersitez les estudians qui sont vaillãs, qui ayment les armes, & qui sont amoureux: elle chasseroit les Poëtes, ceux qui sont propres & mistes: car ceux là n'õt, ny esprit ny habilité, à aucun genre de lettres. Aristote excepte de ceste reigle, les melancholiques par adustion, desquels la semence (bien qu'elle soit feconde) n'oste pas l'esprit. En fin toutes les facul- *En la 4. sect. probl. 31.*

tez qui gouuernēt l'homme, empeschent la faculté de la raison, si elles sont fortes. Et de là vient que si vn hōme est fort sage, il est incontinent couard, de peu de forces corporelles, petit mangeur & non puissant pour engendrer. La cause de cela est que les qualitez qui le font sage (qui sont froideur & siccité) debilitēt les autres puissances, comme l'on voit aux hommes vieils, lesquels n'ont force ny valeur si n'est pour le cōseil & prudence. Ceste doctrine ainsi supposée, l'opinion de Galen est, que deux semences sont necessaires, à fin que la generation ait l'effet de quelque parfait animal: l'vne qui soit agente & qui forme: & l'autre qui serue d'aliment: car vne chose tant delicate que la geniture ne peut incōtinent vaincre vne viāde tāt grosse, cōme est le sang, iusqu'à

tant

tant que l'effect soit plusgrand. Et que la semence soit le vray alimẽt des membres contenans la semence, Hippocrate, Platon & Galen l'atestent: car selon leur opinion, si le sang ne se conuertit en semence, il est impossible que les nerfs, les veines & arteres se puissent maintenir. Et ainsi Galẽ dit que la diference qui est entre les veines & les couillons, est que les couillons font bien tost beaucoup de semence: & les veines, peu, & en long temps. De maniere que nature a fait prouision d'vn aliment tant semblable, que par vne legere alteration & sans faire excremens, elle peut maintenir l'autre semence: ce qui ne pourroit aduenir si sa nourriture se deuoit faire de sang. Galen dit que nature a fait la mesme prouision, en la generation de l'homme, qu'elle fait pour former

Au 1. liure de la semẽce, chap. 15.

Au 2. liure de la semẽce, chap. 16.

former le poulet & les autres oiseaux qui sortent des œufs: esquels nous voyons qu'il y a deux sustances: la glaire, & le iaune: l'vne, de laquelle se fait le poulet, & l'autre, dont il se maintient tout le temps que se fait la forme. Par la mesme raison sont necessaires deux semẽces en la generation de l'homme: l'vne, de laquelle se fait la creature, & l'autre, dont elle se maintiẽt, durant le temps qu'elle se forme. Mais Hippocrate allegue vne chose digne de grande consideration: c'est que nature n'a pas determiné quelle des deux semences doit estre agente & former, ny quelle doit seruir d'aliment. Car la semẽce de la femme est souuentesfois de plus grande efficace que celle de l'homme: & quand il aduient ainsi, elle fait la generatiõ, & celle du mary sert d'aliment: autrefois

celle du mary eſt plus puiſſante, à engendrer, & celle de la femme ne fait que nourrir. Ariſtote n'a peu entẽdre dequoy ſeruoit la ſemẽce de la fẽme, & ainſi a il dit mille abſurditez, qu'elle eſtoit cõme vn peu d'eau, ſãs vertuz ny forces pour engendrer. s'il eſtoit ainſi, la femme ne voudroit iamais auoir affaire auec l'homme & iamais n'appeteroit ſa compagnie, ains fuiroit l'acte charnel, pour eſtre vn œuure tant ſalle & deſhonneſte, à len droit d'elle qui ſe monſtre tant hõneſte. Au moyen dequoy en peu de temps, le gẽre humain prẽdroit fin, & le monde demoureroit priué de l'animal le plus beau que nature ait iamais creé. Ainſi Ariſtote demande, pourquoy l'acte venerien eſt la choſe plus agreable que nature ait ordonné, pour la recreation des animaux? A quoy il ré- *En la 4. ſec. probl. 16.*

pond que comme ainsi soit que nature procurast tant la perpetuité des hommes, elle a mis en ces œuures là vn grand plaisir & delectation, à fin qu'ils s'adõnassent volontiers, par tels plaisans eguillons, à l'acte de la generation: car s'ils n'auoient ces eguillons là, il n'y auroit homme ny femme qui se voulust marier, veu que la femme porte en son ventre l'enfant neuf mois, auec grande peine & douleur, & en danger de perdre la vie, quand elle l'enfante. Et pourtant faudroit il que la republique contraignist les femmes à se marier, craignant que la generation humaine vint à defaillir. Mais comme nature fait les choses auec douceur, elle a donné à la femme tous les instrumẽs qui estoiẽt necessaires, pour faire la semence laquelle incitast & fust propre à engendrer

gendrer:au moyẽ dequoy,elle desirast l'homme, & fust bien aise de sa compagnie.Et si elle eust tenu les qualitez que dit Aristote, elle l'eust eu en horreur plustost que de l'aymer.Galen prouue cela par l'exemple des bestes brutes: car il dit que si vne truie est chastree,elle n'appete iamais le pourceau,& ne le veut souffrir, quand il vient à elle. Le semblable se void en vne femme, de laquelle le temperament est plus froid qu'il ne faut:car si on luy parle de mariage,il n'y a chose, qu'elle haisse plus. Autant en est de l'homme froid,& le tout, pour la priuation de la semence feconde. Dauantage si la semence de la femme estoit de la maniere que dit Aristote, elle ne pourroit estre propre aliment: car pour auoir les qualitez dernieres de la nourriture actuel-

Au 1. liure de la semence, chap. 15.

ſe, eſt requiſe l'entiere ſemblance à ce qui ſe doit nourrir. Et ſi elle n'eſtoit deia parfaite & ſemblable, elle ne pourroit en apres aquerir cete perfection & ſemblance, pource que la ſemence de l'homme n'a point d'inſtrumens ny lieux (comme ſont l'eſtomac, le foye, & les couillons) où il la puiſſe cuire & parfaire. Parquoy nature a fait qu'il y euſt deux ſemences en la generation de l'animal, deſquelles meſlees, la plus puiſſante formaſt, & l'autre ſeruiſt d'entretenement & nourriture. Ce qui appert eſtre veritable: car ſi vn homme noir engroiſſe vne femme blanche, & vn homme blanc, vne femme noire, la creature tiendra de l'vn & de l'autre, & ſera de couleur brune. Par cete doctrine voit on eſtre vray ce que pluſieurs hiſtoires anciẽnes affirment,

qu'vn

qu'vn chiẽ ayãt eu affaire auec vne femme l'ẽgroissa: & autãt en fit vn Ours, auec vne damoiselle qu'il trouua seule aux champs: vn singe, qui fit deux enfans à vne autre femme: & mesmes est fait mẽtiõ d'vne autre laquelle en passant le lõg de la mer, fut engroissie par vn poisson qui saillit de l'eau. Le vulgaire trouue cela dificile, & demandẽt comme se pouuoit faire q̃ ces femmes enfantassent hõmes parfaitz, & auec vsage de raison, veu q̃ les peres qui les engendrerent estoient animaux tant laids? On peut rẽpõdre à cela que la semẽce de toutes ces femmes là estoit agente & formoit la creature, pour ce qu'elle estoit la plus puissãte: & ainsi qu'el le la formoit par les accidens de l'espece humaine. La semence du laid animal (pource qu'elle n'auoit tant de force) ne seruoit d'autre

chose que de nourriture. Car il est aisé à entendre que la semence de ces bestes irraisonnables peust donner nourriture à la semẽce hu maine: pource que si chacune de ces femmes eust mãgé vn morceau d'Ours, ou de chien cuit ou roty, el le s'en fust sustantee, encores que ce n'eust esté tant bien que si elle eust mangé du mouton ou des per drix. Autãt en auiẽt à la semẽce hu maine, de laquelle la vraye nourri ture, durãt q̃ la creature se forme, est l'autre semẽce humaine: & si el le viẽt à defaillir, la semẽce de la be ste brute y peut biẽ suppleer. Mais ces histoires là, notẽt q̃ les enfans qui naquirẽt de telles cõionctions demõstroiẽt biẽ en leurs mœurs & cõplexiõs, que leur generatiõ n'a-uoit esté naturelle. Or, encores q̃ nous ayõs vn peu tardé, nous pour rõs biẽ de tout ce q̃ nous auõs dit,

tirer

tirer responce au principal probleme, qui est que les enfans des hommes sages se font quasi tousiours de la semẽce de leurs meres, pource que celle des peres (pour la raison que nous auons dit) n'est propre pour engendrer, & ne sert que d'aliment en la generation. Ainsi donc l'homme qui se fait de la semence de la femme ne peut estre ingenieux, ny habile, à cause de la grande froideur & humidité de ce sexe. Parquoy est-il certain que si l'enfant est discret & aduisé, indubitablement il a esté fait de la semẽce de son pere: & s'il est lasche & ignorant, on cognoit, par ce moyen, qu'il a esté formé de la semence de sa mere. Et suyuant cela, le Sage a dit, *Filius sapiens lætificat patrem: filius verò stultus, mœstitia est matris suæ.* Il peut aduenir aussi, par quelque occasion, q̃ la semẽce

Comme la semence est es femmes plus humide, elle est aussi plus froide. Galen. 6. des lieux. ch. 5.

Prou. 5. ch. 10.

de l'homme ſage ſoit l'agent & celle qui forme, & que celle de ſa femme ſerue de nourriture. Mais le fils qui s'en engendrera, ſera de peu de ſçauoir: car combiẽ que la froideur & ſiccité ſoyẽt deux qualitez neceſſaires à l'entendement, ſi eſt il qu'elles doyuent auoir certaine meſure & quantité, ſurpaſſant laquelle, il eſt certain qu'elles font plus de mal que de bien: comme l'on voit es hõmes fort vieils, leſquels pour la grande froideur & ſiccité qui eſt en eux, diſent mille abſurditez. Dauantage poſons le cas qu'à l'homme ſage reſtaſſent dix ans à viure de conuenable froideur & ſiccité, pour raiſonner & diſcourir de telle maniere, que paſſant de là en auant, il vint à changer, ſi de la ſemence de ceſtuy là s'engendroit vn fils, il ſeroit iuſques à dix ans, de grand eſprit,

(pource

(pource qu'il iouyroit de la froideur & ſiccité conuenable de ſon pere:) mais quand il auroit onze ans, il viendroit à changer, pour auoir outrepaſsé le poinct que ces deux qualitez doyuent auoir. Ce que nous voyõs tous les iours par experience es enfans que lon a eu en vieilleſſe: leſquels en enfance, ſont fort auiſez: mais en apres, ils ſont hommes fort ignorans, & ne viuẽt gueres. La raiſon de cela eſt, qu'ils ont eſté faits de ſemẽce froide & ſeche, qui auoit deia paſsé la moitié du cours de la vie. Si le pere auſſi eſt ſage es œuures de l'imagination, & s'il eſt marié (pour ſa chaleur & ſiccité) à vne femme froide & humide au troiſieme degré, l'enfant qui s'engendrera de ceſte conionction ſera tres-ignorant, s'il eſt formé de la ſemence de ſon pere, pour auoir eſté en vn

ventre tant froid & humide, & pour auoir esté maintenu d'vn sang tant intemperé. Il auient au contraire si le pere est ignorant, duquel la semence est ordinairement chaude & humide en extremité. L'enfant qui s'en engendrera sera grossier iusques à quinze ans, à cause qu'il tient de la superflue humidité du pere : laquelle se perd auec l'âge plus meur, auquel la semence de l'homme ignorant est plus temperee & a moins d'humeur. Mieux vaut aussi pour son esprit, quand il a esté porté neuf moys en vn vẽtre, de si peu de froideur & humidité comme celuy de la femme froide & humide au premier degré, où il a souffert tant de faim, & eu faute de nourriture. Tout cela aduient ordinairement pour les raisons que nous auons dit : mais il se trouue certaine race d'hom

Car la faim deseche les corps. Gal. au 2. des aphor. cõ. 16.

d'hommes, desquels les membres genitaux, sont de si grande force & vigueur, qu'ils denuent totalement les alimens de leurs bonnes qualitez, & les conuertissent en leur mauuaise & grosse sustance. Et pour ceste cause, tous les enfans qu'ils engendrent (combien qu'ils ayent mangé viandes delicates) sont rudes & ignorans. Autres se trouuent au contraire, lesquels vsans de grosses viãdes, & de mauuais temperament, sont tant puissans à les vaincre & digerer, qu'ils ne laissét pas de faire leurs enfans de bon esprit. Ainsi donc est-il certain qu'il y a vne maniere d'hommes ignorans: autre, d'hommes sages, & que l'on en voit d'autres qui sont ordinairement fols & despouueus de iugement. Aucuns doutes se presentét à ceux qui veulent parfaitement entendre ceste

matiere: la responce ausquels est fort aisee, par la doctrine que nous auons deduit. On peut demander d'où vient que les enfans bastards ressemblent ordinairement à leurs peres: & que de cent legitimes, les nonante tirent la figure & mœurs de leurs meres? Secondement on peut demander pourquoy les enfans bastards sont ordinairemēt gentils de leurs personnes, courageux & auisez: tiercement, d'où vient que si la mechante femme deuient enceinte, encores qu'elle boiue la medecine pour suprimer son fruict, & qu'elle se fasse saigner plusieurs fois, elle ne peut neantmoins perdre la creature qu'elle porte: & si la femme mariee est enceinte de son mary, elle viēt à auorter pour peu de chose. Platon respond au premier doute & dit, que nul n'est

Au dialogue de la nature.

mauuais

mauuais de sa propre volõté, sans estre premierement irrité, par le vice de son temperament. Il ameine l'exemple des hommes luxurieux, lesquels ayans beaucoup de semence feconde, souffrent grandes illusions & beaucoup de douleurs : au moyen dequoy estans molestez de ceste passion, ils cherchent femmes, pour s'en exẽpter. Galen dit que ceux là ont les instruments de la generation fort chauds & secs: & pour ceste cause ils font la semence fort acre, mordante & puissante pour engẽdrer. L'homme qui va chercher la femme qui n'est pas sienne, va remply de ceste feconde & fertile semence, cuite & bien assaisonnee, de laquelle necessairement se doit faire la generation, pource qu'en l'egalité la semence de l'homme est tousiours de plus grande efficace:

& si l'enfant se fait de la semence du pere, necessairement il luy ressemblera. Il auient au contraire es enfans legitimes: car pource que les maris ont tousiours leurs femmes à costé, ils n'attendent iamais que la semence soit meure, ny que elle se face propre à engendrer, ains la iettent estans promptemẽt induits à l'acte de generation, & vsent de grande violence & force: & pource que les femmes sont en repos en l'acte Venerien, iamais leurs vaisseaux de la semence, ne la donnent que premieremẽt elle ne soit cuite & biẽ meure, & qu'il n'y en ait beaucoup. Et pour ceste cause, les femmes mariees font tousiours la generation, & la semence de leurs maris sert de nourriture. Mais aucunefois les deux semẽces ont vne egalle perfectiõ, & combatẽt de telle maniere, que

ny

ny l'vne ny l'autre gãgne le dessus pour dõner forme, ains se fait l'enfant qui n'est semblable ny au pere ny à la mere. Autres fois elles semblent s'accorder & diuiser la figure & forme: la semence du pere fait le nés & les yeux:& celle de la mere, la bouche & le frõt. Et ce qui est plus admirable, souuentesfois est auenu, que l'enfant soit sorty au monde, auec vne aureille semblable à celles du pere: & vne autre, semblable à celles de la mere:& ceste diuision mesme ou difference s'est veuë pareillemẽt aux yeux. Mais si la semence du pere surmonte du tout & est la plus forte, l'enfant luy ressemblera de visage & de mœurs: & quand la semence de la mere est la plus puissante, autant en aduient, pource que l'enfant tient de la mere. Parquoy le pere qui voudra que l'en-

ſant ſe faſſe de ſa propre ſemence, ſe doit abſenter quelques iours de ſa femme, & attẽdre que ſa ſemence ſe cuiſe & meuriſſe. Et lors il peut eſtre certain qu'elle aura le deſſus & la force, & que celle de ſa femme ne ſeruira que de nourriture. Il n'y a pas grande difficulté en l'autre doute, pource que les enfans baſtards ſe font ordinairement de ſemẽce chaude & ſeiche: de laquelle tẽperature nous auons prouué beaucoup de fois, que procede le courage, la vaillance, & la bonne imagination, à laquelle appartient la prudence de ce ſiecle. Et pource que la ſemence eſt cuite & parfaitement meure, nature en fait tout ce qu'elle veut, & les paint comme d'vn pinceau. Quãt au troiſieme doute, on peut dire que la groiſſe des meſchantes femmes ſe fait quaſi touſiours de la ſe-

mence de l'homme, laquelle pour estre plus forte & propre à la generation, s'enracine mieux aussi au ventre de telles femmes. Mais quant aux mariees, pource qu'elles deuiennent enceintes de leur propre semence, qui n'est pas si forte, la creature glisse facilemēt, pource qu'elle est humide & glueuse: ou comme dit Hippocrate, *Plena mucoris*. *Au 4. des aphor. 45.*

Quelles diligences doyuent estre employees, pour conseruer l'esprit aux enfans, depuis qu'ils sont nés & formez. §. V.



LA matiere de laquelle l'homme est composé est tant aisee à s'alterer, & tāt suiette à corruption, qu'au mesme instant que elle commance à se former, elle se

vient à alterer, sans y pouuoir re-
En la Sap. chap. 5. sister. Et pourtant est dit, *Nos nati continuo desinimus esse.* Et pour ceste cause nature a prouueu le corps humain de quatre facultez naturelles: pour attirer, retenir, cuire, & ietter hors: lesquelles en cuisant & alterant les alimens que nous mágeons, reparent la sustance perdue, par la succession d'vne autre. De là peut on entédre, qu'il ne sert de gueres que l'enfant ait esté fait de semẽce delicate, si l'on ne regarde aux viandes qu'il doit manger. Car quãd l'enfant est parfait & formé, il ne luy demoure aucune chose de la sustance premiere de la semence, de laquelle il a esté composé. Il est vray que si la premiere semence, a esté bien cuite & assaisonnee, elle est de si grande force & vigueur, que cuisant & alterant les viandes, encores qu'elles

les soyent de mauuais suc, elle les reduit à son temperament & bonne sustance : mais on pourroit bien tant vser d'alimens contraires, que la creature vint à perdre les bonnes qualitez qu'elle a receu de la semence dont elle a esté faite. Et pour ceste cause Platon dit que la mauuaise nourriture du boire & manger, fait perdre, plus que toute autre chose, l'esprit de l'homme & ses bonnes mœurs. Et pourtant il conseille que nous donnions aliment & nourriture aux enfans, qui soit de bon temperament, à fin que quand ils seront plus grands, ils sçachent reietter le mauuais aliment & choisir le bon. La raison de cela est fort claire: car puis que le cerueau s'est fait au commancement de semence delicate, & puis que ce membre se cõsomme

Au dialogue de la nature.

ioutnellement, & ſe refait & repare par les viandes que nous mãgeons, il eſt certain que ſi elles ſont groſſes & de mauuaiſe temperature, vſant d'icelles pluſieurs iours, le cerueau prendra ceſte meſme nature. Ainſi donc il ne ſuffit pas que l'enfant ſoit fait de bonne ſemence, ſi les alimens qu'il mangera (apres ſa naiſſance) ne tiennent les meſmes qualitez. Nous ſçaurons aiſément quelles ſont ces qualitez, veu que les Grecs ont eſté les hommes les plus diſcrets qui ayent eſté au mõde, & que cherchant les alimens & viandes pour faire leurs enfans ingenieux & ſages, il eſt certain qu'ils ont trouué les meilleures & plus propres: car ſi l'eſprit ſubtil & delicat conſiſte en ce que le cerueau ſoit compoſé de parties ſubtiles, & de bonne tempera-

pera

perature, l'aliment qui aura ces deux qualitez, sur toutes, sera celuy duquel il faut vser, pour obtenir la fin que nous voulons. Galen dit que suyuãt l'opiniõ de tous les medecins Grecs, le laict de chieure cuit auec miel, est le meilleur aliment que l'on puisse trouuer: car outre ce qu'il est de substance fort moderee, la chaleur, qu'il a, n'excede pas la froideur, ny l'humidité, la siccité. Parquoy auons nous dit n'agueres, que les peres, qui à la verité voudront engendrer vn enfant sage, gentil & de bonnes mœurs, doyuent manger six ou sept iours, deuant la generation, beaucoup de laict de chieures, cuit auecques miel. Mais combien que cest aliment soit tãt bon, comme dit Galen, il est meilleur, pour l'esprit, que la viande soit des parties subtiles, que de substãce moderee:

car tant plus s'employe la matiere à la nourriture du cerueau, & plus l'esprit deuient subtil & bon. Et pour ceste cause les Grecs tiroyent du laict, le fromage & le megue (qui sont les deux elemens de sa composition) & laissoyent l'autre partie du beurre, qui est de la nature de l'air. Ils la donnoyent à manger à leurs enfans, estant meslee auec miel, en intention de les faire ingenieux & sçauans. Ce qui appert estre veritable, par ceq̃ racõte Homere. Dauãtage les enfãs mangerent souppes faites de pain blãc, d'eau fort delicate, auec miel & vn peu de sel: mais en lieu d'huyle, pource qu'il est mauuais & nuisible à l'entendement, l'on y mettra du beurre du laict de chieure, duquel le temperament & sustance est propre pour l'esprit. Mais en cecy y a vn inconuenient fort

Au 10. de son Illiade.

grand:

grand : qui est que les enfans qui vsent de viandes tant delicates, n'ont iamais grande force, pour resister aux iniures de l'air, & ne se peuuent garder des autres inconueniens, qui ont coustume de les faire malades. Ainsi donc pour les auoir sages, ils seront maladifs & ne viuront gueres. Il faut donc sçauoir comme les enfans se pourront nourrir ingenieux & sages, sans q̃ cest art cõtredise à leur santé. Ce qui sera facile à faire, si les peres osent pratiquer aucunes reigles & preceptes que ie diray icy. Et pource que les riches & gens aisez sont trõpez en la nourriture de leurs enfans, qu'ils traitent tousiours de la susdite viãde, ie leur veux dõner premieremẽt la raison pourquoy, leurs enfans n'aprennent rien aux sciẽces, cõbien qu'ils ayent des maistres, qui les

enseignent songneusement : & comme l'on pourra remedier à cela, sans que leur vie en soit abregee ny leur santé empiree. Hippocrate dit & nombre huict choses lesquelles humectent la chair de l'homme, & qui l'engraissent. La premiere est, la ioyeuse & ocieuse vie: l'autre, le dormir beaucoup: la troisiesme, trouuer vn bon lict: la quatriesme, la bonne viande & le bon vin: la cinquiesme, les bons vestemens: la sixiesme, l'aller tousiours à cheual: la septiesme, faire sa volonté: la huictiesme, s'occuper en ieux, passetemps & choses qui luy donnẽt contentement. Ce qui est tãt manifeste & veritable, que encores qu'Hippocrate ne l'eust dit, personne ne le pourroit nier. On pourroit seulement douter si le peuple qui a son plaisir, obserue tousiours ceste maniere de

Au liure de l'air, lieux & eaux : au liure de salubri diata, com. 14. au 6. des Epide. par 5. aph. 9.

deviure:car s'il est ainsi qu'il le fasse,nous pouuons bien inferer que sa semence est tres-humide & que les enfans qui s'en engendreront, doyuent sortir necessairement, auec vne superflue humidité, laquelle se doit consommer,pource que ceste qualité suprime les œuures de l'ame raisonnable,& pource qu'elle rend les hommes maladifs & leur abrege leurs iours, selon que disent les medecins. Suiuant cela,le bon esprit & la ferme santé corporelle, demandent vne mesme qualité (qui est le sec) & pourtant les reigles que nous auős amené,pour faire les enfans sages seruent aussi à les faire sains & de longue vie. En apres, aussi tost que l'enfant des peres riches & aisez,est nay(veu que sa chair tient plus de froideur & humidité, qu'il n'est conuenable à l'enfance) il

Hippocrate, au liu. des vlceres

faut le lauer auec eau salee, qui soit chaude, laquelle, suyuant l'opiniõ de tous les medecins, deseche & essuye la chair, tend les nerfs fermes, l'enfant robuste & fort: & pource que la superflue humidité du cerueau se perd & consomme, il deuient ingenieux & exempt de grandes maladies. Au contraire, si on le laue d'eau douce & chaude, entant qu'elle humecte la chair, Hippocrate dit, qu'elle fait cinq maux. Elle effemine la chair: elle debilite les nerfs: elle endort l'esprit: elle cause le flux de sang, & l'euanouissement ou deffaut de cœur. Mais si l'enfant sort du ventre de sa mere, auec vne grande siccité, il le faut bien lauer, auec eau chaude, douce. Et ainsi Hippocrate dit, *Infantes diu sunt calida lauandi: quò minus tentent conuulsiones: ipsiq; crescant & melioris coloris*

Hippoc. au 2. liure, de diæta.

Au 1. liure à Glaucõ.

6. des apho. 16.

Au liure, de sal. diæta.

loris fiant. Par laquelle sentence, il encharge de lauer les enfans auec eau chaude, beaucoup de fois, à fin qu'ils croissent plus aisement & qu'ils se fassent de bonne couleur. Cela s'entend des enfans qui sortent secs du ventre de leur mere, desquels il faut amander la mauuaise tẽperature, en leur apliquant les qualitez contraires. Galen dit que les Alemans ont coustume de lauer leurs enfans en la riuiere aussi tost qu'ils sont naiz, leur semblant aduis que comme le fer qui sort ardant de la fournaise, se renforce & endurcit, quand on le met dedans l'eau froide: ainsi en tirant l'enfant du ventre de la mere, il se rend plus fort & vigoureux, quãd on le laue auec eau froide. Galen blasme ceste maniere de faire, & tient que c'est vne grande folie: en quoy il a bien raison: car cõbien que par ce moyen le cuir luy

Au 1. liure de la conseruation de la santé.

deuiēne dur & dificile à estre offensé des iniures de l'air, si est ce qu'il est offensé des excremens qui s'engendrent dedans le corps, n'ayans voye ouuerte, pour pouuoir sortir. Le meilleur & plus seur remede est de lauer les enfās, qui ont beaucoup d'humidité, auec eau chaude & salee: car en leur consommant l'humidité superflue, on les rend acheminez à la santé & leur fermāt les voyes du cœur, ils ne sont offensez à chacune occasiō & leurs excremens ne sont tant enclos & retenuz qu'ils n'ayent passage pour sortir. Et nature est si forte, que si on luy oste vn chemin public, elle en cherche vn autre propre: & si dauanture tous les passages luy sont bouchez, elle en sçait bien faire de nouueaux, pour ietter ce qui l'empesche & luy est nuisible. Parquoy de deux extremes, il

vaut mieux pour la ſanté, auoir le cœur vn peu dur & ſerré, que mol & ouuert. Secondemẽt quand l'enfant vient de naiſtre, il faut q̃ nous le faſsions amy des vens & des alterations de l'air, ſans le tenir touſiours à l'abry ou à couuert: car il ſe rendra laſche, feminin, ignorant, de peu de forces, & mourra en trois iours. Hippocrate dit qu'il n'y a choſe qui debilite tãt la chair q̃ de demourer touſiours en lieux preſeruez du froid & de chaleur: & qu'il n'y a meilleur remede pour la ſanté, q̃ d'expoſer le corps à tous les vents, chauds, froids, humides & ſecs. Et pour ceſte cauſe Ariſtote demande, pourquoy ceux qui viuent aux galeres ſont plus ſains & ont meilleure couleur, que ceux qui viuẽt en terroir mareſcageux? En quoy la dificulté eſt plus grande, quand l'on conſidere le mauuais

Au liure, de l'air, lieux & eaux.

En la 14. ſect. probl. 12.

uais temps qu'ils ont, de dormir sur la dure tout veſtuz, au ſerain, au Soleil, au froid & à l'eau, & n'ayans à demy leur vie. L'on en peut autant dire des bergers, qui ſont plus ſains qu'hommes du monde, pource qu'ils ont deia accouſtumé toutes les qualitez de l'air, & que leur nature ne s'etõne de rien. Au contraire nous voyons apertemẽt que l'homme qui ſe veut garder du Soleil, du froid, du ſerain & du vẽt eſt dépeſché en trois iours: & pour ceſte cauſe peut on biẽ dire, *Qui diligit animã ſuam in hoc mundo perdet eam*: car perſonne ne ſe peut garder des alteratiõs de l'air. Ainſi donc il vaut mieux s'accouſtumer à tout, à fin que l'hõme ne ſe ſoucie des iniures de l'air, & ne viue touſiours en peine.

Le vulgaire penſe que l'enfant naiſt tendre & delicat, & que ſortant

tant du ventre de sa mere, il ne peut endurer l'air froid, sans receuoir grand dommage. Mais il s'abuse grandement. Car combien q̃ l'Alemagne soit vn pays tãt froid, ils mettent neantmoins les enfans sortãs du ventre de la mere, dedãs l'eau: enquoy encores qu'ils faillẽt lourdemẽt, si est ce que les enfans ne s'en trouuent mal, & n'en meurent pas. La troisieme chose qu'il faut faire est de trouuer vne ieune nourrice de temperamẽt, chaude & seche, ou suiuãt nostre doctrine froide & humide au premier degré, nourrie à la peine, accoustumee à dormir à terre, à manger peu, & qui soit mal vestue, & qui soit faite à aller au serain & endurer le froid & le chaud. Vne telle nourrice aura le laict bien ferme & accoustumé aux alterations de l'air, duquel si l'enfant

est

eſt long temps nourry & maintenu, les membres de l'enfant en ſeront merueilleuſement fermes. Si elle eſt diſcrete & aduiſee, cela fera grand bien à ſon eſprit, pource que le laict d'vne telle nourrice eſt chaud & ſec, qui ſont deux qualitez par leſquelles ſe corrigera la grande froideur & humidité que l'enfant apporte du ventre de la mere. Or combiẽ importe aux forces de la creature, de tetter le laict d'vne nourrice qui s'exerce, ſe prouue clairemẽt es cheuaux, leſquels ſortans de iumens qui trauaillent & labourent, ſont bons courſiers & durent long temps au trauail. Mais ſi les iumẽs ſont touſiours à leur aiſe, paiſſans au pré, les cheuaux qui en ſortent ne ſe peuuent tenir, de la premiere carriere qu'on leur donne. Il faut aduiſer auſſi de mettre en ſa maiſon vne

nourrice, quatre ou cinq mois deuant l'enfantement: & luy bailler à manger les mesmes viandes que mange la femme enceinte, à fin qu'elle ait loisir & temps de cōsommer le sang, & les autres mauuaises humeurs prouenues des mauuais alimēs qu'elle auoit māgé au commancement, & à fin que l'enfant incōtinent qu'il sera nay, tette le mesme laict, duquel il s'est maintenu au ventre de sa mere, au moins fait des mesmes viandes. Le quatriesme poinct qu'il faut obseruer est de n'accoustumer l'enfant à dormir en vn lict mol, à estre trop vestu, & à manger beaucoup: Car Hippocrate dit que ces trois choses là essuyent & deseichent la chair, & les contraires les engraissent. Ce faisant l'enfant sera de grand esprit, fort sain & viura long temps à raison

Māger vne fois: coucher durement & chemise nud. Hippo. au liure de salubri diæta.

de la ſiccité. Et au contraire, il ſe remplira de ſang, & ſe fera d'vne conſtitution mauuaiſe, que Hippocrat. appelle *Athletique*: & la tient fort dangereuſe. Par cete maniere de viure ſe nourrit l'homme le plus ſage qui fut iamais au monde (Chriſt noſtre redempteur entant qu'homme) excepté que pour ce qu'il naquit hors de Nazareth, ſa mere d'auanture, ne trouua de l'eau ſalee à propos, à fin de le lauer. Mais cela eſtoit vne couſtume Iudaïque & de toute l'Aſie, introduite par aucuns ſages medecins, pour la ſanté des enfans. Et ainſi le prophete dit, *Et quando nata es in die ortus tui, nõ eſt præciſus vmbilicus tuus & aqua non es lota in ſalutem, nec ſale ſalita, nec inuoluta pannis*. Mais au demourant, incontinent qu'il fut né, il commancea à s'accouſtumer au froid & aux autres

Celſe, au 2. liure.

En Ezech. chap. 16.

tres

tres alterations de l'air. Son premier lict fut contre la terre, estant mal vestu, comme s'il eust voulu garder la recepte d'Hippocrate: & bien tost apres il fut porté en Ægypte (pays fort chaud) où il fut tout le temps qu'Herodes vesquit: & pourtant il est certain, qu'allant sa mere en ceste maniere, elle luy donnoit le laict bien exercé, & fait aux alterations de l'air. La viande qu'il prenoit estoit celle que les Grecs trouuerent pour donner esprit & sçauoir à leurs enfans: & ceste viande estoit la partie grasse du laict, mãgé auecques miel, & pourtant Esaye a dit, *Butyrum & mel comedet, vt sciat reprobare malum & eligere bonum*. Chap 7.
Par lesquelles parolles il semble que le Prophete ait voulu donner à entendre, que combien qu'il fust vray Dieu, il deuoit aussi estre

homme parfait,& que pour acquerir science naturelle, il deuoit vser des mesmes diligences desquelles vsent les autres enfans des hommes. Toutesfois cela semble difficile à entendre,& estrangé de penser que Christ nostre redempteur, pour manger du beurre & miel, estant enfant, deust sçauoir reprouuer le mal & elire le bien, quand il seroit grand, veu qu'il estoit, comme il est, Dieu de sçauoir infiny,& ayant entant qu'homme, toute la science infuse, qu'il pouuoit receuoir selon sa naturelle capacité. Parquoy est-il certain, qu'il sçauoit autant au ventre de sa mere, comme quand il auoit trente & trois ans, sans manger beurre ny miel, ny se seruir d'autres moyens naturels que la sagesse humaine requiert. Ce neâtmoins est ce beaucoup que le Prophete ait remar-

qué la viande que les Troyens & Grecs auoyent coustume de donner [illegible] enfans, pour les faire ingénieux & sag[illegible] qu'il ait dit, *Vt sciat reprobare malum & [illegible] bonum*: pour entendre qu'à raison de ces alimens, Christ nostre redempteur (entant qu'homme) auroit plus de sçauoir acquis, qu'il n'eust pas obtenu s'il eust vsé d'autres viandes contraires: ou bien il faut expliquer ceste particule (*vt*) pour sçauoir qu'il a voulu dire, en parlant par tels termes. Ainsi donc nous deuons supposer, que en Christ nostre redempteur y auoit deux natures (comme il est vray, & ainsi la foy nous le demonstre) l'vne diuine, entant qu'il estoit & est vray Dieu: & l'autre humaine, composee de l'ame raisonnable & du corps elementel, disposé & organisé comme l'ont les autres en-

ſans des hommes. Quant à la premiere nature, nous ne ſçauõs [illegible] noſtre dire de la ſageſſe d[illegible] pource qu'elle eſt inredem[illegible]me, ſans augmentation ny diminution, ne dependant d'aucune autre choſe: car, pource qu'il eſt Dieu, il eſtoit auſſi ſage au ventre de la mere, cõme il l'eſtoit à trente & trois ans: pource qu'il l'eſt de tous temps. Mais en ce qui concerne la ſecõde nature, il faut ſçauoir que l'ame de Chriſt, dés que Dieu la crea, fut bien heureuſe & glorieuſe, comme elle l'eſt auiourd'huy: & puis qu'il iouyſſoit de l'eſſence diuine & de ſon haut ſçauoir, il eſt certain qu'il n'ignoroit aucune choſe, & qu'il auoit autant de ſcience infuſe, que pouuoit tenir ſa naturelle capacité: mais auec tout cela, il eſt certain que comme la gloire ne ſe communiquoit aux

inſtru

instrumens du corps, (à raison de la redemption du genre humain). aussi ne faisoit pas la science infuse, pour n'estre le cerueau disposé ny organisé des qualitez & substance necessaires, à ce que l'ame par tel instrument peust discourir & philosopher. Car si nous auons souuenance de ce que nous auons dit, au commancement de ceste œuure, les graces que Dieu depart aux hommes, requierent ordinairement que l'instrument, par lequel elles se doyuent exercer & le suiect qui les doit receuoir, tiennent les qualitez naturelles, que chacune grace a besoin d'auoir. Et c'est pourquoy l'ame raisonnable est acte du corps, & qu'elle n'œuure, sans se seruir de ses instrumens corporels. Le cerueau de Christ nostre redempteur, estant nouueau né, estoit fort humide,

pource qu'en tel âge, c'est vne chose naturelle & conuenable : mais l'ame d'iceluy, pour estre si grâde en quantité, ne pouuoit naturellement discourir, ny philosopher, auec tel instrumẽt. Et ainsi la science infuse ne passoit à la memoire corporelle, ny à l'imagination, ny à l'entendement, pource que ces trois puissances sont organiques (comme nous l'auons prouué) & qu'elles n'ont la perfectiõ qu'elles doiuent auoir. Mais le cerueau se desechant auec le temps, l'ame raisõnable manifestoit tous les iours dauantage la science infuse qu'il auoit, & la communiquoit à ses puissances corporelles. Et outre ceste science supernaturelle, il en auoit vne autre qui se prend des choses que les enfans oyent, de ce qu'il voyent, de ce qu'ils sentent, [illegible] goustent

S. Thomas met vne troisieme science en Christ, & l'appelle aquise auec

gouftent& touchent. Il eft certain que Chrift noftre redẽpteur auoit cefte là, comme les autres enfans des hõmes. Et ainfi que pour bien voir les chofes, il auoit befoin de bons yeux, & pour ouir le fon, de bonnes ouyes, auffi auoit il befoin de bon cerueau, pour iuger du biẽ & du mal. Parquoy il eft certain que de ce qu'il mangeoit ces viandes tant delicates, fon cerueau s'organifoit tous les iours de mieux en mieux, & aqueroit plus grand fçauoir. De maniere que fi Dieu luy euft ofté la fcience infufe, trois fois durãt fa vie, (pour voir ce qu'il auoit aquis) nous euffions trouué, qu'il fçauoit plus à dix ans, qu'à cinq: à vingt, plus qu'à dix: & à trẽte trois, plus qu'à vingt. Que cefte doctrine foit veritable & Catholique, le texte de l'euãgile le prou-

l'ẽtẽdemẽt ugẽt 3. par. quæst. 10. ar. 4. & q. 12. ar. 2.

En S. Luc, chap 2. ue, disant. *Et Iesus proficiebat sapiētia, & ætate & gratia apud Deum & homines.* De plusieurs sens Catholiques que l'escriture saincte peut receuoir, ie tiens tousiours celuy de la lettre meilleur, que celuy qui oste aux termes & vocables leur propre & naturelle signification. Quant aux qualitez & sustāce que doit auoir le cerueau, nous auons deia dit, suyuant l'opiniō d'Heraclite, que la siccité fait l'ame tressage: & suyuant l'opiniō *Au liure, de l'art de med. ch. 12.* de Galen, nous auōs prouué, qu'estant le cerueau composé de sustāce fort delicate, l'esprit en est subtil. Christ nostre redēpteur aqueroit siccité, auec l'âge: car des que nous naissons iusqu'à l'heure que nous mourons, nostre chair se deseiche & s'essuye, & mesmes nous deuenons plus sçauans. Les parties delicates

delicates & ſubtiles du cerueau d'iceluy ſe refaiſoiēt, en mangeāt les viandes, qu'a dit le prophete Iſaie. Car puis qu'à toute heure il luy eſtoit beſoin prendre nourriture, & reparer la ſuſtance qui s'euaporoit, par le moyen de la viande ſeulement, & non auec aucune autre matiere, il eſt certain que s'il euſt touſiours mangé de groſſe chair, ſon cerueau ſe fuſt rendu gros en peu de temps, & euſt aquis vn mauuais temperament, auec lequel ſon ame raiſonnable n'euſt peu reprouuer le mal, ny elire le bien, ſinō par miracle, & vſant de ſa diuinité. Mais Dieu voulāt qu'il fuſt nourry par les moyens naturels, cōmanda qu'il vſaſt des viandes tant delicates, deſquelles le cerueau d'iceluy fuſt tellement compoſé & organiſé, que ſans ſe ſeruir

uir

uir de la ſcience diuine ny inture qui eſtoit en luy, il pouuoit naturellement reietter le mal, & elire le bien, comme les autres enfans des hommes.

*

Fin de l'Examen & differences des eſprits humains.

Imprimé à Lyon, par
ESTIENNE BRIGNOL.
1 5 8 0.